Digitized by Google

BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
XL
E
8
NAPOLI

TRADUCTION DE L'ENEÏDE DE VIRGILE.

Par Mr. de SEGRAIS.

A PARIS,
Chez CLAUDE BARBIN, Au Palais, sur le Perron de la sainte Chapelle.

M. DC. LXVIII.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI

2.H9

AU ROY.

SIRE,

CEST une grande temerité d'avoir entrepris la traduction de l'Eneïde : mais c'en eſt encore une plus grande de l'offrir à VOSTRE MAIESTE', quand on conſidere ſon parfait diſcernement en toutes choſes. Auſſi quelque

passion qui fasse souhaitter l'honneur de son estime, je n'eusse osé luy presenter un travail que je ne puis en juger digne, si MADEMOISELLE *ne m'en eust donné l'asseurance. Cette grande Princesse a crû, que l'ouvrage le plus heroïque de l'antiquité, & consacré à l'honneur du plus auguste des Cesars, demandoit la protection d'un Monarque, en qui l'on void éclatter la grandeur des Cesars, & la vertu des Heros. Que si les ames des morts reprenoient une nouvelle vie, comme Virgile l'a feint si agreablement; ce seroit sans doute,* SIRE, *sous le regne glorieux de V. M. que ce grand Poëte voudroit revivre; puis qu'il verroit revivre en elle les excellentes qualitez de son Prince victorieux. V. M. a triomphé de tous ses*

ennemis ; elle a fait admirer ſa prudence dans ſa premiere jeuneſſe ; ſignalé ſon courage dans ſes hautes entrepriſes ; & porté ſa gloire aux climats les plus éloignez. Elle reſtablit les loix ; elle fait fleurir les lettres & les arts ; & la plus belle partie du monde luy eſt redevable de ſa tranquilité & de ſon repos. A ces illuſtres marques, SIRE, Virgile reconnoiſtroit le ſiecle d'Auguſte ; & nous luy verrions conſacrer ſes veilles à l'immortalité de vos grandes actions. Il auroit cet avantage dans un ſi beau ſujet, que la ſplendeur du ſang qui vous anime, vous éleve au deſſus de tout ce qui a regné ſur la terre ; & qu'au lieu que les victoires d'Auguſte ne ſe terminerent qu'à établir une puiſſance illegitime, V. M. ne fait qu'augmenter

l'éclat de la plus juſte, & de la premiere Monarchie du monde. L'Eneïde que je luy preſente à meſmes (par je ne ſay quelle deſtinée) cette conformité avec ſon original, de paroître au jour dans une paix auſſi profonde que celle qui le vid naître. Mais, SIRE, de toutes les qualitez de Virgile, je n'ay que ce meſme zele pour la gloire de V. M. que ce grand homme eut pour la gloire de ſon Prince. Si j'euſſe osé concevoir quelque eſperance d'un travail ſi long & ſi penible; ç'eût eſté, SIRE, d'apprendre de quelle maniere on doit loüer les Heros, pour eſtre un jour moins indigne de parler de V. M. L'admiration que j'ay pour elle m'inſpire ce deſir: ſi ma foibleſſe s'y oppoſe; je conſerveray du moins les ſentimens qui me

font reverer ſes vertus veritablement royales ; & je ſeray toute ma vie avec un profond reſpect ,

De voſtre Majeſté ,

SIRE ,

Tres humble, tres obeïſſant , & tres fidele ſujet, & ſerviteur,
SEGRAIS.

EXTRAIT DV PRIVILEGE DV ROY.

PAR Grace & Privilege du Roy, donné à S. Germain en Laye le 20. jour d'Aouſt 1668. Il eſt permis au Sieur DE SEGRAIS de l'Academie Françoiſe, de faire imprimer, vendre & debiter par tel Libraire & Imprimeur qu'il voudra choiſir, la Traduction par luy faite de l'*Eneïde de Virgile*, & ce, pendant le temps & eſpace de dix années, à conter du jour qu'elle ſera achevée d'imprimer pour la premiere fois: Et defenſes ſont faites à toutes autres perſonnes que celles à qui il aura cedé ledit Privilege, d'en vendre, diſtribuer, apporter, ou faire apporter de contre-faits, ſous les peines portées par ledit Privilege.

Ledit Sieur de SEGRAIS a cedé ſon droit de Privilege pour cette premiere partie de ſadite Traduction à DENYS THIERRY & CLAUDE BARBIN, Libraires, pour en joüir ſuivant l'accord fait entr'eux.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté des Marchands Libraires & Imprimeurs de cette Ville de Paris ſuivant & conformément à l'Arreſt de la Cour de Parlement du 8. Avril 1653. aux charges & conditions portées par le preſent Privilege. FAIT *à Paris le premier Septembre* 1668.

A. SOVBRON, Syndic.

Les Exemplaires ont eſté fournis, ainſi qu'il eſt porté par le Privilege.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le 8. Novembre 1668.

PREFACE.

CEUX qui aiment la Poëſie, & qui s'y connoiſſent ont d'ordinaire quelque choſe de beau & d'agreable dans l'eſprit : On peut neantmoins l'avoir tres bon & tres ſolide, ſans avoir aucune diſpoſition à ce genre d'écrire, ny aucun ſentiment de ſes beautez. De grands Capitaines, de grands Miniſtres, meſme de grands Perſonnages dans les lettres en ont fait voir des exemples dans tous les ſiecles. La Poëſie demande un eſprit particulier, comme la Muſique & la Peinture. Tel homme de bon ſens ſe paſſe fort bien de toutes les trois ; tel les aime toutes & s'y connoiſt ; & tel ſe borne à une ſeule, & n'a ny gouſt ny application pour les autres. Mais ce qui ſurprend encore davantage, c'eſt qu'entre les amateurs de quelqu'vn de ces beaux Arts, & entre les Poëtes meſme il s'en trouve qui ont un genie admirable pour un des genres de la Poëſie, qui n'ont nulle ouverture d'eſprit pour les autres, & ſont ſi preoccupez de la maniere qui leur plaiſt davantage, qu'ils ont de l'averſion pour tout ce qui n'y reſſemble pas. Cependant on ne voit rien de ſi ordinaire, que des Juges

I. *Qu'il faut avoir l'eſprit de la Poëſie, pour en bien juger.*

de toutes ces choſes dans toute leur étenduë, & des Juges qui ſans raiſonnement, & ſans étude decident ſouverainement, donnent leur goût pour une loy, & condamnent hardiment de beaux ouvrages. Cela vient de l'amour propre qui eſt aveugle, ou d'un jugement borné ; ou quelquefois de l'habitude qui nous rend ſuſpect ce qui nous eſt inconnu. Et par quel moyen peut-on donner du jugement ou du goût à qui n'en a pas? Il ſeroit plus facile de ſe défaire de cet amour propre qui nous préoccupe, ou du moins de s'en défier, & de ſe demander à ſoy-meſme avant que de juger ſi l'on ſait bien ce qu'on va dire ; ſi l'on a traité de pareilles matieres ; ſi on a plus de ſuffiſance que ceux qu'on condamne ; & ſi l'on a fait autant de reflexions qu'eux ſur les choſes qu'on veut cenſurer.

I I. *Des divers jugemens reduits à trois ſortes.*

Mais à cauſe de la diverſité des eſprits, il ne faut pas auſſi que ceux qui s'expoſent en public, pretendent de plaire à tout le monde : on eſt au deſſus des uns ou au deſſous des autres, & malaiſement trouve-ton le ſecret de plaire en meſme-temps aux eſprits relevez, aux petits, & aux mediocres. Dans la reflexion que j'ay faite ſur ces ſortes de jugemens ; j'ay remarqué que comme il y a trois choſes qui compoſent les ouvrages d'éloquence, les termes, les figures, & le diſcours ; tous les eſprits qui ſont touchez de cet Art eſtant de l'une de ces trois claſſes, ſe reduiſent pour la plus-part à une de ces trois choſes. Les eſprits bas qui ne vont pas plus loin que les mots, ſe bornent là. Un bel ouvra-

ge où ils pourront cenſurer quelque terme qui leur ſemblera rude, ou qui leur ſera nouveau, leur déplaira davantage, qu'un galimatias continuel qui n'aura point de mots auſquels ils ne ſoient accoûtumez. Il eſt vray que leurs déciſions ne ſont pas d'un grand poids; parce que ne ſachant pourquoy ils jugent, ils ne peuvent ſe fixer dans leurs jugemens, mais attendent volontiers celuy de quelqu'un qu'ils croyent plus habile qu'eux. Les eſprits du ſecond ordre ſont plus dangereux, parce que le nombre en eſt plus grand; & que comme ils ont quelque capacité, ils établiſſent leur ſecte. Leur connoiſſance toute bornée qu'elle eſt, ne laiſſe pas de les rendre opiniaſtres, eſtant aſſez grande pour porter quelque lumiere dans leur eſprit, & trop petite pour leur faire diſcerner la verité d'avec de fauſſes apparences. Ce ſont ceux-là qui s'attachent ſur tout aux belles penſées; ce ſont ces chercheurs de beaux endroits qui en accablent les autres, & ne s'entretiennent d'autre choſe; qui font bien plus de cas d'un beau vers que d'une ſcene bien conduite; & pour qui la frequente Antitheſe, l'Hyperbole violente, ou la Metaphore double ſont d'un grand goût. Ce n'eſt pas ſans doute la maniere d'agir des plus grands eſprits. Ceux-là examinent en general l'ouvrage qu'on leur preſente avant que d'en venir au particulier. L'ordre, l'œconomie, le ſtyle, la matiere qu'on ſe propoſe, la varieté, l'obſervation des caracteres & des bien-ſeances, la fuite des choſes frivoles, & de toute affectation, ces grandes beautez

qui se découvrent plus au jugement qu'à l'esprit, sont les raisons qui les forcent de decider. Et bien qu'ils ne dédaignent ny les termes ny les figures, ils ne mettent pas devant toutes choses ce qui ne doit estre consideré que le dernier.

Comme nostre ame se fait encore remarquer en ces trois fonctions, la Memoire, l'Esprit & le Jugement; on peut dire que ces trois sortes de personnes y rapportent tous leurs sentimens. Les petits semblent ne juger que de leur seule memoire; parce qu'ils ne jugent que par rapport & par exemple, & ne sauroient faire davantage; les mediocres ne jugent que par l'esprit, à cause qu'ils sont si charmez du leur, qu'ils en oublient tout le reste. A force de s'admirer, ils se rempliſſent d'un amour propre qui leur rend la reflexion penible, & souvent desagreable. Mais les derniers qui ont plus de force & plus de sageſſe, en usent tout autrement. Ils gardent leur memoire pour se souvenir; & quand il est question de juger, ils s'en servent pour examiner selon les regles des Anciens les plus approuvées, l'ouvrage qu'on leur presente, par comparaison avec les autres qu'ils ont déja veus: Ils employent leur esprit à chercher les raisons de ce qui est bon, & de ce qui est mauvais: & de cette sorte leur jugement instruit par leur memoire, & éclairé par leur esprit fait un juste discernement.

III. *Que le Poëme doit*

Ceux qui voudront s'élever à ce rang, ne jugeront pas d'un Poëme heroïque comme d'un Madri-

gal. Ils conſidereront que celuy qui l'a entrepris ayant dû ſe le propoſer comme un des chef-d'œuvres de l'eſprit humain, ce ne ſeroit pas un grand chef-d'œuvre, s'il ne contenoit qu'un genre de beauté : Encore, comme dit Ciceron*, que chacun ne louë que ce qu'il eſt capable d'imiter : Encore que les Dames ſoient plus touchées des endroits tendres que de tout le reſte ; les gens de guerre des actions de valeur ; les ſavans de la doctrine, & ainſi chacun ſelon ſes diverſes inclinations : L'Auteur d'un Poëme Epyque ne doit pas laiſſer de ſe propoſer pour but une plus grande choſe, que de plaire à une ſorte d'eſprits. Et ce ſera la faute du Lecteur s'il le reprend, de n'avoir pas mis aſſez de ces ſortes de beautez, dont il eſt le plus touché ; pourveu qu'il n'y en ait point qui y manque ; car pour faire place à toutes, il faut que chacune y entre avec diſcretion, & avec proportion.

contenir toutes ſortes de beautez, & qu'elles ſont dans l'Eneide.

* Tantùm quiſque laudat quantùm ſe poſſe ſperat imitari. *Cic.*

C'eſt la premiere reflexion qu'il faut faire ſur l'Eneïde. Quiconque ſera touché des charmes de la grande Poëſie, obſervera qu'il n'y manque rien de tout ce que l'eſprit humain peut s'imaginer de plus capable d'embellir un recit heroïque. On y void de l'amour, des combats, des jeux, des naufrages, des exemples d'amitié, des prodiges de valeur, des ſentimens de generoſité, des deſcriptions magnifiques, des comparaiſons merveilleuſes, des chef-d'œuvres d'éloquence, des myſteres, de l'erudition, de hautes entrepriſes, des avantures ſurprenantes ; enfin il n'y a rien de grand, de noble & d'agreable,

dont on n'y trouve un parfait modele ; & tout cela conduit avec tant de jugement & un ſi bel ordre, que c'eſt avec raiſon que le docte Scaliger a donné à cet admirable ouvrage le titre de divin. Je n'entreprendray pas pour prouver cette verité de parler à fonds du Poëme Epyque en toutes ſes parties. Cette matiere a eſté ſi doctement traitée par les grands Genies qui nous ont, en ces derniers temps, donné leurs Poëmes, que je n'en pourrois parler aprés eux que foiblement, & inutilement. Je n'entreprendray pas non plus de groſſir ce volume de toutes les Remarqres qui ont eſté faites ſur ce grand ouvrage : on feroit une Bibliotheque raiſonnable des Autheurs qui ont commenté ce ſavant Poëte: Mon deſſein eſt de dire ſimplement mon ſentiment particulier : Je ne puis moins accorder au grand amour que j'ay eu dés ma plus grande jeuneſſe pour le merveilleux genie de Virgile ; que de publier quelques-unes des raiſons qui ont cauſé ma paſſion, & qui m'ont engagé dans la temerité de le traduire ; & je ne puis refuſer à la meſme paſſion les armes dont je me ſuis fortifié par ſa lecture pour le deffendre des principales accuſations faites contre luy. J'aurois de quoy faire un volume plus ample que ſes ouvrages, ſi me laiſſant emporter à mon admiration, je le voulois deffendre de tout ce qu'on a dit contre l'Eneïde, & repreſenter toutes les beautez que les longues reflexions de la traduction m'y ont fait remarquer. Je ne répondray qu'aux principales fautes qu'on luy

attribuë, & commençant par ſes beautez, mon deſſein eſt ſeulement de ne parler icy que de ce qui regarde ſon ouvrage en general. Que ſi dans quelque poinct je viens au particulier, ce ne ſera pas dans cette Preface, mais dans quelques Remarques ſur chaque Livre, les plus breves que je pourray, & que j'ajoûteray à la fin de la Traduction.

Pour loüer ou pour blâmer un Auteur, il me ſemble que la premiere choſe à remarquer eſt ſon deſſein; car s'il a bien fait ce qu'il a voulu faire, & qu'il ait dû le vouloir, non ſeulement de quoy le peut-on reprendre? mais de quoy le peut-on loüer davantage? Virgile ſe trouva ſujet d'Auguſte, il veſcut pendant la ſplendeur de l'Empire Romain dans le ſiecle le plus poly, le plus delicat, & le plus juſte qui ait jamais eſté dans toute la durée de la langue Latine: Il paſſa ſa vie ſous le regne d'un Prince qui le combla de richeſſes, & qui a eſté l'un des plus grands hommes qu'on puiſſe propoſer aux autres pour exemple: La nature luy donna un jugement merveilleux, & un genie admirable pour la Poëſie, avec une naïveté, & une facilité que nul autre n'a jamais euë dans ſa langue pour la verſification parfaite: Aprés avoir achevé ſes Eglogues & ſon Poëme de la vie ruſtique qui ont eſté jugez par un ſiecle ſi éclairé, & par toute la poſterité les Ouvrages, les plus accomplis, qu'on ait jamais entrepris dans ces deux genres d'écrire; il crût que pour monter à la plus haute reputation

IV.

Du deſſein de l'Eneide & qu'il eſt tel que Virgile l'a dû concevoir.

ou puiſſe aſpirer un Poëte, il falloit exceller dans le genre ſublime, comme il avoit fait dans les deux autres; & concevoir en meſme temps un ouvrage qui fuſt honorable à ſon Auteur & à ſa Patrie; & qui témoignaſt ſa reconnoiſſance envers ſon Prince. Tout cela ſe rencontre dans le deſſein de l'Eneïde, & comme Jule Ceſar qui avoit adopté Auguſte, venoit de fonder l'Empire Romain; Virgile a trouvé dans le Fondateur de leur Maiſon le fondement de ſon Poëme.

V. *Qu'il ne faut pas juger d'un Auteur ancien par les mœurs du ſiecle où l'on vit.*

Il faut donc le regarder en meſme-temps comme un ſujet d'Auguſte, obligé à ſon Maiſtre, & comme un Romain charmé de la gloire de Rome; & ſur ce raiſonnement on ne peut aſſez admirer la grandeur & le ſuccez de ſon entrepriſe. Mais pour en juger dignement, il faut auſſi entrer dans les ſentimens des Romains, & ſe repreſenter la gloire & la grandeur des Ceſars. Car ceux qui jugent d'un Auteur ancien, des mœurs & des opinions des ſiecles paſſez; & qui les veulent ſoûmettre au goût, aux mœurs, & aux ſentimens de nôtre ſiecle, n'en jugent pas mieux que ceux qui reprendroient Marot, ou quelque vieil Auteur François de ne parler pas comme l'on parle aujourd'huy. Il faut ſe détacher de l'habitude & de la preocupation; & pour ainſi dire ſe défaire de ſon ſiecle, pour ne ſe conformer qu'à la raiſon qui nous doit faire entrer dans les ſentimens de l'Auteur que nous voulons lire. C'eſt en cela que Virgile excelle au deſſus de tous les autres: car bien qu'en la conformation

conformation de ſon Heros, & en quelques autres points il y ait quelque choſe où il faille s'élever aux mœurs les plus auſteres, & ſe deſacoûtumer des noſtres ; on peut dire neantmoins qu'il n'y a jamais eu d'Auteur de tous les ſiecles comme luy, tant le bon ſens & le jugement paroiſſent par tout dans la conduite de ſon ouvrage. Il y louë ſon Prince ſans affectation, & avec tant d'adreſſe, & éleve à un tel degré la grandeur de ſa nation, que ce Poëme eſt ſans doute le plus illuſtre monument de la gloire de Rome.

V I.
Quelle doit eſtre l'action d'un Poëme & qu'il faut inſtruire & ſe ſervir de l'entremiſe des Dieux.

Si aprés ces conſiderations qui regardent Virgile, ſon Maiſtre & ſon ſiecle ; on paſſe à celles qui regardent le public, & que de ſon but particulier il en faille venir au deſſein general des Poëtes heroïques, qui eſt d'inſtruire par de beaux exemples; & comme un ancien l'a ſi bien dit, d'exciter les Princes & les hommes de courage à entreprendre de grandes choſes : Que pouvoit-on propoſer à un Heros de plus conſiderable que le ſalut de ſa patrie entierement ruinée & dans ſon rétabliſſement le fondement du plus grand Empire qui ait jamais eſté? Telle eſt l'action qui compoſe l'Eneïde. Le R. P. Rapin qui n'eſt pas moins bon juge de Poëſie, qu'excellent Poëte, ayant eu communication de cette Preface, me témoigna qu'il eſtoit de ce ſentiment; & depuis il a fait voir au public par un beau Traité qu'il a fait, que l'action de l'Eneïde eſt beaucoup au deſſus de l'action de l'Iliade ou de l'Odiſſée. Je feray voir dans mes Remarques ſur le douziéme

livre, que cette action doit estre une, simple, & se terminer heureusement, & dans celles que je feray sur le septiéme, qu'elle doit estre imitable, & que cette maxime qui a esté suivie par ce grand Poëte, fait une des grandes beautez de son ouvrage.

Mais s'il faut encore que ces sortes d'entreprises soient conduites par le ministere des Dieux, pour apprendre aux hommes que les plus vaillans & les plus sages ne peuvent rien sans le secours de la Providence celeste ; dans quel autre Poëme peut-on remarquer plus de sagesse dans l'entremise des puissances divines, & plus de soûmission dans le Heros ? Je ne dis rien qui ne soit inutile pour les doctes, & foible en comparaison du sujet: Mais comme mon Livre pourra tomber entre les mains de personnes de bon sens, ou de quelques Dames d'un beau genie, qui n'auront pas tant de science, je croy que ce raisonnement ne leur paroîtra pas desagreable ou superflu ; puisque ce n'est qu'un abregé des observations qui ont esté faites sur le dessein, & sur la conduite d'un Poëme. Je toucheray le reste de la mesme maniere.

VII. *Du merveilleux.* Quand on a conceu une action grande & sublime, telle que je viens de la representer dans le dessein de l'Eneide, il faut en composer son sujet & le bien ordonner, afin qu'il attache l'esprit du Lecteur, & qu'il en soit surpris & émeu. Il faut bien ménager cette partie du Poëme, qui doit entretenir la curiosité, l'admiration, & la surprise. Quelques-uns qui en ont déja parlé l'appellent le

Merveilleux, & ce me ſemble avec raiſon, puiſque c'eſt l'art de faire voir au Lecteur de continuelles merveilles, en conſervant toûjours le caractere ſublime & heroïque. Cette partie eſt commune aux Romans, & c'eſt ſans doute l'un des plus dangereux écüeils qu'on puiſſe trouver dans une mer ſi vaſte. Les Anciens ont crû que pour ce ſujet il faloit encore ſe ſervir de l'entremiſe des Dieux, ne pouvant établir autrement la vray-ſemblance de ces grands évenemens qui touchent l'imagination; mais contre qui le jugement ſe revolteroit d'abord s'il n'eſtoit captivé par une foy aveugle. Or ſi cette foy ne peut paſſer que par un organe divin; il faut auſſi entrer dans la creance du Poëte, & de ceux pour qui il écrivoit. Ainſi s'ils eſtoient Payens, il faut raiſonner ſur la certitude qu'ils croyoient avoir de l'exiſtence de ces Dieux, & de leur toute puiſſance; & penſer que rien ne doit paroître impoſſible de ce qui arrive par leur miniſtere. Il ne reſte qu'à juger ſi ce miniſtere eſt à propos, & il eſt de bien meilleur ſens de leur attribuer ces miracles qui doivent eſtre frequens dans le Poëme, que de les entaſſer par un jeu de hazard, ou de les donner au ſeul artifice des hommes. Sur le meſme fondement nos Poëtes Chreſtiens ont eſtably leurs fictions ſur la baſe de noſtre foy: Peut-eſtre auroient-ils mieux fait d'examiner ſi noſtre Religion n'eſt point trop ſainte, pour employer ſes myſteres en des choſes qui ne peuvent répondre à leur ſublimité; Mais outre qu'il n'eſt pas de mon ſujet

d'aprofondir cette queſtion, je ne ſuis pas aſſez temeraire pour m'oppoſer au ſentiment de tant de grands hommes qui ont crû ſanctifier la Poëſie, en la détachant d'une Religion profane, pour l'unir à la veritable Religion. Je voy neantmoins par l'opinion la plus generale, que les imaginations qui ſont appuyées ſur la ſuppoſition des Dieux de la fable, plaiſent & touchent davantage, que celles où nous faiſons agir les Anges & les Saints. Quoy qu'il en ſoit, Virgile eſtoit Payen, & ſe ſervant du miniſtere de ſes Dieux, il n'a fait que ce qu'il a dû pour autoriſer la vray-ſemblance dans les miracles ſurprenans & continuels qui attachent à ſon ſujet: & on doit obſerver qu'il s'eſt ſervy de cette machine qui eſt le grand reſſort du Poëme, plus ſobrement & plus ſagement que ceux qui l'ont precedé. Quelques modernes ont voulu mettre les enchantemens en ſa place; & il faut du moins avoüer qu'ils ont eſté plus raiſonnables que ceux qui n'ont voulu, ny Dieux, ny Anges, ny Saints, ny enchantemens. On le void par la reſſemblance qu'ont tous ces ouvrages, qui pour entretenir le Merveilleux, n'ont que des prodiges de valeur & des avantures fortuites entaſſées les unes ſur les autres. Ces grands coups d'épée ne peuvent aſſez ſe diverſifier; & il eſt bien difficile de ſe ſervir ſi judicieuſement des accidens ſurprenans que le Comique & l'Heroïque ne ſe confondent quelquefois. Car pour les décrire en ſorte que le Lecteur s'y puiſſe attacher, il faut ſouvent entrer dans de

petites circonſtances : & cela eſt entierement contre l'eſprit de la grande Poëſie & du Roman ſerieux, qui ne doivent pas tant dire les choſes que les ſignifier. C'eſt encore une raiſon pour laquelle un meſme ouvrage ne peut plaire aux grands & aux petits eſprits ; car ſi les choſes ſont exprimées nuëment, & comme elles arrivent, on déplaiſt aux eſprits ſublimes qui vont au delà, & qui les cherchent plûtôt dans l'Hiſtoire que dans le Poëme : & ſi on ne fait que les envelopper ſous les figures de la fiction, comme c'eſt un des grands ſecrets de la Poëſie & du Roman, les petits & les mediocres meſme ne peuvent s'élever aſſez haut pour voir au travers de ce voile myſterieux & divin, qui n'eſt mis ſur les objets que pour les relever. Mais outre ce miniſtere des Dieux ſi neceſſaire pour entretenir l'admiration & la ſurpriſe du Lecteur ; il faut encore obſerver, que Virgile n'a rien negligé de ce qui pouvoit y contribuer d'ailleurs ; preſſant ſes matieres, ne rapportant jamais rien que de grand, faiſant toûjours voir quelque choſe de nouveau, fuyant les puerilitez les baſſeſſes & les affectations avec tant de ſoin, que l'on ne ſauroit deſavoüer qu'il n'ait excellé par deſſus tous les autres, en ce qu'il n'a rien dit d'inutile.

VIII. *De l'excellence de la narration de Virgile.*

Aprés ces obſervations qui regardent principalement le choix des matieres qui ſont toutes grandes, bien diſpoſées, & dignes de ſon ſujet ; il me ſemble que c'eſt icy le lieu de toucher la premiere beauté de l'Eneïde, qui ſelon mon avis eſt la nar-

ration. Il n'y a que ceux qui ont examiné avec ſoin les ouvrages des plus grands Auteurs qui ſachent combien il eſt difficile de bien raconter dans quelque genre que ce ſoit ; & principalement dans le genre ſublime ; on a beaucoup de peine à ſe ſoûtenir, & on eſt en danger de tomber à chaque pas par la difficulté des circonſtances qui obligent pour la vray-ſemblance d'entrer dans un détail de choſes quelquefois communes, & meſmes baſſes. Il eſt auſſi tres difficile d'y garder la mediocrité ; car s'il eſt dangereux d'y en mettre trop, le trop peu n'eſt pas de moindre conſequence. Or c'eſt en cela que ſe doit faire voir l'adreſſe du Poëte, & le jugement du Lecteur. Car il ne faut pas que dans une relation longue & relevée on cherche les pointes aiguës qui ont meilleure grace à la fin de l'Epigramme & du Madrigal ; mais bien plûtoſt la liberté d'un Genie ſublime, les fictions nobles, la belle ordonnance, & l'expreſſion magnifique. C'eſt ce qui ſe peut remarquer par tout dans ce beau Poëme. Il eſt aiſé d'en faire voir mille exemples dans le détail, parce que ces grandes beautez éclatent moins par elles-meſmes, que par la fuite du defaut qui leur eſt oppoſé. Tout le monde ſait encore que la narration doit eſtre ſimple & claire, & qu'il faut que le Poëte ſemble avoir plus de hâte que le Lecteur d'eſtre à la fin de ſon recit ; mais tout le monde n'en conſidere pas la raiſon.

IX. *Pourquoy la narration*

Je dis donc qu'il faut qu'elle ſoit ſimple, parce que comme le premier but de toute perſonne qui

raconte doit estre de se rendre croyable, & de se faire écouter avec plaisir, c'est s'éloigner de ce but, & de cette simplicité, que de s'amuser à moraliser; & c'est se declarer partial, que de s'emporter dans des apostrophes, ou dans des declamations qui découvrent le sentiment particulier de l'Auteur, ou l'interest qui l'anime. Ce n'est point par ces belles reflexions, ny par ces longs chapitres de morale qu'affectent les Auteurs ordinaires, qu'on fait entrer le Lecteur dans ses sentimens. L'esprit de l'homme naturellement libre se revolte contre ces preventions trop évidentes; il faut que le Poëte tende à sa fin par un artifice plus couvert : Il faut que ce soit les circonstances de sa narration, les sentimens qu'il donne à ses Heros, & leurs actions justes, belles, nobles, & déduites avec energie, qui nous engagent dans leur party. Cette maxime est si judicieusement observée par Virgile, que bien qu'il n'ait point ignoré que les sentences font une des grandes beautez du Poëme; & que c'est ce qu'on en retient plus ordinairement, on n'en trouve point en tout son ouvrage dans la bouche du Poëte, qui excedent un vers; encore ne s'en sert-il que tres rarement, & par forme de transition. Mais elles sont judicieusement semées dans les discours des personnages qu'il fait parler; & toûjours avec égard & sans affectation. La mesme chose est de l'Apostrophe, cette admirable figure, quand on s'en sert à propos. Tous les jeunes esprits y donnent d'abord; tel qui n'a fait que des

doit estre simple.

Sonnets ou des Elegies, n'a rien conceu qu'il n'ait exprimé par cette figure; car on ne peut dans la premiere jeuneſſe comprendre la beauté de la narration dans ſa ſimplicité. Mais comme rien n'eſt plus patetique que ces apoſtrophes, quand elles ſont bien placées; il n'y a rien qui touche moins, ou qui dégoûte davantage quand elles ne le ſont pas, ou qu'elles ſont trop frequentes. Virgile en a encore uſé plus ſobrement que tous les autres: Il n'en a fait que cinq ou ſix dans tout ſon Poëme; les unes en forme de tranſition, les autres où la beauté du ſujet ſembloit le requerir, mais toutes fort courtes. Celles qu'il fait faire à ſes Heros le ſont un peu moins. Sur tout il ne s'interrompt jamais, & témoigne par tout la meſme precipitation d'arriver à la fin de ſon recit. Les qualitez qui regardent cette ſimplicité ſi riche, conſiſtent principalement encore dans la fuite de l'affectation; & ſur tout de ce ſtyle enflé, & de ces grands efforts d'un eſprit mediocre que les demy-beaux eſprits appellent des penſées, les Provinciaux des pointes, les Italiens *belli concetti*, & les Latins tantoſt *laſcivîre*, & tantoſt *luxuriari*.

X. *Que pour donner au Lecteur le plaiſir de penſer, il ne faut pas tout dire.*

Tous ces deffauts ne s'oppoſent pas moins à la bréveté, & meſme à la clarté de la narration, qu'à ſa ſimplicité, & quoy que differens en leur eſpece, ils partent preſque tous d'un meſme principe; d'un eſprit vain & amoureux de ſes conceptions, & qui n'a qu'une mediocre idée de l'éloquence. Ces perſonnes trouvent bas & commun tout ce qui

eſt

eſt naturel; ils penſent qu'il faut s'obſcurcir & s'enfler pour paroître plus élevé; qu'il faut montrer de la dureté pour faire voir de la force; & que pour eſtre eſtimé ſavant il faut épuiſer toutes les matieres qui ſe preſentent. Ils veulent décrire tout, & s'imaginent qu'ils ſeroient arrivez au plus haut point de la Poëſie, s'ils n'avoient rien laiſſé à penſer à ceux qui liront leurs ouvrages. De tels caracteres ſont meſme tres-deſagreables dans la converſation, & ceux qui ont un peu eſtudié le monde & l'art de luy plaire; ſavent que c'eſt un chemin tout contraire à celuy qu'il faut tenir. L'homme eſt naturellement ſi amoureux de ce qu'il produit, & cette action de noſtre ame qui contrefait, la creation l'ébloüit, & la trompe ſi inſenſiblement & ſi doucement, que les eſprits judicieux obſervent qu'un des plus ſeurs moyens de plaire n'eſt pas tant de dire & de penſer, comme de faire penſer & de faire dire. Ne faiſant qu'ouvrir l'eſprit du Lecteur, vous luy donnez lieu de le faire agir, & il attribuë ce qu'il penſe & ce qu'il produit à un effet de ſon Genie & de ſon habileté, bien que ce ne ſoit qu'une ſuite de l'adreſſe de l'Auteur, qui ne fait que luy expoſer ſes images, & luy preparer de quoy produire & de quoy raiſonner. Que ſi au contraire on veut dire tout, & épuiſer les ſujets, non ſeulement on luy oſte un plaiſir qui le charme & qui l'attire; mais on fait naiſtre dans ſon cœur une indignation ſecrette; luy donnant ſujet de croire qu'on ſe défie de ſa capacité; & il n'y a guere d'eſprit ſi humble

qu'il puiſſe eſtre, qui ne s'afflige quand on luy fait ſentir qu'on connoiſt ſa petiteſſe. Ce ſage artifice eſt dans tout l'Eneïde, depuis le commencement juſqu'à la fin. Virgile a tellement gardé cette moderation, & ſuivy cette maxime, qu'on peut dire qu'il eſt preſque le ſeul qui en ait dit aſſez, & jamais trop. Il n'a pas ſi-toſt entamé une matiere, que quand il l'a aſſez touchée pour n'y laiſſer point d'obſcurité, il paſſe à une autre encore plus agreable, ou du moins differente; de ſorte qu'il ne laiſſe pas le loiſir de s'ennuyer quand on le voudroit. Sa belle maniere d'ordonner fait encore que rarement il retouche les meſmes images: & ce grand Art fondé ſur un ſi profond raiſonnement & ſi conforme à la nature, fait que d'abord il attache ſon Lecteur (s'il eſt digne de l'entendre) puis il ſe rend maître en quelque ſorte de ſon eſprit, il le touche, l'échauffe & le ravit. Ceux qui ont le goût naturel, ſentent ce que je dis en le liſant: Il n'y a preſque point à choiſir dans tout cet ouvrage; ſur quelque endroit qu'on puiſſe tomber, on y void avec un tres beau ſens, & avec un divin Genie, un effet continuel de cette belle varieté, & de cette merveilleuſe diſpoſition, qui orne & ſoûtient toutes les parties de ſon recit.

XI. *De la clarté & bréveté de la Narration de Virgile.*

Il eſt aſſez evident pourquoy il faut que la Narration ſoit claire, puiſque le premier but de la parole eſt de ſe faire entendre: Il eſt auſſi facile de connoiſtre pourquoy le recit doit eſtre bref, puis qu'autrement il eſt ennuyeux. Il ne faut pas non

plus faire de grands efforts pour montrer quelle clarté & quelle netteté ſe rencontrent par tout dans Virgile, & combien ſa narration eſt bréve, quelque grande matiere qu'elle contienne : puis qu'il ne faut que le lire pour en eſtre perſuadé. Et quand on conſiderera qu'il n'y a point de beauté dans l'Iliade ou dans l'Odyſſée, qui ne ſoient dans les douze livres de ſon Enëide, bien que ces deux Poëmes ſoient de vingt-quatre livres chacun ; Qu'il en a touché les plus belles deſcriptions, les plus riches comparaiſons, & perfectionné les inventions les plus heureuſes ; qu'outre cela il a compris toute l'antiquité de l'Italie, toute la religion, & toutes les mœurs des anciens : Qu'il n'a oublié aucun des grands perſonnages de l'Hiſtoire Romaine, ny aucun de leurs plus celebres exploits, & que les loüanges de ſon Prince y ſont ſi amplement touchées ; il eſt impoſſible de comprendre comme il a pû ramaſſer tant de richeſſes, & renfermer un ſi ample ſujet en moins de dix mille vers. Cette precipitation d'arriver à la fin eſt une des plus grandes marques d'un eſprit profondement ſavant. Les plus grands hommes ſont ceux qui aiment moins à parler ; & il n'y a point au contraire de plus grands parleurs que les demy-ſavans ; parce qu'il apprehendent de perdre l'occaſion de dire ce peu qu'ils ſavent. Ce defaut ne ſe trouve point dans Virgile, il eſt ſi aſſuré de ſa richeſſe, que ne diſant que peu de choſe, il ne craint point de paſſer pour ſterile, parce qu'il n'oublie rien de ce qu'il y a de principal

& de plus beau ſur chaque ſujet. Si on trouve des choſes qu'il a touchées deux fois par la neceſſité de ſon recit, c'eſt d'une maniere ſi differente, qu'on ne peut l'accuſer pour cela d'avoir dit deux fois la meſme choſe. Non ſeulement il n'y a point de livre qui ſe reſſemble; mais il n'y en a point deux parties entierement ſemblables. Toutes les actions de la guerre qu'il a eſté obligé de décrire, n'ont nul rapport. Icy il parlera d'un ſiege, & là d'un aſſaut. S'il décrit un combat de cavalerie dans un livre, il rapporte dans un autre une bataille, & en tous ces divers évenemens il ne fait jamais revenir les meſmes images. Dans les choſes où il a eſté contraint de s'étendre comme dans ces predictions qui devoient enfermer les loüanges de ſon Maiſtre & de ſes amis; que n'a-t-il pas fait pour eſtre trop court? N'ayant pû éviter de toucher ce ſujet aſſez amplement, du moins il s'eſt bien gardé de le traiter tout à la fois, comme ceux qui ont fait des livres entiers des loüanges de leur Mecene & de ſes Anceſtres. Quand tout ce que Virgile a dit des Ceſars & des plus illuſtres des Romains ſeroit ramaſſé enſemble, il ne contiendroit guere plus de deux cens vers; cependant ayant jugé que cela feroit languir ſa narration, s'il le mettoit tout de ſuite; il a diviſé cette matiere en trois lieux differens. On le void dés le premier livre, ou par une adreſſe inimitable, comme pour ouvrir ſa ſcene, & flater d'abord ſon Prince en la perſonne de ſon pere, & celebrer la paix qu'il donnoit luy-meſme

à toute la terre; il feint si judicieusement que Jupiter pour consoler Venus des longues traverses d'Enée luy predit la naissance de Cesar, sa gloire, & le bonheur de cette profonde paix. Si dans le sixiéme livre Anchise montre à son fils les grands personnages qui doivent tirer leur origine de son sang, il en reserve les actions pour le bouclier de Vulcan, & sur tout la celebre bataille d'Actium qu'il dût considerer comme la plus grande gloire de son Maistre. Je laisse appliquer à chacun ces reflexions generales sur la richesse de cette simplicité, & sur l'agrément de cette abondante bréveté de la narration, aux ouvrages qui ont paru en nostre siecle, & aux succez qu'ils ont eu.

XII. *Du jugement de Virgile.*

Ces mesmes remarques font si bien connoistre une des autres excellences de cet admirable Auteur qui est son sublime jugement, que bien que ce soit icy le lieu d'en parler, je n'entreray point dans un champ si vaste, le croyant assez estably de ce costé-là par tout ce que j'ay dit des parties qui en dépendent, & par la commune opinion de tout le monde. Si je voulois penetrer dans cet abysme, il me faudroit faire autant d'observations qu'il a fait de vers; puisque parmy ce beau feu qui l'emporte: on ne peut pas dire que la regle & la justesse l'ayent jamais abandonné; & s'il se represente quelque remarque nouvelle sur un sujet que tant d'autres ont traité, c'est plutost une chose qui regarde le détail de chaque livre, que ce que j'en veux dire en general. Je pourrois encore m'é-

tendre ſur le choix de ſes caracteres, & ſur la conduite inimitable qu'il a tenuë pour ne s'en éloigner jamais ; mais outre que je pretends en dire quelque choſe quand je répondray aux objections qu'on fait contre ſon Heros ; c'eſt une de ces beautez qui ſe manifeſte aſſez d'elle-meſme, outre que je n'ay pas entrepris de parler de toutes.

XIII. *Du caractere des mœurs de Virgile.*

Ainſi aprés avoir prié le Lecteur de conſiderer que ce grand Poëte a conceu ſon ſujet tel qu'il le devoit concevoir, qu'il l'a ordonné comme il devoit l'ordonner, & qu'on ne pouvoit le raconter plus parfaitement. Je paſſe au ſoin qu'il a pris de ſe montrer équitable, ſage & deſintereſſé. Je ne puis ſupprimer cette reflexion que j'ay faite par la lecture des meilleurs Auteurs, & par la communication des hommes qui paſſent pour les plus habiles. Il y en a bien peu qui dans leurs écrits ou dans leurs diſcours ne laiſſent quelques traits de leur caractere particulier, ſoit de vanité, s'ils en ont eſté capables, ſoit du panchant de leur humeur vers la triſteſſe ou la gayeté immoderée, ſoit d'une dureté incapable de tendreſſe, ou de l'autre extremité ; ſoit d'impieté ou de ſuperſtition, de leurs vertus enfin ou de leurs vices ; tant il eſt naturel à l'homme de s'endurcir & de ſe fortifier dans ſes defauts, & difficile de ſe déguiſer entierement, quelque ſoin qu'on y apporte. Mais outre que ce ſavant Poëte n'a rien oublié de ce qui pourroit inſtruire celuy qui liroit ſon ouvrage, par les beaux exemples qu'il a propoſez ; les actions de civilité, de probité, de juſtice & d'honneſteté y ſont

ſi frequentes, que je ne crains point de dire aprés Scaliger, quand je devrois eſtre accuſé comme luy, d'avoir aimé ce merveilleux Poëme, juſqu'à l'idolâtrie; que je ne l'ay jamais leu ſans avoir trouvé ſujet de devenir meilleur, & que je croy ſa lecture auſſi profitable que les preceptes des plus ſages Philoſophes. Je n'y ay jamais rien remarqué, qui ne témoigne partir d'un eſprit tres bien fait & tres-noble, d'un homme ſage & moderé, d'un courage libre, & ennemy de la baſſe flaterie & de la ſervitude, d'une humeur portée à une gayeté honneſte, d'un cœur tendre & bon, & ſur tout d'un vray Philoſophe fort éloigné de l'oſtentation & de ces affectations vaines qui ne peuvent partir que d'un eſprit mediocre.

XIV. *Des qualitez du ſtyle de Virgile.*

Il ne me reſte donc plus qu'à parler de ſon ſtyle magnifique, égal, & poly; de ſa pureté & de ſon élegance, du ſoin qu'il a pris de fuyr les expreſſions proſaïques; de ſa verſification nette, facile, naïve, & douce dans ſa plus grande pompe. Tout cela ne luy peut eſtre conteſté: Il poſſede ces excellentes qualitez à un point où nul autre n'a jamais pû atteindre. Mais ces meſmes qualitez regardent bien plutoſt l'original que ma traduction. Et au lieu de m'étendre ſur leur ſujet, je dois plutoſt avertir le Lecteur qu'il ne connoiſtra jamais cet inimitable original, s'il n'en juge que parce que je luy en preſente. Je le prie de s'immaginer que ſi je luy expoſe une hiſtoire belle en ſa conception, ſurprenante en toutes ſes parties, & conduite

avec un ordre merveilleux ; il faut qu'il ſonge que la foibleſſe du Traducteur, encore plus que celle de noſtre langue, luy dérobe des beautez qui ſont inconcevables.

XV. *Réponſe à ceux qui accuſent Virgile de manquer d'invention*

Comme à l'égard du champ ſi vaſte où je ſuis entré, lors que j'ay entrepris de faire voir les perfections de ce fameux ouvrage, je n'en ay parlé que ſuccinctement, quelque longue que ſemble cette preface. Je traiteray de meſme les principales objections qui regardent ſa conception totale : remettant encore aux remarques que j'eſpere joindre à chaque livre, ce qui pourra regarder le détail.

L'accuſation qui ſemble la plus forte contre Virgile, parce qu'on eſt fort prevenu contre luy en ce poinct, eſt qu'il a pris beaucoup de choſes d'Homere, & des autres qui l'ont precedé ; & que par conſequent il ſemble qu'il manque en la principale qualité qu'on deſire en un Poëte, qui eſt l'invention. Je ne diray point ce que de tres grands hommes ont déja dit ſur ce ſujet, que ſi Virgile a imité Homere dans l'invention ; il l'a de beaucoup ſurpaſſé dans l'expreſſion & dans l'ordonnance : Qu'il paroiſt n'avoir cherché dans ſes ouvrages, que comme on foüille dans les mines des pierres precieuſes, où l'on ne trouve le diamant que brut & informe ; mais qu'il l'a poly, enchaſſé, & mis en œuvre. Je ne diray point encore que s'il a emprunté d'une langue eſtrangere, il n'a fait que ce qui eſt loüable en tous les Autcurs qui écrivent

en

en leur langue, qui doivent avoir pour but de l'enrichir : Qu'il n'a fait que ce que nous voyons loüer tous les jours ; & que les Grecs qui ont tiré leurs fables de la ſainte Eſcriture, & de la Theologie des Egyptiens, n'en ont pas moins fait que luy. Je ſuivray toûjours le deſſein que j'ay pris de ne point parler de cet ouvrage, comme un homme qui veut s'appuyer de ſon erudition ; mais ſeulement d'un ſimple raiſonnement fondé ſur les reflexions que j'ay faites en le liſant. J'oſe dire neantmoins que cette objection eſt plutoſt faite par des Critiques qui n'ont ſeu ce que c'eſtoit d'inventer ; que par des Poëtes qui ſavent bien qu'on n'invente rien de longue haleine qui ſoit nouveau dans le tout & dans ſes parties. Je la jugeois toutefois ſi forte dans la voix publique, que d'abord il me ſembloit qu'il faloit s'y rendre. Mais quand j'ay appris de Scaliger que l'Hiſtoire de Troye n'eſtoit pas plus de l'invention d'Homere, que de celle de Virgile, & que ce conte eſtoit dans la bouche des moindres femmes avant qu'il fuſt écrit par ce Grec : Qui doit donc, ay-je dit, paſſer pour inventeur en ce monde, ſi on veut en oſter la gloire à ces deux grands hommes ? On ne voit rien de nouveau ſous le Soleil, ſi l'on en croit le Sage : Mais ce ſeroit ſans doute une rigueur bien injuſte d'accuſer pour cela un Poëte de manquer d'invention : Et en effet, ceux qui blâment Virgile d'avoir imité quelques endroits d'Homere, d'avoir employé quelqu'une des meſmes deſcriptions, & de luy avoir emprunté

quelque comparaiſon, en uſent de meſme qu'un homme, qui en conſiderant le Louure, ou quelqu'autre grand Palais, diroit que ces ouvrages ne ſeroient pas nouveaux; parce qu'il auroit veu ailleurs des domes & des pavillons; des feneſtres meſme & des portes. Ces deſcriptions, ces figures, & ces fables ſont comme les materiaux de la Poëſie. Tout cela eſt dans le grand magaſin ouvert à tous les Poëtes, ou dans la grande carriere de la Nature, dans laquelle l'eſprit humain a droit de tirer tout ce qui luy ſemble propre à ſon ſujet. Mais l'argument d'un ouvrage, c'eſt à dire ſon action principale, avec l'œconomie ou l'ordonnance; c'eſt ce qui diſtingue les copies d'avec les originaux. Le Poëte qui n'empruntera rien des autres, & qui ſera celebre eſt encore à naiſtre: & je ne ſay ſi en s'éloignant du chemin battu, il pourroit trouver une route plus droite. Quoy que dans l'Eneïde il y ait des parties qui reſſemblent à des parties de l'Iliade ou de l'Odyſſée: Quoy que par exemple Enée ſoit deſcendu aux Enfers comme Ulyſſe; quoy qu'il ait aimé Didon, comme ce Grec aima Calypſo; & qu'il ait combattu & vaincu comme Achylle: peut-on dire pour cela que ce ſoit la meſme Hiſtoire? N'y a-t-il point d'invention dans tout le reſte? ny en a-t-il point dans la belle diſpoſition de tant de matieres? & a-t-il emprunté de quelqu'un la ſource des grandes deſtinées qui eſtabliſſent l'Empire de ſon Maiſtre, & la gloire de ſa patrie? Sur le fondement de cette objection, cette profonde connoiſ-

sance de l'antiquité n'estoit point à luy ; car il n'a pû ny dû l'avoir inventée, non plus que cette docte Theologie des Anciens, qui a un si grand charme pour les savans ; ces Misteres ces sacrifices, & ces ceremonies dont il nous a laissé les plus beaux monumens qui nous en restent. Ne pourroit-on pas faire le mesme reproche à Ovide, qui passe pour avoir le plus d'invention entre les Poëtes, puis qu'ayant emprunté des Grecs toutes les Fables de ses Metamorphoses, il n'a fait que les assembler & les mettre par ordre ? Il en seroit de mesme du Tasse, qui a aussi imité Homere, & presque copié tout Virgile ; & ce defaut se devroit attribuer encore davantage à nos plus grands Auteurs qui les ont imitez tous trois, & les imitent encore tous les jours ; & ne sauroient l'éviter quand ils le voudroient : tant il seroit malaisé de ne se pas rencontrer dans le plus grand chemin, quand il est droit. Ainsi dans cette necessité d'imiter, si on en croit tant d'hommes doctes, Virgile a du moins la premiere loüange en ce qu'il a devancé ses predecesseurs dans la belle expression, & que ceux qui l'ont suivy n'ont pû l'atteindre. Il a encore la gloire, non-seulement d'avoir mieux exprimé ses inventions, que n'a fait Homere ; mais de les avoir embellies : car enfin sans entrer dans le détail des exemples, compare-ra-t'on la descente d'Ulysse aux Enfers, avec le sixiéme livre de l'Eneïde, & le transport de Calypso, auec la fureur de Didon ?

XVI. *De l'Ana-*

Cette malheureuse Reine de Carthage me fait

croniſme, & de la queſtion, ſi Enée a eſté en Italie.

paſſer aux deux grandes objections qu'on fait à Virgile ſur ſon ſujet, à ſçavoir qu'Enée & Didon n'ont pas eſté d'un meſme-temps, & que ce Heros a eu une grande ingratitude pour elle. Quant à ce premier point, je trouve des avis ſi differens ſur cet Anacroniſme, & la choſe a eſté ſi agitée, que je ne pretens pas de l'approfondir. Monſieur l'Abbé de Maroles, qui par la traduction de tous les Poëtes s'eſt acquis une grande erudition, a fait un traité où il pretend avoir montré que toutes ces Genealogies des premiers temps ont rapport à l'opinion de Virgile. Il allegue encore que bien loin qu'aucun des contemporains de ce Poëte luy ait fait cette objection; cela paſſoit à Rome pour une opinion ſi generalement receuë, qu'Ovide en a parlé comme luy. Le Reverend Pere Labbe Jeſuite, qui eſtoit tres-verſé dans l'Hiſtoire, a pretendu avoir montré le contraire. J'ay appris du ſavant Monſieur Bochart, que cet Anacroniſme ne ſe peut pas conteſter: mais que cette difficulté ne s'eſt bien éclaircie que par les veritez de la ſainte Bible, ſur laquelle ſeulement on a pû juſtifier les Chroniques des Tyriens: & comme apparemment Virgile ne l'avoit pas leüe, c'eſtoit par là qu'il euſt voulu l'excuſer, ſi ces fautes eſtoient d'une ſi grande conſequence, que quelques-uns ſe l'imaginent. Ce grand perſonnage, qui de l'aveu de tous les ſavans, eſtoit le plus éclairé dans cette obſcure antiquité, eſtoit plus capable que perſonne d'en donner un entier éclairciſſement. Il en faiſoit quelquefois le deſſein: mais

la mort l'a prevenu: & comme ce point de Chronologie ſemble plûtoſt regarder le quatriéme livre que tout ce Poëme, & que je fais tout ce que je puis pour abreger ce diſcours, je remets aux remarques que je feray ſur ce livre en particulier, les raiſons qu'il m'a communiquées. Cependant n'oſant de moy-meſme decider une queſtion qui demande tant de doctrine; je me contente d'admirer avec le Taſſe (ſoit qu'Enée ait eſté du temps de cette Reine ou non) l'invention de Virgile, admirable en ce point d'avoir ſeu trouver dans l'Hiſtoire de ſon Heros une ſource de la haine de Rome & de Carthage dés la fondation de leurs murailles, & d'avoir dés ce commencement, comme ſoûmis la ville vaincuë au deſtin de celle qui en a triomphé. Je ne puis encore en cette occaſion diſſimuler que mon ſentiment eſt que de toutes les fautes que le Poëte peut faire, celles qui ſont contre le profond ſavoir ſont les moindres, & ſur tout quand il n'eſt queſtion que d'un point de doctrine obſcure, ancienne, ou embaraſſée comme cette queſtion qui regardoit une antiquité d'onze cens ans dans un temps où les livres ſe perpetuoient moins facilement qu'aujourd'huy. Car bien que le Poëte doive eſtre ſavant, on n'a jamais ſouhaité de luy qu'il le ſoit autant qu'agreable. Le grand jugement qui a fait les regles s'en eſt toûjours reſervé l'empire, & ne s'en fait jamais l'eſclave. D'ailleurs ſi la maxime generale de la Poëſie eſt de preferer toûjours le vrayſemblable qui plaît à la verité qui choque; pourquoy Virgile

n'a-t-il pas eu le pouvoir de ſuppoſer par une fiction poëtique, que Didon a veſcu du temps d'Enée, quand meſme il auroit ſeu le contraire; afin de trouver dans cette fable la ſource des guerres de Rome & de Carthage, & la matiere des beaux évenemens qu'il décrit ? Pourquoy le condamnera-t-on d'avoir fait une fiction contre l'ordre du temps, ſi on permet bien quelquefois aux autres Poëtes d'en faire meſme contre l'ordre de la nature ? En ſeroit-il moins Poëte, quand il n'auroit jamais appris la Chronologie ? On ne doit appeller faute, dit Ariſtote, que celles qui ſe font contre l'art qu'on profeſſe, juſques-là meſme qu'il y a des ignorances affectées qui ont bonne grace. Ce ſont les extremitez ſeules qui ſont vicieuſes en cette rencontre, comme en la plus-part des choſes. Il ne ſeroit pas bien de contredire un point d'Hiſtoire connu de tout le monde; de faire par exemple Scipion & Annibal du temps d'Alexandre, & de les repreſenter amis intimes : Mais dans cette profonde antiquité qu'il faut eſtudier à fonds, pour en tirer les moindres éclairciſſemens, le grand Poëte peut & doit hardiment dire les choſes, non comme il peut découvrir qu'elles ont eſté; mais comme elles ſont plus capables d'embellir ſon ſujet. C'eſt pour cela meſme qu'on luy conſeille de prendre un ſujet plûtoſt bien éloigné de ſon ſiecle que trop proche. C'eſt la beauté de ſes hardieſſes qui éleve la Poëſie au deſſus du ſavoir meſme, car il eſt plus facile d'apprendre comme les choſes ſe ſont paſſées, que

de les imaginer agreables. On a beau eſtudier, on ne ſauroit faire que de mauvais Poëmes, quand on n'a point le genie de feindre ny d'inventer : au contraire, pourveu que les inventions plaiſent (ce qui arrive toûjours quand elles ſont naturelles, & que la ſuite y répond comme en la fiction de Virgile) l'ouvrage reüſſira toûjours : Car ſans doute ſi on demandoit à ceux qui le blâment le plus en cet endroit, s'ils voudroient qu'il euſt ſuivy l'Hiſtoire, il faudroit qu'ils fuſſent de bien mauvaiſe humeur pour aimer mieux qu'il euſt privé ſon Eneïde de ce riche ornement, que d'avoir contredit une hiſtoire enveloppée dans l'obſcurité de tant de ſiecles barbares. Et le plus critique avouëra qu'il y a plus de jugement d'avoir fait cette faute, quand c'en ſeroit une, qu'il n'y en auroit eu à ne la pas faire. C'eſt l'opinion de Scaliger, & celle de Monſieur Bochard, comme on le verra par une docte Diſſertation ſur ce ſujet, qu'il m'a fait l'honneur de m'adreſſer. S'il faloit aſſujettir le Poëte à la verité exacte, il pouſſe encore la choſe bien plus loin que l'Anacroniſme ; & je croy qu'il ſeroit malaiſé de prouver qu'Enée ait jamais eſté en Italie contre les fortes autoritez qu'il rapporte au contraire. Mais il y répond luy-meſme, & il conclut, comme je fais, que cette exacte recherche de la verité n'eſt nullement du Poëte. Le fondement de l'Eneïde peut n'eſtre qu'une fable : & il le croit par trois fortes raiſons : La premiere, par l'explication des paſſages d'Homere, & par des témoignages de l'an-

cienne Hiſtoire, qui rapporte qu'Enée eſt mort aux environs de Troye, & qu'il y a laiſſé des enfans qui y ont regné pluſieurs ſiecles. La ſeconde eſt priſe de la Religion des Troyens, & des Dieux qu'Enée eût dû apporter en Italie, dont il ne ſe trouve nulle trace dans les antiquitez de Rome : La troiſiéme eſt tirée de la langue Phrygienne ou Troyenne qu'il auroit auſſi apportée avec luy, & dont il ſeroit demeuré quelques mots dans la langue Latine, comme des langues des autres peuples, avec qui les Romains ont eu habitude ou commerce. Mais bien qu'il eſtabliſſe fortement ſon opinion, il montre neantmoins que ce grand Poëte a eu raiſon de fonder ſon Enëide ſur une opinion contraire, puis qu'elle eſtoit univerſellement ſuivie dans Rome. Pour cet effet, il montre que plus de deux cens ans auparavant, tout ce qu'il y avoit eu de Poëtes, d'Hiſtoriens, d'Orateurs & de Critiques l'avoient ſuivie. Que meſme pluſieurs Auteurs Grecs eſtoient de leur ſentiment, ſans parler de Jules Ceſar & d'Auguſte ſon fils adoptif, qui prenoient un grand intereſt à autoriſer cette chimere, pour faire croire que la famille des Ceſars eſtoit deſcenduë d'Enée ; & par conſequent de Venus & de Jupiter : ce qui les rendoit plus conſiderables parmy le peuple qui ſe repaiſt de la vanité de ces choſes. Il prouve que les decrets du Senat & du peuple confirmoient cette creance, & que tous les Romains preſumoient eſtre deſcendus des Troyens. Que meſme avant que les Ceſars euſſent le gouvernement de l'Eſtat, la

Republique

Republique, prenoit les habitans d'Ilion en sa protection, & les recommandoit comme parens aux Rois de l'Asie; & que depuis qu'ils l'eurent conquise, ils leur donnerent de grands privileges, & les déchargerent de toutes sortes d'impositions : parce qu'ils tenoient à honneur d'estre sortis d'un peuple celebre par les vers d'Homere; d'une ville qui avoit produit des Heros, & qui avoit merité que les Dieux l'eussent bastie, & eussent entrepris sa deffence. Enfin il conclut, comme j'ay fait au sujet de l'Anacronisme, que quand Virgile eust eu une pleine connoissance de la fausseté de cette opinion, il ne devoit pas s'y opposer, puisque l'Estat & les Empereurs aimoient cette erreur, & avoient interest de la soûtenir; & qu'en un mot ce n'est pas la profession des Poëtes d'enseigner la verité. Il traite cette question si doctement & si au long que je n'en diray pas davantage. Bien loin de détruire la beauté de la Poësie & de ses inventions, cette reflexion en fait encore bien mieux voir le prix. Ses charmes sont si puissans, qu'ils offusquent les lumieres les plus claires, & effacent les connoissances les plus fortes. Ses fables, ses mensonges, ses impostures deviennent l'entretien & l'admiration de tout le monde, & avec le temps l'opinion generale des peuples. On en est si prevenu, qu'on en vient jusqu'à haïr ceux qui veulent soustenir le contraire. Cependant ce n'est que l'imagination d'un homme qui fait tout cela; mais sans doute ce n'est pas sans raison qu'on en vient aussi jusqu'à le croire possedé

de quelque divin eſprit. Si on compare les effets de la plus belle Hiſtoire avec ceux de la belle Poëſie, quelles ſont les belles veritez que l'Hiſtoire a jamais renduës ſi publiques que la Poëſie a fait ſes fictions? Combien de perſonnes ont leu, & meſme appris Virgile & Homere par cœur en la meilleure partie de leurs ouvrages, en comparaiſon du nombre, quoy que grand, de ceux qui ont leu les meilleurs Hiſtoriens Grecs ou Latins? Combien de perſonnes ne ſauroient point la conqueſte de Hieruſalem ſans le Poëme du Taſſe, toute glorieuſe qu'elle eſt à la Chreſtienté? Qu'on aille aujourd'huy en Foreſts deſabuſer le monde des fictions agreables de l'Aſtrée, on y trouvera plutoſt des perſonnes qui montreront le ſaule où Celadon, & ſa Bergere mettoient leurs lettres, qu'on n'y en rencontrera qui prendront plaiſir à ſe laiſſer dire que ce ſont de pures imaginations de Monſieur d'Urfé. Et plus l'ouvrage vieillit, plus l'erreur prend racine; par je ne ſay quel intereſt que tout le monde trouve à ſe flater de l'opinion qu'il eſt d'un ſang, ou d'un nom qui a part à quelque choſe d'illuſtre, ou ſeulement d'un païs où il s'eſt fait quelque choſe de memorable. Faut-il donc s'étonner ſi les Romains ont ſi bien receu l'Eneïde? Quelle gloire ne fait elle pas à leur nation, de voir qu'aprés dix-ſept cens ans tout ce que peuvent faire les hommes les plus doctes, eſt de démeſler la fable de la glorieuſe origine qu'elle leur donne? Se faut-il eſtonner ſi l'Empereur pour qui elle a eſté entrepriſe, s'en

eſt laiſſé flater ſi doucement ? Car qu'elle idée ne donne t-elle pas de la nobleſſe de ſon ſang, & de la gloire de ſes actions ? Quel Panegirique pouvoit meriter d'eſtre leu auſſi ſouvent & auſſi agreablement ? & quelle plus belle marque nous reſte-il aujourd'huy de la grandeur de ſa fortune ?

XVII. *De la conformation du Heros.*

Je paſſe à cette ingratitude, ou du moins à cette inſenſibilité, dont on accuſe Enée envers Didon, & j'arrive au terme que j'ay mis pour parler de la conformation de ce Heros. Pour ne ſeparer point ce qui doit eſtre traité conjointement, j'ajoûte encore que je n'ignore pas qu'on accuſe Virgile d'avoir mal formé ce Prince, qu'il a voulu donner pour l'exemple des Rois, des Capitaines, & des Politiques. L'averſion qu'on a conceuë pour ce Heros a eſté ſi loin, qu'on a paſſé juſqu'à dire que le Poëte l'avoit fait timide, auſſi bien qu'ingrat ; qu'il luy a mis trop ſouvent les larmes aux yeux, qu'enfin ce caractere de pieté qu'il luy a donné, n'eſt pas ſi agreable que ce caractere d'amour que nos faiſeurs de Romans donnent à leurs Heros. Avant que de dire mon ſentiment ſur toutes ces choſes, je prie le Lecteur de conſiderer ce que j'ay déja touché en quelque maniere qu'il ne faut pas juger d'un ſiecle par un autre. Comme les jeunes eſprits ſont plus ordinairement charmez de la Poëſie que les autres, & qu'ils ſont auſſi plûtoſt touchez de la paſſion de l'amour, ils ont tourné en habitude, non ſeulement de trouver la Poëſie amoureuſe la plus belle, mais auſſi d'excuſer toutes les fautes que l'amour fait

faire. Cette erreur qui s'insinuë en nous dés nos premieres années, nous emporte si loin, qu'un fils qui pour s'attacher à sa maistresse, se revolte contre son pere dans une Tragedie ou dans un Roman, un sujet rebelle & impie, qui pour l'intereſt de son amour, s'écrie comme l'Alcionée de Du Rier,

I'ay fait la guerre au Roy, je l'aurois faite aux Dieux:

Toute personne enfin qui se soûmet à la tyrannie de cette passion au prejudice de toutes les loix, nous semble quelque chose, sinon de plus parfait, du moins de plus agreable à lire que cette obeïssance qu'Enée a pour ses Dieux, quand ils luy commandent d'abandonner Didon. Mais pour en parler franchement, est-ce que nostre Morale est meilleure? Ne craignons point de le dire, n'est-ce point que nos mœurs sont corrompuës? Car enfin à en juger par l'équité naturelle, par les loix de la raison, & par la seule veuë du bon sens, lequel est le plus, selon le droit & selon la bienseance? Quand Virgile a entrepris son Poëme, il n'avoit point les exemples ausquels nous sommes accoustumez. Le divorce passoit à Rome pour une galanterie; & l'Empereur auquel il vouloit plaire, l'avoit autorisé dans sa famille: Ayant donc resolu de donner à son Heros les qualitez les plus solides, & indirectement de le former autant qu'il le pourroit, semblable à son Maistre, n'a-t-il pas fait ce qu'il devoit faire? Que dirions-nous, s'il l'eust fait rebelle à l'ordre des Dieux? En eust-il usé plus sagement, si comme on le void dans quelques-uns de nos Ro-

mans, il eust donné pour exemple un jeune Prince parfait à l'âge de quatorze ou quinze ans, & passionnement amoureux de quelque Reine rencontrée par un accident inopiné? Il a jugé que les plus grandes vertus d'Auguste consistoient en cet art parfait de gouverner les peuples, qui l'a fait regner plus de quarante ans dans une grande felicité. Il a consideré qu'il estoit vaillant, civil, populaire, eloquent, politique, & religieux; il a donné toutes ces qualitez à Enée. Mais sachant que la pieté enferme seule tous les devoirs de l'homme envers les Dieux, envers la patrie, & envers ses proches, il a crû qu'il faloit que ce fust le premier caractere d'un homme qu'il vouloit faire estimer parfait. En effet, ceux qui conçoivent par exemple la loüange qui vient de la valeur, comme la plus grande de toutes, n'examinent pas que la valeur dénuée des autres vertus ne peut rendre un homme digne d'une veritable estime. Cette qualité qui ne signifie qu'un courage intrepide, peut estre separée de beaucoup d'autres qui sont bonnes & accompagnée de beaucoup de mauvaises. On peut fort bien estre vaillant, & estre impie, imprudent, menteur & vicieux. Mais il n'en est pas de mesme de la pieté: elle exclud toutes les mauvaises qualitez, & enferme la valeur mesme avec toutes les autres qui sont bonnes: Car peut-on, par exemple donner la loüange de cette vertu à un homme qui verroit offenser ses Dieux, & n'auroit pas le courage de les deffendre, à un homme qui abandonneroit son Roy & son pere? Qu'on exa-

mine donc si Virgile n'a pas beaucoup mieux fait de prendre le principal caractere de son Heros d'un de ces vertus essentielles de qui toutes les autres dépendent. Comme il a dû savoir aussi qu'on n'est capable d'un grand gouvernement, qu'apres que la fougue de la premiere jeunesse est passée, & que pour commander il faut avoir obey; il a trouvé qu'il estoit raisonnable de nous le figurer tel qu'il paroist naturellement dans cette Histoire, comme un Prince qui s'estoit signalé pendant les dix années de la guerre de Troye, ou par l'aveu mesme d'Homere (qui comme Grec estoit ennemy de sa patrie) il avoit acquis apres Hector la premiere gloire en valeur & en conduite. Sur ce fondement qu'un homme illustre par tant de pieté, devoit chercher un asile à ses Dieux qui promettoient à son sang l'empire de toute la terre, eust-il esté juste de luy faire quitter une si grande entrepriſe malgré les ordres de Jupiter pour satisfaire à sa passion?

XVIII. *Raisons de l'insensibilité d'Enée au départ de Carthage.*

C'est une chose estrange que sur tant de fausses maximes, nous ayons tellement laissé corrompre la morale que la religion nous enseigne, que chacun lise aujourd'huy comme une chose receuë sans contestation, qu'il y a plus de gloire à ceder à ses passions qu'à les combattre, & que ce que fait un amant passe pour generosité, pourveu que l'objet de sa passion soit aimable. Virgile, à dire le vray, ne l'a pas crû; il a estimé au contraire que la principale marque de la vertu estoit de vaincre ses passions: & comme l'amour est la plus indomtable, il a jugé

qu'en la faiſant domter à Enée, il luy donnoit la plus grande marque de vertu qu'il luy pouvoit donner. Je confeſſe pourtant qu'il pouvoit quitter Didon avec plus de tendreſſe, & que Virgile ſans le faire deſobeïr aux Dieux, pouvoit marquer un peu davantage la violence & l'agitation de ſon amour dans les diſcours qu'il luy fait faire. Mais il faut conſiderer qu'il n'a pas voulu contredire ce premier caractere de pieté qu'il n'a pû accorder avec celuy d'amour. Il faut conſiderer que comme il a bien préveu qu'on luy feroit cette objection, il eſt allé au devant, en diſant que ſon Heros eſtoit forcé par les deſtins, & qu'un Dieu luy bouchoit les oreilles.

Fata obſtant placidaſque viri Deus obſtruit aures. pag. 154. de la trad.

L'Epithete meſme de *placidas* fait entendre qu'il agiſſoit contre ſon naturel, & les autres paſſages marquent qu'il diſſimuloit ſa paſſion qui eſtoit tres-grande.

curam ſub corde premebat.

Multa gemens, magnoque animum labefactus amore ibid.

Ce Poëte ne ſemble-t-il pas meſme reparer cette inſenſibilité par les ſentimens qu'il donne à Enée, quand il retrouve Didon dans les Enfers? Il faut eſtre bien certain de ſon jugement, pour oſer accuſer Virgile d'en avoir manqué. Si on conſidere la perfection de ſes Georgiques & de ſes Eglogues, on ne peut pas l'accuſer de s'en eſtre trop pardonné, quand il a eu le loiſir de ſe corriger; & il eſt, ce me ſemble bien plus honneſte & bien plus raiſonnable, quand on trouve quelque choſe à ſou-

haiter dans un homme ſi excellent de penſer que la mort l'avoit empeſché de le revoir : que ce ſont ces deffauts qui luy eſtoient plus ſenſibles qu'à nul autre, qui luy firent condamner au feu cet admirable ouvrage, & qu'enfin tout defectueux que les plus critiques le puiſſent concevoir, nul autre n'a rien fait de plus accomply. Voilà, ce me ſemble ce qu'on doit juger de cette pieté, qu'on ne revere pas aſſez ; & de cette ingratitude qu'on condamne trop legerement. Il ne me reſte plus que ſa valeur à deffendre, & ces pleurs dont on le trouve ſi liberal.

XIX. *De la valeur & des larmes d'Enée.*

Je ne ſay pourquoy on s'eſt imaginé qu'un Heros ne doit pas eſtre tendre, & qu'il ne peut verſer des larmes ſans ſe deshonorer. Les pleurs que Virgile fait répandre au ſien ſont ſi loüables, quand on en conſidere le ſujet que je ne puis comprendre ſur quelle raiſon on a pû fonder une objection ſi foible : On loüe dans l'Hiſtoire les larmes qu'Alexandre répandit en apprenant les belles actions d'Achille ; & les larmes de Ceſar, ſur les victoires d'Alexandre : On n'a jamais blâmé Homere d'avoir fait pleurer cet Achille meſme, quoy que ſi dur & ſi inexorable ; & ſes larmes ſont auſſi frequentes & auſſi abondantes dans l'Iliade, que celles dont on veut rendre Virgile criminel, le peuvent eſtre dans l'Eneïde. Les Heros de nos Romans n'en ſont guere plus avares que ces Heros anciens, pourpeu que leurs amours ſoient traverſées. D'ailleurs un Poëte ne s'exprime pas toûjours par le propre ſens des termes

termes. Pleurer, ſoûpirer, ſe plaindre, & gemir, ſont ſouvent pris pour la meſme choſe. Mais outre que ma traduction doit montrer comme j'ay crû qu'il falloit entendre ces termes, prenant maintenant les choſes à la rigueur, qu'y a-t-il de ſi reprochable en ces larmes d'Enée? Il pleure quand il reconnoiſt ſes anciens amis peints dans le temple de Carthage, tous morts pour la deffenſe de leur patrie: quand il void le tableau d'Achille, qui vend le corps d'Hector ſon frere d'armes à ſon Roy, accablé de douleur & d'années. Il pleure la mort funeſte de ſon Pilote: il déplore la perte de Pallas en le voyant rapporter tout percé de coups, & ſe repreſentant la douleur d'Evandre. Qu'on examine un peu en quels termes le Poëte fait ces tableaux. Ce n'eſt qu'en de pareilles rencontres que Virgile dépeint ce Heros les larmes aux yeux, & la triſteſſe dans le cœur: Cependant il y a des hommes, dont l'injuſtice eſt ſi grande, qu'ils trouvent à redire qu'il faſſe enterrer ſa nourrice: & il ſemble à entendre quelques-uns de ces Cenſeurs, que dans tout ce bel ouvrage, il ne faſſe que pleurer. Il eſt facile de voir combien eſt mal fondée cette critique qui ſe contredit elle-meſme, en traitant Enée d'inſenſible quand il abandonne Carthage, & ailleurs d'un homme qui pleure aux moindres accidens. Cette opinion & l'injuſte idée qu'on a de ſa valeur ſont venuës d'un meſme principe. Beaucoup ſe meſlent de juger d'un ſi excellent ouvrage qui ne l'entendent pas trop bien, ou qui ne ſe ſont pas donnez le loiſir de le lire

tout entier, & avec quelque ſoin. Pour moy je m'imagine que ceux qui ne trouvent pas Enée vaillant, ſont de ce nombre : car je ne puis croire que s'ils luy avoient veu faire toutes les actions de ſoldat & de Capitaine dans les derniers livres, qu'ils pûſſent faire une objection ſi facile à refuter. Ils changeroient de ſentiment, s'ils conſideroient le carnage qu'il fait aprés la mort de Pallas, & la maniere dont il combat Mezence, qui eſt dépeint comme un homme redoutable : ſi aprés que les Latins eurent violé la tréve, ils l'avoient veu ſe rengager ſi avant dans la meſlée, que ſes armes enchantées ne pûrent le garantir d'eſtre bleſſé, & avec quelle fermeté il porte ſa bleſſure. Qu'on peſe ſeulement ces paroles,

Proxima quaque metit gladio,

& mille autres ſemblables, par leſquelles le Poëte marque ſi noblement quelle eſtoit la magnanimité & la valeur de ſon Heros, & l'on conviendra ſans doute qu'il ne cede en rien aux plus braves Amadis. Je ſay bien qu'on me peut repliquer qu'il eſtoit aiſé aux uns & aux autres de faire des actions ſi hardies avec leurs armes enchantées qui les mettoient à couvert du peril, & qui les rendoient ſi redoutables à leurs ennemis. J'ay premierement à répondre que ces armes peuvent fort bien n'eſtre qu'une figure du bonheur que ces Heros avoient de ſe jetter ſi avant dans les perils, ſans eſtre bleſſez : Car comme ce bonheur ſi grand & ſi rare, ne peut venir que des Dieux ; qu'importe que ce ſoit par un ſecours viſible, ou inviſible, puiſque c'eſt toûjours

la meſme choſe, & n'eſt-il pas aſſez apparent que c'eſt ce qui a donné lieu à cette fiction. Ces preſens des Dieux ſont meſme une preuve de la valeur du Prince à qui ils ſont faits; & il ne ſe trouve point que les méchans, & les hommes mediocres ayent obtenu des graces pareilles: La providence ne les accorde qu'aux hommes rares qui meritent ſeuls qu'elle les conſerve dans les dangers où leur courage les porte. Autrement il faudroit dire qu'Achille n'eſtoit pas vaillant, puis qu'outre un pareil ſecours d'armes forgeés par Vulcan, ſa mere avoit encore ajoûté des charmes qui le rendoient invulnerable. Il n'eſt pas neceſſaire ſe de faire tuer, ou de revenir eſtropié d'une bataille pour acquerir la reputation de brave: Il ſuffit de s'y comporter comme Enée avec un grand grand courage. Mais que peut-on répondre à cette fermeté inébranlable, avec laquelle ce Heros ſous la conduite d'une Vierge, va ſi reſolument dans les Enfers où tous les monſtres qu'ils produiſent ſont incapables de l'eſtonner? Il n'avoit point encore ce divin ſecours qu'on prend comme une marque de ſa timidité. Il n'avoit que des armes ordinaires, la nuit qu'on embraſa Troye où il s'acquitta ſi dignement de tous les devoirs de la pieté, comme je pretens le faire remarquer ſur le ſecond Livre qui contient de ſi grands exploits. De plus, que ſavoit Enée ſi ces armes eſtoient impenetrables: & quand il ſe battit ſi genereuſement contre Turne, quelle aſſeurance ſi extraordinaire pouvoit-il prendre en ces armes qui n'avoient

pas empeſché qu'il n'euſt eſté bleſſé le meſme jour? Quelques-uns ſe contentent de dire que Virgile devoit donc faire connoiſtre d'abord une valeur ſi rare, par un autre truchement, que par luy-meſme; & qu'il devoit dés le commencement donner quelques-unes de ces idées ſi avantageuſes qu'il a reſervées pour la concluſion de ſon ouvrage. Ce raiſonnement ſeroit digne de conſideration, ſi Virgile avoit choiſi pour ſon Heros un homme entierement inconnu, ou ſeulement peu fameux. Mais il faut remarquer que l'Iliade eſtoit ſi fort en uſage parmy les Romains, qu'il n'a pas dû prendre beaucoup de peine pour les perſuader d'une choſe qu'elle leur avoit renduë familiere. Enée n'eſt pas le ſeul Heros, dont il faille croire les exploits ſur ſa ſeule parole. On ne doit pas ſeulement preſumer qu'un grand perſonnage puiſſe mentir pour ſe vanter: qu'il raconte ſes combats luy-meſme, ou qu'il les faſſe raconter par ſon Eſcuyer, comme on a trouvé ce bel expedient en nos jours, le Lecteur ſera bien credule, s'il ne croit pas l'Eſcuyer auſſi aiſé à corrompre que le Heros, pour peu qu'il veüille ſoupçonner leur bonne foy. Mais ſi l'on a plus de creance à ce qu'en dit le Poëte, Virgile ne parle-t-il pas de la valeur d'Enée dans les premiers livres? Et le Lecteur ne doit-il pas ſur ſon rapport le conſiderer comme un homme rare, ſelon ce qu'Ilionée repreſente à Didon, & comme un homme qui n'avoit point de pareil en valeur, auſſi bien qu'en juſtice & en pieté?

quo juſtior alter
Nec pietate fuit, nec bello major & armis.

pa. 30. de la trad. v. 22 & 23.

Quelle opinion n'en donne t-il pas encore, quand il inſinuë qu'il eſtoit repreſenté dans la meſlée avec les plus grands Heros des Grecs & des Troyens en ces tableaux qu'il luy fait trouver dans le temple de Carthage.

Se quoque principibus permixtum agnovit Achivis.

p. 28. de la trad. v. 3.

Quelle idée n'en donne pas encore Andromaque dans le troiſiéme livre, quand elle l'égale à Hector, & qu'elle témoigne qu'ils eſtoient inſeparables? Enfin eſt-ce là une objection de ſi grande conſequence, qu'il en faluſt changer la belle ordonnance de l'Eneïde?

XX.

Qu'il faut taſcher de plaire ſeulement aux eſprits relevez, & que c'a eſté la maxime de Virgile.

Virgile écrivoit, comme je l'ay dit dans le temps de la profonde paix du regne d'Auguſte: Cet illuſtre Empereur eſtoit dans l'âge où les actions de jugement & de conduite, donnent plus d'admiration que ces boutades & ces emportemens qui ſont ſi agreables à la premiere jeuneſſe: & ce grand Poëte ayant conſideré que rarement un livre plaiſt à toutes ſortes d'eſprits, il choiſit de plaire à ceux qu'il crût les plus judicieux. Beaucoup qui ont écrit depuis, n'ont pas eu le meſme but; ils ont penſé que les petits & les mediocres ſont en beaucoup plus grand nombre, & que ſi la renommée qui vient de leur applaudiſſement n'eſt pas de ſi longue durée; du moins elle jette un premier éclat qui fait plus de bruit que celle qui vient du bonheur de plaire au petit nombre des ſages. En cela

comme en beaucoup d'actions de la vie, les choſes plaiſent ſelon qu'on les conçoit : Mais ſi on fait ſi grand cas de la loüange qui vient du jugement des moindres eſprits, il faut conſiderer que ne ſachant pourquoy ils jugent, il y a ſujet de craindre qu'ils ne ſe dédiſent. Que ſi on ſe contente de plaire aux mediocres, comme pour prendre un chemin entre les deux extremitez, on a le déplaiſir de voir diminuer chaque jour cette grande eſtime qu'on a crû d'abord obtenir par leur moyen : parce que ces mediocres meſme qui vous ont tant loüé s'élevent avec le temps au deſſus de leur premiere admiration : au lieu que plaiſant aux meilleurs juges, quoy que beaucoup moindres en nombre, on a l'avantage que leur jugement éleve à la fin celuy des inferieurs, & qu'il ne deſcend jamais; & que par conſequent la renommée qui vient de leur approbation, n'eſt jamais ſi petite qu'en ſon commencement. Cette difference de ſuccez ſe peut remarquer par la difference des ouvrages d'eſprit & de feu, & des ouvrages de jugement & de conduite. Ces premiers jettent d'abord, & pour un temps ce grand éclat dont je parle; mais chaque jour ternit cet éclat; au lieu qu'un ouvrage judicieux, qui ſemble au commencement n'obtenir pour toute grace, que de ne pouvoir eſtre blâmé avec raiſon, s'inſinuë inſenſiblement; & ſe fortifiant par le temps qui affoiblit les autres, ſe découvre de telle nature, que plus on le lit, plus on s'y attache : & plus ces beautez qui ſembloient preſque imperceptibles s'accroiſ-

ſent & ſe multiplient aux yeux du Lecteur qui les découvre, & qui meſme ſe ſait bon gré de les découvrir, parce que ce luy eſt une marque qu'il s'éleve & ſe fortifie luy-meſme. Ceux qui ſont dans un âge meur, ſentent cette verité, s'ils veulent rappeller leurs premieres idées de la Poëſie, & ſe ſouvenir de ce qu'ils admiroient en leur jeuneſſe. C'eſt pour ceux là principalement que Virgile a écrit, il n'ignoroit pas ce qui pouvoit plaire à toutes ſortes d'eſprits; mais il n'imitoit pas ceux qui ſentant bien qu'ils ont laiſſé des choſes dans leurs ouvrages mal conceuës, ou foiblement exprimées, ſe flatent de ce qu'elles auront eſté approuvées par quelque eſprit faux ou foible; & diſent s'ils travaillent pour le Theatre, qu'il faut laiſſer quelque choſe pour le parterre, qui veut avoir ſa part au ſpectacle, où il bat des mains avec plus de bruit. Ce n'eſtoit pas le ſentiment du ſage Phocion qui craignoit d'avoir dit une impertinence, quand il s'eſtoit attiré l'approbation du peuple; & ce n'eſtoit pas ſans doute celuy de Virgile. Il n'euſt eu garde de faire comme le Taſſe, qui ayant connu que ſon debut par l'Epiſode d'Olinde & de Sophronie avoit quelque choſe d'une affectation, qui eſtoit au deſſous de la grandeur de ſon eſprit, & qui luy fit confeſſer depuis que cet embelliſſement n'eſtoit pas en ſa place, s'excuſoit dans le commencement, en diſant que cette faute eſtoit un charme pour le Prince qu'il regardoit comme ſon Mecene, & qu'il faloit la laiſſer pour l'amour de luy. Quand l'eſprit d'Auguſte n'euſt pas

eſté d'un caractere plus relevé que celuy de ce Duc de Ferrare, toute ſa puiſſance n'euſt pas fait faire la meſme choſe à Virgile: Il ſavoit qu'il faut prendre party, & qu'on ne peut plaire à des eſprits ſi differens. Il ſe determina donc de plaire aux eſprits ſublimes, & eſtant ſans doute de ce caractere il choiſit de ſe plaire à luy-meſme; ne voulant faire des vers que pour ceux qui ſeroient dignes d'en juger; & ſe reſolvant en tout cas d'eſtre le Poëte des doctes, s'il ne pouvoit eſtre celuy de tout le monde.

XXI. *Que l'Eneide eſt dans une année.*

La ſeule choſe à laquelle il me reſte à répondre, en traitant de la conception entiere de l'Eneïde, & où j'auray beſoin de m'étendre un peu davantage, eſt l'opinion que quelques ſavans ont euë, que l'Eneïde contenoit plus d'une année dans le temps que le Poëte prend pour la repreſentation de ſon action principale: & l'on pretend qu'un Auteur qui faiſoit les choſes avec tant d'art & de juſteſſe, n'a pas dû pecher contre une regle, qu'on juge auſſi eſſentielle à un Poëme Epique & a un Roman, que la regle des vingt-quatre heures à une Tragedie, ou aux autres pieces de theatre. Je n'examineray point ny ſur quel fondement cette loy eſt eſtablie, ny meſmes ſi elle ſubſiſte, puiſque je ne ſeray peut-eſtre que trop long ſans cela: Je diray ſeulement aprés Ariſtote, que la principale difference de la Tragedie & de l'Epopée, conſiſte en ce que la Tragedie ſe doit paſſer entre deux Soleils, & que l'autre n'a point de temps limité. Et cela eſt veritable

veritable en un ſens : car ſi on enferme dans ce temps tout ce qui ſera compris en un Poëme par le recit du Poëte, par les narrations, & les predictions qu'il fait faire, celà peut aller à l'infiny. Virgile meſme en donne l'exemple dans ſon Eneïde : par le recit d'Enée il fait mention de la guerre de Troye ; & par les predictions de Jupiter, d'Anchiſe & de Vulcan, il touche ce qu'il y a de plus memorable dans l'Hiſtoire Romaine, juſqu'au ſiecle d'Auguſte. Mais ce n'eſt pas là la difficulté: autrement la Tragedie qu'on veut enfermer dans ving-quatre heures pourra contenir beaucoup davantage ; parce que le Poëte pourra faire reciter par quelqu'un de ſes perſonnages des choſes paſſées depuis longtemps. Mais par la durée de ces Poëmes on doit entendre le temps qui ſe paſſe depuis l'ouverture de la Scene, juſqu'à la fin de l'action. Et il eſt aiſé de s'imaginer que le bon ſens a voulu que l'action qui fait le ſujet d'un Poëme heroïque, fuſt enfermée dans le cours d'un an, par la meſme raiſon qui donne un jour au Poëme Dramatique ; pour mettre quelque borne à l'excés où l'on pourroit porter ces repreſentations: Car autrement comme on a pouſſé ſi loin ſur la Scene le manque de jugement, qu'il s'eſt trouvé des Auteurs qui dans le premier Acte repreſentoient leurs perſonnages au berceau, & les faiſoient voir hommes dans le ſecond ou le troiſiéme; il ſe pourroit faire auſſi qu'il y auroit des Poëtes qui ne pourroient finir leur ouvrage, que quand leur Heros ſeroit biſayeul ; à l'imitation des Auteurs

de nos vieux Romans qui ont fait l'Hiſtoire entiere du pere & grand-pere, du fils & des arriere-neveux. Mais que ſur cette objection, ce fuſt une faute intolerable, quand le ſujet d'une Tragedie dureroit vingt-ſix heures, ou qu'un Poëme Epique paſſeroit un peu d'une année à l'autre; c'eſt ce que je ne comprens pas comme une choſe ſi fort contre le bon ſens, qu'elle fuſt capable de décrier un ouvrage. Neantmoins ſans conteſter le fondement de cette loy, je ſuppoſe, s'ils le veulent, que c'eſt une faute de paſſer l'année d'un ſeul jour: mais auſſi je feray bien voir, ſans qu'on me puiſſe prouver le contraire, que l'action de l'Eneïde qu'ils croyent s'eſtendre juſques à ſeize & dix-ſept mois, peut-eſtre renfermée dans dix ou onze. Cela ne dépend pour éclaicir cette matiere en peu de paroles, que de trouver la ſaiſon de la fin, & la ſaiſon du commencement, & puis calculer. Ronſard eſt le premier Auteur de ces derniers temps, qui a ſuppoſé cette regle de l'unité de l'année, & qui a condamné Virgile d'y avoir manqué. Il fait ſa ſuppoſition dans la Preface de ſa Franciade, qu'il y avoit déja un an qu'Anchiſe eſtoit mort, quand Enée retourna en Sicile pour y celebrer les jeux funebres de l'anniverſaire de ſon pere, & qu'il n'aborda que longtemps aprés en Italie. Le R. P. Mambrun qui me fait reſpecter ſa memoire par ſes beaux ouvrages, a ſuivy cette opinion, & ſans s'expliquer ſur quel fondement il allegue que l'Eneïde dure ſeize mois, & ajoûte que cela eſtoit dif-

ficile à decider. Mais comme j'ay connu d'autres perſonnes qui pouſſent le terme à une année & demie, ſur cette meſme ſuppoſition que Ronſard ne touche qu'en paſſant, je croy qu'il eſt à propos de faire leur calcul avant que d'en venir au mien. Ils ſuppoſent donc qu'Anchiſe mourut au commencement du Printemps, ou à la fin de l'Hyver; qu'Enée l'ayant enterré, partit de Sicile auſſi-toſt, dans l'eſpérance d'arriver en Italie; qu'il fut jetté par la tempeſte ſur les coſtes d'Afrique, qu'il paſſa iuſqu'à la fin de l'hyver à Carthage, & qu'ainſi l'année eſtoit complette quand il retourna en Sicile: Qu'enſuite les jeux qu'il y celebra: ſon abord en Italie; le ſiege de ſon camp par Turne; le ſecours qu'il alla chercher; la levée du ſiege de ſon camp; & l'aſſaut de la ville des Latins ne peut durer moins de quatre ou cinq mois: & qu'ainſi au lieu d'une année il en employe prés d'une & demie. Mais avec le reſpect que je dois à de ſi fortes authoritez, je croy que ce n'eſt pas tout à fait bien calculer. Prenant la meſme Epoque, pour parler en termes de Chronologie, je fixe la mort d'Anchiſe, comme Ronſard l'a dû faire auſſi bien que ceux qui l'ont ſuiui à la fin de l'hyver, ou au commencement du printemps; & l'on ne ſauroit en douter, puis qu'il y a des paſſages dans l'Eneïde qui répondent à cette opinion. Premierement quand Enée partit de Carthage, l'hyver n'eſtoit pas entierement achevé, puiſque c'eſt une des raiſons que Didon luy allegue pour le faire demeurer.

Quinetiam hyberno moliris ſidere claſſem,

& beaucoup d'autres ſemblables. En ſecond lieu, comme les excellens Peintres conviennent toûjours de leur païſage, de la ſaiſon meſme, & du jour qu'ils veulent donner à leurs tableaux, avant que d'ordonner les figures de l'Hiſtoire qu'ils veulent repreſenter; parce qu'il ſeroit ridicule de faire voir à la fois des arbres chargez de fleurs ou de fruits, avec des rivieres glacées & des campagnes couvertes de neige: les excellens Poëtes en ſont de meſme; quoy qu'ils ne s'attachent pas à un ordre de Chronologie ſi exact, qu'ils marquent les mois & les jours. On ne trouvera point dans la belle ordonnancé de Virgile, que ſon ciel ne s'accorde pas avec ce qu'il dépeint, & juſques dans une Eglogue où il aura parlé des chaleurs de l'Eſté, ou de la beauté du Printemps, tout ſera poſé ſur ce fondement, ſans que rien ſe contrediſe. Il en eſt de meſme de ſon Enëide; l'ayant ſuivy pied à pied, j'ay trouvé comme les autres, que ſans doute Enée partit de Carthage durant l'hyver, & qu'il relâcha en Sicile pour y celebrer l'anniverſaire d'Anchiſe en cette ſaiſon, ou au commencement du printemps: Cela me paroiſt deſigné par cette petite tempeſte, qui arrive naturellement au commencement du cinquiéme livre, & par le doute que ce Heros ſemble avoir, ſi le temps ſera beau, le jour qu'il deſtine pour ouvrir les jeux qu'il veut celebrer en la memoire de ſon pere, ce qui marque aſſez un temps encore incertain, comme il l'eſt dans cette ſaiſon.

ſi nona diem mortalibus almum,
Aurora extulerit radiiſque retexerit orbem.

pag. 174. de la trad. verſ. 23. & 24.

Or ſi l'anniverſaire d'Anchiſe ſe celebre au commencement du printemps, comme il s'eſt dû celebrer au terme revolu de ſa mort; il faut qu'elle ſoit arrivée au printemps; & cela eſt conſtant, puis qu'Enée le dit expreſſement.

Iamque dies ni fallor adeſt quem ſemper acerbum,
Semper honoratum (ſic Dij voluiſtis) habebo.

pag. 174 de la trad. v. 5. & 6.

Mais ſur ce fondement, il ne s'enſuit pas qu'Enée ſoit parti de Sicile immediatement aprés la mort d'Anchiſe; & c'eſt en cela que conſiſte toute la difficulté. Ceux qui veulent qu'il ſoit parti, & que ſur ce calcul le cours de l'Enéide ſoit de ſeize mois ou davantage, demandent ce que ce Heros auroit fait en Sicile, aprés y avoir enterré ſon pere; & diſent qu'il n'y avoit point d'apparence qu'aſpirant aprés l'Italie dépuis ſept ans, il demeuraſt inutilement en cette iſle. Je répons à cela qu'il n'y a point de regle, ny de raiſon qui oblige un Poëte à rendre comte de tous les momens, & à décrire les actions de ſon Heros, par un journal precis: Que cette exactitude qui ſeroit d'un grand travail, ne ſeroit pas d'un grand agrément: Que les ſept années que dura la navigation des Troyens, juſqu'à leur abord à Carthage, ne ſont pas mieux diſtinguées, comme je le feray voir dans le détail du troiſiéme livre qui les contient toutes. Enfin que ce n'eſt pas une raiſon à alleguer ſans fondement qu'il n'avoit point d'affaires en Sicile; parce que ſans fondement auſſi on n'auroit qu'à répondre

qu'il y en avoit beaucoup. L'apparence seroit pour moy, puis qu'il consomma facilement plusieurs jours, suivant la coustume des Grecs & des Romains pour les obseques de son pere, & employa encore un long temps à radouber ses vaisseaux qui en pouvoient avoir besoin apres une si longue nauigation. D'ailleurs s'il fust party au commencement du printemps; seroit-il à propos que le Poëte luy fist passer tout le reste de cette saison, tout l'esté suivant, & presque tout l'hyver dans Carthage? Il n'y avoit nulle necessité: trois ou quatre mois suffisoient pour la durée de tout ce qui s'y passe, & il n'y a point de passage qui en parle autrement, sinon qu'il y passa la meilleure partie de l'hyver. Il vaut donc bien mieux ne s'exposer point à la necessité d'un si promt départ, où nulle contrainte ne nous oblige; & si tout peut s'ajuster dans l'année, & mesme en moins de temps sur une autre supposition; pourquoy ne l'a pas suivre, puis qu'elle n'est combattuë par aucune autre difficulté, & qu'elle a des passages qui l'appuyent? Je dis donc qu'Anchise estant mort au commencement du printemps, Enée fit ses obseques: qu'ensuite il équipa ses vaisseaux, & les munit; & que pour peu qu'il ait attendu le vent favorable, son départ ne pût estre plûtost qu'au mois de Juillet, où au mois d'Aoust, & qu'il n'arriva à Carthage qu'au fort de l'esté. Sur ce fondement, qu'on ne peut combattre par de bonnes raisons, je trouve que tous les endroits où il est parlé des saisons, s'accordent fort bien, & proportion-

nent parfaitement le temps neceſſaire aux évenemens qu'il décrit. Mais pour preuve encore de ma ſuppoſition, on doit obſerver que dans la harangue qu'Ilionée fait à Didon au premier livre, ce qui ſe rencontre dans le trois ou le quatriéme jour de l'ouverture de la Scene, il attribuë la tempeſte qui avoit jetté les Troyens ſur les bords de Carthage, au lever d'Orion.

Cùm ſubitò aſſurgens fluctu nimboſus Orion.

On tient que le lever de ce ſigne eſt orageux. Or Virgile qui eſtoit ſavant dans l'Aſtronomie, comme on le juge par tout ce qu'il a écrit, n'avoit garde d'attribuer ce preſage au lever journalier de ce ſigne, parce que comme il n'y a point de ſigne qui ne ſe leve chaque jour, il s'enſuivroit que chaque jour Orion exciteroit des tempeſtes. Il a ſans doute entendu ſon lever heliaque, ou ſon lever achronique, comme parlent les Aſtronomes : le lever heliaque d'une conſtellation, eſt quand elle ſort de deſſous les rayons du Soleil, & qu'elle commence à ſe faire voir un peu devant le jour : ſon lever achronique, c'eſt quand elle ſe leve en oppoſition du Soleil qui ſe couche. Mais à toute rigueur ce lever heliaque n'eſt ſupputé preſentement qu'au ſixiéme jour de Juillet, & ce lever achronique environ cinq mois aprés. Je n'ignore pas que du temps de Virgile il les faut ſupputer un peu auparavant ; mais cela ne va qu'à quinze jours ou trois ſemaines. Il faut donc forcer ce paſſage, ſi on veut faire partir Enée plûtoſt ; car meſme à n'entendre que ce lever jour-

nalier d'Orion, Ilionée ne l'auroit pû voir, s'il fuſt party avec les Troyens au commencement du printemps, ſelon l'autre ſuppoſition ; car alors cette conſtellation eſtoit ſous les rayons du Soleil, où l'on ne la peut voir. Mais le Poëte n'y agit pas ſi legerement : Et il eſt à remarquer que quand la ſœur de Didon luy conſeille d'arreſter Enée pendant l'hyver elle parle encore d'Orion,

Dum pelago deſævit hyems, & aquoſus Orion :

& ſur noſtre ſuppoſition ſi Ilionée entend le lever heliaque de ce ſigne, ce que dit Anne doit eſtre entendu de ſon lever achronique, & ces Epithetes differentes de *nimboſus* & *aquoſus*, ſemblent encore le déſigner. Car le Poëte appelle Orion orageux dans ſon lever heliaque qui arrive l'eſté, & il l'appelle pluvieux dans ſon lever achronique qui n'arrive que l'hyver. Et cette obſervation ne doit pas paſſer pour vaine ; Quintilien marque expreſſement dans ſes Inſtitutions oratoires que l'aſtronomie eſt neceſſaire pour l'intelligence des Poëtes, & qu'ils ſe ſervent du lever & du coucher des eſtoiles, pour marquer les differentes ſaiſons. De plus, quand Didon prie Enée le premier jour de ſon arrivée à Carthage de luy raconter l'Hiſtoire de Troye, voicy les termes dont elle uſe,

Nec ſi ſyderum rationem ignoret, Poëtas intelligat, qui ut alia mittam toties ortu occaſuque ſyderum in declarandis temporibus utuntur.

nam te jam ſeptima portat,
Omnibus errantem terris & fluctibus æſtas.

& je les ay traduits dans leur ſens literal & poëtique.

Pour la ſeptiéme fois l'eſté dore nos plaines.

Or bien que je n'ignore pas qu'en ces endroits, *æſtas* peut

peut ſignifier la ſeptiéme année, & rien plus. Il n'eſt pas incompatible que Didon ne deſignaſt auſſi l'eſté preſent. Autrement je trouve une grande contradiction au calcul de Ronſard, & de ſes ſectateurs, quand ce vers preſque pareil,

Septima poſt Troiæ excidium jam vertitur æſtas,

ſe trouve encore au cinquiéme livre dans la bouche d'Iris déguiſée en cette feinte Beroé, qui exhorte les femmes Troyennes à brûler leurs vaiſſeaux. Car ſi Enée eſtoit arrivé à Carthage au commencement du printemps; ou Didon, ou la feinte Beroé ſe tromperoit, & ſupputeroit mal, le Poëte les faiſant parler à une année l'une de l'autre; ſi c'eſtoit ſept ans pour Didon, & qu'elle euſt dit le ſeptiéme eſté eſt paſſé depuis que tu cours les mers, un huictiéme eſté ſe paſſeroit avant que Beroé ſe pleigniſt, puis qu'elle ne parle que le printemps ſuivant, & ainſi ce ſeroit huict à neuf ans pour elle, qui n'avoit garde de les diminuer, voulant par leur longueur ſoûlever les autres Troyennes. Ma ſuppoſition, ce me ſemble, l'explique plus naturellement. Ce ſeptiéme eſté qui eſtoit venu quand Didon receut Enée à Carthage, commençoit la ſeptiéme année qui finiſſoit quand Iris ſe plaint, comme le mot *jam vertitur* le ſignifie plus fortement, que la phraſe dont ſe ſert Didon; car c'eſt comme ſi l'une diſoit: *Nous ſommes au ſeptiémé eſté*, & l'autre *le ſeptiéme eſté eſt paſſé*. C'eſt par cette raiſon que j'ay traduit ce vers qu'Iris dit au cinquiéme livre;

Le ſeptiéme printemps peint la terre de fleurs;

ſur la ſuppoſition des plus doctes qui tiennent que Troye fut priſe au ſolſtice d'eſté. Quand Enée arriva à Carthage, l'eſté dont parle Didon, commençoit la ſeptiéme année qui s'eſtoit paſſée depuis; & quand Iris parle, le ſeptiéme printemps la finiſſoit, & c'eſt ſans doute le ſens du Poëte. Outre ces deux paſſages aſſez difficiles à concilier ſur un autre principe, tout le reſte s'explique admirablement bien: en convenant qu'Enée aborde l'eſté à Carthage. Cette premiere nuit qui s'eſtoit ſi toſt paſſée dans l'appareil du feſtin de Didon, & qui alloit finir quand elle pria Enée de luy raconter ſon Hiſtoire, marque déja une nuit d'eſté, plûtoſt qu'une nuit d'hyver, ou du commencement du printemps. Il faiſoit l'amour en automne, alloit à la chaſſe dans les beaux jours de l'arriere-ſaiſon; & paſſoit l'hyver dans les delices.

p. 139. de la trad. verſ. 10. *Nunc hyemem inter ſe luxu, quam longa fovere.*

Il fallut partir ſur la fin par l'ordre des Dieux; il arrive peu de temps aprés en Sicile, dont le trajet eſtoit court; & aprés avoir honoré par ſes jeux, le tombeau de ſon pere, il paſſe de meſme en Italie, deſcend aux Enfers, & en revient encore plus promtement, comme le Poëte le marque. Il arrive enfin dans l'emboucheure du Tybre au printemps, qui eſt décrit par le chant des oiſeaux qui ſaluoient le jour, & par la beauté du lieu, que le Poëte ſemble dépeindre expreſſement au ſeptiéme livre.

Aurora in roſeis fulgebat lutea bigis,
Cum venti poſuere,

Variæ circumque ſupraque,

& peu aprés,

Aſſuetæ ripis volucres, & fluminis alueo;
Æthera mulcebant cantu.

Le reſte peut s'eſtre paſſé en moins de trois mois, parce qu'il faut remarquer que quand Enée va chercher du ſecours, le Poëte feint que l'armée des Toſcans revoltés contre Mezence eſtoit toute preſte, & ne cherchoit qu'un Chef: Ainſi ſur cette ſuppoſition, que rien ne peut détruire, qui eſt aſſez apparente; & qui s'ajuſte meſme aux paſſages de l'Auteur, au païſage & au ciel de ſon grand tableau, tout ce qui ſe paſſe dans le cours de ce Poëme, peut non ſeulement ne pas exceder les douze mois, mais encore eſtre renfermé dans un moindre eſpace.

XXII. *Qu'il eſt dangereux de traduire un Auteur parfait, & du motif de cette traduction.*

Voilà, mon cher Lecteur, ce que je n'ay pû refuſer à l'admiration que j'ay toûjours euë pour ce grand Poëte. Si vôtre naturel vous fait tomber en quelque ſorte dans mes ſentimens; & ſi vous conſiderez la grandeur de la matiere, vous avouërez, ſans doute qu'il eſtoit difficile d'en dire moins. Mais outre que j'ay à craindre que le peu que j'en dis, ne paroiſſe ſuperflu aux moins habiles; je confeſſe qu'on me peut reprocher avec juſtice que plus j'ay tâché de mettre au jour les perfections de Virgile, plus je me ſuis expoſé au haſard de découvrir mes défauts. En effet, ſi un original eſt parfait; c'eſt alors qu'il eſt dangereux d'en donner une mauvaiſe copie: & j'ay bien plus à deffendre les imperfections de ma traduction, qu'à publier le merite

de l'Eneïde. Pour quelques-uns qui ont eſté aſſez hardis, pour en cenſurer quelque partie; tous les doctes d'un conſentement univerſel le regardent comme le plus grand chef-d'œuvre de l'eſprit humain : au lieu que je ſay fort bien que non ſeulement ma traduction ne peut répondre à une ſi grande loüange; mais qu'elle me met encore dans une condition ſi malheureuſe, que ſi j'eſtois aſſez aveuglé de mon ouvrage pour entreprendre ſa defenſe, il faudroit commencer par le ſeul deſſein que j'ay eu de cette traduction meſme, qui a toûjours ſemblé temeraire aux plus hardis, & impoſſible aux plus ſages. J'avouë que j'ay toûjours eſté de cette opinion, dont je ne me dédis point encore; & que le haſard ſeul m'a tellement conduit, que je ne conçoy pas comme un homme auſſi peu appliqué, & auſſi pareſſeux que je le ſuis, a pû fournir une ſi longue carriere.

Je comprens bien qu'il me ſeroit plus honneſte de dire qu'ayant juſques icy eſtudié, ſans avoir pour but aucune utilité, ny pour le public, ny pour moy-meſme, j'ay trouvé que l'application qu'il me faudroit avoir pour la traduction de cet ouvrage pourroit m'eſtre utile; & que ſi je pouvois reüſſir dans un ſi haut deſſein, j'aurois au moins la ſatisfaction d'avoir rendu mon eſtudé non ſeulement agreable, mais encore avantageuſe à mon païs : parce qu'il n'y a pas de doute que la fable de l'Eneïde, l'erudition, & les beaux monumens de l'antiquité qu'elle enferme, ſont plus neceſſaires à ſavoir que la meilleure

choſe que j'euſſe pû iuventer. Je pourrois dire auſſi qu'entre tous les Poëtes anciens, j'ay choiſi Virgile comme celuy qui a laiſſé la meilleure opinion de ſes mœurs & de ſes ſentimens. Je pourrois ajoûter que ſi j'avois voulu mettre d'autres noms, & appliquer quelqu'autre ſujet à la meilleure partie de ma traduction, j'euſſe fait un Poëme qui auroit paru nouveau, comme quelques autres, à la moitié du monde. Mais je confeſſe franchement que je n'avois jamais ſongé à cette entrepriſe juſqu'au jour que je la commençay; & qu'il ne me vint point dans l'eſprit de pouvoir pouſſer ma temerité juſqu'au bout. Cette inclination qui m'a fait donner à la poëſie la meilleure partie du loiſir de mes premieres années; de quelques petits ouvrages, où je crus d'abord que toute ma capacité pourroit s'eſtendre, me fit paſſer aux Eglogues, plus pour exprimer mes ſentimens, que dans l'eſperance de quelque approbation: Comme dans ce mediocre travail j'imitay quelques endroits de Virgile aſſez heureuſement, à ce que me diſoient mes amis; cela me fit aimer encore davantage la lecture de ce grand Poëte. Depuis me trouvant un iour dans une maiſon de campagne ſeul, & dans un grand loiſir, ſans ſavoir qu'il y euſt d'autre traduction de l'Eneïde que ce que le Cardinal du Perron avoit commencé du premier & du quatriéme livre, & ſans avoir d'autres livres qu'un de ces petits Virgiles qu'on porte dans la poche, ie voulus eſſayer de rendre en noſtre langue le commencement du premier livre, à deſſein de

n'y ſonger pas davantage, dés que ie pourrois me procurer un autre divertiſſement. Ma premiere boutade m'emporta en deux iours, iuſqu'à la fin de la tempeſte, & la facilité que ie trouvay à faire mal, où la grande paſſion qui me ſaiſit m'anima tellement, que ie me propoſay d'achever le premier livre; ce que ie fis dans un mois; mais bien reſolu d'en demeurer là, & de m'en divertir ſeulement avec mes amis. Je ne les nommeray point pour ne les pas charger de la faute qu'ils m'ont fait faire; bien que ce ſoit le ſeul moyen de la iuſtifier: peut-eſtre ferois-ie ſoupçonner leur bonne foy, ou découvrir ma trop grande credulité. Mais quoy qu'il en ſoit, il eſt certain que la complaiſance que ie crûs devoir à celle qu'ils eurent pour ce premier livre, m'engagea au ſecond, & ce ſecond à tous les autres. Cependant avec quelque precipitation que ie me ſois embarqué, ie n'en ay pas moins veu l'apparence du naufrage, ie n'ay point ignoré que les ouvrages où l'eloquence a plus de part, ſont les plus difficiles à traduire: La naïveté, la pompe, l'énergie, la politeſſe & la grace paſſent malaiſement avec le ſens d'une langue en une autre; & ie ſeray le premier à conſeiller à ceux qui peuvent lire l'Eneïde en Latin, de ne s'amuſer point à cette traduction, qui eſt peut-eſtre la moindre de toutes. Si l'honneur de celuy qui traduit eſt de faire reſſembler parfaitement, & d'embellir plûtoſt l'Auteur qu'il choiſit, que de le rendre difforme; on doit bien moins choiſir Virgile, Horace, Ciceron, & les Auteurs

qui excellent principalement dans les qualitez dont je parle, que ceux qui ne se sont attachez qu'à un bon sens, & ont negligé les ornemens de l'éloquence; parce qu'il est plus aisé de concevoir & de conserver ce bon sens, & de leur prester ce qui leur manque que d'atteindre à la perfection des autres. La belle traduction des Hymnes de l'Eglise, les excellentes traductions de quelques ouvrages des Peres qui ont paru de nostre temps; & principalement celles de Monsieur d'Andilly, sont une preuve de ce que je dis: car ces belles copies sont bien au dessus de leurs originaux. Je ne justifie donc point ma temerité d'avoir osé toucher à un ouvrage si parfait, puisque ma seule excuse est le grand amour que j'ay pour luy, & que mesme cet amour se declare contre moy; parce qu'il me le fait tellement admirer, que bien loin de me flater de la creance qu'un genie aussi foible que le mien le pût égaler, je le considere comme la borne de la plus grande sublimité de l'esprit humain. Ce mesme charme a fait, que tout incapable que j'étois de reüssir en ce dessein, je l'ay conceu plûtost qu'un autre; parce que j'y ay trouvé mon plaisir. Je m'en suis fait sans y penser une occupation serieuse; mais je plains si peu le temps que j'y ay employé, que si je n'en ay point d'autre satisfaction, au moins il me reste celle de n'avoir point passé de temps avec plus de douceur. Je say que les opinions touchant la maniere de traduire sont partagées: les uns veulent qu'on s'attache à la lettre,

au ſtyle & à toutes les penſées d'un Auteur: les autres eſtiment que les traductions un peu paraphraſées ſont les plus belles. Il ne ſe peut rien ajoûter au traité que M. Huet a donné au public ſur ce ſujet, tant pour la beauté de ſon ſtyle, & pour la force de ſes raiſons, que pour ſa doctrine incomprehenſible en un homme auſſi ieune que luy. Cependant de grands Auteurs ont ſoûtenu dans leurs Prefaces des maximes contraires. Je n'ignore pas que leurs obſervations & leurs réponſes regardent plûtoſt les traductions en proſe, que les traductions en vers, dont ie n'ay point encore veu de regles; & par conſequent la choſe eſt encore plus indeciſe.

XXIII. *Des maximes que j'euſſe voulu ſuivre.*

Je ne trouve donc pas à propos de juſtifier icy ma maniere de traduire, & encore moins de condamner celle des autres. Mais je diray ſeulement quelque choſe des loix & des maximes que je me ſuis impoſées, & j'avoüeray que ſi je ne les ay pas ſuivies, du moins ce ſont celles que j'ay voulu ſuivre. J'ay conſideré en premier lieu que la Poëſie ſe diſtingue principalement de la Proſe, en ce que ſon langage eſt plus preſſé & plus figuré. J'ay reſolu d'enfermer le plus de ſens que je pourrois en auſſi peu de paroles que le deſir de la netteté & la contrainte de noſtre langue, qui ne peut oublier les articles, me le pourroit permettre; & i'ay tâché de conſerver la figure autant qu'il me ſeroit poſſible. A l'égard de ce premier poinct, ſi ie ne donne pas la meilleure traduction, ie penſe au moins

moins donner la plus courte. Mais comme les figures ne peuvent pas toûjours paſſer d'une langue dans une autre, ainſi qu'il me ſera facile de le faire voir par quelques remarques particulieres, ç'a eſté en cela que j'ay trouvé la plus grande peine; car j'ay tâché d'égaler les idées de noſtre Poëſie Françoiſe aux idées de la Latine. Quand ie n'ay pû ſuivre le ſens exactement ſans faire quelque choſe de difforme, i'ay eſſayé de ne m'y pas oppoſer; & pour le dire en peu de paroles, ſi ie n'ay pas pris toute la meſme route, i'ay tâché du moins de ne m'en détourner pas, & d'en trouver une autre auſſi courte, auſſi aiſée, & auſſi naturelle. Sur ce fondement on ne trouvera dans mon ouvrage, ny une paraphraſe, ny une traduction litterale. J'ay crû qu'il eſtoit meilleur de tenir le milieu entre les deux, en m'approchant toutefois plûtoſt du ſens literal, que de l'autre extrémité, & peut-eſtre trop, puis que mon ſcrupule m'a quelquefois empeſché de prendre d'autres ſens plus François que Latins, & plus capables par conſequent de briller aux yeux du Lecteur qui ne ſauroit pas la langue Latine, pour lequel i'ay principalement écrit. On trouvera que ie me ſuis tant ſoit peu écarté quelquefois: mais on trouvera plus ſouvent des vers que i'ay rendus preſque mot pour mot. Enfin mettant en uſage tous les materiaux de ce divin Auteur, i'ay voulu donner l'Eneïde en François, comme i'ay conceu qu'il l'euſt donnée luy-meſme, s'il fuſt né ſuiet de noſtre glorieux Monarque; mais en reconnoiſſant toû-

jours que i'eſtois bien éloigné de la ſublimité de ſon genie : J'ay ſouhaité, ſelon mon peu de force, que ſon ſuiet ſe trouvaſt icy tout entier ; qu'on y reconnuſt Virgile, non ſeulement par le gros de ſon ouvrage ; mais par ſes moindres parties, qu'on le ſuiviſt de periode en periode, auſſi bien que de livre en livre. J'ay fait tous mes efforts, pour conſerver dans cette copie quelque choſe de l'eſprit de ſon Auteur, & j'ay crû que je meriterois quelque loüange, ſi je pouvois en quelque ſorte imiter la clarté, la pureté, la facilité, & la magnificence de ſon ſtyle : J'ay eſté perſuadé que pour bien faire il faloit faire tout cela, & j'y ay tâché ; mais je ſens bien que je n'y ay pas reüſſi : & faiſant reflexion ſur mon travail, je me fais l'application de ce qu'Horace a dit des Poëtes, par la comparaiſon des plus excellens joüeurs de harpe, que la main & la corde ne rendent pas toûjours le ſon que l'oreille demande. Mais comme ceux qui m'ont precedé dans ce travail, ne m'ont point empeſché de l'entreprendre, je n'empeſcheray point auſſi ceux qui voudront courre une meſme cariere ; & du moins ie laiſſe le champ auſſi vaſte que ie l'ay trouvé. Ayant achevé le premier livre, ſans avoir alors avec moy ce que le grand Cardinal du Perron avoit fait, & confrontant aprés mon travail au ſien, ie ne trouvay que trois hemiſtiches entierement ſemblables, dont i'en ay changé un depuis : Cette diverſité de comprendre les choſes, ouvre la meſme entrepriſe à tout le monde : c'eſt une des reflexions que mon

ouvrage me fait faire: il ne m'en reſte que deux à ajoûter pour finir ce diſcours.

La premiere eſt, qu'il m'a ſemblé par l'exacte lecture de Virgile, qu'aprés les principales parties de la grande Poëſie, qui conſiſtent dans la conception du deſſein, dans l'ordonnance, & dans les ornemens, rien ne contribuë davantage à ſa beauté que l'harmonie des termes. Comme il y a beaucoup de perſonnes qui ont inclination pour cet Art, & qui n'en comprennent pas d'abord toutes les fineſſes; c'eſt pour ceux-là principalement que ie veux parler. Le Poëte doit eſtre peintre, & ſon principal but eſt d'imiter: mais il faut que ce ſoit en embelliſſant autant qu'il luy eſt poſſible. Il peint avec les les mots, comme le Peintre avec les couleurs: C'eſt pourquoy le choix en eſt abſolument neceſſaire, & c'eſt une des grandes exactitudes de Virgile. Deux choſes font reietter les termes, & les rendent deſagreables, une idée choquante, & la rudeſſe de leur prononciation: C'eſt pour cela que le nombre des verbes, & des noms dont Virgile & Ciceron ſe ſont ſervis eſt moindre qu'en nul autre Auteur; parce qu'on ne polit qu'en retranchant. Je penſe encore que cette conſideration & la contrainte de la meſure des vers n'ont pas peu contribué à l'invention & à l'uſage des figures, par leſquelles l'Art Poëtique permet de transferer le propre ſens d'un mot à une autre ſignification. Car prenant indifferemment une partie pour le tout, ou le tout pour une partie; l'effet

XXIV. *De l'harmonie des mots.*

pour la cauſe, ou la cauſe pour l'effet; ce qui contient, pour ce qui eſt contenu; le genre pour l'eſpece, ou l'eſpece pour le genre, & ainſi des autres; on peut quand un terme ſe trouve bas, & moins beau qu'on ne voudroit en trouver un plus noble par ces figures, & ſatisfaire ainſi les oreilles les plus delicates. Ceux qui ont de l'antipathie pour les vers ne peuvent ſentir ce que ie dis, il y en a meſme beaucoup qui en veulent faire, qui ne vont pas iuſqu'à ce rafinement. Si leur eſprit n'eſt touché de cette delicateſſe qui a fait appeller la Poëſie le langage des Dieux; on ne peut faire de preceptes pour les y rendre ſenſibles: C'eſt pour cela principalement qu'on a dit que la naiſſance fait les Poëtes, comme on le peut dire auſſi des Peintres & des Muſiciens: l'Art peut bien perfectionner les diſpoſitions d'un beau naturel; mais ſi on ne naiſt avec ces diſpoſitions, rien ne les ſauroit donner. Or ſur ce fondement, qu'il faut diſcerner ce qui fait grace & beauté dans la Poëſie, & connoître que l'un & l'autre dépend en partie du choix des termes; il faut auſſi remarquer que ſi celuy qui voudra traduire un Poëte en vers, ſait ſeulement que *cano* ſignifie ie chante, & *arma* les armes, & puis rimer les paroles qu'il aura interpretées, malaiſement fera t il un beau Poëme. On doit autant ſonger, ſi le mot qu'on veut employer fait la meſme beauté dans la langue, en laquelle on veut écrire, qu'eſtudier ſa ſignification propre; car toute la Poëſie ne doit eſtre que figure, & un

mot ſera noble en Latin qui ſera burleſque en François. Pour mieux faire entendre ce diſcours par quelque exemple ; le mot de *bœuf* fera quelquefois une idée baſſe, ou celuy de *taureau* en fera une belle. Qui voudra traduire le *mollis amaracus*, ſur lequel Venus emporte le jeune Aſcagne pour le faire repoſer à ſon aiſe en uſera mal, à mon avis, s'il ſe ſert du mot de *marjolaine*, qui eſt ſa propre ſignification : Car cette marjolaine peut difficilement faire une idée heroïque en françois. Ne fera t-il pas mieux de ſonger que la beauté du mot a plûtoſt touché Virgile que ſa ſignification, & qu'il n'eſt pas de l'eſſence du vers, ny du ſujet qu'il traite, que ce ſoit plûtoſt cette plante qu'une autre, qui pourroit faire une image auſſi agreable. Monſieur Ménage qui a marqué ſon exactitude & ſa politeſſe dans tous ſes ouvrages, & qui connoiſt parfaitement le tour, la juſteſſe & l'harmonie du vers, n'a point ignoré que *corylos* ſignifioit des coudriers, quand il a voulu traduire ou imiter ce bel endroit des Bucoliques.

Phyllis amat corylos, &c.

Mais il a pourtant mieux aimé dire,

L'agreable Phylis aime les Aliſiers ;

ſachant bien que ce n'eſtoit pas la beauté du coudrier qui l'a fait mettre par Virgile en un lieu ſi honorable ; mais le bonheur qu'il a d'eſtre nommé dans la langue Latine d'un mot doux à l'oreille. Cet exemple peut en faire remarquer mille autres dans tout ce que les Poëtes ont emprunté

les uns des autres. Les Latins ont ainſi imité les Grecs ; & c'eſt pour cela qu'Horace a dit que marchant ſur pas les d'un Auteur excellent, il ne faut pas le ſuivre mot pour mot, comme un fidele interprete : Et ainſi il me ſemble qu'on pourroit mettre quelque difference entre interpreter & traduire, donnant au premier cette exactitude de la gloſe, qui veut qu'on s'attache au propre ſens des termes, & à l'autre la conſideration de la langue dans laquelle on écrit qui exige, qu'on prepare, & qu'on luy amene, pour ainſi dire, les choſes plus proportionnées à ſon uſage, comme le mot de traduction ſemble meſme le ſignifier. Je ſay qu'on m'objectera qu'Horace entend parler de l'imitation, & non pas de la traduction : J'en conviens : mais je réponds que quand on m'accuſeroit d'avoir plûtoſt imité Virgile, que de l'avoir traduit, je ne m'en offenſerois point, ſi j'avois aſſez bien reüſſi, pour faire dire que mon imitation eſt exacte dans le ſens, dans l'eſprit de ce grand homme, & dans ſa divine expreſſion.

XXV. *De la beauté de l'expreſſion que peu de monde connoiſt.*

Je paſſeray avec ce mot à la derniere choſe qui me reſte à dire, à ſavoir que de mille perſonnes qui jugent de l'eſprit d'un ouvrage, & de la juſteſſe des penſées avec aſſez de fineſſe, à peine s'en trouve-t-il un tres petit nombre qui juge de meſme de l'excellente expreſſion. Cependant il y a bien de la difference entre la ſimple conception des choſes, & la maniere de les dire. Ceux qui trouvent peu d'eſprit dans Virgile, à cauſe qu'il penſe toû-

jours dans le bon ſens, & qu'il ne s'écarte iamais de la nature, ſont de cette ſecte malheureuſe, qui eſt ſi inſenſible aux attraits de l'éloquence. Je mets au meſme rang ceux qui ne peuvent ſentir le tour qu'il donne à ſes penſées & à ſes vers, ny le choix, ny la beauté de ſes termes. On y doit mettre encore ceux qui ne peuvent diſtinguer ſes expreſſions d'avec les expreſſions de ceux qui l'ont precedé ou ſuivy; & qui ſur ce fondement l'accuſent d'avoir dérobé aux premiers une notion quelquefois aſſez commune, comme une comparaiſon qui ſe preſente aux yeux de tout le monde, ou une deſcription dont l'idée ſe conçoit facilement. On y doit mettre ceux qui s'imaginent que les Poëtes qui l'ont ſuivy, ont parlé auſſi bien que luy, parce qu'ils ont dit la meſme choſe. Si le monde n'eſtoit compoſé que de ces gens là, les grands Poëtes auroient bien perdu leur peine. Si Virgile au jugement des plus doctes, n'eſt pas moins admirable en ce qu'il n'a pas voulu dire qu'en ce qu'il a dit: s'il a pris plaiſir à tirer de l'or du fumier d'Ennius, il ne faut pas s'étonner que ce ſoit un ſoin & un art que les petits & les mediocres eſprits n'admirent gueres. Car encore que j'aye dit au commencement de ce diſcours, que ceux-cy ne s'attachent qu'aux figures qui les touchent & les picquent, & que ceux-là ne peuvent aller plus loin que les mots, je ne les croy pas pourtant juges de l'expreſſion; parce que ce n'eſt pas en cela ſeulement que j'en fais conſiſter la beauté. Je comte encore pour beaucoup la pureté de la phraſe, auſſi

bien que celle des mots, la netteté de la conſtruction, le tour du vers & de la periode, une certaine hardieſſe qui a ſes bornes, une grande delicateſſe, & une politeſſe qui ne ſe peut exprimer iuſqu'où ces deux ſortes de Juges n'ont garde de s'élever, puiſque de grands Auteurs meſme n'ont pû y parvenir. Par les exemples que nous avons de beaucoup d'ouvrages de noſtre ſiecle, il y en a qui ont tout donné à l'invention, & rien du tout à l'expreſſion ; & d'autres qui au contraire ont entierement negligé l'invention, pour donner tout à l'art de bien écrire, ſoit par la foibleſſe de leur genie, ſoit par un ſcrupuleux rafinement de grammaire. Cependant il n'y a point à choiſir entre ces deux extrémitez, & aſſurement un beau genie ſans art, fera encore de plus belles choſes, que le plus grand art du monde ſans genie. C'eſt dommage auſſi qu'un grand Poëte neglige l'expreſſion. Ceux qui ont le plus de reputation en ce ſiecle, ſont de ce caractere là plûtoſt que de l'autre : & i'aimerois mieux à leur exemple avoir eu de belles & de hautes conceptions qu'ils n'ont pas ſi bien exprimées, que d'avoir employé un grand ſoin, & un long temps pour en exprimer de mediocres. Quoy qu'il en ſoit, c'eſt un grand malheur, ce me ſemble, de ne pouvoir ſentir cette difference : Mais outre que ie ne pretens pas qu'elle ſoit dans mon ouvrage ; il ne me ſieroit pas bien d'en faire des preceptes, les ayant ſi mal ſuivis.

Enfin comme j'ay plûtoſt fait cette Preface, pour

témoigner

témoigner mon admiration pour Virgile, que pour ma iuſtification ; je n'en diray pas davantage ; bien qu'il fuſt aſſez à propos d'aioûter quelque choſe de la verſification Françoiſe. J'ay fait beaucoup de reflexions ſur ce ſuiet, dans le long temps que i'y ay employé : mais quand mon deſſein ſeroit d'en parler, il vaudroit mieux en faire un traité à part, que d'allonger encore celuy-cy. Quand j'ay pris la reſolution de m'expoſer au public, je me ſuis ſoûmis à ſa cenſure ; & ayant ſuivy de ſi loin ceux qui m'ont precedé, je ne pretens pas me donner pour exemple à ceux qui ſont à venir.

STACE livre XII. de ſa Thebaïde.

Nec tu divinam Æneïda tenta,
Sed longe ſequere, & veſtigia ſemper adora.

L'ENEIDE

L'ENEÏDE DE VIRGILE.

Traduite par I. R. D. S.

LIVRE PREMIER.

DAns la fleur de mes ans, à l'ombrage des Haiſtres,
Je faiſois reſonner mes Airs doux & champeſtres ;
Depuis abandonnant les Monts & les Foreſts,
J'enſeignay l'art fecond de la blonde Cerés,
Au Laboureur avare, œuvre utile & plaiſante :
Mais j'entonne aujourd'huy la Trompette éclatante

JE chante les combats, & passe aux champs de Mars
En faveur du Troyen, qui par mille hazards
Genereux fugitif aborda l'Ausonie;
Et vainqueur éleva les murs de Lavinie.
Long-temps il éprouva le celeste couroux;
Long-temps dans les transports d'un souvenir jaloux,
Junon le poursuivit, & sur mer, & sur terre,
Et luy fit ressentir tous les maux de la guerre;
Avant qu'il pût fonder sa Ville aux champs Latins,
Et de ses Dieux errans y fixer les destins,
Par qui la gloire d'Albe est encore vivante,
Le Tybre redoutable, & Rome triomphante.
Muse, raconte-moy, quel crime, ou quel mal-heur
De la Reine des Cieux irrita la douleur?
Mît en bute aux fureurs d'une haine implacable
Un Monarque pieux, un Heros equitable:
Ces aveugles couroux, ces transports furieux
Peuvent-ils, jusqu'au Ciel, troubler l'ame des Dieux?
Vers les sables brûlans de l'Africain rivage,
Furent les murs hautains de l'antique Carthage,
Colonie autrefois des riches Tyriens,
Ville ardente à la guerre, & florissante en biens.
Junon luy confioit, & son char, & ses armes;
L'agreable Samos pour elle eut moins de charmes;

Et ſon plus doux eſpoir, ſi le ſort l'euſt permis,
Fut de voir tout le monde à Carthage ſoûmis.
Mais apprenant, qu'un jour elle ſeroit la proye
Du peuple, qui naiſtroit des ruïnes de Troye;
Que l'honneur de la guerre, & le pouvoir ſans fin
Eſtoit déja promis à l'Empire Latin;
Tel des Parques eſtoit l'Arreſt irrevocable!
Elle ſent dans ſon cœur un dépit indomtable;
Et ne peut oublier combien en mille aſſauts
Sa faveur pour les Grecs luy coûta de travaux.
Le rapt de Ganimede irrite ſon courage;
Sa beauté mépriſée, impardonnable outrage,
De l'amoureux Paris le fatal jugement,
Contre tous les Troyens l'anime inceſſamment;
Et livre à ſa colere en vengeances fertile
Ces reſtes mal-heureux de la fureur d'Achille.
Repouſſez en tous lieux par le ſort conjuré
Des rivages fleuris du Tybre deſiré.
Depuis long-temps erroit leur flotte vagabonde,
Le rebut de la Terre, & le joüet de l'Onde;
Et ſur la vaſte horreur des gouffres écumeux
Ils ne ſembloient chercher qu'un naufrage fameux;
Tant eſtoit l'entrepriſe, & penible, & hautaine
De fonder la grandeur de la Race Romaine.

Non loin de la Sicile, & par un temps ſerain,
Leurs Nefs fendoient les flots de leur tranchant airain,
Et la voile étenduë, & le vent favorable
Rempliſſoient tous les cœurs d'un eſpoir agreable:
Junon, qui conſervoit un dépit plein d'aigreur,
Sentit, à cét objet, rallumer ſa fureur.
Ont-ils vaincu, dit-elle, & ma haine impuiſſante
Verra-t'elle aborder leur flotte triomphante?
Je ne puis l'écarter du rivage Latin,
Et par tout je me trouve eſclave du deſtin.
Qui ne ſait, que Pallas pour mettre Ajax en poudre,
Sur la flotte des Grecs a pû lancer la foudre,
A pû la diſſiper, l'abyſmer ſous les eaux?
Pour le crime d'un ſeul, perdre mille vaiſſeaux?
Tout percé, tout brûlant, ſa colere implacable,
Dans un noir tourbillon enleve le coupable;
Et le precipitant par d'inhumains efforts
Aux pointes d'un rocher elle briſe ſon corps.
Et moy Reine des Dieux du Ciel & de la Terre,
Moy, la femme, & la ſœur du Maiſtre du Tonnerre,
Je combats contre un Peuple en tous lieux eſtranger,
Et depuis tant d'Hyvers je ne puis m'en vanger.
Qui me reconnoîtra deſormais pour Deeſſe,
Et qui craindra Junon aprés tant de foibleſſe?

Roulant ces ſoins divers dans ſon cœur irrité,
Son char paſſe les airs d'un vol precipité,
Et vient aux creux rochers des Eoliques plages,
Le nebuleux ſejour des vents & des orages.
Là, le Dieu qui regit ces ſujets mutinez
Les domte, les enferme, & les tient enchaiſnez.
Ils grondent ſous ces monts, ils ſe livrent la guerre;
Pour ſe faire paſſage, ils ébranlent la Terre:
Ils tremblent toutefois à l'aſpect de ce Roy;
Qui reprime leur fougue, & leur donne la Loy:
Sans cet ordre eternel de l'arbitre du Monde,
Leur rage confondroit le Ciel, la Terre & l'Onde;
Cruels Tyrans de l'air & du moite element,
Ils n'aiment que le trouble & le dereglement:
Mais ils ont pour priſon ces Grottes tenebreuſes;
Reſſerrez ſous ces Monts & dans ces roches creuſes,
Le puiſſant Jupiter leur donne un Souverain,
Qui leur lâche, à ſon ordre, ou leur retient le frein.
Ce Souverain Monarque eſt le ſuperbe Eole;
C'eſt à luy que Junon adreſſe ſa parole.

Toy qui receus des vents le Sceptre imperieux
Par le Roy des Mortels & le Pere des Dieux,
Les Troyens fugitifs, ces objets de ma haine,
Avec leurs Dieux vaincus fendent la mer Thyrrene,

Bravent insolemment tous mes divins efforts,
Et transportent Pergame aux Italiques bords.
Abandonne à tes vents les campagnes ameres,
Poursuy, disperse, abysme, & Nochers & Galères;
Ainsi je te promets le sort le plus heureux
Dont se puisse flater un espoir amoureux :
De mes Nymphes l'honneur, l'aimable Deiopée
D'un doux trait de ses yeux a ton ame frappée;
Tu l'aimes, elle est belle, & j'en puis disposer;
Pense, pour me servir, que tu dois tout oser.
Eole luy répond. Commandez grande Reine,
C'est à moy d'obeïr, & j'obey sans peine;
Je regne sur les vents, je domte leur couroux;
Mais tout ce grand pouvoir ne me vient que de vous:
Par vous, j'ay toûjours eu Jupiter favorable;
Par vous, il me fait seoir à sa celeste table.
Il dît, & d'un grand coup il renverse le mont;
Echo dans les vallons, à ce grand coup répond.
Des prompts Enfans de l'air la mutine cohorte
Du moindre jour ouvert, s'ouvre une large porte;
Ils sortent tous en foule, & ce gros bataillon
Eléve dans sa course un épais tourbillon.
La Terre en est émeuë : ils passent sur les ondes;
La mer en void ouvrir ses entrailles profondes;

Eure le redoutable, Aquilon le neigeux,
Et l'humide Africain plus que tous orageux
Changent l'azur poly des liquides campagnes,
En rochers écumeux, en bruyantes montagnes.
Des cordages, des cris, ſoudain ſifle le bruit;
Sous un nuage épais, le Ciel, le jour s'enfuit;
La nuit vient, l'éclair brille, & le tonnerre gronde,
Tout preſente la mort aux yeux de tout le monde.
Enée en eſt ſurpris, il leve au Ciel les yeux,
Et deplore, en ces mots, ſon ſort injurieux.

O trois & quatre fois mort bien-heureuſe & belle,
La mort de ces Troyens, qui d'une ardeur fidelle
Combattant prés des murs de leur triſte Cité
Aux yeux de leurs parens perdirent la clarté!
Pourquoy fils de Tydée, aux combats indomtable,
Nay-je finy par toy mon deſtin lamentable?
Que par les traits d'Achille avec le grand Hector,
Qu'ainſi que Sarpedon, ou mille autres encor
N'ay-je achevé ma courſe aux beaux champs de Phrygie
Du ſang meſme des Dieux, par tant de fois rougie;
Où le fier Simoïs roule encore les os,
Les caſques, les pavois de tant de grands Heros.

A ces mots l'Aquilon s'entonne dans les voiles;
Pouſſe avecque fureur les flots juſqu'aux étoiles;

La rame rompt aux mains du Nocher rebuté,
La nef tourne la prouë, & preſte le coſté;
Et le Pilote cede à la vague aboyante,
Qu'il void, cóme un grand mont, ſur ſa teſte pendante;
Elevez ſur ces monts, les uns touchent aux Cieux,
Les autres abyſmez par un choc furieux,
Entre les flots béans apperçoivent la terre:
Juſqu'au ſable profond les Vents livrent la guerre.
Borée attaquant ſeul trois des plus grands Vaiſſeaux,
Les pouſſe ſur un Roc caché deſſous les eaux:
Trois autres ſur un banc, par l'Eure impitoyable,
Demeurent enfoncez ſous des monceaux de ſable.
Oronte, Chef hardy des adroits Lyciens,
Du plus haut de ſa poupe encourageoit les ſiens;
D'un front audacieux il brave la tempeſte;
Le flot qui s'en émeut, s'éleve ſur ſa teſte,
Creve, & tombe ſur luy, montre un abyſme ouvert;
La nef tourne trois fois, diſparoiſt, & ſe perd.
Peu du gouffre profond reviennent à la nage,
Sur les flots ſont épars les débris du naufrage:
Le puiſſant Galion du valeureux Abas,
Celuy qui porte Achate intrepide aux combats,
La Nef d'Ilionée, & la Nef que commande
Alethés le plus vieux de la Troyenne bande,

De

De l'orage battus, deçà, delà jettez,
Et tourmentez du choc, s'ouvrent de tous côtez.
Neptune cependant, au bruit que font les Ondes,
S'éveille & se courouce en ses Grottes profondes;
Sent son vaste Palais émeu de toutes parts,
Paroît, & sur les flots attache ses regards.
De l'invincible Enée il void toute la Flote
Abandonnée aux Vents par le triste Pilote;
Il void l'Orage affreux, & par tant de fureur
Il reconnoît la haine & l'esprit de sa Sœur.
Approche, Eure, dit-il, & toy mutin Zephire;
Et par ce fier propos leur exprime son ire.
Qui vous rend si hardis, Sujets seditieux?
Estes-vous Souverains de la Terre & des Cieux,
Pour venir sans mon ordre exciter un orage,
Et jusques sur mon Thrône exercer vostre rage?
Insolens.... (mais il faut mes Ondes applanir)
Absous pour cette fois, tremblez pour l'avenir:
Fuyez vers vostre Maître, & luy faites entendre,
Qu'à l'Empire des Mers il cesse de pretendre,
Que par le choix du Sort le Trident n'est qu'à moy;
C'est parmy vos Rochers qu'il peut faire le Roy.
Là peut tenir sa Cour le Dieu qui vous gouverne,
Et sur ses Vents enclos regner dans sa Caverne.

A peine il a parlé, qu'il rend le calme aux Flots,
Le jour à l'Univers, l'eſpoir aux Matelots.
Avecque les Tritons, les Nymphes ſecourables
Dégagent les Vaiſſeaux, des Rochers & des Sables;
Meſmes où le danger eſt le plus évident,
Neptune les ſecourt d'un coup de ſon Trident;
Et volant ſur ſon Char par les humides plaines,
A ſes Chevaux marins abandonne les reſnes.
Tel devient d'un grãd Peuple un ſoudain mouvement.
Ce Monſtre forcené dans ſon emportement
De grais, & de tiſons forme un épais nuage;
Croit tout juſte, oſe tout, de tout arme ſa rage;
Mais ſi quelque homme grave à l'air imperieux
S'offre, & meſle ſa voix aux cris ſeditieux;
On s'arreſte, on l'écoute, & ſa bouche eloquente
Adoucit la fureur de la Foule inſolente.
De la Mer irritée ainſi ceſſa le bruit;
Devant Neptune ainſi la Tempeſte s'enfuit.
Les Troyens vont cherchant les plus proches Rivages,
Et ſe trouvent portez vers les Lybiques Plages.
Au lieu le plus deſert de ce ſauvage Bord,
Sous ſa pointe avancée, une Iſle fait un Port,
Cache un Golphe paiſible, où l'inconſtant Nerée
N'a jamais troublé l'Onde en tout temps azurée.

Deux Montagnes autour s'élevent juſqu'aux Cieux,
Et font taire des Flots les abbois furieux ;
Une haute Foreſt de ſes feüillages ſombres,
Couronne leur ſommet, & porte au loin ſes Ombres:
La Nature au deſſous forme un Antre plaiſant,
Où d'une eau claire & vive eſt le criſtal luiſant,
Qui ſur un gravier d'or excite un doux murmure,
Alentour d'un long banc de mouſſe & de verdure,
Où laiſſant quelquefois leur humide ſejour,
Les Nymphes à Thetis viennent faire leur Cour.
Jamais l'anchre en ce Bord n'enfonça dans les ſables;
Jamais Nef n'eut beſoin d'y déployer ſes cables;
Avecque ſept Vaiſſeaux de ſa Flote reſtez,
Le grand Enée aborde en ces lieux écartez;
Auſſi-toſt les Nochers s'élancent ſur la Plage,
Les Soldats fatiguez s'étendent ſous l'Ombrage;
Gouſtent l'air de la Terre, & dans le doux repos,
L'aiſe d'eſtre échappez à la fureur des Flots.
Les uns d'un dur caillou font voler la flammeſche,
Vive la font tomber ſur une feüille ſeche,
Luy donnent nourriture, & toûjours l'augmentant,
Allument ſur la Rive un Braſier éclatant.
D'autres des Bleds moüillez reparent le dommage,
Les tirent des Vaiſſeaux, les ſechent au Rivage,

Sous le pesant Rocher pulverisent le grain,
Rendent les Fours ardens, & preparent le Pain.
Leur grand Roy cependant au plus haut de la Dune,
Attache ses regards sur les champs de Neptune,
Estend au loin sa veuë, & cherche sur les Eaux
Son Peuple disperse dans ses autres Vaisseaux.
La Nef du fort Capys, la Galere d'Anthée,
Ou celle de Cayque à la Poupe argentée.
Sur la face des Mers, rien ne s'offre à ses yeux:
Il void trois Cerfs errans dans ces sauvages lieux;
Une Harde nombreuse apparoist à leur suite,
Les reconnoît pour Chefs, marche sous leur conduite:
Avec eux va paissant par les sombres Vallons,
Ou bondit apres eux sur la croupe des Monts.
Enée à cet objet se retourne, & se hâte,
Prend l'Arc, & le Carquois de son fidele Achate;
Fait tomber les trois Cerfs sous l'effort de ses traits,
Poursuit le reste épars dans le Bocage épais;
Et contre ces grands Corps à la superbe teste,
Ne cesse de ses dards la soudaine tempeste,
Que Sept ne tombent morts; que par un Sort fatal
Il n'en rende le nombre à ses Vaisseaux égal.
Il rejoint les Troyens campez sur le rivage;
Leur étale sa Proye, entre tous la partage

Avec le Vin fumeux, qu'en ſe quittant au Port,
Aceſte ce bon Roy fît porter dans ſon Bord.
Il les anime tous, les plaint, & les conſole;
Puis d'un ton élevé, prend ainſi la parole.
Fidelles Compagnons de mon triſte Deſtin,
De tant, & tant de maux nous trouverons la fin.
Par tant de Regions, ſur tant de Mers diverſes,
Nous avons enduré de plus rudes traverſes:
Nous avons affronté Scylle aux Chiens devorans,
Nous avons entendu ſes Rochers murmurans;
Des Cyclopes cruels veu les affreux viſages,
Et navigé leur Mer ſi feconde en Orages.
Banniſſez la terreur, Troyens, raſſeurez-vous;
Ce ſouvenir amer un jour nous ſera doux.
Aux beaux champs, où ſeront nos miſeres bornées,
Renaiſtront d'Ilion les douces Deſtinées.
Amis, reſervons-nous pour un ſi grand eſpoir,
La promeſſe des Dieux nous permet de l'avoir.
Ayant finy ces mots, il veut que l'Allegreſſe
De ſon auguſte front écarte la Triſteſſe;
Qu'un doux ſoûris aux ſiens promette un ſort meilleur:
Mais ſon cœur au dedans eſt preſſé de douleur.
Avide de la proye eſt la Troupe affamée,
Ils dépoüillent les Cerfs ſous la verte ramée:

Des Broches par morceaux, les percent tout tremblans;
Plongent les rouges chairs dans les Airains boüillans;
Entretiennent autour la Flâme petillante,
Puis devorent leur Chaſſe encor toute ſanglante:
Se rempliſſent de vin, & ſur l'herbe étendus
Déplorent à l'envy leurs Compagnons perdus;
Ou tenant leur ſalut hors de toute apparence,
Ou conſervant pour eux une foible eſperance.
Leur grand Chef entre tous, d'Oronte plaint la mort,
Plaint Amyque, & Gyas, incertain de leur Sort:
Une vive douleur l'agite & le tourmente
Pour le vaillant Lycus, pour le brave Cloante.
Tels étoient leurs penſers: quād du plus haut des Cieux,
Jupiter jette l'œil ſur ces terreſtres lieux;
Parcourt les Nations, les Mers & les rivages,
Puis fixe ſes regards ſur les Lybiques Plages.
Comme il roule en ſon cœur cet important ſouci,
Venus, les yeux en pleurs, l'aborde, & parle ainſi.
Arbitre ſouverain du Ciel & de la Terre,
Dieu, le plus grand des Dieux, & maître du Tonnerre!
Quel forfait ont commis Enée & ſes Troyens,
Que dans le doux eſpoir des Bords Auſoniens,
Aprés tant de perils ſur la Terre & ſur l'Onde,
Ils ſe trouvent encor bannis de tout le monde?

Pour eſſuyer mes pleurs, cent fois tu m'as promis
Que Rome ſe verroit tous les Peuples ſoûmis;
Qu'à ſes Chefs valeureux yſſus du ſang de Troye,
Le Deſtin donneroit tout l'Univers en proye.
Immuable en tes Loix, qui te change aujourd'huy?
Jadis ce doux penſer conſoloit mon ennuy;
Quand je vis tomber Troye, & crus dans ſa ruïne
D'un Regne plus puiſſant voir l'illuſtre Origine;
Meſme Sort cependant la pourſuit en tous lieux,
Quand finiront ces maux, grand Monarque des Dieux?
Antenor qui des Grecs échappa la furie,
Parvint aux derniers Bords de la Mer d'Illirie;
Vid des Liburniens le Royaume écarté,
La ſource du Timave, & ſon cours argenté;
Où la Mer s'avançant par Neuf bouches fameuſes,
Pouſſe avec tant de bruit ſes Ondes écumeuſes.
Il y fonde Padouë, en paix y tient ſa Cour,
Et void ſon Peuple heureux dans ce plaiſant Sejour.
Nous que tu reconnois pour ta Race immortelle,
Nous, qu'admet dans les Cieux ton amour paternelle,
Par l'ire de Junon, vagabonds ſur les eaux,
Voyons loin d'Italie emporter nos Vaiſſeaux;
D'une vertu ſi rare, eſt-ce la recompenſe,
Et des Sceptres promis l'infaillible aſſeurance?

Le Pere tout-puiſſant des Hommes & des Dieux,
Soûrit à la Deeſſe, & ſe montre à ſes yeux:
Avec ce front ſerein qui chaſſe les Nuages,
Qui de ſon Thrône auguſte écarte les Orages;
Il luy donne un baiſer, & luy répond ainſi:
Deeſſe de Cythere, appaiſe ton ſouci;
Le Sort ne peut changer; dans l'illuſtre Auſonie;
Ton fils élevera les Murs de Lavinie;
Bien-toſt tu le verras de ces auguſtes Lieux
Revêtu de ſplendeur, s'élever dans les Cieux.
Là (car pour ſoulager une amitié ſi tendre,
Je veux bien du Deſtin les grands ſecrets t'apprendre)
Il ſera le vainqueur de cent Peuples vainqueurs;
De cette Gent farouche adoucira les mœurs;
Avant que trois Moiſſons jauniſſent les Campagnes;
Avant que trois Hyvers blanchiſſent les Montagnes.
Aſcagne ſon eſpoir, & ſon ſang genereux,
Qui d'Iule aujourd'huy porte le nom heureux,
Laiſſera Lavinie encore en ſa naiſſance,
Et ſur Albe la longue étendra ſa Puiſſance:
Pendant que trente fois le bel Aſtre du jour,
Par ſon oblique route accomplira ſon tour.
Le Sang du grand Hector au gré des deſtinées,
Dans Albe ayant regné par trois fois cent années;

La Veſtale

La Veſtale feconde engendrera de Mars [épars.
Les Gemeaux premiers Chefs d'un peuple aux Champs
Nourriſſon d'une Louve, & Fils de la Veſtale,
Romule fondera la Ville Martiale,
Nommera de ſon nom ce Peuple belliqueux,
Et ce Peuple par tout rendra ſon Nom fameux.
Sa grandeur par les Mers ne ſera point bornée;
Les Ans ne verront point ſa gloire terminée.
Celle à qui ces Romains ont cauſé tant d'ennuy,
Qui Ciel, & Terre, & Mer bouleverſe aujourd'huy;
Junon changeant ſa haine en malheurs ſi feconde
Les verra ſans regret Maiſtres de tout le Monde.
Tel fut, tel eſt mon ordre: & le beau jour luira,
Que la ſuperbe Argos à ſon tour gemira.
Ceſar, ſang des Troyens, plus renommé qu'Hercule,
Ce Jule deſcendu de ton aimable Iüle,
Ce grand Ceſar naiſtra, dont le Nom glorieux
Doit remplir l'Univers, & voler juſqu'aux Cieux;
Vainqueur de l'Orient, & par tout indomtable,
Un jour tu le verras à ma divine Table
Boire le doux Nectar avec les Immortels;
Et comme eux, des Humains recevoir des Autels.
Alors la ſainte Foy gouvernera la Terre;
Clorra de cent verroux les portes de la Guerre;

Et la Fureur impie enchaînée au dedans,
En vain rongeant ſes fers de ſes cruelles dents,
Et par ſes cris affreux rappellant le Carnage,
Au fond d'un noir Cachot écumera de rage.
A ces mots, du plus haut de l'Olympe étoilé,
Il dépeſche icy bas ſon Meſſager aîlé;
De crainte, que Didon du Deſtin incertaine
N'éloigne les Troyens de la Terre Africaine.
Mercure prend ſon vol, ſon vol promt & leger;
Il fend les airs, & vient en ce Bord étranger,
S'acquitte de ſon ordre, & bien-toſt dans Carthage
Adoucit par ſon Art l'ame la plus ſauvage:
Et la Reine ſur tous prend pour ces Malheureux
Les nobles ſentimens d'un Eſprit genereux.
Mais le pieux Enée en cette ſolitude
Roule dans ſon eſprit ſa triſte inquietude;
A peine il apperçoit les premiers traits du jour,
Qu'il veut ſavoir quel eſt ce barbare ſejour;
Voir s'il eſt habité; car au long de la Plage,
Tout ce qu'il en découvre eſt inculte, & ſauvage.
Prenant donc en ſa main deux Dards au large fer,
Il laiſſe ſes Vaiſſeaux au bord de cette Mer,
A l'abry des vieux Pins de la ſombre Montagne;
Entre dans la Foreſt, Achate l'accompagne:

Quand Venus déguiſant ſes celeſtes Appas,
Au milieu de ces Bois s'offre devant ſes pas.
Telle, une jeune Vierge eſt dans Lacedemone,
Telle eſt aux champs de Thrace une belle Amazone,
Qui preſſant du talon un Courſier écumeux,
Paſſe en legereté l'Hebre au cours ſi fameux.
Sur les Lys de ſon ſein on void ſes treſſes blondes
Au gré des doux Zephirs floter en groſſes ondes;
Chaſſereſſe, elle avoit le Brodequin chauſſé,
Le Carquois ſur le dos, & le bras retrouſſé.
N'avez-vous point, dit-elle, autour de ces Montagnes
Rencontré par hazard une de mes Compagnes,
Courant l'Arc en la main, & preſſant de la voix
Un Sanglier qui fuit au travers de ces Bois?
Ainſi parle au Heros la Reine de Cythere;
Ainſi répond Enée à ſa divine Mere.
Nous ignorons quel eſt l'objet d'un ſoin ſi doux,
Mais qu'il doit eſtre beau, s'il l'eſt autant que vous!
Objet, que je ne ſay comment nommer encore,
Et que déja pourtant dans mon ame j'adore;
Car ſans doute à vous voir avecque tant d'appas,
Les mortelles Beautez ne vous égalent pas.
Nymphe donc, ou Deeſſe, ou la chaſte Diane;
Ne vous offenſez point des regards d'un Profane,

Et daignez par pitié de tant d'averſitez
Nous apprendre en quel lieu le Sort nous a jettez.
Reduits par la Tempeſte en l'état où nous ſommes,
Nous errons ſans connoître, & les lieux, & les Hommes.
Je veux à l'avenir au pied de vos Autels,
Vous rendre les devoirs qu'on rend aux Immortels.
La Deeſſe répond. De cet honneur inſigne,
Genereux Eſtranger, je me confeſſe indigne:
Mon habit te ſurprend; mais c'eſt ainſi qu'à Tyr
Les Filles de mon âge aiment à ſe vêtir.
Icy ſont les confins du Punique rivage;
Didon fuyant ſon Frere, y regne dans Carthage;
Et contre un Peuple ardent au dur métier de Mars,
Releve d'Agenor les antiques Ramparts.
Trop longue & trop mêlée eſt ſon Hiſtoire entiere;
Je t'en veux ſeulement éclaircir la matiere.
Sichée, aprés le Roy, le plus puiſſant de tous,
Brava mille Rivaux, & devint ſon Eſpoux;
L'amour qu'il luy porta fut tendre, fut extrême,
Et preſque Enfant encore, elle l'aima de meſme.
Pigmalion ſon Frere, indigne de ſon Sang,
Du Roy mort occupa; mais ſoûtint mal le rang.
Impie, Avare, & Lâche, ô Fureur ſans exemple!
Il poignarde en ſecret Sichée, & dans le Temple;

Plus traître encore, il montre une fauſſe douleur;
Il vient pleurer ſon crime avec ſa triſte Sœur:
Et pendant qu'il ravit leurs Richeſſes immenſes,
L'abuſe, & l'entretient de vaines eſperances.
Mais dans l'obſcure Nuit, l'Ombre de ſon Eſpoux
S'apparoît, luy montrant ſon Sein percé de coups,
Les Autels teints de ſang, ſon Corps ſans ſepulture,
Et luy déméle au long ſa tragique avanture.
Il l'anime au départ par de preſſans diſcours;
A l'utile Conſeil ajoûte un prompt ſecours;
Sous terre il luy découvre un Treſor innombrable:
Sans bruit Didon s'aprête à la fuite honorable;
Ce qui hait le Tyran, avec elle eſt d'accord;
On conſpire, on ſurprend les Navires au Port;
On y tranſporte l'Or de l'avare Monarque;
Le Vent eſt favorable; on ſe ſauve; on s'embarque;
Une femme conduit ce Deſſein glorieux:
Et libre, & triomphante elle aborde en ces lieux,
Où l'on void juſqu'au Ciel s'élever ſon Ouvrage,
Les orgueilleuſes Tours de la noble Carthage.
Mais toy, quel eſt ton Sort, ta Race & ton deſſein?
Arrachant un ſoûpir du profond de ſon ſein,
En ces mots, le Troyen répond à ſa priere.
Le jour me manqueroit plûtoſt que la matiere,

Nymphe, s'il vous faloit conter tous nos travaux,
Et le cours ennuyeux de tant, & tant de maux.
Si de Troye en ces lieux on a ſeu la ruïne,
Troye eſtoit ma Patrie, & ma haute origine:
Par les Vents, par les Mers ſi long-temps agitez,
La Tempeſte en ces Bords enfin nous a jettez.
Dans ma Flote, avec moy, j'emporte de Pergame
Les Dieux que j'ay ſauvez du fer & de la flâme;
Je ſuis le Prince Enée, illuſtre en Pieté,
Illuſtre par mon Bras aux Combats redouté:
Race de Jupiter, & guidé par ma Mere,
L'immortelle beauté qu'on adore en Cythere,
Je cherche aux Bords fameux du grand Fleuve Latin
La Gloire reſervée à mon noble Deſtin.
Sur vingt Nefs commença ma courſe vagabonde;
Je n'en ſauve que Sept de la fureur de l'Onde;
Et d'Europe, & d'Aſie éloigné par les Mers,
Hors d'eſpoir de ſecours j'erre dans ces Deſerts.
Alors l'interrompant par ſa douce parole,
La divine Cypris, le flatte & le conſole.
Croy moy, qui que tu ſois; ton abord en ces lieux,
M'apprend que tu n'es point des-agreable aux Dieux:
Marche d'un pas hardy vers la Ville prochaine;
Avance ſans rien craindre, au Palais de la Reine;

Je t'annonce des Tiens l'infaillible retour;
Tes Nefs ſeront au Port avant la fin du jour;
Si mon Pere ſavant dans les choſes futures,
Ne m'apprit pas en vain le ſecret des Augures.
Voy douze Cygnes blancs, que du plus haut de l'Air,
Naguere pourſuivoit l'Oyſeau de Jupiter;
Voy comme apres le choc, en grãd cercle ils s'étẽdent,
Planent en s'égayant, s'élevent, puis deſcendent;
Et des Aîles battant, d'un mouvement leger
Chantent l'aiſe qu'ils ont d'eſtre hors du danger.
Ainſi de tes Troyens la boüillante Jeuneſſe
Pouſſe ſur tes Vaiſſeaux de hauts cris d'allegreſſe;
Soit qu'ils baiſſent la voile, ou jettent l'Anchre au Bord;
Soit que le vent en Poupe ils entrent dans le Port;
Marche, ſuy cette Route. A ces mots, la Deeſſe
De ſes rares beautez étale la richeſſe:
De ſes cheveux épars, s'exhalent dans ces lieux
Les exquiſes odeurs que reſpirent les Dieux:
Sa Robbe ſe déploye, & la fait mieux paroître;
Sa démarche divine enfin la fait connoître:
Son Fils la void, qui fuit avec tous ſes Amours,
Et la pourſuit dans l'Air avecque ce diſcours.
O Mere trop charmante, & plus cruelle encore;
Pourquoy te déguiſer à ton Fils qui t'adore?

Que ne m'eſt-il permis de te voir quelquefois,
Et d'oüyr les vrais ſons de ta celeſte Voix?
Alors avec Achate, il marche vers Carthage;
Mais Venus, en marchant les couvre d'un Nuage,
D'un Air qu'elle épaiſſit par un ſecret pouvoir,
Afin que voyant tout, nul ne les puiſſe voir:
Et s'envole ſoudain la mere des Délices,
Rappellée à Paphos par mille Sacrifices;
Dans ce Temple, où toûjours quelque Amant irrité
Accuſe dans ſes Vœux quelque jeune Beauté.
Guidé par le Sentier, le Troyen s'achemine;
Et bien-tôt ſur ſa route il trouve une Coline,
Qui commande la Ville, & découvre à ſes yeux
Du Temple, & du Palais le faiſte audacieux.
Il void les hauts Ramparts s'élever dans les Nuës,
Il arrive à la porte, entend le bruit des Ruës,
Et contemple attentif ces magnifiques Toicts,
De mal-heureux Peſcheurs Cabanes autrefois.
Ardent à ſon labeur, le Tyrien s'empreſſe;
Les uns tracent les Murs; hauſſent la Fortereſſe;
Les autres ſur les Loix affermiſſant l'Etat,
Des plus ſages Vieillards compoſent un Senat;
D'autres creuſent le Port, chacun choiſit ſa place,
Et par le Soc tranchant s'en fait marquer l'eſpace:

En tous lieux retentit pour l'Ouvrage nouveau,
Ou la mordante ſcie, ou le peſant marteau:
Là ſe fonde un theatre, icy roule avec peine
La ſuperbe colomne, ornement de la ſcene.
Des abeilles on penſe admirer le travail;
Quand des fleurs du Printemps pillant le riche émail,
Les unes font la cire, aux ruches la ſuſpendent;
Les autres au dedans le doux nectar étendent;
Celle-cy vole aux champs; une autre à ſon retour
La décharge du faix, & s'en charge à ſon tour;
Leur peuple eſt trop nombreux; on ſonne la trompette;
L'eſſaim avanturier cherche une autre retraitte;
Quelquefois tout décampe; & leurs fiers bataillons
Preſentent le combat aux pareſſeux freſlons;
Jamais d'oiſiveté dans leur petit empire.
Heureux, quiconque ainſi ſes ouvrages admire,
S'écrie Enée alors, contemplant ces palais:
Il marche cependant dans le nuage épais,
Il avance, il approche, & luy-meſme s'étonne,
Que meſlé dans la foule, il n'eſt vû de perſonne.
Au centre de la ville eſtoit un bois plaiſant:
Ces peuples Tyriens dans la terre creuſant,
Soudain que ſur ces bords les jetta la tempeſte,
D'un cheval belliqueux y trouverent la Teſte;

Pour preſage aſſeuré d'un peuple courageux,
Comme l'avoit promis un Oracle fameux.
A Junon dans ce bois Didon fondoit un temple;
Avec étonnement le Troyen le contemple:
Par vingt degrez de bronze aux portes il parvient;
Les portes font gronder l'airain qui les ſoûtient.
Là ſa douleur ſe calme, & là ſon cœur commence
A ſe laiſſer flatter d'une douce eſperance:
Car pendant qu'en ce temple il promene ſes yeux
Sur la riche matiere, ou ſur l'art curieux,
Il void peintes par ordre autour de ſes murailles,
Du fameux Ilion les ſanglantes batailles.
Des Atrides il void le couple belliqueux,
Achille encor plus brave & plus terrible qu'eux;
Il void le vieux Priam; & ſaiſi de triſteſſe,
A ſon fidele Achate, en ces mots il s'adreſſe.
Quel climat aujourd'huy n'eſt plein de nos travaux?
Juſqu'en ces bords lointains on a pleuré nos maux;
On y priſe l'honneur, eſperons, & peut-eſtre
Le bruit de tant d'exploits nous y fera connoître.
Sur ces divers tableaux, ſources de ſes douleurs,
Il arreſte ſes yeux humides de ſes pleurs.
Dans le premier qui s'offre, il void les Grecs en fuïte;
La jeuneſſe Troyenne eſt aſpre à leur pourſuite:

Dans cet autre, à ſon tour le Phrygien s'enfuit ;
Juſqu'aux portes de Troye Achille le pourſuit.
Non loin, campe Rhœſus le jeune Roy de Thrace,
Qui de ſecourir Troye, avoit conceu l'audace :
On void dans ce tableau ſon ſort infortuné ;
On y void Diomede au maſſacre acharné,
Et les fameux courſiers enlevez de leur tente,
Avant qu'ils euſſent bû l'eau fatale du Xante.
Là tranſpercé d'un dard, Troïle deſarmé,
Fuit devant ſon vainqueur de colere enflâmé ;
Renverſé de ſon char, enfant trop imbecille,
Pour oſer faire teſte au redoutable Achille,
On le void emporté de ſes chevaux fougueux ;
Par terre, & dans ſon ſang traînent ſes blonds cheveux ;
D'une main toutefois il ſerre encor les reſnes :
Le Dard marque apres luy ſa fuite ſur les plaines.
Là ſemble faire ouïr au temple de Pallas,
Ses vœux entre-coupez de funeſtes helas
Des Dames d'Ilion la troupe effarouchée :
Pallas void leur miſere, & n'en eſt point touchée.
Achille autour des murs, trois fois traînant Hector,
De ſon corps le cruel trafique au prix de l'or :
Enée, à cet objet ſent redoubler ſes larmes,
Quand d'un amy ſi cher il reconnoît les armes,

Et void le vieux Priam tendre ſa foible main
Au funeſte preſent du vainqueur inhumain.
Luy-meſme il s'apperçoit meſlé dans ces batailles;
Il void du noir Memnon les triſtes funerailles:
Il void Pentheſilée au courage boüillant:
Fille, elle oſe attaquer des Grecs le plus vaillant!
Sa targe par le haut en croiſſant eſt coupée;
D'une ceinture d'or, pend ſa brillante épée.
Tandis que ce Heros remply d'étonnement,
Sur ces divers objets s'attache fixement;
Des plus rares beautez, & des Reines l'exemple,
Avec toute ſa cour Didon vient dans ce temple.
Telle qu'aux bords d'un fleuve, au plus profond d'un bois,
Le dos encor chargé de ſon riche carquois,
Diane efface au bal l'élite des Dryades,
Et ſurpaſſe l'éclat des blondes Oreades;
Rien n'égale ſon air, ſon port, & ſa beauté;
Latone ſent ſon cœur d'aiſe tout tranſporté.
Telle, & plus fiere encor la Reine de Carthage
Voyoit fleurir ſon regne, & croître ſon ouvrage.
Sur un thrône élevé ſous un ſuperbe dais,
Où ſa garde alentour ſerre ſes rangs épais,
Au milieu de ce temple, elle prend ſa ſeance,
Pour donner à ſon peuple une libre audiance.

Elle impoſoit des loix, regloit tout juſtement,
Promte à la recompenſe, & lente au châtiment,
Diviſoit le travail, égaloit l'avantage,
Ou par le ſort aveugle en faiſoit le partage:
Quand Enée apperçoit la fleur de ſes Troyens,
Dans le nombreux concours des peuples Tyriens;
Il reconnoît Anthée, & Sergeſte, & Cloanthe,
Ses Chefs n'aguere épars par l'horrible tourmente.
Achate à cet objet rappelle ſes eſprits,
Et de crainte & de joye également ſurpris,
Impatient de voir quelle eſt leur avanture,
Il brûle de ſortir de la nuée obſcure:
Car il void aprés eux redoubler la rumeur,
Il entend juſqu'au ciel retentir la clameur.
Mais il eſt retenu par le prudent Enée,
Qui veut preſter l'oreille au ſage Ilionée:
Ce vieux Chef ſe proſterne, & parle au nom de tous;
D'un ton grave il s'exprime, & d'un air noble & doux.
Reine qui tiens ſoûmis à ton ſceptre équitable,
Dans ta ville naiſſante, un peuple formidable;
De malheureux Troyens par les vents agitez,
Implorent à tes pieds tes divines bontez:
Accorde une retraitte à nos troupes errantes,
Et ſauve nos vaiſſeaux des flâmes devorantes.

Portons-nous dans les yeux l'audace, ou la fureur?
Pouvons-nous fugitifs inſpirer la terreur?
Contraints d'abandonner nôtre chere patrie,
Nous cherchions par les mers l'ancienne Heſperie,
Italie eſt le nom, qu'elle tient aujourd'huy
D'un Heros autrefois ſa gloire & ſon appuy.
Quand pour ſigne aſſeuré d'une horrible tempeſte,
L'orageux Orion, des flots leve la teſte:
Soudain l'onde s'émeut, & nos pâles nochers,
Sont jettez ſur les bancs, pouſſez ſur les rochers.
D'une flote nombreuſe apres ce grand orage,
Quelques vaiſſeaux à peine abordent ce rivage;
Que ton peuple ennemy de l'hoſpitalité
Nous refuſe l'azile, & le port ſouhaité:
Rebutez de la mer, il nous deffend la terre;
Nous demandons la paix, il nous livre la guerre.
Si l'on mépriſe icy le pouvoir des humains,
Pour punir les forfaits, les grands Dieux ont des mains.
Au nom de nôtre Roy, le genereux Enée
(Si toutefois des vents la rage forcenée
Dans les ondes n'a point ſon ſort precipité)
Au nom de ce Monarque illuſtre en pieté,
Fameux par ſa valeur, fameux par ſa juſtice,
Reine, plains nos malheurs, & deviens nous propice.

Aceſte, digne ſang des monarques Troyens,
Regne encore avec gloire aux bords Siciliens.
Permets-nous d'équiper noſtre flote briſée;
Souffre que rejoignant ſa force diviſée,
Guidez par noſtre Roy ſous de meilleurs deſtins,
Nous arrivions enfin aux rivages Latins:
Ou ſi nous conſervons une eſperance vaine
D'eſtre encor commandez par ce grand Capitaine;
Que du moins implorant Aceſte ce bon Roy,
Nous puiſſions pour jamais nous ranger ſous ſa loy.
C'eſt ainſi que parla le ſage Ilionée:
Il s'éleve un bruit ſourd, & ſa troupe étonnée
Fremit en attendant l'effet de ſes propos:
Didon baiſſe la veuë, & répond en ces mots.
Calmez ces vains ſoucis, & banniſſez la crainte;
A ces dures rigueurs, Troyens, je ſuis contrainte,
De mon regne naiſſant la foible authorité,
Fait veiller cette garde avec ſeverité.
Qui ne ſait d'Ilion la triſte deſtinée,
Qui ne ſait les vertus du valeureux Enée?
Icy luit comme ailleurs le clair flambeau du jour,
Et nous n'habitons point un barbare ſejour.
Soit que tous vos projets ſe bornent en Sicile;
Soit que vous aſpiriez au rivage fertile

Renommé par Saturne, & ſon regne doré;
Mon ſecours eſt tout preſt, & vous eſt aſſeuré.
Que ſi las de tenter ces fortunes diverſes,
Vous voulez dans ces lieux finir tant de traverſes;
Sortez de vos vaiſſeaux, magnanimes Troyens,
Partagez mes faveurs avec mes Tyriens:
Et plût au juſte Ciel que vôtre vaillant Prince,
Pouſſé du meſme vent, abordaſt ma province.
Je veux pour le chercher, qu'on courre tous les ports,
Les rochers, les foreſts de ces Libyques bords.
Le valeureux Achate, & ſon illuſtre Maître,
Animez par ces mots, ſont tentez de paroître:
Achate le premier l'en ſollicite ainſi:
Vaillant fils de Venus, qui nous retarde icy?
La Fortune nous rit, nous flatte, & nous ſeconde;
Nos amis ſont ſauvez de la fureur de l'onde;
Tous nos vaiſſeaux au port, hors la nef qu'à nos yeux
Abyſma ſous les flots l'Aquilon furieux:
Tout répond aux diſcours de ta divine Mere.
A peine il a parlé, que devenant plus claire
La nuë en l'air s'écoule, & fait paroître au jour
Le Troyen digne fils de la mere d'Amour.
Il paroît tel qu'un Dieu: La charmante Deeſſe
Luy preſte l'immortelle & celeſte jeuneſſe;

L'or

L'or de ſes blonds cheveux, un teint vif & vermeil,
Et le feu de ſes yeux plus clair que le ſoleil.
Ainſi de l'Artiſan la main ſouple & ſavante,
Ajoûte un nouveau luſtre à l'yvoire luiſante :
Ainſi reluit le marbre, ou l'argent façonné,
Quand d'un or éclatant il eſt environné.
Son aſpect imprevû rend ſa troupe étonnée.
Troyens, s'écria-il, reconnoiſſez Enée,
Vôtre Prince vainqueur de la rage des flots.
Se tournant vers la Reine, il pourſuit en ces mots.
Reine, qui par pitié de nos longues miſeres,
Accordes un aſile à nos Dieux tutelaires,
Et ne dédaignes point ces reſtes mal-heureux
De la fureur des Grecs, & des vents orageux ;
Bannis de toutes parts, pouvons-nous eſtre dignes
De ces rares bien-faits, de ces faveurs inſignes ?
Les Dieux (s'ils ſont touchez de la ſainte équité,
D'un cœur pur & ſincere, & de la pieté)
Les Dieux reconnoîtront cette bonté divine.
Heureux l'illuſtre autheur de ta noble origine !
Tant qu'au vaſte Ocean les fleuves couleront ;
Tant qu'aux voutes des cieux les aſtres brilleront ;
En quelque region que mon deſtin m'appelle,
J'y rendray ta loüange, & ta gloire immortelle.

Ayant finy ces mots d'un air noble & hautain ;
Au ſage Ilionée il preſente la main,
Il embraſſe Sergeſte, & Gyas, & Cloanthe,
Et les plus ſignalez de leur troupe vaillante.
Ces guerriers à leur Roy s'offrent avec reſpect ;
Didon paroît ſurpriſe à ce premier aſpect ;
L'avanture l'étonne, elle en revient à peine :
En ces termes enfin s'exprime cette Reine.
Invincible Troyen, illuſtre ſang des Dieux,
Quel étrange deſtin te pourſuit en tous lieux ?
C'eſt donc toy qu'enfanta la Reine de Cythere
Abandonnant le ciel pour Anchiſe ton pere,
Lors que le Simoïs vid leurs tendres amours ?
De moy je me ſouviens qu'implorant le ſecours
Du triomphant Belus, d'où vient mon origine,
Teucer vint à Sidon, banny de Salamine.
Belus ravageoit Chypre, & luy donnoit la loy ;
Au ſeul nom de Belus, l'iſle trembloit d'effroy :
Dés ce temps m'eſt connu le fameux nom d'Enée,
Et de vos grands Heros l'illuſtre deſtinée.
Teucer, quoy qu'ennemy, l'élevoit juſqu'aux cieux,
Et ſe vantoit d'avoir vos grands Rois pour ayeux.
Vivez donc, ô Troyens, vivez en aſſeurance ;
Comme vous des deſtins je connois l'inconſtance :

Mes malheurs m'ont appris, qu'un eſprit genereux
Doit ſe montrer ſenſible au ſort des mal-heureux.
Elle ordonne, à ces mots, qu'on offre la victime;
Conduit à ſon palais ſon hôte magnanime:
Cependant pour les ſiens elle envoye aux vaiſſeaux
Cent bœufs, & cent brebis, & leurs tendres agneaux,
Et du divin Bacchus le preſent, & la joye.
Par tout dans ſa ſplendeur le luxe ſe déploye;
Ce ne ſont au palais que feſtins, que concerts,
Qu'habits riches d'étoffe, & d'ouvrages divers;
Les vaſes precieux éclatent ſur les tables;
Et d'un ſavant burin les traits inimitables
Y font lire ſur l'or les antiques ayeux,
Et de la nation les exploits glorieux.
Enée envoye Achate à ſon aimable Aſcagne
(Car l'amour paternel en tous lieux l'accompagne)
Pour l'inſtruire de tout, pour luy faire ſavoir
L'impatient deſir qu'a Didon de le voir.
Il commande ſur tout, qu'auſſi-tôt il envoye
Les plus riches preſens ſauvez des feux de Troye,
La couronne, le ſceptre, & le royal atour
Dont brilloit Ilione au grand & triſte jour,
Que l'aſſervit Hymen aux loix d'un Prince avare;
Le voile magnifique, & la riche Simarre,

De la charmante Hélene ornement precieux,
Quand de tous les Troyens elle ébloüit les yeux;
Ce jour pour eux fatal qu'elle entra dans Pergame,
Y traînant apres elle, & le fer, & la flâme.
Achate vers la flote avançoit à grands pas:
Venus, qui n'a pas moins de ruſes, que d'appas,
Meditoit cependant un étrange artifice.
Sachant de Cupidon l'adreſſe & la malice,
Elle crût qu'aiſement l'Enfant maître des Dieux
Pourroit prendre d'Aſcagne & la taille & les yeux,
Imiter ſa parole, & ſon air, & ſa grace,
Porter ſans eſtre veu les preſens en ſa place,
Et penetrer Didon d'un violent amour.
Car mille ſoins divers la troublent nuit & jour:
Elle connoît Junon, & redoute ſa haine,
Le Tyrien menteur, & la Cour incertaine.
Donc au Tyran des cœurs elle s'adreſſe ainſi.
Mon fils, ma ſeule force, & mon plus cher ſouci,
Dont les traits plus puiſſans que les traits du tonnerre,
Sont redoutez du Roy du ciel & de la terre;
Ta Mere, mon Enfant, t'implore en ſes mal-heurs;
Tu ſais combien Junon m'a fait verſer de pleurs.
De rivage en rivage elle pourſuit ton frere;
Toy-meſme je t'ay veu pleurer de ma miſere.

Il reçoit à Carthage un traitement plus doux ;
Mais l'altiere Junon le voit d'un œil jaloux.
Et je crains que bien-tôt ſon implacable rage
Ne change ce doux calme en un cruel orage.
Par ruſes prevenons ce fatal changement ;
Dans le cœur de Didon tu peux en un moment
Allumer pour ton frere une flâme inſenſée ;
Un amour ſans remede : & voicy ma penſée.
Aſcagne en ſes vaiſſeaux fait l'élite des dons
Sauvez des feux de Troye, & des gouffres profonds :
Il va trouver Didon par l'ordre de ſon pere,
Je le veux tranſporter au ſommet de Cythere ;
Ou dans l'heureuſe Chypre entre les verds pavots
Le tenir aſſoupy d'un paiſible repos.
Sois pendant une nuit à cet enfant ſemblable ;
Et quand parmy le luxe & les jeux de la table,
Didon en ſes tranſports te prenant en ſes bras,
Te donnera pour luy cent baiſers pleins d'appas ;
Fais couler dans ſon cœur le poiſon agreable,
Et l'inviſible feu qui te rend redoutable.

Amour deſcend du ciel, & cachant aux regards,
Son arc, & ſon flambeau, ſes aîles, & ſes dards ;
Il prend du jeune Aſcagne, & l'air & le viſage :
Tandis qu'aux monts de Chypre en un plaiſant bocage

De myrthes amoureux, & d'odorans jaſmins,
Venus porte l'enfant ſi chery des Deſtins.
Sa teſte doucement eſt ſur elle panchée,
Des pavots du Sommeil ſa paupiere eſt touchée.
Déja chargé des dons, le trompeur Cupidon
Marchoit avec Achate au palais de Didon.
Il vient, & ſous le dais d'un ouvrage admirable,
La Reine prend ſa place au milieu de la table;
Auprés d'elle eſt Enée, & ſur les plus beaux lits,
Par ordre ſes Troyens ſont ſur la pourpre aſſis.
On apporte le pain dans les riches corbeilles;
Dans cent flacons divers vient la liqueur des treilles;
Cent vierges ont le ſoin des mets delicieux,
Et de nourrir le feu des domeſtiques Dieux;
Autant ſervent la table, autant de jeunes pages
Portent aux conviez les differends breuvages.
Sur des lits peints aſſiſe au deſſous des Troyens,
Brille au feſtin royal la fleur des Tyriens;
Tous admirent Enée, & ſa magnificence,
L'eſprit du feint Aſcagne, & ſon aimable enfance,
L'éclatante ſimarre, & le voile ſans prix;
Mais ſur tout, de Didon les beaux yeux ſont ſurpris:
Dévoüée au malheur de ſon deſtin funeſte,
Ses regards dans ſon cœur coulent l'ardente peſte.

Aprés avoir montré par mille embraſſemens
Des tendreſſes d'un fils tous les faux ſentimens;
Amour paſſe vers elle, & dans ſes bras s'enlace;
Elle le prend, le baiſe, & doucement l'embraſſe;
Malheureuſe qu'elle eſt, de ne connoître pas
Combien eſt dangereux ce Dieu remply d'appas
Sans ſe faire ſentir, preparant ſa Victoire,
Il efface Sichée, & ſa triſte memoire;
Et par Venus inſtruit, tâche de rallumer
Ce cœur devenu tiede au doux plaiſir d'aimer.
Sur la fin du repas, on s'anime à la table;
On vuide les flacons du nectar agreable;
La joye épand le bruit; & par diverſes fois
Le palais retentit d'un cry de mille voix.
Cent lampes du lambris animent la peinture,
Et l'artiſte travail de la lente ſculpture;
Des flambeaux redoublez la brillante clarté
Diſſipe de la nuit l'épaiſſe obſcurité.
La grande Reine alors ſelon l'antique uſage,
Prend la coupe, & l'emplit de l'excellent breuvage;
La coupe de Belus, ou maint ſaphir reluit,
Puis prononce ces mots, qui ſuſpendent le bruit.
Sois preſent, Roy des Dieux, & des hommes le pere,
Jupiter (car c'eſt toy qu'en tous lieux on revere

Pour autheur des ſaints droits de l'hoſpitalité)
Daigne rendre ce jour heureux par ta bonté
Aux illuſtres bannis de Sidon, & de Troye,
Et juſqu'à nos neveux en conſerve la joye :
Sois propice, Junon, nôtre ſupréme appuy ;
Et toy divin Bacchus, fatal au triſte ennuy;
Celebrez Tyriens un jour ſi remarquable.
Alors de la liqueur elle arroſe la table,
Fait l'eſſay de la coupe, & de la meſme main
La porte à Bitias, qui l'épuiſe ſoudain :
Il ſe plonge dans l'or ; & du meſme vin pleine
A ſon exemple autour la coupe ſe promene ;
Pendant que retentit la harpe d'Iopas,
Ce diſciple fameux de l'admirable Atlas.
Il chante ce qui fait la pluye & le tonnerre;
D'hommes & d'animaux ce qui peupla la terre ;
La Lune au teint changeant, & ſes declinaiſons,
La courſe du Soleil par les douze maiſons,
L'Arcture, & le lever des humides Hyades,
L'eſcharpe d'Orion, & l'Ourſe, & les Pleiades :
Pourquoy des nuits d'eſté ſi rapide eſt le cours ;
Pourquoy pendant l'hyver les ſoleils ſont ſi courts;
A ſon chant aplaudit la Troyenne jeuneſſe;
Le Tyrien en pouſſe un haut cry d'allegreſſe.

La

La Reine cependant boit le mortel poiſon,
Qui ſe prend par les yeux, & trouble la raiſon;
Paſſe en diſcours la nuit, en diverſes demandes,
Sur les troupes des Grecs; ſur les Troyennes bandes,
Sur Priam, ſur Hector, ſur ſes nobles travaux,
Sur le fier Diomede, & ſes vîtes chevaux,
Se fait dépeindre Achille, & ſe fait dire encore,
Quel fut ce vaillant fils tant pleuré par l'Aurore.
Ou plûtôt, luy dit-elle, invincible Heros,
Dés la ſource premiere entame ton propos:
Raconte moy des Grecs l'inſigne perfidie,
De la fin d'Ilion, l'affreuſe tragedie;
Ta courſe vagabonde, & tant de maux divers;
Car depuis que les vents t'agitent par les mers,
Et qu'on te void errer en des terres lointaines,
Pour la ſeptiéme fois l'Eſté dore nos plaines.

L'ENEÏDE DE VIRGILE.

LIVRE SECOND.

LA troupe fait ſilence, attentive au Heros ;
Il ſe leve, il ſoûpire, & commence en ces mots.

Que ton commandement, incomparable Reine,
Renouvelle en mon cœur une cruelle peine,
Au triſte ſouvenir des combats furieux,
Où j'eus ſi grande part aux exploits glorieux ;
Au funeſte penſer de la nuit effroyable,
Qui finit de Priam le regne lamentable.
Le plus cruel des Grecs racontant nos malheurs,
Peut-il leur refuſer des ſoûpirs & des pleurs ?

Déja du haut du ciel la nuit ſe precipite,
Et l'Aube qui s'approche, au doux ſommeil invite.
Mais puis qu'enfin tu veux apprendre mon deſtin;
Et ſavoir d'Ilion la deplorable fin, [moire,
Quelques pleurs, quelque horreur, qu'en coûte la me-
Reine, pour t'obeïr, j'en commence l'hiſtoire.
Aprés dix ans paſſez, aprés mille combats;
Les Grecs qui n'avoient pû mettre Pergame à bas,
De Minerve implorant la ſcience divine,
D'un énorme cheval conſtruiſent la machine:
Le travail monſtrueux s'accroît de jour en jour;
Et le bruit le publie un vœu pour leur retour.
De Chefs tirez au ſort un party plein d'audace
Se gliſſe ſourdement dans l'effroyable maſſe;
Remplit d'hommes armez, ſes flancs larges & creux;
Et de ſon vaſte enclos les antres tenebreux.
Non loin des murs Troyens, Tenede, iſle fameuſe,
Preſentoit de ſon port la richeſſe pompeuſe,
Tant qu'on vid de Priam les jours ſereins, & beaux;
Rade aujourd'huy deſerte, & mal ſeure aux vaiſſeaux.
Là ſe cachent les Grecs; & ſur les moites plaines
Nous croyons que le vent les remporte à Mycenes:
La joye avec ce bruit dans nos murs ſe répand;
Par les portes le peuple en foule s'échapant

Court dans le camp des Grecs, à la rive deserte:
L'un montre où de leur flote on vid la mer couverte;
L'autre où le fier Ajax plantoit ses pavillons;
Où le fils de Thetis perçoit nos bataillons.
Autour du don fatal de la chaste Deesse,
La foule curieuse & s'assemble & s'empresse:
Thimetés le premier, soit qu'il fût suborné,
Soit que le sort de Troye ainsi l'eût ordonné,
Voulant qu'on le reçoive, au peuple le propose:
Le party le plus sage à son avis s'oppose;
On soupçonne l'embûche, & le funeste don:
Capys veut qu'on l'embraze, il veut dans ce soupçon,
Ou le precipiter à l'instant dans les ondes,
Ou sonder de son flanc les cavernes profondes.
Le Vulgaire incertain mesme de son desir
Choisit mal, dans le trouble, ou ne sait que choisir:
Quand Laocon suivy d'une longue cohorte,
Accourt du haut donjon, s'écriant de la sorte.
Malheureux Citoyens, estes-vous insensez?
Croyant les Grecs partis, & nos malheurs passez,
Vous ne redoutez rien du redoutable Ulysse!
Pouvez-vous de ce vœu ne pas voir l'artifice?
Ou dans cette machine est le Grec enfermé;
Ou pour battre nos murs ce grand corps est formé;

Pour commander nos tours, pour fondre sur Pergame:
Craignez, quoy qu'il en soit, quelque subtile trame;
Défiez-vous, Troyens, du Grec, & de ses vœux:
Toûjours des ennemis les dons sont dangereux.
Ayant finy ces mots, sur ses pieds il se dresse,
Et fait voler son dard d'une extréme vîtesse;
Le dard choque la masse, elle en tremble, en gemit;
Et le Grec au dedans d'épouvente fremit.
Que si le sort cruel n'eust aveuglé nos ames,
La masse étoit livrée aux devorantes flâmes;
Ilion fleuriroit, & verroit jusqu'aux cieux
S'élever de ses tours le faîte audacieux.
Soudain quelques Pasteurs des cápagnes prochaines,
Presentent à Priam un Grec chargé de chaînes;
La jeunesse à l'entour pousse en l'air de hauts cris,
Et le peuple à l'envy s'en jouë avec mépris.
De son gré le trompeur par une audace extréme,
Pour livrer Troye aux Grecs, s'étoit livré luy-mesme;
Resolu de nous perdre, ou d'endurer la mort,
Il voyoit d'un mesme œil, & l'un, & l'autre sort.
Ecoutez des Gregeois l'artifice funeste;
Par le crime d'un seul, jugez de tout le reste.
Car jettant sur ses fers ses languissans regards,
Des escadrons Troyens enclos de toutes parts,

Quelle terre, dit-il, quelle mer ſi lointaine
Me peut ſervir d'aſile, & terminer ma peine;
Si pourſuivy des Grecs, il ne m'eſt pas permis
D'eſperer mon ſalut parmy leurs ennemis?
Aux larmes qu'il répand, à ce triſte langage,
La douleur attendrit l'ame la plus ſauvage;
On le flate, on le prie, on veut ſavoir de luy
Sa race, & le ſujet de ce cuiſant ennuy.
Le traître de ſon front ſemble bannir la crainte,
Et trame par ces mots ſa deteſtable feinte.
Je ne celeray point, Monarque genereux,
Qu'en Grece me fit naître un deſtin rigoureux;
Car ſi ce fier deſtin rend Sinon miſerable,
Il ne l'a point rendu ny menteur, ny coupable.
Sans doute Palamede eſt connu dans ces lieux,
Par ſon illuſtre ſang, par ſes faits glorieux;
(Son noble & triſte ſort remplit toute la terre)
Seul entre tous les Grecs, il condamna la guerre:
Et vous ſavez qu'Uliſſe envieux de ſes faits,
Fit mourir avec luy le deſir de la paix;
Par fraude contre luy des Grecs tourna les armes;
Et que ſa mort depuis leur coûta tant de larmes.
Parent de ce grand Roy, quoy que je fuſſe né,
Heritier du malheur d'un pere infortuné,

Dés mes plus tendres ans je ſuivis ſa fortune,
Que la guerre & la paix me rendirent commune;
Tandis qu'on vid ſon regne heureux & floriſſant,
En richeſſe, en grandeur mes jours alloient croiſſant:
Mais quand la cruautê de la perfide Envie
Eſteignit la ſplendeur d'une ſi belle vie;
La clarté de mes jours éclipſée avec luy,
S'eſt changée en l'horreur d'un tenebreux ennuy:
D'un innocent amy déplorant la diſgrace,
Je traînois dans les pleurs ma vie obſcure & baſſe;
Helas! comment ſe taire en un ſi triſte eſtat?
Je juray de punir l'auteur de l'attentat;
Que dans Argos un jour j'en ferois la vengeance.
Ce mot à tant de haine a donné la naiſſance:
Dés lors il me tendit mille pieges ſecrets,
Me fit mille ennemis, me noircit de forfaits;
Tant qu'enfin ſecondé par Calchas ſon complice....
Mais grand Roy, que t'importe un ſi noir artifice?
La Grece toute entiere eſt coupable envers toy,
Et que te reſte-t'il qu'à te vanger de moy?
Uliſſe veut ma mort, & d'un trait homicide,
Tu te peux acquerir, & l'un & l'autre Atride.
Par le refus accort de ſe mieux expliquer,
D'un deſir curieux chacun ſe ſent picquer,

Pour ſavoir ce grand crime, on le preſſe, on l'exhorte:
Il tremble, le perfide, & pourſuit de la ſorte.
Rebuté de la guerre, aprés cent vains efforts,
Le Grec tenta ſouvent d'abandonner ces bords;
(Pleuſt aux Dieux qu'il l'euſt fait) mais quoy qu'on deli-
Tantôt l'orage affreux, tantôt le vent contraire, [bere,
(Sur tout depuis qu'on vid pour ce retour fatal
Croiſtre à l'égal des monts ce monſtrueux cheval)
Toûjours à leur deſir apporte quelque obſtacle.
On reſout d'envoyer Euripile à l'Oracle;
Il conſulte le Dieu qu'on adore en Delos;
Et revient de ſon temple avec ces triſtes mots.

Par le ſang d'une Vierge offert en ſacrifice,
L'armée à ſon départ rendit le Ciel propice;
Qu'un autre ſacrifice aſſeure ſon retour;
Et que le ſang d'un Grec ſoit offert à ſon tour.

Cette effroyable voix dans le camp répanduë,
Glace & tranſit les cœurs de l'armée éperduë:
Quel eſt, dit-on, celuy que demande le ſort?
A qui, grand Apollon, deſtines-tu la mort?
Ulyſſe ſe preſente, & dans ce grand tumulte,
Il dit, que c'eſt Calchas qu'il faut que l'on conſulte;
Que le vouloir des Dieux n'eſt ſeu que de Calchas.
Dans ce lâche complot j'apperçoy mon trépas:

Sur

Sur moy déja chacun jette un regard funeſte,
Et lit dans ce propos leur crime manifeſte.
Calchas dix jours entiers refuſe de parler,
Semblant plaindre celuy que l'on doit immoler:
Enfin, comme forcé par les clameurs d'Ulyſſe,
Il me nomme, il me livre au ſanglant ſacrifice;
Et châcun y conſent, ravy de voir ſur moy
Tomber le coup fatal qu'il redoutoit pour ſoy.
Bien-tôt arrivoit l'heure à ma mort deſtinée,
Déja des ſaints bandeaux ma teſte étoit ornée,
On prepare l'autel, & les vaſes ſacrez:
J'ay füy, je l'avouë, aux coûteaux acerez:
Pendant l'obſcure nuit dans un marais humide,
J'ay dérobé ma vie à l'autel homicide;
Demeurant plein d'effroy caché dans les roſeaux,
Tandis que l'Aquilon emportoit leurs vaiſſeaux;
Si tel eſt leur deſſein; car c'eſt ce que j'ignore.
Helas! quoy qu'il en ſoit, ô ſoin qui me devore!
Je ne reverray plus ny mes fertiles champs,
Ny mon Pere ſi cher, ny vous mes chers Enfans;
Et peut-eſtre choiſis pour nouvelle victime,
De ma fuite honteuſe ils porteront le crime.
Donc par les Dieux du Ciel, par leurs ſacrez autels,
Et par la ſainte foy, s'il en reſte aux mortels,

O grand Roy, prens pitié de mon ſort déplorable;
Et ſauve l'innocent des peines du coupable.
Nous luy donnons la vie, attendris de ſes pleurs;
Meſme le vieux Priam ſenſible à ſes malheurs,
Luy fait ôter ſes fers, le plaint, & le careſſe;
Et daigne par ces mots conſoler ſa triſteſſe.
Qui que tu ſois, oublie & la Grece, & les tiens;
Et par la verité, gagne-toy les Troyens:
Dy-moy donc, quel deſſein forma cette machine?
Eſt-ce un vœu pour Argos, ou pour nôtre ruine?
Alors le Grec ſavant dans l'art des impoſteurs
Soûpire, & léve au Ciel ſes yeux moüillez de pleurs,
Et ſes mains de leurs fers à peine délivrées;
Vous, dit-il, clairs flambeaux des voutes azurées,
Vous barbares autels pour ma mort apprêtez,
Et vous tranchans coûteaux par ma fuite évitez,
O vous ſacrez bandeaux dont fut ma teſte ornée
Des Dieux, ou de Calchas victime infortunée,
Je vous prens à témoin, qu'il doit m'eſtre permis
De regarder les Grecs comme mes ennemis:
Que je puis reveler leurs plus ſecrets myſteres,
Et violer du ſang les loix les plus auſteres;
Si je t'oblige, ô Troye, à me garder ta foy,
Si je puis te ſauvant, me ſauver avec toy.

Donc, ô ſage Monarque, apprens leur impoſture;
Et de ces grands ſecrets perce la nuit obſcure.
Dans les graves conſeils, dans les ſanglans combats,
La Grece n'eſpera qu'en l'aide de Pallas:
Mais depuis que l'impie & cruel Diomede,
Qu'Uliſſe à qui toûjours la trahiſon ſuccede,
Profanerent ſon temple, & d'un glaive mortel
En meurtrirent la garde au pied de ſon autel;
Qu'ils oſerent porter ſur ſa ſainte effigie
Leur ſacrilege main, de ſang toute rougie;
Autant que ſa faveur ſe declaroit pour nous,
Autant nous fit ce rapt éprouver ſon couroux.
Dés lors l'eſpoir des Grecs eſt reduit en fumée;
En mille vains projets leur force eſt conſumée;
Et ce couroux ardent ſi contraire à nos vœux,
Ne ſe découvre point par des ſignes douteux.
A peine dans le camp cette idole on revere,
Que par tout en découle une ſueur amere;
Qu'en ſes yeux étincelle un éclair ſurprenant;
Et que ſans nul effort (ô ſpectacle étonnant!)
Son Egide en ſes mains par trois fois agitée,
Fait trembler à l'entour la foule épouventée.
Qu'on parte, dit Calchas, & qu'on fende les flots;
Pergame eſt invincible, à moins que dans Argos

L'armée avec reſpect ne tranſporte l'image;
Et la rapporte au camp ſous un meilleur preſage.
Donc s'ils donnent la voile aux bruyans Aquilons;
Bien-tôt remeſurant les humides ſillons,
Avecque tous leurs Dieux, ayant quitté Mycenes,
D'eſcadrons plus épais ils couvriront ces plaines:
Telle eſt, leur dit Calchas; la promeſſe des Dieux.
Cependant ſur le point d'abandonner ces lieux,
Pour appaiſer Minerve, & reparer le crime,
Il a fait élever cette maſſe ſublime;
Aux monts l'a faite égale, afin que ſa grandeur
De la plus haute porte excedant la hauteur,
Le Phrygien ne pût par ce vœu tutelaire
De la Vierge irritée appaiſer la colere.
Car ſi vous profanez les preſens de Pallas
(Mais détourne le Ciel ce mal de vos Eſtats)
Un deſaſtre inoüy menace voſtre ville;
Au lieu que ſi par art l'ayant rendu mobile,
Le monſtrueux cheval peut monter vos ramparts;
On verra ſur leurs tours floter vos étendars;
Et le Xanthe enrichy des dépoüilles Argives
Vainqueur en étaler la pompe ſur ſes rives.
Ainſi par un trompeur nous fûmes ſurmontez:
Ceux que mille vaiſſeaux, & deux fois cinq eſtez,

Ceux qu'Achille ne pût ſurmonter par les armes;
Sinon les a vaincus par de perfides larmes:
Mais ſi par l'impoſteur les Troyens ſont ſurpris;
Un prodige effroyable aveugle leurs eſprits.
Laocon, que le ſort fit Prêtre de Neptune
Immoloit un taureau ſur le haut de la Dune,
Quand deux affreux ſerpens, (je ſens fremir mon cœur,
Et le ſeul ſouvenir me donne de l'horreur)
Quand d'un cours meſuré, cette engeance reptile
Abandonne Tenede, avance vers la ville,
Sur la mer applanie à l'envy déployant
Les tortueux replis de leur corps ondoyant;
Ils portent au deſſus de la plaine mouvante
Leur col enflé d'orgueil, leur creſte rougiſſante;
En cercles bigarrez courbent leur vaſte dos;
Le reſte traîne aprés ſur la face des flots:
Leurs rapides élans, & leur énorme queuë
Font écumer leur trace, & bruire l'onde bleuë.
Ils paſſent ſur la terre. A ce funeſte abord
De toutes parts s'épand la frayeur de la mort,
Leurs yeux jettent la flâme, & leurs langues ſiflantes
Léchent les ſales bords de leurs gueules béantes;
Tout fuit ſur le rivage, & pâlit de terreur:
Mais Laocon eſt ſeul l'objet de leur fureur;

Ils attaquent d'abord ſes deux enfans aimables ;
Couvrent ces petits corps de leurs plis effroyables,
S'entortillent autour, mordent ces tendres chairs,
Dont le ſang coule épais dans leurs goſiers ouverts.
Le Pere armé de traits accourt tremblant, & bleſme;
De leurs terribles nœuds ils l'étreignent luy-meſme;
Déja de deux grands tours ils le tiennent preſſé,
Et d'un double colier d'écailles heriſſé ;
Ils s'élancent encore au deſſus de ſa teſte,
Et dreſſent dans les airs leur formidable creſte.
Ses mains font mille efforts pour arracher ces nœuds;
Le ſang, & le venin coulent ſur ſes cheveux ;
Il perce de ſes cris la voute étincelante,
Et mugit ſous l'effort de ſa douleur preſſante,
Comme le fier taureau qui s'enfuit de l'autel,
Où ſon front mal frappé, gauchit au coup mortel.
Les deux Dragons vangeurs, d'une fuite hâtée,
Gagnent le temple ſaint de Minerve irritée,
Se cachent à ſes pieds ſous ſon large pavois ;
Et la terreur répand une confuſe voix,
Qui parle aux cœurs tranſis, & vivement exprime,
Que Minerve a puny Laocon de ſon crime:
Que ſon dard ſacrilege avoit bien merité,
Cet affreux châtiment de ſon impieté :

Qu'au Temple de Pallas, pour fléchir la Deeſſe,
Il faut, il faut traîner l'offrande de la Grece.
Tout cede à cet avis. Alors comme inſenſez,
Nous renverſons nos murs, nous comblons nos foſſez:
Au large col du monſtre on attache un gros cable;
Sur les rouleaux gliſſans, par un art deteſtable,
Nous faiſons avancer le monſtrueux cheval;
Chacun veut avoir part à l'ouvrage fatal.
La funeſte machine entre dans nos murailles,
Avec les bataillons cachez dans ſes entrailles.
Heureux qui peut toucher le cable de ſes mains!
Et dançant à l'entour, chantant des Hymnes ſaints
De vierges & d'enfans une nombreuſe file
Va ſuivant ce grand corps juſqu'au cœur de la ville;
Où d'un air menaçant, ſon front audacieux
Semble nous inſulter, & défier nos Dieux.
O ſuperbe Ilion, ma celebre patrie,
O demeure autrefois des plus grands Dieux cherie!
La maſſe par trois fois ſur nos murs s'arreſta;
Un bruit d'armes trois fois dans ſon ventre éclata;
Mais le deſtin rendoit nos ames inſenſées;
Une aveugle fureur occupoit nos penſées;
Caſſandre ne prédit que malheurs, que trépas;
Mais le couroux d'un Dieu fait qu'on ne la croit pas.

On court aux ſaints autels, de fleurs chargeant ſa teſte ;
Et nôtre dernier jour, nous ſemble un jour de feſte.
Cependant le ciel tourne, & la nuit ſort des flots,
Elle enſevelit Troye en un profond repos,
Couvrant, & terre, & ciel de ſon grand voile ſombre,
Et la fraude des Grecs, que favoriſe l'ombre.
Leur flote au gré des vents fendoit les flots chenus,
Et paſſoit de Tenede aux rivages connus
Par le ſilence amy de la Lune inégale :
Au ſignal qui s'allume en la poupe royale,
Le perfide Sinon, que nôtre injuſte ſort
Nous fit pour nôtre perte, arracher à la mort,
Preſente aux Grecs cachez dans la ſombre clôture,
De l'énorme cheval la ſecrette ouverture.
L'épouventable maſſe enfante un camp nombreux ;
Ils deſcendent un cable, & de ces antres creux,
Ulyſſe le trompeur, & Stenele, & Tyſandre,
Semblent plûtôt tomber, qu'ils ne ſemblent deſcendre.
Avec la meſme ardeur ſe precipite à bas,
Athamas, Machaon, & Pyrrhus, & Thoas,
Menelas, dont l'affront cauſa nôtre ruïne,
Et le ſubtil Epée auteur de la machine.
Dans le ſomme, & le vin Ilion ſuffoqué
Eſt emporté par eux, auſſi-tôt qu'attaqué :

Ils

Ils massacrent la Garde, & maîtres de nos portes
Y joignent triomphants leurs nombreuses cohortes.
Au point que le Sommeil, ce doux present des Dieux,
Sous ses premiers pavots appesantit les yeux;
Je songeois voir Hector, tel qu'au tour de sa ville
Nous le vîmes traîné par l'inhumain Achille;
Les pieds indignement à son char attachez,
Et comme tout son corps de poussiere tachez:
O grands Dieux, qu'à luy-mesme il étoit peu semblable!
Il n'étoit point alors cet Hector redoutable,
Qui dispersoit les Grecs comme un loup les troupeaux;
Quand il porta le feu jusques dans leurs vaisseaux:
Ou qui chargé d'honneur revint de la meslée
Brillant sous le harnois du grand fils de Pelée.
Ses yeux fondoient en pleurs, sa barbe & ses cheveux
Estoient colez de sang, & le rendoient affreux:
Il étoit tout percé des coups, qu'en cent batailles
Il receut plein de gloire au pied de nos murailles;
Mesmes il me sembloit que par ces tristes mots,
J'abordois l'œil en pleurs ce valeureux Heros:
O lumiere de Troye, & sa ferme esperance,
Quels obstacles ont pû luy ravir ta vaillance?
D'où viens-tu, des Troyens si long-temps souhaité?
Aprés tous les malheurs de ta triste cité,

Viens-tu nous consoler de tant de funerailles ?
Qui pût de tant de coups déchirer tes entrailles;
Et qui trouble ton front autrefois si serein?
Pour réponse, il arrache un soûpir de son sein.
Fuy Prince, me dit-il, sauve toy de la flâme,
Et du Grec insolent, qui desole Pergame:
Maître de nos ramparts il contemple ses feux,
Renverser de nos tours le sommet orgueilleux.
Si le bras d'un mortel avoit pû les deffendre,
C'étoit le bras d'Hector, qui pouvoit l'entreprendre.
Quitte envers ta Patrie, & quitte envers ton Roy,
Ne songe qu'à nos Dieux, qui n'esperent qu'en toy;
Prens-les pour compagnons des courses vagabondes,
Qui doivent si longtemps t'agiter sur les ondes;
Qu'ils trouvent un azile en ces fameux ramparts,
Que tu leur dois fonder aprés tant de hazards.
Il dit, & de ses mains soudain il me presente
De la grande Vesta la Deïté puissante,
Ses bandeaux, & le feu sans cesse conservé,
Qu'au plus secret du temple il avoit enlevé.
Cependant on entend les cris épouventables,
Que confond la douleur de tant de miserables;
Jusqu'au lieu reculé, jusqu'au bocage épais,
Où loin du monde, Anchise, eut son vaste palais

Vient le bruit, & l'effroy des armes meurtrieres,
Et le ſon enroüé des trompettes guerrieres.
Je m'éveille, & courant où l'horreur me conduit,
Au plus haut du palais je tends l'oreille au bruit.
Ainſi quand des Autans l'impetueuſe haleine
Roule l'ardente flâme épriſe ſur la plaine;
Ou quand d'un mont chenu ſur les riches ſillons
Un torrent orageux s'élance à gros boüillons;
Que les pins ſont traînez par l'onde forcenée;
Qu'en un inſtant perit le travail de l'année;
Le paſteur, au grand bruit de ce débordement,
Sur le haut d'un rocher fremit d'étonnement.
Alors du Grec trompeur la fraude eſt évidente;
Des braſiers devorans la flâme petillante
Déja de Deiphobe a le palais détruit:
Au toit d'Ucalegon meſme flâme reluit.
Juſqu'aux bords oppoſez la mer eſt éclairée;
Et la clameur penetre à la voute azurée.
Aux armes, compagnons, m'écriay-je ſoudain;
Et ſans que la raiſon euſt formé mon deſſein,
N'ayant que la colere, & la fureur pour guides,
Je reſous de percer tout le camp des Atrides;
De ſecourir le temple, & s'il y faut perir,
Qu'au moins en combattant il eſt beau de mourir.

De ma troupe à l'inſtant Panthus ſe fait connoître,
Du temple d'Apollon Panthus le digne Preſtre;
Il venoit d'eſſuyer mille dards ennemis;
Au port ce ſaint vieillard traînoit ſon petit fils
Avec nos Dieux vaincus, & leurs ſaintes reliques.
Panthus, en eſt-ce fait? nos deſtins tyranniques
Ont-ils livré le temple au barbare vainqueur?
Je luy tiens ce propos, l'ennuy ſerre ſon cœur,
Il ſoûpire, il gemit, & répond de la ſorte:
Prince, tout eſt perdu, toute eſperance eſt morte;
En vain dans les combats les Dieux t'ont preſervé;
Le terme inévitable enfin eſt arrivé.
Ilion & Pergame, & la ſuperbe Troye
Du perfide vainqueur ſont devenus la proye.
Le cruel Jupiter à nos fiers ennemis
De l'empire d'Aſie a le ſceptre tranſmis:
Le monſtrueux cheval receu dans nos murailles,
Les vomit tous armez du fond de ſes entrailles:
Le traître qui nous ſeut attendrir par ſes pleurs,
Le flambeau dans la main inſulte à nos malheurs:
Moins on vid de leurs nefs deſcendre de cohortes;
Qu'on n'en void aujourd'huy ſe preſſer ſous nos portes;
Les places, les détours ſont remplis de ſoldats,
Par tout l'acier luyſant preſente le trépas;

Tout ſe laiſſe égorger ; & la Garde oſe à peine
Repouſſer une mort, qui n'eſt plus incertaine.
Au diſcours de Panthus mon cœur fremit d'horreur,
Et m'emporte où l'entraîne une ſainte fureur :
Dans le fer, dans les feux, inſenſé je m'élance ;
Où les cris redoublez appellent ma vaillance.
A peine je marchois, qu'à la foible clarté,
Que la Lune épandoit de ſon char argenté,
A ma troupe ſe joint une troupe d'élite,
Le vaillant Hypanis, & le celebre Iphite,
L'equitable Riphée, & l'illuſtre Dimas,
Et le fils de Mygdon intrepide aux combats
Chorebe, que Priam ſe deſtinoit pour gendre,
Et qu'une folle amour embrazoit pour Caſſandre ;
Miſerable qui crût plûtôt à ſa valeur
Qu'à ce divin objet qui predit ſon malheur.
Conduiſant cette troupe avide de carnage ;
Allons, amis, leur dis-je, & ſi ce grand courage
Va juſqu'à ſuivre un chef qui vous mene à la mort,
Voyons d'un front ſerein, où nous reduit le ſort ;
En vain nous combattons la fortune oppoſée ;
Penſons-nous ſecourir une ville embraſée ?
Des murs, & des autels, que meſmes aujourd'huy
Abandonnent les dieux qui leur ſervoient d'appuy ?

Mourons, mes chers amis; mais avec tant de gloire,
Que noſtre mort fameuſe égale une victoire.
Tout l'eſpoir des vaincus eſt dans le deſeſpoir.
A ces mots on eût vû leur grand cœur s'émouvoir;
Semblables à ces loups, que du ſombre bocage
Pendant un noir broüillard chaſſe l'avide rage:
Dans les parcs deſolez ils portent la terreur;
La faim de leurs petits excite leur fureur.
Par les glaives tranchans, par la ville brûlante,
Furieux nous cherchons la mort la plus preſente.
La nuit redouble encor l'horreur de nos malheurs.
Qui peut pour les pleurer répandre aſſez de pleurs?
Qui peut par un diſcours aſſez epouventable,
Faire de cette nuit la peinture effroyable?
Tout Ilion n'eſt plus qu'un vaſte embraſement;
L'ouvrage de cent Roys perit en un moment:
Les temples, les Palais, ſont d'amples cimetieres;
Et les ruiſſeaux de ſang débordent les rivieres:
La parque confond tout; ſon aveugle rigueur
Souvent ſous le vaincu fait tomber le vainqueur;
Par tout l'horreur de Mars, pleurs, plaintes, & carnage,
Et par tout de la mort paroît l'affreuſe image.
Celuy que nôtre troupe attaque le premier,
Eſt le Grec Androgée à l'éclatant cimier:

Ce brave Chef ſuivy d'une longue cohorte,
Nous prenant pour des Grecs, nous parloit de la ſorte:
Quelle molle lenteur! marchez, courez, ſoldats,
Déja vos compagnons ont mis Pergame à bas;
Les palais ſont en feu, les treſors au pillage;
Et lâches, vous quittez à peine le rivage?
La réponſe, qui ſuit ce langage hautain,
Reprime la fierté du Grec altier, & vain;
Il connoît le danger, & ſon erreur groſſiere,
Et ſaiſi d'épouvante il rebrouſſe en arriere.
Tel que le voyageur, quand il porte ſes pas
Sur l'horrible ſerpent qu'il n'appercevoit pas,
Se retire, voyant mouvoir ſa longue queuë,
Etinceler ſes yeux, enfler ſa gorge bleuë.
Tel s'enfuit Androgée à nôtre fier abord,
Qui jette ſur ſon front la pâleur de la mort.
De glaives, & de traits, on l'enfonce, on le preſſe;
Rien ne ſe peut ſauver de ſa cohorte épaiſſe;
Tous ignorent les lieux, ou ſont troublez de peur;
Mars ſe rend favorable à ce premier labeur.
Chorebe en eſt plus brave; & parle de la ſorte:
Suivons au gré du ſort l'ardeur qui nous emporte,
Compagnons, tout ſuccede à nos premiers efforts;
Changeons nos boucliers aux boucliers des morts:

Sous les armes des Grecs prenons leur reſſemblance;
La ruſe dans la guerre égale la vaillance.
Leurs armes ſont à nous, & Bellone a ſes droits.
Ce Prince, d'Androgée endoſſe le harnois,
Se couvre de ſon caſque à l'ondoyant pennache,
Prend ſa brillante épée, & ſa grande rondache.
Puis Dimas, puis Riphée; enfin tous nos guerriers
Changent avec les morts caſques, & boucliers.
Meſlez parmy les Grecs, conduits par noſtre rage,
Par tout nous en faiſons un furieux carnage:
A mille cette nuit eſt l'éternelle nuit;
Aux nefs d'un pied leger une troupe s'enfuit;
D'autres troublez de peur par tant de funerailles
De l'énorme cheval regagnent les entrailles.
Mais helas! quel eſpoir aux mortels eſt permis,
Quand leurs Dieux ſont d'accord avec leurs ennemis?
Par ſes cheveux épars hors du temple traînée,
Dans la foule apparoît Caſſandre infortunée,
Au ciel levant ſes yeux d'épouvante troublez;
Ses yeux (car ſous les fers ſes bras ſont accablez.)
Chorebe à cet objet tranſporté de furie,
S'élance au plus épais de la troupe aguerrie,
La perce, & nous ſuivons ſon couroux amoureux.
Du haut du temple alors greſle un nuage affreux

De

De fleches, que ſur nous pouſſe le Troyen meſme
Abuſé par l'erreur de nôtre ſtratagême;
De nos caſques changez fatal évenement.
Le Grec qui de Caſſandre a vû l'enlevement;
S'anime, ſe rallie & fond d'un pas rapide:
Là ſe ſignale Ajax, & l'un & l'autre Atride;
La du Dolope accourt le nombreux bataillon.
Tel paroît dans les airs un épais tourbillon,
Quand le Zephir combat Eure le redoutable,
Et que l'Autan ſe meſle au combat effroyable:
Les bois ſont renverſez, & l'empire des mers
Boüillonne du profond de ſes goufres ouverts.
L'ennemy contre nous ſe ramaſſe, & ſe preſſe,
Meſme ce qui fuyoit avec tant de vîteſſe,
Se raſſeure, s'approche, & s'engage au danger.
Il reconnoît l'accent du langage étranger,
Et des pavois changez la trompeuſe apparence.
Sous le nombre inégal ſuccombe la vaillance.
Penelée élevant ſon large coutelas,
Fait trébucher Chorebe aux autels de Pallas;
Riphée au meſme inſtant, & d'une meſme atteinte,
Prés de luy rend ſon ame, & ſi juſte, & ſi ſainte;
Ainſi plaiſoit aux Dieux. De Dimas, d'Hypanis,
Par les traits des Troyens les beaux jours ſont finis:

Les bandeaux d'Apollon, qui couronnoient ta teſte
N'en pûrent, ô Panthus, détourner la tempeſte.
O cendres d'Ilion, effroyable bûcher
De tout ce que la terre eut pour moy de plus cher,
Vous ſavez (ſi le ſort a conſervé ma vie)
Que j'avois merité qu'elle me fût ravie.
Mais enfin arraché de ces ſanglans combats,
Je ne trouve avec moy qu'Iphite & Pelias;
L'un bleſſé par Ulyſſe, & l'autre accablé d'âge.
Par les cris redoublez dans l'horreur du carnage,
Au palais de Priam nous ſommes appellez;
C'eſt là que ces grands coups ſemblent renouvellez:
A voir Mars s'échauffer à l'entour du portique,
On croit qu'aux autres lieux la ville eſt pacifique.
D'une main ſe couvrant de leurs larges pavois,
Les Grecs montent de l'autre, & s'acrochent aux toits:
Ils dreſſent l'eſcalade, ils ſappent les murailles;
Du faîte le Troyen fait mille funerailles;
Il détache le comble, & fait un grand débris
Des poutres qui brilloient au ſuperbe lambris,
Des grands Rois nos ayeux le magnifique ouvrage.
Tels ſont les traits mortels dont il arme ſa rage:
Il n'eſt point de ſalut; mais il n'en cherche pas;
Il veut vendre ſa vie, & vanger ſon trépas.

Dêja paroît la porte à demy renverſée,
Soûtenuë au dedans, & par dehors preſſée:
Cet objet, qui du Roy me peint le triſte ſort,
Rallume dans mon cœur le deſir de la mort.
Dans un quartier deſert, une porte ſerrée
Donnoit à ce Palais une ſecrette entrée;
Par où ſeule jadis, & cent fois pour un jour,
Tandis que de Priam fleurit l'heureuſe Cour,
Luy menoit le doux fruit de ſon chaſte hymenée
Du valeureux Hector l'épouſe infortunée.
Je cours par cette porte, au plus haut du palais
D'où le Troyen en vain fait pleuvoir mille traits.
Là d'une vieille tour, penchante en precipice
S'élevoit juſqu'au ciel le caduque edifice,
D'ou ſe contoient les nefs, d'où s'offroit aux regards,
Et l'enceinte des camps, & le tour des ramparts.
Du comble, par les ans, à demy détachée,
Bien-tôt avec le fer, la tour eſt arrachée;
D'un choc impetueux nous la pouſſons à bas;
Un effroyable bruit ſuit l'horrible fracas;
Et ſa ruine accable une entiere cohorte:
L'attaque cependant n'en devient que plus forte;
Dards, fléches, & cailloux volent d'un rude effort;
Vingt ennemis vivans en remplacent un mort.

Pyrrhus fait reſplendir l'acier de ſa cuiraſſe,
Il paroît à la porte, il tempeſte, il menace.
Ainſi l'affreux ſerpent, que l'hyver tenebreux
Tenoit caché ſous terre, & triſte, & langoureux,
Aprés avoir quitté ſa dépoüille hydeuſe,
Aprés s'eſtre remply d'une herbe venimeuſe,
Paroît fier & ſuperbe, au ſoleil étalant
De ſa nouvelle peau l'éclat étincelant;
Lance le triple dard dont ſa gueule eſt armée,
Et roule d'un feu vif ſa prunelle allumée.
L'eſcuyer de Pyrrhus, le brave Automedon
Juſqu'au toit du Palais fait voler un brandon;
Ce guerrier autrefois ſur l'arene infertile,
Guidoit le char vainqueur du redoutable Achille;
Periphas le ſeconde, & l'eſcadron fameux,
Qui de Scyre quitta le rivage écumeux.
Mais ſur tous de Pyrrhus la colere s'augmente;
Des deux mains il éleve une hache tranchante,
Frappe contre la porte, & par ſes rudes coups
En ébranle les gonds, en force les verroux:
Il enfonce les ais, briſe la poutre meſme;
Et fait voir au dedans le Troyen triſte & bleſme.
Les regards ébloüis des riches ornemens,
Penetrent juſqu'aux fond des longs appartemens,

Le ſejour de Priam, & de nos Rois antiques.
D'un haut cry retentit la voute des portiques;
Les femmes juſqu'au Ciel font monter leurs clameurs,
Au grãd bruit qui redouble, & leur crainte & leurs pleurs:
La troupe échevelée erre de place en place;
Et baiſe pour adieu les portes qu'elle embraſſe.
Pyrrhus de toutes parts inſpire la terreur,
Et digne fils d'Achille, il l'égale en fureur.
La foudre du belier tonne contre la porte;
Et des gonds ébranlez enfin elle l'emporte.
Les portiques forcez, & les riches ſallons
Reçoivent du vainqueur les nombreux bataillons;
Sous ce débordement, tout fait jour, & tout plie;
Un deluge de ſang fait voir leur barbarie.
Moins terrible paroît un fleuve imperieux,
Qu'enflent d'un fier orgueil cent torrens furieux;
Quand il force ſa digue, & roule avec ſon onde
Le ſterile gravier ſur la plaine feconde,
Deſole les vergers, ravage les hameaux,
Et traîne ſur ſes flots cabanes & troupeaux.
A l'envy de Pyrrhus on void les deux Atrides,
Dans le meurtre baigner leurs dextres homicides;
La malheureuſe Hecube attend le coup mortel;
On égorge Priam au pied du ſaint autel;

Cent femmes de leurs fils, à leurs yeurs massacrées,
Eteignent de leur sang les flâmes consacrées;
Tout perit, & perit le plus doux de leurs vœux,
Le penser de revivre en leurs braves neveux;
Richesse, enfans, grandeur; tout tombe avec Pergame,
Et le glaive détruit ce qu'épargne la flâme.
Mais, Reine, tes desirs qui me donnent la loy,
Semblent me demander le sort de ce grand Roy.
Quand ce vieillard apprend que sa ville est forcée,
Qu'il void de son Palais la porte renversée,
Et le débordement du barbare Gregeois;
Il se fait apporter un antique harnois,
Et soûmet, quoy qu'en vain, ses épaules tremblantes
Au faix jadis leger de ses armes pesantes:
Ceint un glaive inutile, & mépriſant la mort,
S'avance où le vainqueur se montre le plus fort.
Au pied d'un grand laurier, dont les rameaux antiques
Faisoient un doux ombrage à nos Dieux domestiques,
Dans la court du palais s'élevoit un autel,
Où les filles d'Hecube, en leur effroy mortel,
Tristes se faisoient voir autour d'elle amassées;
Comme on void sur les toits les colombes pressées,
Lors qu'on entend gronder l'orage furieux;
Et pâles embrassoient les images des Dieux.

La Reine appercevant dans ces rudes alarmes
Le vieillard moins armé, qu'accablé de ſes armes.
Quelle fureur, dit elle, ô miſerable époux,
Etouffe ſous ce faix ton impuiſſant couroux?
Ce large bouclier, cette peſante lame,
N'eſt point ce qui vaincra le deſtin de Pergame,
Quand du grand Hector meſme ils armeroient le bras:
Vien prés de cet autel, te ſauver du trépas;
Ou s'il nous faut mourir, du moins mourons enſemble.
Alors elle l'embraſſe, elle le preſſe, & tremble,
S'éloignant de l'autel pour l'en faire approcher;
Et comme la victime ils y ſembloient marcher:
Quand un de leurs enfans, l'infortuné Polite
Fuyant devant Pyrrhus que le carnage irrite,
Fend les dards ennemis, traverſe les détours
Des portiques voûtez, & des diverſes cours.
La rage de Pyrrhus dans ſes yeux étincelle;
Il l'a déja percé d'une atteinte mortelle;
Il le ſuit, il le joint, le Troyen eſt preſſé;
Il ſe ſent appuyer le dard qui l'a bleſſé,
Cede aux coups redoublez du vainqueur ſanguinaire,
Et noyé dans ſon ſang, tombe aux pieds de ſon pere.
Attendant meſme ſort, & vaincu de douleur
Le vieillard par ces mots hâte encor ſon malheur.

Si le Ciel aux mortels veut montrer ſa juſtice;
Ah barbare! ah cruel! quel ſera ton ſupplice,
Pour avoir à mes yeux aſſaſſiné mon fils,
Pour avoir de ſon ſang ſoüillé mes cheveux gris?
Tu demens tes ayeux, ton ame eſt baſſe & vile,
Et tu n'es point le fils du valeureux Achille:
Lâche d'un tel honneur tu te vantes à tort;
Ce guerrier genereux plaignit mon triſte ſort;
Reſpecta ma vieilleſſe, & ſans me faire injure,
Au valeureux Hector rendant la ſepulture,
Me laiſſa remporter ſon corps pâle, & ſanglant.
A ces mots, d'un bras foible, & d'un pas chancelant
Il lance un dard ſans force au cruel fils d'Achille;
L'airain reçoit le coup, & l'atteinte imbecille,
Ne l'attache qu'à peine à l'éclatant pavois:
Le Grec impitoyable éleve alors ſa voix:
Va, dit-il, aux enfers trouver mon vaillant pere;
Tu luy raconteras que Pyrrhus degenere,
Meurs, & luy dis encor, que tu meurs de ma main.
Il dît, & tranſporté d'un couroux inhumain;
Par ſa teſte chenuë, il l'arrache à la Reine;
Dans le ſang de ſon fils d'une main il le traîne,
Et de l'autre il éleve un glaive étincelant,
Que ſur l'autel il plonge en ſon ſein pantelant.

Ainſi

Ainſi finit Priam ſes grandes deſtinées ;
Et telle fut la fin de ſes longues années.
D'Ilion mis en cendre, il vid l'affreux revers :
L'arbitre triomphant de cent peuples divers,
Le Monarque abſolu de la ſuperbe Aſie,
Que tout ce qui regnoit vid avec jalouſie,
Demeure ſur la terre un tronc infortuné,
Et ſans teſte, & ſans nom, de tous abandonné.
L'horreur de tant de maux, la mort du Roy, ſon âge,
D'un pere accablé d'ans me preſentent l'image ;
Il s'offre à mon eſprit des meſmes coups percé,
Je voy d'un ſort cruel Aſcagne menacé,
Ma femme eſclave ou morte, & ma maiſon en cendre :
Cherchant ma troupe alors pour les aller defendre,
Je me trouve moy-meſme abandonné de tous :
Tous laſſez du carnage, & tranſpercez de coups,
S'étoient precipitez des hauts toits de Pergame,
Ou dans leur deſeſpoir élancez dans la flâme.
Ainſi donc marchant ſeul de mille ennuis outré ;
Prés du ſaint edifice à Veſta conſacré,
De loin s'offre à mes yeux pour irriter ma haine,
La ſource de nos maux, la déloyale Helene.
Moins clair eſt un beau jour, que l'affreuſe clarté
Dont le vaſte incendie éclairoit la cité :

D'Argos, & d'Ilion la commune Furie
Redoutant les Troyens, redoutant ſa patrie,
Et le reſſentiment de ſon premier époux,
De la grande Deeſſe embraſſoit les genoux:
Tremblante elle cherchoit un aſile en ſon temple.
Du caprice du ſort ce dangereux exemple
Me fait des immortels ſoupçonner l'équité;
Et d'un ſoudain couroux je me ſens agité. [peines,
Quoy! diſois-je en mon cœur, pour comble de nos
Helene va regner dans Sparte, & dans Mycenes,
Va revoir ſon époux, ſon pere, ſes enfans;
Et de nôtre infortune enſemble triomphans,
Ils tiendront dans les fers nos guerriers les plus braves,
Ils la feront ſervir par nos Reines eſclaves:
Et Troye eſt toute en feu, Priam au rang des morts;
Et des fleuves de ſang ont inondé nos bords?
Non, non, quoy que ma main reſiſte à ton ſupplice,
Ton ſupplice me ſemble un acte de juſtice:
Et je l'oürois celuy qui vangeroit ſur toy
Les cendres de ſa ville, & le ſang de ſon Roy.
Ainſi m'abandonnant à ma juſte colere,
La charmante Venus, mon immortelle Mere,
Dans un nuage d'or apparut à mes yeux;
Telle que dans le ciel elle ſe montre aux Dieux.

Jamais auparavant ſa divine lumiere
N'avoit de tant d'éclat ébloüy ma paupiere.
Tels furent ſes propos. Quelle douleur, mon fils:
D'un frivole couroux allume tes eſprits?
Eſt-ce ainſi qu'au beſoin ta pieté nous laiſſe?
Helas! ſonge à ton pere accablé de vieilleſſe,
A ta femme, à ton fils, qui par mon ſeul ſecours
Au milieu de la flâme ont conſervé leurs jours.
Ne donne pour objet à cette plainte vaine,
Ny l'amour de Paris, ny la beauté d'Helene;
Le ſeul couroux des Dieux fait ces grands changemens;
Et renverſe Ilion juſques aux fondemens.
Regarde (car je vais écarter cette nuë,
Que tu ne peux percer de ta mortelle veuë)
Montre toy, mon cher fils, attentif à ma voix;
Et n'apprehende point d'obeïr à mes loix.
Au lieu meſme où l'on voit ces roches détachées,
Où du temple embrazé ces maſſes arrachées,
De fumée & de poudre obſcurciſſent les airs;
Là, de ſon fort Trident le Souverain des mers
Fait trembler Ilion, & ſappe ſes murailles.
Voy Junon l'implacable, à tant de funerailles,
Du haut de cette porte appeller les vaiſſeaux,
Qui rapportent encor mille eſcadrons nouveaux.

Voy Pallas agitant la teſte de Gorgonne,
Au carnage animer la ſanglante Bellone;
Et briller dans la nuë au faîte de ces tours.
Le grand Jupiter meſme aux Grecs donne ſecours,
Des Troyens deſolez il abbat le courage,
Et preſſe le deſtin d'achever ſon ouvrage.
Fuy, mon fils, & mets fin à tant de vains combats;
Juſques dans ton palais je conduiray tes pas.
La Deeſſe, à ces mots, ſe perd dans l'ombre obſcure;
Et des Dieux ennemis la terrible figure
Se preſente viſible à mes yeux étonnez:
Je ne voy que palais, que temples ruïnez,
Et par tout me paroît en flâme convertie,
La ſuperbe cité par Neptune baſtie.
Tel eſt un freſne antique au ſommet d'un rocher,
D'où le bucheron veut le faire trébucher
Sous les coups redoublez de ſa hache tranchante;
Il gemit, il chancelle, & ſa teſte penchante,
Sent longtemps agiter ſes verdoyans cheveux;
Mais enfin il ſuccombe au bras fort & nerveux;
Il s'éclate, & tombant confond dans ſa ruïne
Le renaiſſant eſpoir de la foreſt voiſine,
Cent tendres arbriſſeaux, jeunes audacieux,
Qui pretendoient un jour s'élever juſqu'aux Cieux.

J'avance ſans peril, conduit par la Deeſſe;
Traits & feux me font place, & j'écarte la preſſe;
Et je regagne enfin par un heureux retour
Des Princes mes ayeux le ſuperbe ſejour.
Mon pere, que d'abord avec mon cher Aſcagne,
Je voulois enlever au haut de la montagne,
Reſiſte à mon deſſein, rejette mon ſecours,
Et jure qu'avec Troye il veut finir ſes jours.
O vous, à qui le ſang bout encor dans les veines,
Qui pouvez de l'exil porter les dures peines,
Fuyez, fuyez, dit-il, & ne preſumez pas
Vous oppoſer aux Dieux qui veulent mon trépas:
Ils euſſent laiſſé Troye à mes vieilles années,
S'ils n'avoient reſolu de les voir terminées.
Aux cendres de Pergame, à mon païs vaincu,
A de ſi grands malheurs c'eſt aſſez ſurvécu:
Prononcez ſur mon corps les paroles dernieres,
Le triſte adieu qu'on dit aux inſenſibles bieres:
Je veux, & ſais mourir, & le Grec plus humain,
Viendra preſter ſon bras à ma debile main:
Pour ma dépoüille au moins il me rendra la terre;
Et de quoy ſert aux morts l'urne qui les enſerre?
Inutile à moy-meſme, & déplaiſant aux Dieux,
Je ne fais que traîner un deſtin odieux;

Depuis que Jupiter à l'entour de ma teſte,
De ſon foudre vangeur fit gronder la tempeſte.
En vain pour l'ébranler, & ma femme & mon fils,
Et toute ma maiſon percent l'air de leurs cris;
Tous enſemble à ſes pieds, & tous baignez de larmes,
Luy preſentent l'enfant qu'à la fureur des armes,
Inexorable pere il veut abandonner:
Rien ne peut le fléchir, le vaincre, ou l'étonner.
De moy je veux mourir, c'eſt ma plus noble envie,
La fureur me l'inſpire, & l'honneur m'y convie.
Que reſoudre, diſois-je, en ce preſſant malheur?
Quoy, mon pere, tu crois ſans en fremir d'horreur,
Qu'au lamentable état où ta vie eſt reduite,
Je puis t'abandonner pour penſer à la fuite?
Ah! ſi dans leur conſeil les Dieux ont arreſté,
Que rien ne reſtera de la grande cité;
Et ſi tu veux encor par nos maux domeſtiques
Accroître la grandeur des miſeres publiques;
Un moment va t'ouvrir la porte du trépas:
L'aſſaſſin de Priam, Pyrrhus vient ſur mes pas,
L'execrable Pyrrhus, dont l'ame ſanguinaire
Maſſacre ſans pitié le fils aux yeux du pere;
Et qui dans ſon orgueil bravant les immortels,
Du ſang du pere meſme arroſe leurs autels.

O charmante Venus, mere pleine de charmes;
Ne m'as tu retiré des feux, & des alarmes,
Que pour me faire voir ce que j'aimay le mieux,
Et pere, & femme, & fils, égorgez à mes yeux?
Aux armes, compagnons, mourons dans les batailles;
Que du moins l'ennemy pleure à nos funerailles:
Voicy le dernier jour que nous promet le sort,
Ce sera le plus beau s'il vange nôtre mort.
Je reprens mon pavois, j'avance vers la porte,
Quand ma femme à mes pieds se jette demy-morte;
M'arreste sur le seüil, & me tendant mon fils,
Porte tout, me dit-elle, à nos fiers ennemis:
Ou si de quelque espoir tu flates ta vaillance,
Qui plus que ta maison t'oblige à sa defense?
A qui veux-tu laisser ton pere languissant,
Ta femme desolée, & ce fils innocent?
Elle remplit les airs de clameurs insensées,
Lors qu'un nouveau prodige occupe nos pensées:
Aux yeux, & dans les bras de ses tristes parens,
D'un feu brillant & pur les rayons éclairans
De mon aimable Ascagne environnent la teste;
On croit qu'à l'embrazer cette flâme s'appreste;
Mais l'innocente ardeur de ces celestes feux
Subsistant d'elle-mesme, épargne ses cheveux.

Tout tremble cependant, & la troupe craintive
Verſe ſur les ſaints feux, les grands flots d'une eau vive:
Alors ravy de joye, Anchiſe éleve aux Cieux
Et ſes debiles mains, & ſa voix, & ſes yeux.
Souverain Jupiter, ſi par quelque priere
Tu laiſſes deſarmer ta divine colere;
Jette ſur cette troupe un regard amoureux;
Et daigne l'aſſeurer de ce preſage heureux.
Ainſi dit le vieillard: ſa voix eſt entenduë;
A ſa gauche ſoudain j'entens gronder la nuë;
Et du plus haut du ciel tombe un aſtre nouveau,
Qui brille dans la nuit, ainſi qu'un clair flambeau.
Il luit ſur le palais; il s'y repoſe, il paſſe
Vers la foreſt d'Ida, nôtre route il nous trace;
Il s'y perd, & nous marque un long ſillon d'éclairs,
Dont la divine odeur ſe répand dans les airs.
Anchiſe adore l'aſtre; & certain du preſage,
A nos Dieux qu'il invoque, adreſſe ce langage.
Ne deliberons plus, ſauvons nous, j'y conſens;
Conſervez mon Aſcagne, amis des innocens,
L'augure vient de vous, puiſſans Dieux de mes peres;
Et j'abandonne Troye à ſes deſtins contraires,
Charge toy donc, mon fils, du reſte de mes jours;
Marche; je t'obey. Comme il tient ce diſcours,

On entend de plus prés la flâme petillante,
Et l'on ſent approcher ſa vapeur étouffante.
Vien donc de tes vieux ans mes épaules charger;
Un faix qui m'eſt ſi doux, me ſemblera leger:
Vien mon pere, luy dis-je, & qu'en nôtre infortune,
Ou la vie, ou la mort au moins nous ſoit commune;
Aſcagne mon cher fils, accompagne mes pas,
Ma femme, ſuivez nous, mais ne nous quittez pas;
Et vous mes compagnons, écoutez ma penſée.
Sur la hauteur qu'on void hors des murs avancée,
De ſes rameaux ſacrez un antique cyprés
Fait ombre aux murs deſerts d'un temple de Cerés;
C'eſt là qu'il faut ſe rendre, & par diverſe voye.
Mon pere cependant des reliques de Troye,
Des Penates ſacrez charge ſes pures mains;
Tout dégoutant encor de meurtres inhumains,
Je n'oſe en approcher ma main encor ſanglante,
Qu'aprés m'eſtre lavé d'une eau claire & coulante.
A ces mots, ſur mon col, qui s'appreſte au fardeau,
D'un Numide lion j'étens la large peau;
Mon dos ſous le doux faix avec gloire s'abaiſſe;
Aſcagne prend ma main, que des ſiennes il preſſe;
D'un pas quoy qu'inégal il marche à mon coſté:
Creüſe toute en pleurs, ſuit dans l'obſcurité.

Et moy qui ſans frayeur des legions preſſées,
N'agueres enfonçois les piques heriſſées;
Alors tout m'épouvente, au vent; au moindre bruit,
Je tremble pour ma charge, & pour ce qui me ſuit.
Déja ce me ſembloit j'avançois vers la porte;
J'oubliois le peril; quand ma frayeur plus forte
Me fait entendre un bruit de pas precipitez;
Dans les ombres jettant ſes yeux épouvantez,
Sauve nous, ô mon fils, s'écrie alors mon pere;
J'entens les eſcadrons du perfide averſaire;
Je voy leurs boucliers, je voy leurs glaives nus;
Ils approchent, mon fils, & nous ſommes perdus.
Dans ce trouble nouveau, dans ma crainte inſenſée,
J'ignore quel des Dieux aveugla ma penſée:
Car lors que pour gagner un ſentier écarté,
Je m'éloigne en courant du chemin frequenté;
Creüſe.... ſa diſgrace eſt encore incertaine;
Mais ſoit qu'enfin ſon corps ſuccombât ſous la peine;
Soit qu'un cruel deſtin eût limité ſes jours;
Helas! elle perit dans ces ſombres détours.
Ses yeux jamais depuis à mes yeux n'apparurent;
Et d'un ſi grand malheur mes ſens ne s'apperceurent,
Que lors que je gagnay le tertre de Cerés.
Là ramaſſant ma troupe, au pied du vieux cyprés,

Elle ſeule nous manque; & ſon ſort deſeſpere,
Et mon aimable Aſcagne, & mon malheureux pere.
Quel de vous, ô grãds Dieux, n'accuſoiét mes malheurs?
Quelles morts cette nuit cauſerent tant de pleurs?
Je rentre dans la ville; & je reprens mes armes;
Recommandant à tous, les yeux trempez de larmes,
Et le vieillard Anchiſe, & mon fils, & nos Dieux,
Que je cache avec ſoin dans ces ſauvages lieux.
Quelques affreux dangers qui s'offrent à mon ame,
De l'un à l'autre bout je traverſe Pergame:
Retournant ſur mes pas, plein d'ardeur je parcours,
Ma route malheureuſe, & ſes divers détours:
Le ſilence profond, l'affreuſe ſolitude
Mélent leur triſte horreur à mon inquietude;
Mais enfin rien n'échape à mon ſoin curieux,
Et je porte par tout la lumiere & les yeux:
Marchant vers mon palais pour l'y chercher encore,
Je trouve en arrivant, que le feu le devore:
La flâme ſort par tout, élance mille éclairs;
Et ſes gros tourbillons boüillonnent dans les airs:
Je fais dans le château ma recherche inutile;
Je revoy de Junon le portique, & l'aſile:
Là ſont des temples ſaints les vaſes precieux,
Les antiques treſors des grands Rois nos ayeux.

Le vieux Phenix gardoit les dépoüilles de Troye
L'impitoyable Ulyſſe amonceloit la proye.
Là ſont de nos palais les riches ornemens,
Et là ſe font oüyr les longs gemiſſemens
Des enfans deſolez, des meres éperduës,
Que je vois à l'entour par troupes épanduës.
Oſant meſme en ces lieux faire éclater ma voix;
Ah ! Creüſe, ay-je dit, & redit mille fois;
Répons-moy chere épouſe. Helas ! en vain je crie,
Et ma vive douleur ſe tournoit en furie;
Lors que ſon ombre pâle en ces funeſtes lieux,
Plus grande qu'elle meſme, apparoît à mes yeux.
Mon ſang, à cet objet ſe glace dans mes veines;
Le fantôme en ces mots, veut conſoler mes peines.
Epargne, cher époux, ces ſoins ardens & vains;
Le ſeul vouloir des Dieux fait le ſort des humains:
L'arbitre de l'Olympe, & des choſes futures,
Separe pour jamais nos triſtes avantures.
Dans un penible exil, au gré des Aquilons,
Tu dois de vaſtes mers traverſer les ſillons;
Tu verras l'Heſperie, & la terre feconde,
Que le Tybre tranquille arroſe de ſon onde:
Là te ſont reſervez de plus heureux deſtins,
Et le royal Hymen, qui des ſceptres Latins

Te fera poſſeder l'heritiere fameuſe.
Ceſſe de déplorer ma perte malheureuſe :
Belle-fille d'Anchiſe, & de la Deïté
A qui Paris donna le prix de la beauté,
De l'inſolent vainqueur j'éviteray les chaînes ;
Je ne ſerviray point les Dames de Mycenes.
Ilion me vid naître, & la mere des Dieux
Cybelle pour jamais me retient en ces lieux.
Adieu, de nos amours conſerve la memoire, [noire
Conſerve au moins mon fils. Soudain dans l'ombre
L'ombre pâle ſe perd ; & tout noyé de pleurs
Me laiſſe dans mon cœur étouffer mes douleurs.
Trois fois entre mes bras je crûs l'avoir preſſée,
Trois fois elle s'enfuit vainement embraſſée ;
Semblable aux vents legers, aux fantômes trompeurs,
Qu'enfantent du ſommeil les ſubtiles vapeurs.
Ainſi l'affreuſe nuit fut enfin terminée :
Je réjoins au valon ma troupe infortunée ;
Ce reſte malheureux de la grande cité
Dans mon abſence encor me paroît augmenté :
Du peuple fugitif le nombre m'épouvante,
Hommes, femmes, enfans, tous d'une voix tremblante,
Du lieu de leur exil m'abandonnent le choix ;
Et d'un commun accord ſe rangent ſous mes loix.

Du grand flambeau du jour l'étoile avantcouriere,
Du haut ſommet d'Ida répandoit ſa lumiere;
Le Grec, qui plus nombreux aux portes ſe fait voir
De tout autre ſecours nous interdit l'eſpoir;
Contre mon fier deſtin, en vain je delibere;
Je cede, & ſur le mont je tranſporte mon pere.

L'ENEÏDE DE VIRGILE.

LIVRE TROISIE'ME.

QUAND le couroux des Dieux, ſans l'avoir merité,
Eut détruit de Priam la ſuperbe cité;
Et que par tout fumoit l'ouvrage de Neptune:
Aux Oracles des Dieux je ſoûmets ma fortune,
Reſolu de chercher des rivages deſerts,
Reſolu de tenter l'inconſtance des mers.
Je fais du haut Ida les longs ſapins deſcendre;
J'équippe mes vaiſſeaux ſous les ramparts d'Antandre;
Je ramaſſe ma troupe, & m'abandonne enfin
Au caprice divers de mon errant deſtin.

Anchiſe l'ordonnoit ; & la moiſſon dorée
Commençoit à jaunir la campagne alterée :
Le vent enfle la voile ; alors avec mon fils,
Avec mon triſte peuple, & nos Dieux déconfits,
Je quitte (pour jamais incapable de joye)
Et le port, & la rade, & la terre où fut Troye.
Loin ſont les champs de Mars, où Lycurgue autrefois
Aſſujettit le Thrace à ſes ſeveres loix :
Avant que les deſtins nous paruſſent contraires,
C'étoient nos alliez, nos hôtes, & nos freres.
J'arrive en ce climat ſous un funeſte ſort ;
Je fonde une cité ſur ce ſauvage bord ;
Je luy donne mon nom ſous les ſacrez auſpices
De nos Dieux invoquez par mille ſacrifices :
De la belle Venus j'encenſe les autels ;
Et redoublant mes vœux au Roy des Immortels,
Dés le commencement de ce fameux ouvrage,
J'immole un taureau blanc ſur le haut de la plage.
Là fut un vieux tombeau de myrthes couronné,
Et de cormiers naiſſans par tout environné :
J'en approche, & tâchant d'arracher de ces plantes,
Pour couvrir les autels de feüilles verdoyantes ;
De mes yeux étonnez (ſpectacle plein d'horreur,
Et dont le ſeul recit inſpire la terreur)

Je voy couler le ſang du rameau que je plie,
Un ſang tout corrompu, dont la terre eſt rougie!
Tout le mien à l'inſtant ſe glace dans mon corps:
Si je veux ſur ces bois redoubler mes efforts,
La meſme liqueur ſort de la branche arrachée:
Plus j'en cherche la cauſe, & plus elle eſt cachée:
Je ſens d'un grand ſoucy mes eſprits agitez;
J'invoque de ces lieux les mornes Deïtez,
Et le Dieu belliqueux des Getiques rivages,
Qu'ils veüillent détourner ces ſiniſtres préſages.
Mais d'un troiſiéme effort, des genoux, & des bras,
Pliant un arbriſſeau, que je renverſe à bas,
(Croirez-vous, grande Reine, un prodige incroyable?)
Du fonds du creux ſepulchre une voix effroyable,
Dans ſes gemiſſemens coupez de longs ſanglots,
Me fait diſtinctement oüyr ces triſtes mots.
Laiſſe les morts en paix; pourquoy vaillant Enée
A déchirer mon corps eſt ta main obſtinée?
Meſme ciel nous vid naiſtre: épargne un malheureux,
Qui des Rois dont tu ſors fut le ſang genereux:
De mon corps, non d'un tronc ce ſang dégoûte encore;
Car apprends que je ſuis le jeune Polydore,
Accablé dans ce lieu d'une greſle de traits,
Que le temps a changez en ces cormiers épais.

Fuy ces avares bords, cette terre inhumaine.
Soudain l'effroy ſe coule en mon ame incertaine;
L'uſage de la voix m'eſt ravy par la peur,
Je tremble, & mes cheveux ſe heriſſent d'horreur.
Priam, qui dés le temps de nos premieres guerres,
Voyant le Grec nombreux avancer ſur ſes terres,
Du ſiege preſſentit le triſte évenement;
Avec tous ſes treſors, commit ſecretement
A l'avare Tyran de la perfide Thrace,
Ce jeune rejetton de ſon illuſtre race.
Pour les Grecs plus heureux, cet infidele Roy
Change avec la fortune, & parjure ſa foy:
Il trahit ſon amy, maſſacre Polidore,
Et ravit les treſors, qu'en ſon ame il devore.
Avide faim de l'or, qui ronges les humains,
De combien de forfaits as-tu ſoüillé leurs mains?
Revenu des terreurs du prodige effroyable,
J'aſſemble des vieillards la troupe venerable;
Mon pere les preſide, & manifeſte à tous
Les ſignes apparens du celeſte couroux.
Qu'on quitte, diſent-ils, ces terres criminelles,
Que plutôt on ſe fie aux vagues infideles,
Qu'aux infideles bords où l'on a vû les Rois
De l'hoſpitalité violer les ſaints droits.

Tel eſt l'avis de tous. Et l'on decerne encore
Une pompe funebre au jeune Polydore.
Des rameaux de cyprés aux Manes conſacrez,
Des ornemens de deüil les autels ſont parez;
D'un gazon verdoyant la tombe eſt élevée;
Et ſuivant la coûtume en tous temps obſervée,
La chevelure éparſe, & les larmes aux yeux,
Les Dames à l'entour font les triſtes adieux.
De lait tiede, & de ſang verſant les taſſes pleines,
L'ame au tombeau rentrée, y ſent calmer ſes peines:
Et par ſes triſtes ſons une lugubre voix
Appella Polydore encore par trois fois.
Si tôt que des Autans les haleines rapides
Ceſſerent de troubler les campagnes liquides,
L'allegreſſe paroît au front des matelots:
Nos vaiſſeaux hors du port tournent la proüe aux flots:
Nous partons de ces bords: l'onde bruit ſous la rame;
Et bien-tôt de nos yeux fuit cette terre infame.
Loin dans la mer Egée eſt un plaiſant ſejour,
Une iſle, d'Apollon le veritable amour,
Le charme de Doris, le plaiſir de Nerée;
Par les vaſtes ſillons de la plaine azurée,
Jadis cette iſle erroit; mais le ſoin d'Apollon
L'a ravie au couroux du bruyant Aquilon;

L'a renduë immobile, & l'a comme enchaînée
Aux iſles dont par tout elle eſt environnée.
J'aborde avec ma flote en cet auguſte lieu;
Je revere la ville & le temple du Dieu;
Et d'abord à nos yeux commence de paroître
Le Roy meſme de l'iſle, & du Dieu le grand Preſtre;
Anius le meilleur des Rois & des humains.
Il reconnoît Anchiſe, ils ſe donnent les mains:
Et leur vieille amitié réchauffant ſes tendreſſes,
De l'hoſpitalité redouble les careſſes.
D'un laurier immortel ce Prince eſt couronné;
Des myſtiques bandeaux il a le front orné;
Il nous conduit au temple; où par cette priere
J'invoque au nom de tous le Dieu de la lumiere.
Grand Dieu, daigne arrêter le cours de nos travaux,
Dy nous grand Apollon, quand finiront nos maux?
Fixe nôtre demeure, & donne une autre ville
Aux reſtes malheureux de la fureur d'Achille:
Nous te ſuivons, commande, & propice à nos vœux,
Eclaircy nos eſprits par un preſage heureux.
Le bocage fremit; & ſoudain il nous ſemble
Qu'avec le mont voiſin tout l'edifice tremble,
Et du lieu de l'Oracle un ſourd mugiſſement
Fait entendre ces mots dans ce grand tremblement.

Cherchez l'heureux climat d'où ſortirent vos Peres;
Troyens, au meſme lieu finiront vos miſeres;
Et c'eſt là que vainqueur de cent peuples divers,
Le beau ſang de vos Rois regira l'univers.
Ie ne puis annoncer de moindre deſtinée
Aux auguſtes neveux de l'invincible Enée.

Tant que parla le Dieu, nous fûmes proſternez;
Mais croyant par ces mots nos malheurs terminez,
L'allegreſſe ſoudaine excite un grand tumulte:
On repete l'Oracle, on s'aſſemble, on conſulte,
Quel eſt de nos ayeux ce fortuné ſejour,
Et quel temps eſt promis à ce fatal retour.
Mon pere recherchant dans les choſes paſſées
L'avenir incertain qui geſne nos penſées,
Silence, nous dit-il, Troyens, à cette fois,
Je ſay vôtre deſtin, j'entens la ſainte voix.
On void dans le milieu de la plaine écumeuſe,
Crete, de Jupiter la nourrice fameuſe;
De loin ſon mont Ida s'éleve ſur les flots;
Et cent grandes citez ſont dans ſon vaſte enclos:
Là fut de nos ayeux l'origine ancienne,
De là vint habiter la terre Phrygienne,
Scamandre avec ſon fils, qui nomma l'autre Ida,
Et dans ſes creux vallons nôtre empire fonda.

Le culte de Cybele, & ſes ſacrez myſteres,
Avecque tant de ſoin conſervez par nos peres,
Sont des ſignes trop clairs de cette verité,
Pour eſtre mépriſez par leur poſterité.
Ilion n'étoit point, & Pergame ſous terre,
Ne ſembloit point encor défier le tonnerre.
Allons donc mes amis, où la bonté des Dieux
Veut borner d'Ilion le ſort injurieux;
Des fiers enfans de l'air appaiſons la colere:
Si le grand Jupiter veut nous eſtre proſpere,
Avant que le ſoleil trois fois ait fait ſon cours,
De Crete nous verrons les orgueilleuſes tours.
Soudain de deux taureaux il fait deux ſacrifices
Pour ſe rendre Apollon, & Neptune propices;
Offre une noire hoſtie aux Autans orageux;
Une autre pure & blanche aux Zephirs amoureux.
Alors un bruit s'épand, que Crete abandonnée,
Par ſon Roy fugitif le fier Idomenée
Nous preſentoit ſes murs, & ſes havres deſerts.
Nous partons de Delos, & volans ſur les mers
De Naxe nous doublons les colines vineuſes,
Oleare, & Doniſe, iſles delicieuſes;
Pare feconde en marbre, & ſillonant les flots,
Bien-tôt nous nous voyons les Cyclades à dos;

Par ces bruyantes mers les Cyclades ſemées.
On ſaluë à longs cris les plages reclamées;
Quand cet heureux ſejour de nos premiers ayeux,
Aprés tant de travaux ſe découvre à nos yeux.
Un vent propice & frais pouſſe mes nefs en poupe;
Et bien-tôt je prens terre avec toute ma troupe.
Je l'exhorte au travail tant de fois ſouhaité;
Je trace les ramparts d'une grande cité;
Et luy donnant le nom de l'antique Pergame,
Chacun en ſent couler l'allegreſſe en ſon ame.
Je partage les champs, & j'impoſe des loix,
On cultive la terre, on éleve des toits:
Mais ſur la gréve à peine eſt ma flote attirée,
Que tout eſt corrompu ſur la terre alterée:
Du grand chien d'Orion le regard enflâmé
Rend l'eau puante & noire, & l'air envenimé:
Les corps ſemblent traîner leurs ames languiſſantes;
La peſte eſt generale, & paſſe juſqu'aux plantes;
L'herbe devient aride; & l'ardente ſaiſon
Brûle la moiſſon meſme, ou la change en poiſon.
Mon pere épouventé par ce terrible obſtacle,
Veut qu'on fende les flots, qu'on retourne à l'Oracle;
Et que pour voir la fin de ces malheurs preſſans
On fléchiſſe le Dieu par de nouvel encens.

Les ombres de la nuit couvroient la terre, & l'onde;
Et le ſommeil regnoit dans une paix profonde;
Lors que ces meſmes Dieux de Pergame enlevez,
De la flâme, & du fer nos Penates ſauvez,
Non, comme un ſonge vain en dormant m'apparurent;
Mais tels qu'en ce ſommeil mes yeux les reconnurent,
Les virent reſplendir à la pâle clarté,
Dont la lune chaſſoit l'épaiſſe obſcurité:
Je les entendis meſme, & de leur voix divine
J'appris de nos malheurs la ſecrette origine.
De la part du grand Dieu qu'on adore en Delos,
Nous venons, dirent-ils, t'éclaircir ſes propos:
Fugitifs d'Ilion pour ſuivre ta fortune,
Nous nous ſommes commis à l'inconſtant Neptune:
C'eſt nous meſmes encor qui faiſant ton deſtin,
Promettons à ton ſang un empire ſans fin.
Cependant fuy ces bords, cherche une autre retraite;
Apollon n'entend point qu'on s'établiſſe en Crete.
Pourſuy de ton exil les glorieux travaux,
Et va fonder les murs où finiront tes maux:
Va chercher par les mers l'ancienne Heſperie,
Terre antique, & feconde, aux combats aguerrie;
Italie eſt le nom qu'elle tient aujourd'huy
D'un heros autrefois ſa gloire, & ſon appuy;

Là nâquit des Troyens Dardan le premier pere :
Là nous fixe le ſort ; qu'Anchiſe en delibere ;
Ne ſonge qu'à trouver ces champs delicieux,
Jupiter te défend d'arreſter dans ces lieux.
Je ne raconte point un ſonge fantaſtique,
J'obſervay leur viſage, & leur voile myſtique ;
Frappé de leur diſcours, je ſentis dans mon cœur
Couler les froids glaçons d'une ſainte terreur :
J'abandonne mon lict, & vas trouver mon pere,
Aprés avoir aux Dieux adreſſé ma priere,
Et dans le feu ſacré brûlé le pur encens,
Avec l'offrande ſimple, & les dons innocens.
Anchiſe à qui j'apprens la viſion divine,
Reconnoît de ſon ſang la diverſe origine,
En void la double ſource, & non ſans quelque horreur,
Où des lieux differens nous expoſoit l'erreur.
Ah ! mon fils, me dit-il, combien de fois Caſſandre
Nous fit dans ſa fureur le meſme Oracle entendre !
Mais pouvoit-on penſer que l'ordre des deſtins
Appellât les Troyens aux rivages Latins ?
Et qui croyoit alors ces grandes propheties,
Que pour nôtre malheur nous viſmes éclaircies ?
Mais enfin mieux inſtruits, obeïſſons aux Dieux.
Il commande à ces mots, qu'on parte de ces lieux :

D'un favorable vent les voiles ſont enflées ;
Et le ſapin flotant court les plaines ſalées.
Tout s'enfuit ſans regret de ces funeſtes bords:
Par un ſort plus heureux, nous laiſſons peu de morts.
Ny villes, ny chaſteaux, ny plaines, ny montagnes,
Bien-tôt rien ne paroît que les vaſtes campagnes,
Où l'infidele mer étale ſon azur,
Où le ciel fait briller un jour ſerein & pur.
Sur ma teſte à l'inſtant paſſe un épais nuage,
Qui ſe créve & vomit un redoutable orage,
Il s'empare du ciel, la nuit & ſon horreur
De la mer qui s'irrite augmentent la fureur.
Des cruels Aquilons la troupe déchaînée,
Tourmente & fait gronder la vague mutinée ;
La lumiere s'enfuit ; & le jour des éclairs
Eſt le ſeul jour qui luit ſur ces terribles mers.
Le Pilote éperdu, le ſavant Palinure,
De ſa route égaré n'agit qu'à l'aventure ;
Il ne peut diſcerner ny le jour, ny la nuit,
Et ſe laiſſe emporter où le ſort le conduit.
Par trois jours ſans ſoleil ; par trois nuits ſans étoiles,
Sans ſe pouvoir ſervir de rames, ny de voiles,
Nos vaiſſeaux diſperſez par les flots aboyans
Errent à l'abandon ſur les gouffres bruyans.

Enfin des monts hautains les cimes enfumées
Nous font appercevoir les terres reclamées.
Soudain ſous l'aviron nos pâles matelots
Font boüillonner l'écume, & murmurer les flots,
Et la voile baiſſée, enfin je moüille aux rades
Des iſles que les Grecs appellent les Strophades.
Celeno la Harpie, habite avec ſes ſœurs
Ces terres qu'on ne void fertiles qu'en malheurs;
Depuis que la maiſon du criminel Phinée,
De ces cruels oyſeaux ſe vid abandonnée.
Par le couroux des Dieux jamais un plus grand mal
N'eſt ſorty des cachots du Monarque infernal:
De ces monſtres aîlez le viſage perfide,
D'une vierge fait voir l'apparence timide;
Mais ſous ce faux ſemblant le dedans n'eſt qu'horreur;
Rien ne peut aſſouvir leur avide fureur:
Une eternelle faim tient leurs gueules béantes,
Leurs regards ſur la proye, & leurs griffes ſanglantes.
Nous découvrons du port les troupeaux vagabonds,
Sans garde errer ſur l'herbe, & faire mille bonds.
Soudain nous appellons Jupiter à la proye,
Luy conſacrant ſa part des biens qu'il nous envoye.
On ſe range à la table, & de nôtre butin,
Sur le bord étranger on prepare un feſtin:

Lors qu'avec de hauts cris, de grands battemens d'aîles,
Fond l'eſcadron volant de ces peſtes cruelles;
Il part des monts voiſins, & les mets appreſtez,
De leur ſale toucher ſoudain ſont infectez.
Sur la rive deſerte eſt un ſombre bocage,
Qui cache un creux rocher de ſon épais ombrage;
Je fais dreſſer la table en ce lieu retiré,
Et réchauffer l'autel d'un feu pur & ſacré.
Au milieu de ces bois, ſous cette creuſe roche,
Avec de plus grands cris s'aſſemble, & ſe raproche
De ces monſtres gloutons le formidable eſſain,
Qui des ongles aigus de ſa preſſante main,
Pille & rend de nouveau la viande envenimée,
Et la ravit de force à ma troupe affamée.
Aux armes, m'écriay-je; & dans le meſme-temps
J'avance, & fais armer nos braves combatans:
Sous l'herbe nous cachons nos lames flamboyantes,
Et des larges écus les peintures brillantes.
Lors donc que ſur ces bords fond l'avide eſcadron
Miſene au haut du roc, de ſon bruyant clairon,
Par le ſignal qu'il donne anime ma cohorte,
Elle ſe precipite où ſon ardeur l'emporte,
Et pour exterminer ces funeſtes oiſeaux,
S'engage ſans pâlir à ces combats nouveaux.

Mais rien ne peut forcer leur plume impénetrable,
La nature a rendu leur corps invulnerable;
D'une fuite ſoudaine elles percent les airs,
Et la ſeule frayeur leur fait quitter ces chairs.
De leurs reſtes la rive eſt toute enſanglantée,
De leur infecte odeur la terre eſt empeſtée,
Et Celeno l'horreur de ces infames ſœurs,
Du ſommet d'un rocher nous predit ces malheurs.
Pretendez-vous Troyens par une injuſte guerre,
Nous faire abandonner nôtre natale terre,
Nous ravir nos troupeaux, nous chaſſer de nos bois?
Fuyez uſurpateurs, & tremblez à ma voix.
Je lis dans l'avenir; c'eſt d'Apollon qui m'aime,
Dont j'apprens ce qu'il tient du grand Jupiter meſme;
Infernale furie, & pire que la mort,
Je prens plaiſir à voir vôtre funeſte ſort.
Par l'ordre des deſtins, en dépit des orages,
Vous pourrez d'Italie aborder les rivages:
Mais avant que de voir la ſuperbe cité,
Où de tant de malheurs le cours eſt limité,
Eprouvant comme nous la faim inſatiable,
Un jour on vous verra manger juſqu'à la table.
Soudain dans la foreſt s'enfuit le monſtre aîlé:
Le ſang de mes ſoldats de peur ſemble gelé.

Ils poſent par reſpect leurs armes temeraires;
On demande la paix, on recourt aux prieres;
Soit qu'on les imagine ou lugubres oiſeaux,
Ou quelques Deïtez des infernales eaux.
Mais mon pere élevant, & ſes mains, & ſon ame,
S'adreſſe aux Dieux du Ciel qu'en ces mots il reclame.
Détournez ces malheurs, arbitres des mortels,
Et conſervez un peuple ardent à vos autels.
Jl commande à l'inſtant qu'on arrache les cables,
Et qu'on donne la voile aux Zephirs favorables.
Nous courons de Thetis l'empire decevant,
Et nous voguons au gré du pilote, & du vent.
Déja nous découvrons ſur la vague écumante,
Les murailles de Same, & les foreſts de Zanthe;
D'Itaque nous doublons les ſteriles rochers,
Auſſi-tôt deteſtez qu'apperceus des nochers,
L'empire de Laërce, & du cruel Ulyſſe.
Bien-tôt s'offre Leucate, & ſon grand precipice,
Et bien-tôt nous paroît s'avancer ſur les flots
Le temple d'Apollon, l'effroy des Matelots.
Las de courir les mers, nous abordons la ville,
Où contre nôtre eſpoir nous trouvons un aſile,
De la prouë élevée on jette l'anchre au bord,
Galeres & vaiſſeaux ſont rangez dans le port:

Au puiſſant Roy des Dieux je rends un juſte hommage,
J'encenſe ſes autels, & ſur le verd rivage,
Je fais en ſon honneur celebrer mille jeux,
Qui du Cap d'Actium rendent le nom fameux.
Châcun avec plaiſir rappelle en ſes penſées
Le ſouvenir flateur de nos peines paſſées,
Il eſt doux de penſer aux perils évitez
Parmy tant d'ennemis, & de Grecques citez.
Cependant le beau char qui porte la lumiere,
Terminoit le grand cours de ſa vaſte carriere;
Et l'hyver tenebreux, amy des Aquilons,
Livroit à leur couroux les humides ſillons.
A la porte du temple, où moy-meſme j'attache
D'Abas que je vainquis la brillante rondache,
Juſques dans leur païs inſultant aux Gregeois,
Je fais lire ce vers ſur le large pavois.
Des Grecs victorieux, Enée offrit ces armes.
Ces bords pour m'arreſter n'ont point aſſez de char-[mes,
Je pars, & de la voix preſſant les matelots;
La rame par compas fend l'écume des flots:
Bien-tôt nous ſont cachez les hauts monts de Corcyre:
Enfin nous débarquons aux rivages d'Epire.
Là j'apprens le revers d'un incroyable ſort,
Que le cruel Pyrrhyus, le fils d'Achille eſt mort;

Qu'un des fils de Priam, reſte de tant de Princes,
Helenus poſſedoit ſa femme, & ſes provinces;
Et qu'un troiſiéme hymen ſous un deſtin plus doux,
Uniſſoit Andromaque à ce Troyen époux.
De ce grand changement l'hiſtoire merveilleuſe
Excite en mon eſprit une ardeur curieuſe:
Pour l'aprendre du Roy, j'abandonne le port,
Je marche vers les murs, & m'éloigne du bord.
Dans un bocage ſaint ſur la rive feconde,
Que le faux Simoïs arroſe de ſon onde,
Auprés d'un vain tombeau, d'un verd gazon orné,
Et qui d'un double autel étoit environné,
Du valeureux Hector l'inconſolable femme,
Par un grand ſacrifice appelloit ſa grande ame;
Parmy les triſtes dons offroit ſes triſtes pleurs
Au double ſouvenir de ſes vives douleurs.
Des armes des Troyens la veuë inopinée,
La rend à mon abord interdite, étonnée:
Elle pâlit, ſe pâme, & tombant ſans chaleur,
Ainſi longtemps aprés exprime ſa douleur.
Que voy-je, ô vaillant Prince; eſt-ce Enée, ou ſon om-[bre?
Mais helas! ſi des morts il augmente le nombre,
Pourquoy ſans mon Hector s'offre-t'il à mes yeux?
Elle pleure, & ſes cris font retentir ces lieux;

A peine

A peine de ma voix puis-je trouver l'uſage,
Et répondre ces mots à ſon triſte langage.
Je vis, mais pour ſouffrir ; nos Dieux qui l'ont permis
Ont dérobé ma vie à nos fiers ennemis.
Veuve du grand Hector, helas ! quelle autre gloire
Peut de ſon infortune adoucir la memoire ?
Au moins voy-je finir le ſort plein de rigueur,
Qui maria ſa femme au fils de ſon vainqueur ?
Elle baiſſe les yeux, & répond de la ſorte.
O mille & mille fois heureuſe d'eſtre morte,
Innocente Beauté que Pyrrhus l'inhumain,
Sur le tombeau d'Achille immola de ſa main :
Du moins par le partage aux chaînes deſtinée,
Au lict d'un fier vainqueur tu ne fus point traînée.
Aprés l'embraſement, errante par les mers,
D'un jeune audacieux j'ay les mépris ſoufferts ;
Enfin il me quitta ce cruel fils d'Achille ;
Croyant que ſon divorce en ſeroit plus facile,
Miſerable captive, il me mit ſous la loy
De l'illuſtre Helenus ſon captif comme moy.
Hermione ravie au furieux Oreſte,
De ce prompt changement fut la cauſe funeſte ;
Pyrrhus en fut épris ; mais le rival époux
Saiſi de ſes fureurs, & d'un tranſport jaloux,

Le ſurprend, & l'immole en ſa juſte colere,
Aux autels où Paris ſacrifia ſon pere.
Ce peuple par ſa mort d'un Tyran délivré,
Sous les loix d'Helenus ſe rangea de ſon gré:
Du nom du grand Chaon un des Princes ſes freres,
Roy paiſible, il nomma ces terres étrangeres;
Et relevant Pergame en ce ſauvage bord,
Sur le plan d'Ilion il a conſtruit ce fort.
Mais quel ſort merveilleux, quels vents, ou quels ora-[ges,
Ou plûtôt quel des Dieux te pouſſe en ces rivages?
Quelle Troye eſt promiſe à ta rare valeur?
Aſcagne eſt-il vivant? O Dieux, que de douleur
Luy dût coûter la mort d'une mere ſi ſage!
Déja ne lit-on pas dans ſon jeune courage
Qui brille, qui boüillonne, & veut prendre l'eſſor,
Qu'il eſt le fils d'Enée, & le neveu d'Hector?
Tels étoient ſes propos, que d'un torrent de larmes
Accompagnoient ſes yeux encore pleins de charmes:
Quand le ſage Helenus ſon magnifique époux,
Avec toute ſa Cour vient au devant de nous;
Et dans ſon doux accüeil, verſant des pleurs de joye,
Nous conduit dans les murs de ſa nouvelle Troye.
De l'antique Ilion je croy voir les ramparts,
Sur le Xanthe nouveau j'attache mes regards;

Et croy meſme embraſſant la porte de leur ville,
Voir la porte fatale au redoutable Achille.
Nos Troyens par ſon ordre admis dans la cité,
Reçoivent les faveurs de l'hoſpitalité:
Par tout dans le palais les tables ſont dreſſées,
Dans la vaiſſelle d'or les viandes diſperſées;
Le feſtin eſt ſuperbe; & trois fois le ſoleil
En void renouveller le royal appareil.
Il s'éleve un vent frais, qui de ſa douce haleine
Rappelle nos vaiſſeaux ſur l'inconſtante plaine;
Mais enfin ſur le point d'abandonner ces lieux,
Ainſi je parle au Roy, l'interprete des Dieux,
Toy qu'Apollon inſtruit dans les choſes futures,
Tu dois, fils de Priam, ſavoir mes avantures;
Dans les aſtres tu lis le deſtin des humains;
Tu prens d'un vol leger des augures certains;
Et des divers oiſeaux expliquant le ramage,
En tires un heureux ou ſiniſtre preſage.
Eclaircy donc mon ſort, & le trouble où je ſuis:
Tous les Dieux conſultez au fort de mes ennuis,
Pour limite à nos maux m'ont donné l'Auſonie;
Et dans ces bords lointains ont ma courſe finie.
Celeno la Harpie, un monſtre dangereux,
Seule nous fait trembler par ſon preſage affreux;

Nous annonce du Ciel le couroux implacable,
Et d'une avide faim la rage insatiable. (maux,
Comment puis-je, ô grand Roy, détourner tant de
Et trouver quelque fin à de si longs travaux?
Helenus à l'instant offre un grand sacrifice,
Demande au Ciel la paix, & pour l'avoir propice,
Détache les bandeaux de son front reveré;
Me conduit par la main prés de l'antre sacré;
Et moy-mesme remply du Dieu qui le transporte,
J'entens sa sainte voix me parler de la sorte.
Grand Prince, il est constant que l'ordre des destins
T'appelle par les mers aux rivages Latins:
C'est du grand Roy des Dieux le decret immuable;
C'est du Sort absolu l'arrest irrevocable.
Mais pour y parvenir, apprens en peu de mots
Comment tu domteras la colere des flots.
La Parque me refuse un plus ample presage;
Et Junon me défend d'en dire davantage.
Peut-estre penses-tu, que ces illustres bords,
Prests à te recevoir te presentent leurs ports;
Mais long est le chemin, & longues sont les peines
Qui t'éloignent encor ces terres si lointaines.
Il en faut sur tes nefs faire le vaste tour,
Et doubler de Circé le dangereux sejour,

Fendre le lac d'Averne, & les mers de Sicile,
Avant que de fonder ta floriſſante ville.
Pour en ſavoir le terme, entens ma ſainte voix.
Quand ſur le bord d'un fleuve, à l'ombrage d'un bois
L'énorme & blanche Laye aux pendantes mammelles
Et ſes trente petits tous rangez autour d'elles,
Fraîchement mis au jour au pied d'un cheſne vieux,
Et comme elle tous blancs s'offriront à tes yeux:
Croy tes malheurs paſſez, & fixe en cette place
Le ſejour eternel de ta vaillance race.
Rien ne peut des deſtins interrompre le cours;
Et le grand Apollon te promet ſon ſecours.
Garde toy ſeulement d'aborder cette plage,
Que la belle Italie oppoſe à ce rivage:
Tous ces bords ſont peuplez de perfides Gregeois:
Philoctete y maintient ſous de ſeveres loix
Les murs qu'ils a fondez aux champs de Lucanie;
Icy ceux de Narice ont une colonie;
Là regne Idomenée aux champs des Salentins,
Pour eux oubliant Crete, & ſes peuples mutins.
Enfin quand échapé de la fureur de l'onde,
Tes nefs auront finy leur courſe vagabonde;
Pour acquitter les vœux promis aux Immortels,
Tu feras ſur le bord fumer les ſaints autels:

Mais d'un voile de pourpre environne ta teſte ;
De crainte qu'aux honneurs d'une ſi grande teſte,
Le vulgaire profane oſant meſler ſes yeux,
N'en trouble le myſtere, & n'en chaſſe les Dieux.
Soit par tous les Troyens cette forme obſervée,
Et dans ſa pureté par ton ſang conſervée.
Que ſi le vent te pouſſe aux bords Siciliens,
Où Pelore à la mer donnant d'étroits liens
La ſerre, la tourmente, & la rend forcenée ;
Sur la gauche bien loin fuy l'onde mutinée :
De l'iſle fay plûtôt le penible circuit,
Que d'approcher à droit de l'effroyable bruit.
On tient que par ces bords fut autrefois unie
L'Iſle triangulaire, à la grande Auſonie ;
Mais que ne change point le long effort des ans !
Par un grand tremblement les villes & les champs
Virent dans leur enclos gronder l'onde ſalée ;
Et Neptune uſurper la campagne ébranlée.
La mer les ſepara par ce fameux détroit ;
Charibde eſt ſur la gauche, on entend Scille à droit.
Dans ſes gouffres profonds, Charibde impitoyable,
Par trois fois engloutit cette mer redoutable ;
Puis la revomiſſant l'élance dans les airs,
Et l'on envoid pâlir les aſtres les plus clairs.

Scylle en ſon antre obſcur des flots levant la teſte,
Attire les vaiſſeaux qu'à perdre elle s'appreſte:
Juſqu'au deſſous du ſein ſon viſage & ſon corps,
D'une jeune beauté montrent tous les treſors;
Le reſte monſtrueux cache dans l'onde bleuë,
Un ventre inſatiable, une terrible queuë:
Femme & Dauphin enſemble, & l'effroy des nochers!
Prens garde d'approcher de ſes bruyans rochers,
D'entendre retentir ſes gouffres implacables,
Et de ſes chiens marins les abois formidables.
Plutôt que de voir Scylle en ſon affreux ſejour,
De l'iſle & de ſes caps cherche le long détour.
Sur tout ſi tu me crois un eſprit prophetique,
S'il eſt vray qu'Apollon par ma bouche s'explique,
Vaillant fils de Venus, grave dans ton eſprit
L'ordre que par ma voix ce grand Dieu te preſcrit.
Cent fois tu m'entendras te le dire, & redire;
De la fiere Junon, tâche d'appaiſer l'ire;
Adore ſa grandeur, & redouble tes vœux;
Fléchy par tes preſens ſon couroux dangereux.
Ainſi victorieux côtoyant la Sicile,
Tu verras des Latins le rivage fertile;
De Cumes tu verras la nouvelle cité,
Les foreſts de l'Averne, & ſon lac empeſté.

Là tu conſulteras la Vierge forcenée,
Qui dans ſon antre creux prédit la deſtinée.
Elle l'apprend des Dieux, puis la redit en vers;
Et ſans ceſſe l'écrit ſur des feüillages verds:
Elle range par ordre en ſa grotte enfermée,
La feüille des deſtins, & des noms imprimée:
Elle n'y change rien, & dans ces ſombres lieux
Ces Sorts ne ſont troublez des hommes, ny des Dieux.
Mais ſi la porte s'ouvre, & qu'aux Zephirs volages
L'ouverture indiſcrete expoſe ces feüillages;
Les deſtins dans les airs demeurent diſperſez:
La Sibille jamais n'a ſes vers ramaſſez.
Qui la vient conſulter void ſa peine inutile,
Et deteſte au retour, & l'antre & la Sibylle:
N'épargne ny tes vœux, ny tes ſoins, ny le temps;
Pourſuy l'Oracle ſaint, flatte, importune, attens;
Quoy que tes compagnons murmurans ſur la rive
Te preſſent d'achever leur courſe fugitive;
Quoy que la mer tranquille, & les flateurs Zephirs
Paroiſſent s'accorder à leurs boüillants deſirs.
Implore la Sibylle, elle ſera ta guide
Dans tes divers travaux, & ſur l'empire humide;
Elle t'éclaircira tes illuſtres deſtins,
Chantera tes combats, & les peuples Latins.

Adieu;

Adieu ; la fureur ſainte abandonne mon ame ;
Va, pouſſe juſqu'au Ciel la gloire de Pergame.
Le Miniſtre des Dieux achevant ce diſcours,
En Monarque puiſſant nous offre ſon ſecours:
Par les profuſions de ſa main liberale,
Il montre la grandeur de ſon ame royale:
Il m'offre de Pyrrhus le ſuperbe harnois
Tout tiſſu d'anneaux d'or, redoublez par trois fois;
Il me donne le caſque à l'ondoyante creſte,
Dont ce fameux guerrier jadis arma ſa teſte;
De rameurs diligens il équippe nos nefs,
Nous fournit de chevaux, & d'armes, & de chefs,
D'argent, d'yvoire, & d'or il remplit ma galere.
Son magnifique ſoin eſt pareil pour mon pere:
Et lors que ce vieillard remontre aux matelots,
Que l'Eure favorable enfle, & ride les flots;
Qu'il ménage le temps; qu'il preſſe, qu'on s'embarque;
Ainſi luy parle encor ce genereux Monarque:
De la belle Venus illuſtre & digne époux,
L'amour des immortels, & leur ſoin le plus doux,
Prince deux fois ſauvé des ruïnes de Troye,
Donne la voile aux vents, prens le temps, & l'employe:
Voy d'icy l'Auſonie, & ſes rivages verds;
Mais pour y parvenir, il faut fendre les mers;

Plus loin, plus loin encor ſe void, ô ſage Anchiſe,
L'heureuſe region qu'Apollon a promiſe.
Adieu : la pieté d'un fils ſi valeureux
Dans nos plus grands malheurs t'a fait un ſort heureux;
Marche, j'arreſte en vain le Zephir favorable.
De ce triſte départ la Reine inconſolable,
La triſteſſe dans l'ame, & les larmes aux yeux
Nous comble de faveurs, & de dons precieux.
D'une grace obligeante, & d'un air plein de charmes;
Cette Reine à mon fils offre une cotte d'armes,
Ouvrage de Phrygie, où l'or entrelacé
Brille ſur un fond riche, avec art rehauſſé.
Reçoy de mon amour ce dernier témoignage,
De mes mains, luy dit-elle, accepte cet ouvrage,
Et conſerve, ô mon fils, conſerve à l'avenir,
A la veuve d'Hector un tendre ſouvenir.
O de mon cher enfant l'image veritable,
De mon Aſtianax portrait le plus ſemblable :
Telle eſtoit ſa parole, & ſon air, & ſes traits,
Tels eſtoient ſes regards, & ſes charmans attraits,
Helas! & dans la fleur des plus belles années,
Ainſi s'avanceroient ſes grandes deſtinées.
Moy-meſme en les quittant, je ſens couler mes pleurs,
Et par ces triſtes mots j'exprime mes douleurs:

Vous pour qui des deſtins la haine eſt aſſouvie,
Joüiſſez du bonheur d'une ſi douce vie.
De malheurs en malheurs expoſez ſur les flots,
Nous aſpirons encore à ce charmant repos;
Fugitifs nous courons où le ſort nous appelle,
Vous n'apprehendez rien d'une mer infidelle:
Il ne vous reſte point à chercher comme à nous
Les beaux champs des Latins qui s'éloignent de vous,
Du Xanthe & d'Ilion vous revoyez l'image;
Tous les jours de vos mains vous admirez l'ouvrage;
Sous un auſpice heureux ſoient vos toicts élevez,
Et du couroux des Grecs par les Dieux conſervez:
Et moy ſi quelque jour au gré des deſtinées,
Du Tybre enfin touchant les rives fortunées,
J'y puis tracer les murs à ma race promis,
Vos peuples & les miens à jamais ſoient amis.
Ainſi que de Dardan vient leur tige commune,
Ainſi les reüniſſe une meſme fortune;
Faiſons une autre Troye, un ſeul état des deux;
Et conſervent ce ſoin nos auguſtes neveux.
Nous partons, & fendant les liquides campagnes,
Nous côtoyons l'Epire, & ſes hautes montagnes.
Non loin, de l'Auſonie eſt le charmant ſejour:
Cependant dans les flots tomboit l'aſtre du jour:

Le travail des rameurs par le ſort ſe partage ;
L'ombre des monts s'accroît, on gagne le rivage ;
Et ſur l'aride bord, ſoldats & matelots
Demeurent étendus dans un profond repos.
Par les heures traînée à peine la nuit pâle
Fourniſſoit la moitié de ſa courſe inégale ;
Que le ſoigneux Patron de ſon lict ſe levant,
Conſidere le temps, & meſure le vent,
Fixe au Ciel ſes regards, en obſerve la courſe,
Cherche d'un œil ſavant les Hyades, & l'Ourſe,
Du Bouvier pareſſeux l'aſtre reſplendiſſant,
L'écharpe d'Orion, & ſon fer menaçant.
Quand il void tout ſerein ; du haut château de poupe
Il donne le ſignal qui fait partir ma troupe.
On décampe, on s'embarque ; & volant ſur les eaux,
On étend aux Zephirs les aîles des vaiſſeaux.
Les aſtres paliſſoient, & l'Aube matinale
Semoit de ſes rubis la rive orientale.
Quand la belle Italie enfin offre à nos yeux
De ſes plaiſans côtaux l'aſpect delicieux :
Italie, Italie, alors s'écrie Achate,
Ce nom de banc en banc longtemps aprés éclate :
La flote la ſaluë avecque de hauts cris.
Alors d'un feu divin le vieil Anchiſe épris,

Et verſant un vin pur dans ſa brillante coupe,
Invoque ainſi les Dieux du plus haut de la poupe.
Ecartez, Roy des mers, les orages mutins:
Et guidez nos vaiſſeaux aux rivages Latins.
Le Zephir amoureux redouble ſon haleine;
Bien-tôt nous remarquons ſur la rive prochaine
Un temple de Minerve enclos d'un vaſte fort;
Je fais plier la voile, & j'entre dans le port.
Là ſe courbe la plage; & ſes roches pendantes
S'oppoſent aux fureurs des vagues mugiſſantes.
Ce port en forme d'arc ſous ſes bras avancez,
Se cache à la fureur des Autans couroucez;
A l'abry de ſes tours, l'onde calme ſa rage;
Et le temple hautain s'éloigne du rivage.
Là pour premier augure à l'inſtant nous voyons
Quatre chevaux plus blancs que la neige des monts.
Soudain s'écrie Anchiſe, O deſirable terre,
Les chevaux belliqueux nous annoncent la guerre;
Pour les travaux de Mars les chevaux ſont armez:
Ces quatre cependant au char accoutûmez,
Accoûtumez au frein qui domte leur courage,
Nous peuvent de la paix eſtre un heureux preſage.
Alors le chef couvert d'un voile precieux,
Au pied des ſaints autels nous adorons les Dieux.

Sur tout nous invoquons la Deeſſe guerriere,
Qui dans ce beau ſejour nous reçoit la premiere;
Par l'ordre d'Helenus tant de fois repeté.
J'adore de Junon la grande Deïté.
Nos ſaints vœux accomplis, les antennes baiſſées,
Sont par les prompts nochers dans les airs redreſſées:
Nous laiſſons ces climats peuplez par les Gregeois,
Le golphe de Tarente, & les murs qu'autrefois
Eleva ſur ce bord le magnanime Alcide.
Là ſe découvre au loin ſur la campagne humide
Le temple qu'en ces lieux a la grande Junon,
L'écüeil de Scilacée, & le mont de Caulon.
Bien-tôt s'offre à nos yeux loin de l'onde écumeuſe,
Du flamboyant Etna la montagne fameuſe;
Les rochers murmurans font retentir les flots,
Et portent l'épouvente au cœur des matelots.
On ſent avec horreur ſes oreilles frapées
D'épouventables ſons, de voix entre-coupées;
La mer en ſon couroux s'élance dans les airs,
Et fait voir juſqu'au fond ſes abyſmes ouverts.
La voila, compagnons, Charibde l'implacable,
Ces rochers aboyans, cet écueil formidable
Que chantoit Helenus dans ſon divin tranſport:
Aux rames, évitons ce redoutable bord.

Ainſi parloit Anchiſe ; & ſa voix entenduë
Courbe ſous l'aviron nôtre chourme éperduë.
Palinure a l'inſtant, d'un front calme, & ſerain,
Tourne à gauche la prouë, & ſon bruyant airain :
Un favorable vent ſeconde ſon adreſſe,
Le rameur à l'envy ſe tourmente, & s'empreſſe.
Elevez juſqu'au ciel ſur ces profondes mers,
Soudain nous deſcendons aux plus creux des enfers,
Trois fois à nos clameurs les écüeils répondirent ;
De l'écume trois fois les étoiles blanchirent.
Cependant le vent ceſſe, & la clarté s'enfuit :
Sans connoître les lieux ; dans l'horreur de la nuit,
Des Cyclopes hydeux nous abordons la plage :
Le port eſt vaſte & ſeur ; mais par tout ce rivage
Inceſſamment d'Etna tonne le bruit affreux :
Tantôt juſques au ciel il élance ſes feux ;
Et roule à gros boüillons ſur ſa cime enflâmée,
Un tourbillon épais de cendre & de fumée.
Tantôt du plus profond de ſes gouffres ouverts,
Furieux, il mugit, & vomit dans les airs
Du mont étincelant les entrailles brûlantes,
Et les rochers fondus dans ſes grotes ardentes.
On croit que de la foudre autrefois terraſſé
Sous ce mont Encelade eſt encore oppreſſé ;

Qu'au moment qu'il reſpire, ainſi qu'une fournaiſe,
Par ce gouffre béant il exhale la braiſe;
Et que l'iſle à l'entour tremble aux moindres efforts,
Que tente le Geant pour mouvoir ſon grand corps.
Couchez toute la nuit dans les foreſts prochaines,
Le plus hardy ſe trouve en d'incroyables peines,
Nul ne peut penetrer la cauſe de ce bruit;
Le ciel cachoit les feux dont ſa voute reluit;
Et ſous le voile épais d'un pluvieux nuage,
La Lune en ſon panchant couvroit ſon beau viſage.
Mais à peine l'Aurore étalant ſes attrais,
Blanchiſſoit l'orient du premier de ſes traits,
Qu'un homme qui paroît d'une maigreur extrême,
Triſte & pâle, ou plutôt le ſpectre de luy-meſme,
S'enfuit de la foreſt, & marche vers le port.
Nous obſervons ſon air, & ſon farouche abord:
Sa barbe eſt heriſſée, & juſqu'au ſein pendante,
Sa robe toute ſale en lambeaux eſt traînante;
Enfin tendant les bras, il approche de nous;
Et bien-tôt pour un Grec ſe fait connoître à tous.
Meſme on croit qu'autrefois pendãt nos lõgues guerres
Il s'étoit ſignalé dans le ſac de nos terres.
Si tôt qu'il voit briller les caſques Phrygiens,
Qu'il reconnoît de loin les habits des Troyens,

Saiſi

Saiſi d'étonnement il s'arreſte, il balance;
Puis hardy par ſa peur il pourſuit, il avance;
Et ſoudain à nos pieds ſe jettant tout en pleurs,
O Troyens, nous dit-il, finiſſez mes malheurs,
Par l'aſtre étincelant ſource de la lumiere,
Par les celeſtes Dieux écoutez ma priere.
Si je puis échaper de ces funeſtes bords,
C'eſt aſſez, & je m'offre aux plus cruelles morts.
La Grece m'a veu naiſtre, & ſous l'ardente flâme
Je le confeſſe encor, j'ay vû tomber Pergame.
S'il n'eſt point de pardon entre les ennemis;
Aux plus cruels tourmens vous me voyez ſoûmis;
Déchirez, abyſmez, je mourray plein de joyê,
Si d'un monſtre inhumain je ne ſuis point la proye.
Il ſe jette à nos pieds; & touchez de ſes pleurs
Nous tâchons à l'envy de calmer ſes douleurs:
On l'exhorte de dire, & ſon nom, & ſa race;
Il void mon pere meſme émeu de ſa diſgrace,
Qui pour gage de paix luy preſente la main;
Il répond, raſſeuré par cet accüeil humain.
L'Itaque eſt mon païs, Adamaſte eſt mon pere,
Mon nom Achemenide, & né dans la miſere,
(Que n'en ay-je ſouffert la plus dure rigueur?)
Amoureux de la gloire, & me ſentant du cœur,

Soldat infortuné du malheureux Ulyſſe,
J'ay ſuivy de ſon ſort le bizarre caprice.
Fuyant l'affreux Cyclope, un monſtre furieux,
Mes lâches compagnons m'ont l'aiſſé dans ces lieux,
M'ont ſeul abandonné dans ſa grotte ſanglante,
D'un carnage nouveau ſans ceſſe dégoutante.
L'antre eſt vaſte & profond, & l'horrible Geant,
Aprés le ſang humain à toute heure béant,
Eleve juſqu'au ciel ſa teſte formidable;
(Dieux aneantiſſez cette race execrable!)
Farouche en ſes diſcours, & plus terrible à voir,
Il boit des malheureux le ſang épais & noir;
Il devore leurs chairs, déchire leurs entrailles.
Je l'ay vû s'irriter, & contre les murailles
Avec ſes grandes mains par d'horribles efforts
Froiſſer de deux ſoldats les miſerables corps:
Puis ſe roulant par terre, au milieu du carnage,
Tandis que dans leur ſang toute ſa grotte nage,
Mordre leurs rouges chairs étendu ſur le dos,
Et ſous ſes noires dents faire bruire leurs os.
Non certes ſans vengeance; & le prudent Ulyſſe
N'oublia pas alors ſon ſubtil artifice.
Sur les reſtes affreux de ſon cruel feſtin,
Le monſtre s'aſſoupit abyſmé dans le vin:

Et vomit en dormant la chair encor tremblante :
Parmy le vin qui ſort de ſa bouche ſanglante.
Nous invoquons les Dieux, & rangez alentour
D'un long arbre aiguiſé, privons ſon œil du jour,
L'œil ſeul que ſous le front luy cachoit ſa paupiere,
Et ſemblable en grandeur à l'œil de la lumiere.
Ainſi de nos amis nous vengeons le trépas.
Mais fuyez, ô Troyens, & ne differez pas;
Sauvez-vous dans vos nefs, levez, tranchez les cables,
Car tel que Polypheme aux regards effroyables,
Enferme ſes troupeaux dans ſon roc tenebreux;
Tels, & plus inhumains cent Cyclopes affreux
Courent par ces vallons, errent par ces campagnes,
Ou fondent du ſommet de ces hautes montagnes.
Pour la troiſiéme fois la Lune au teint changeant,
Du croiſſant inégal renouvelle l'argent;
Depuis que par ces bois je traîne mes miſeres,
Vivant parmy les ours, & dans leurs creux repaires.
Tantôt de ces rochers, éperdu je les vois;
Tantôt j'entens leurs pas, & leurs terribles voix.
Ces herbes que j'arrache avecque leurs racines,
Le fruit dur & pierreux, que parmy les épines
Ces ſauvages cormiers preſentent à ma main,
Sont les uniques mets dont je combats la faim.

Enfin voyant vos nefs aborder en cette iſle,
Je penſois y trouver un favorable azile;
Mais tranchez de mes jours le deſtin malheureux,
C'eſt aſſez d'éviter ces monſtres dangereux.
A peine il a parlé, que châcun triſte & bleſme
Voit mouvoir le grand corps du paſteur Polypheme;
Il paroît ſur le mont au milieu des troupeaux,
Que ſuivant ſa coûtume il mene au bord des eaux.
Monſtre terrible à voir, Coloſſe affreux, énorme,
Et que ſon œil crevé rend encor plus difforme:
D'un grand pin ébranché que ſoûtiennent ſes bras,
Aveugle, & chancelant il raffermit ſes pas;
Son troupeau va ſuivant ſa démarche tremblante,
Et ſa flûte ruſtique à ſon col eſt pendante,
Son unique plaiſir, foible ſoulagement
A l'incurable ennuy de ſon aveuglement.
Si toſt qu'il touche aux bords de la campagne humide,
Il lave de ſon œil la bleſſure livide,
Marche grinçant les dents juſqu'au milieu des flots,
Qui luy touchent à peine à la moitié du dos.
Nous partons, & le Grec receu dans nos galeres,
Nous preſſe d'éloigner ces plages ſanguinaires.
Au bruit de nos vaiſſeaux, le Cyclope à grands pas
Nous ſuit, & pour nous prendre, il étend ſes grãds bras;

Mais n'embraſſant que l'air, il voit ſa courſe vaine.
Dans la rage où le met nôtre fuite ſoudaine,
Il éleve ſa voix, ſes cris percent les airs,
Et font trembler les flots de ces bruyantes mers.
Les Italiques bords bien loin en retentirent;
Et du brûlant Etna les antres en mugirent.
Des foreſts & des monts ſur ces bords dangereux
Fondent de toutes parts les Cyclopes affreux;
Tout le port eſt bordé de leur troupe execrable;
Nous les voyons tenir leur conſeil formidable;
Leur aſpect fait trembler, leur teſte touche aux cieux,
Tels que les hauts cyprés, tels que ces cheſnes vieux,
Que le grand Jupiter, ou la chaſte Diane
Sauvoient dans leurs foreſts de la hache profane.
On tend la voile aux vents dans cet effroy ſoudain;
Mais l'avis d'Helenus s'oppoſe à ce deſſein,
A moins que d'un effort penible, & difficile,
On ne tienne ſa route entre Charibde, & Scylle.
Pour prendre le plus ſeur on tâche à retourner:
Lors que dans ce détroit commence à s'entonner
La Biſe qui ſur nous fond du cap de Pelore,
Et vient comme au ſecours du nocher que j'implore.
Nous doublons au travers des rochers aboyans
Le fleuve Pantagie aux flots toûjours bruyans,

Le golphe de Megare aux vagues applanies,
Tapſe la peninſule, & ſes plaines unies.
Le Grec qui ſous Ulyſſe avoit couru ces bords,
Nous mótroit tous ces lieux, nous nómoit tous ces ports.
Prés du Cap de Plemire, au golphe de Sicile,
On découvre Ortygie, iſle riche, & fertile:
On tient dans ce climat, que ſous les flots chenus,
Par canaux ſoûterrains, par moyens inconnus
Le fleuve Alphée épris des beautez d'Arethuſe,
Paſſa des champs d'Elide, aux champs de Syracuſe.
Nous adorons ces Dieux, & traverſant ces mers,
Laiſſons le fleuve Elore, & ſes rivages verds,
Pachin ce cap terrible, & ſes roches pendantes:
Nous raſons Camerine aux vapeurs peſtilentes,
Les murs que va baignant le rapide Gelas,
Ceux qu'on void au ſommet du ſuperbe Agragas
Des chevaux belliqueux la celebre origine:
Pouſſé du meſme vent je paſſe encor Seline;
Nous doublons ſon terroir de palmes couronné,
Et le troiſiéme cap d'écüeils environné.
Là Drepane, & ſon port, & ſes triſtes rivages,
Reçoivent mes vaiſſeaux battus de tant d'orages.
Sur ces funeſtes bords (Reine excuſe les pleurs
Qu'arrachent de mon cœur mes cruelles douleurs)

Là finit ſes deſtins le Vieillard venerable,
Qui ſeul me conſoloit dans mon ſort deplorable:
En vain ſauvé des feux, & de tant de dangers,
Tu me quittes, mon pere, en ces bords étrangers:
Helas! ny d'Helenus les avis ſalutaires,
Ny du terrible oyſeau les menaces contraires,
Ne m'avoient rien predit de la fin de tes jours.
Tel eſt de mes travaux, & le terme, & le cours:
Enfin abandonnant cette funeſte plage,
Un favorable Dieu m'a pouſſé dans Carthage.
C'eſt ainſi que parla le Monarque Troyen;
Cependant attachée à ce long entretien,
La troupe ſoûpiroit de ſes longues traverſes;
Et plaignoit de ſes Dieux les fortunes diverſes.
Il ſe taît, & chacun ravy de ſes propos,
Dans les bras du Sommeil va chercher le repos.

L'ENEÏDE DE VIRGILE.

LIVRE QVATRIE'ME.

DE mille ſoins divers la Reine combatuë,
Se nourrit en ſecret du poiſon qui la tuë;
Un feu caché la brûle; elle perd le repos;
Ne penſe qu'aux exploits, qu'aux diſcours du Heros,
Dont le ſang glorieux, & l'air, & le viſage
Impriment dans ſon cœur une charmante image.
Les ombres s'enfuyoient de l'Olympe vermeil,
Et l'Aurore brilloit des rayons du Soleil;
Quand par ces triſtes mots de ſon tourment preſſée,
A ſa Sœur confidente elle ouvre ſa penſée:

Anne

Anne, ma chere Sœur, quels ſonges impoſteurs
Rempliſſent mon eſprit de confuſes terreurs ?
Quel Heros ſur ces bords s'eſt ſauvé du naufrage ?
Qu'en ſon port, qu'en ſa mine il montre de courage!
Il n'en faut point douter, il eſt du ſang des Dieux ;
Les ſentimens du cœur ſont écrits dans les yeux.
Que ſon deſtin eſt grād! que grāds ſont ſes faits d'armes!
Et qu'en les racontant il découvre de charmes !
Ah ! ſi dans mon eſprit je n'avois arreſté
De ne laiſſer jamais ravir ma liberté ;
Puiſque je pleure encor la malheureuſe ſuite
De ma premiere amour, que la Parque a détruite.
Si je pouvois ſouffrir les noms jadis ſi doux
D'amour, & d'hymenée, & d'amant & d'époux,
Peut-eſtre, & j'en rougis, ma Sœur je le confeſſe,
On me peut reprocher cette ſeule foibleſſe.
Depuis que le poignard d'un frere déloyal,
De mon funeſte hymen trancha le nœud fatal ;
Luy ſeul m'a pû toucher : je ſens naiſtre en mon ame
Un trouble qui reſſemble à ma premiere flâme :
Cet aimable étranger ſeul a bleſſé mon cœur :
Mais que du Roy des Dieux le tonnerre vangeur
De l'éternelle nuit perce les antres ſombres,
Et me plonge vivante entre les pâles Ombres ;

Que la terre plûtôt s'entr'ouvre ſous mes pas ;
Que ma vertu combatte, & ne triomphe pas.
Que celuy que j'aimay d'une amour ſi fidele,
Seul la conſerve encor dans la nuit éternelle.
Elle finit ces mots par un torrent de pleurs :
Anne par ce diſcours veut calmer ſes douleurs.
Voulez-vous pour une Ombre, ô charmante Princeſſe,
Avecque tant d'appas vieillir dans la triſteſſe,
Et paſſer dans les pleurs le plus beau de vos ans?
Il eſt doux de revivre en d'aimables enfans :
D'une nouvelle amour les douces aventures,
Troublent-elles les morts aux noires ſepultures ?
Je veux que dans Carthage, ou dans Tyr autrefois
Vous ayez dédaigné les vœux de tant de Rois ;
Qu'Hyarbe en vain ſoûpire, & ces grands Capitaines,
Dont la gloire remplit les terres Africaines.
Vôtre douleur trop juſte en ſes commencemens,
Devoit avec raiſon éloigner ces amans.
Mais voulez-vous combattre un amour agreable ?
Et ne ſongez-vous pas combien eſt redoutable,
Le nombre d'ennemis, qu'on void de toutes parts,
Répandus à l'entour de vos nouveaux ramparts ?
Là ſont des Barcéens les arides frontieres,
Icy du Getulois ſont les villes guerrieres ;

La Syrte étend au loin ſon ſable inhabité ;
Là mépriſe les loix le Numide indomté.
De nôtre avare frere, ignorez-vous l'audace,
Et quels affreux combats vont ſuivre ſa menace ?
La faveur de Junon, & la bonté des Dieux
Seules font aborder cette flote en ces lieux.
Que Carthage va croître, & que la deſtinée,
Luy promet de grandeur par ce grand hymenée !
Que vous l'allez combler, & de gloire, & de biens,
Quand vous joindrez ſa force aux armes des Troyens.
Allons aux Immortels conſacrer cet ouvrage ;
Et puis pour l'arreſter mettre tout en uſage ;
Maintenant que les vents bouleverſent les flots ;
Qu'Orion fait trembler les plus fiers matelots ;
Que juſques dans le port, la ſaiſon implacable
A ſes vaiſſeaux briſez ſe montre formidable.
Ce diſcours, de la Reine accroît la vive ardeur,
Raſſeure ſon eſpoir, affoiblit ſa pudeur.
Elles courent au temple, & par leurs ſacrifices
Invoquent tous les Dieux contraires, & propices ;
De Phebus, de Bachus font fumer les autels,
De Cerés, dont les loix ſoûmirent les mortels,
Et ſur tout de Junon, de l'hymen tutelaire,
Par qui ce nœud fatal n'eſt qu'heur, ou que miſere.

En preſence des Dieux, qu'invoque ſon amour,
Didon par ſes preſens ſolemniſe ce jour;
Prend une coupe d'or, qu'elle meſme elle épanche
Sur le milieu du front d'une geniſſe blanche;
Fait le tour de l'autel; & cherchant ſes deſtins
Attache un œil avide aux fumans inteſtins.
O des trompeurs Devins, erreur vaine, & groſſiere!
Que ſert contre l'amour, ny temple, ny priere?
Le feu coule en ſes os, & conſume ſon cœur,
Aveugle elle ſe plaît dans ſa douce langueur:
Par la ville elle court mortellement bleſſée
Du trait envenimé qui la rend inſenſée.
Ainſi quand le paſteur lance de loin ſes traits
Sur une jeune biche en un bocage épais;
La fléche qu'il penſoit au hazard décochée,
Bleſſe la beſte au flanc, y demeure attachée,
Elle fuit, & fendant & la plaine, & le fort,
Elle emporte avec elle, & la fléche & ſa mort.
Tantôt ſe promenant ſur les murs de Carthage,
Didon fait à ſon hoſte admirer ſon ouvrage;
Tantôt pour le charmer elle étale à ſes yeux
Les antiques treſors des grands Rois ſes ayeux:
Au milieu d'un diſcours ſa langue embaraſſée
Refuſe la parole à ſa triſte penſée.

Le ſoir elle a recours aux ſuperbes feſtins ;
Veut encor de Pergame apprendre les deſtins ;
Au diſcours du Troyen demeure ſuſpenduë ;
Et n'en peut détacher ſon eſprit ny ſa veuë.
Quand le profond ſilence, & l'ombre de la nuit,
Rappellent le ſommeil, & diſſipent le bruit ;
Sur ſon lict ſeule, & triſte, elle ſe fond en larmes ;
Se redit du Heros les exploits, & les charmes,
Abſente elle le voit, & l'entretient abſent.
Par fois prenant Aſcagne, en ſes bras le preſſant,
Elle croit dans le fils voir l'image du pere ;
D'un veritable amour remede imaginaire.
On ne void plus du port l'ouvrage s'avancer,
Ny l'ardente jeuneſſe aux combats s'exercer ;
Sur le ſommet des tours la garde ſe relâche ;
L'artiſan pareſſeux abandonne ſa tâche ;
Et ſemblent s'abaiſſer ces murs audacieux,
Dont l'orgueil menaçoit de monter juſqu'aux Cieux.
Junon qui void du Ciel la malheureuſe Reine,
Sans ſoin de ſon honneur ſe plaire dans ſa peine
Aborde par ces mots la charmante Cypris.
Ta victoire eſt parfaite, & tout cede à ton fils :
C'eſt vanger hautement la cheute de Pergame,
Deux grandes Deïtez triomphent d'une femme.

Je ſay que dans ton cœur de ſoupçons agité,
Tu vois d'un œil jaloux ma naiſſante cité:
Mais pourquoy tant de ſoins, ſi par un hymenée
Cette guerre entre nous peut eſtre terminée?
Tes vœux ſont exaucez, Didon brûle d'amour,
Et ſon cruel tourment augmente nuit & jour;
Fais plutôt que ton peuple à mon peuple s'uniſſe
Sous de communes loix, & ſous un meſme auſpice;
Et qu'au Roy des Troyens, Didon avec ſon cœur
Soûmette de ſes murs la future grandeur.
Venus qui reconnoît, que par ce feint langage,
Junon veut ſeulement aſſeurer à Carthage
La gloire reſervée à l'empire Romain,
Répond, & dans ſon cœur rit d'un projet ſi vain:
Qui pourroit au mépris d'une offre avantageuſe,
Preferer à la paix une guerre douteuſe,
Pourveu que le ſuccés réponde à ton deſſein?
Mais l'arreſt des Deſtins tient mon cœur incertain.
Penſes-tu que des Dieux le grand arbitre change,
Souffre cette union, conſente à ce mélange,
Et dans les meſmes murs te veüille aſſujettir
Les reſtes de Pergame, & le peuple de Tyr?
Découvre ſon projet, toy ſa ſœur, & ſa femme;
Commence ſeulement, je conduiray la trame.

Laiſſe-moy, dit Junon, ſonder ces grands ſecrets,
Et ſache cependant le deſſein que je fais.
Pour chaſſer dans ces bois avec ſon cher Enée,
Demain s'y doit trouver la Reine infortunée
Si tôt que le Soleil ſortant du ſein des mers,
Viendra de ſes rayons redorer l'univers.
Là, quand à mes regards vers les toiles tenduës
S'offriront des Veneurs les troupes épanduës;
Je fondray de mon thrône; & lanceray ſur eux
D'une greſle impreveuë un amas tenebreux;
J'ébranleray le ciel d'un éclatant tonnerre;
Tous fuiront, & la nuit s'épandra ſur la terre.
Dans une meſme grotte, au lieu le plus deſert,
La Reine & le Troyen chercheront le couvert;
Avec le blond Hymen tu m'y verras preſente;
Et ſi dans ce projet tu demeures conſtante,
D'un lien eternel j'uniray ces amans.
Venus feint de pancher aux meſmes ſentimens;
Mais d'un œil penetrant elle void la fineſſe,
Et ſoûrit en quittant la jalouſe Deeſſe.
Cependant l'aſtre heureux de la mere d'amour,
Sort des flots avec l'aube, & ramene le jour.
La Reine eſt diligente, & la cour de Carthage
Se rend à ſon palais dans un riche équipage:

On l'attend à la porte, où ſon cheval fougueux
Cõuvert de pourpre, & d'or, mord ſon frein écumeux.
Déja ſont aux foreſts les toiles aſſemblées,
Les dards au large fer, & les meutes couplées,
Et des Maſſiliens les celebres picqueurs:
Enfin paroît la Reine au milieu des chaſſeurs.
Sa ſuperbe caſaque à Sidon travaillée,
Brille d'un art exquis ſur les bords émaillée;
Un riche diamant luit ſur l'agraffe d'or;
Du metal precieux ſa trouſſe luit encor;
Un cordon éclatant ſerre la double treſſe
De ſes cheveux noüez d'une ſavante adreſſe.
Bien-tôt ſe vient meſler aux chaſſeurs Tyriens,
Aſcagne accompagné de la fleur des Troyens!
Mais ſur tout le Heros dans ſon air, dans ſa mine,
Fait voir tous les appas de ſa mere divine.
Tel du Xanthe glacé quittant l'âpre ſejour,
Apollon en Delos fait ſon heureux retour,
Les Agathyrſes peints d'un pied leger bondiſſent;
Autour de ſes autels les Dryopes fremiſſent;
Sur le ſommet de Cinthe, il court parmy les bois;
Et laiſſe de ſon dos pendre un riche carquois,
Un laurier immortel ſerre ſes treſſes blondes;
Une divine odeur s'exhale de leurs ondes.

Tel parut le Heros en habit de chaſſeur,
Tant on vid dans ſes yeux d'éclat, & de douceur.
Enfin quand ſur les monts, ſous l'agreable ombrage
Arrive des chaſſeurs le ſuperbe équipage;
Au bruit qui ſe répand dans les forts écartez,
Des timides chevreüils, des daims épouvantez
Sur les âpres rochers on void bondir la troupe:
Les cerfs des monts hautains abandonnent la croupe;
La terreur les aſſemble, ils fendent les ſillons,
Et la poudre aprés eux vole par tourbillons.
Aſcagne plein d'ardeur, ſur un courſier s'avance;
A la teſte de tous impatient s'élance;
Tient ces troupeaux craintifs indignes de ſon cœur;
Pour coup d'eſſay ſouhaite à ſa jeune vigueur,
Qu'un affreux ſanglier traverſe les campagnes;
Qu'un lion rugiſſant deſcende des montagnes.
Cependant l'air ſe trouble, & du ciel ébranlé
Gronde un nuage épais, & de greſle meſlé.
La fleur des Tyriens, la Troyenne jeuneſſe,
Le charmant petit-fils de la belle Deeſſe,
Tout fuit l'orage obſcur, & du ſommet des monts,
Les torrens furieux roulent à gros boüillons.
Dans un antre écarté, la Reine de Carthage
Seule avec ſon Amant ſe ſauve de l'orage:

Junon de cet hymen ſerra le nœud fatal ;
La terre la premiere en donna le ſignal ;
Les cieux d'aſtres nouveaux, & d'éclairs reſplendirent ;
Des Nymphes ſur les monts les longs cris retentirent.
Ce jour vrayment fatal, ſource de tant de pleurs,
Vid naiſtre de Didon les celebres malheurs.
Son indomtable ardeur ſous le nom d'hymenée,
La rend malgré les bruits en ſa faute obſtinée :
Sans ſoin de ſon honneur, ſans égard pour ſa cour,
Elle ne ſonge plus à cacher ſon amour.
Bien-tôt la Renommée étend ſes grandes aîles,
Vole par la Lybie, & ſeme ces nouvelles ;
La Renommée agile, & dont l'agilité
Redouble dans l'effort de ſon activité.
Foible au commencement, de crainte elle eſt rampante ;
Mais le temps la raſſeure, & ſes forces augmente :
Elle marche ſur terre, & porte juſqu'aux cieux
Son viſage impoſteur, ſon front audacieux.
Contre les Immortels la terre couroucée
Du juſte châtiment d'Encelade, & de Cée,
Donna pour digne ſœur aux Geants accablez
Cet oiſeau ſi leger, ce monſtre aux pieds aîlez.
Monſtre énorme & terrible ! incroyable merveille !
Sous châque plume il cache une attentive oreille,

Une bouche tonnante, un œil toûjours veillant ;
Enfin elle ſait tout, & toûjours va parlant.
La nuit elle fend l'air dans le morne ſilence,
Sans qu'au ſommeil flateur cede ſa vigilance :
Le jour au haut des tours, ou des palais des Rois,
Elle écoute, elle obſerve ; & ſa terrible voix
Toûjours preſte à parler, & toûjours éloquente,
Dans les peuples répand la confuſe épouvente :
Auſſi ferme à defendre un diſcours inventé,
Que promte à publier l'obſcure verité.
Cette Deeſſe alors de recits inutiles,
A ſon gré rempliſſoit, & les champs, & les villes ;
Sans bornes confondant les incidens certains,
Avec ſes jugemens, & ſes preſages vains.
Elle dit hautement, qu'un ſecond hymenée
Avoit uny Didon, & le Troyen Enée ;
Que plongez dans le luxe, & parmy les feſtins,
Indignes de leur gloire, & de leurs grands deſtins,
Ils en font à l'amour de honteux ſacrifices,
Et conſomment l'hyver dans les molles delices.
Le bruit que cette voix ſeme entre les mortels,
Vient juſqu'au Prince Hyarbe, au pied des ſaints autels ;
Rallume dans ſon cœur ſon amour mépriſée,
Et d'un ardent couroux rend ſon ame embraſée.

Ce grand Roy né d'Ammon, quãd vaincu par l'amour,
Il ravit Garamante en ce brûlant ſejour:
Au Roy des Immortels par ſes provinces amples
Conſacra cent autels, fonda cent riches temples;
Entretint avec ſoin le feu myſterieux,
Garde toûjours veillante au ſervice des Dieux;
Engraiſſa le terrain du ſang de ſes victimes,
Et couronna de fleurs les portiques ſublimes.
Dans les premiers tranſports de l'aveugle fureur,
Qu'un ſenſible mépris alluma dans ſon cœur:
On tient que dans le temple au Roy des Dieux ſon pere,
Levant au ciel les mains, il fit cette priere:
Tu vois cette injuſtice, Arbitre des deſtins,
Toy que le peuple More invoque en ſes feſtins,
Quand ſur de riches licts t'offrant les taſſes pleines,
Il celebre ta gloire aux feſtes Africaines;
Tu la vois, ô mon Pere, & ne la punis pas!
Ce n'eſt donc qu'une erreur de redouter ton bras,
Ta colere eſt aveugle, & ton bruyant tonnerre
D'un murmure frivole épouvente la terre.
L'ingrate vagabonde, à qui par ma bonté
J'ay permis de bâtir ſon étroite cité;
Qui tient de ma faveur l'azile en ce rivage,
Qui vivant ſous mes loix me doit un juſte hommage;

De mon royal hymen a mépriſé l'honneur,
Et reçoit un Troyen, un banny pour ſeigneur.
Et ce nouveau Pâris, ce fugitif Enée,
Void rire de mes feux ſa cour effeminée,
Se fait ſacrifier mes veux & mes ſoûpirs,
Et m'enleve l'objet de mes plus chers deſirs:
Pendant qu'à tes autels nôtre magnificence
Conſerve le renom de ta vaine puiſſance.
Jupiter l'entendit; & ſes veillans regards
Apercevant ſoudain dans les nouveaux rampars
Ces amans ennemis de leur gloire future,
D'un ton majeſtueux il s'adreſſe à Mercure.
Va, dépeſche, mon fils, ſur l'aîle des Zephirs,
Va trouver le Troyen, qui parmy les plaiſirs
Indignement s'endort dans les murs de Carthage;
Et de ſon grand deſtin neglige le partage.
Fends les airs, & luy parle. Eſt-ce là ce vainqueur,
Dont ſa charmante mere élevoit le grand cœur?
Qu'elle a deux fois ſauvé des fureurs de la guerre,
Qui doit domter l'orgueil de l'Italique terre?
Dont le ſang doit regner ſur cent climats divers,
Et ſous de juſtes loix ranger tout l'univers?
Si ſon cœur inſenſible à l'amour de la gloire,
D'un honneur immortel mépriſe la memoire;

S'il envie à ſon fils le ſceptre des Romains ;
Quel eſpoir le retient ? par quels plus hauts deſſeins
Pour ces bords ennemis, cede-t'il l'Auſonie,
Et l'honneur de fonder les murs de Lavinie ?
Qu'il parte, je l'ordonne ; & vole promptement
Luy porter ce reproche, & mon commandement.
Mercure obeïſſant aux ordres de ſon Pere,
Attache à ſes talons l'aîle promte, & legere,
Qui l'éleve au deſſus des terres, & des mers,
Et fend comme les vents l'immenſité des airs.
Il porte dans ſa main le fatal Caducée,
Par qui dans les enfers une Ombre eſt repouſſée,
Par qui, quand il luy plaît il la ramene au jour,
Et par qui le ſommeil vient, & fuit tour à tour.
Par ſa vertu divine il perce les nuages,
Chaſſe les vents mutins, écarte les orages ;
Et découvre bien-tôt par ſes viſtes efforts,
D'Atlas ſon noble ayeul, l'épouventable corps :
D'Atlas dont le ſommet ſe cache dans la nuë,
Et qui porte le Ciel ſur ſa teſte chenuë.
Les pins qu'on void de loin luy ſervir de cheveux,
Sont battus de la pluye, & des vents orageux ;
De glaçons diſtilans ſa barbe eſt heriſſée ;
Sur ſon dos ſpacieux la neige eſt diſperſée,

Du menton du vieillard les torrens vagabonds
Tombent blanchis d'écume, & s'élancent par bonds.
Volant d'un vol égal, là vint reprendre haleine,
Le Dieu qui prit naiſſance au ſommet de Gillene,
Puis d'un ſecond effort il ſuit le bord des eaux,
Dans ſon rapide cours ſemblable à ces oiſeaux,
Qui volent ſur les bords d'une mer poiſſonneuſe,
Entre les durs rochers, & la vague écumeuſe.
Ainſi fendant les vents par le milieu des airs,
Fondit le ſang d'Atlas ſur ces libyques mers.
A peine s'approchant des ramparts de Carthage,
De ſes talons aîlez il touchoit le rivage,
Que d'abord le Troyen s'offrit à ſes regards,
Partageant les maiſons, & traçant les ramparts.
Il void à ſon côté ſa redoutable épée
Brillante de rubis ſur la garde jaſpée,
Et la ſuperbe écharpe, où d'un art curieux
L'or brodé ſur la pourpre étincelle à ſes yeux.
Riche don de la Reine, & ſon plus bel ouvrage.
Alors le Dieu l'aborde, & luy tient ce langage.
Eſclave d'une femme, eſt-ce ainſi que ton cœur
A l'enclos de ces murs renferme ta grandeur?
Que par un foible appas ton ame captivée
Renonce à la puiſſance à ton ſang reſervée?

L'Arbitre independant qui tient tout ſous ſa loy,
De l'Olympe étoilé me dépêche vers toy;
Par ſon ordre des airs fendant le vuide immenſe,
Je viens te demander quelle eſt ton eſperance?
Si tu mets en oubly ton illuſtre deſtin,
Veux-tu priver ton fils de l'empire Latin?
Songe à l'aimable Aſcagne; & que ton amour vaine
Luy ravit la fortune & la gloire Romaine.
Ce diſcours achevé, l'Ambaſſadeur des Dieux,
Quitte la forme humaine, & ſe dérobe aux yeux.
Cependant le Troyen comme frappé du foudre,
Immobile, interdit, ne ſachant que reſoudre,
Sent ſa langue attachée, & ſes cheveux dreſſez
Du ſaint étonnement dont ſes ſens ſont glacez.
Si de l'ordre des Dieux ſa raiſon eſt troublée;
Du penſer du départ ſon ame eſt accablée:
Son eſprit balançant, inquiet, incertain,
Ne peut ſuivre un conſeil, ny former un deſſein.
Et par où commencer pour reſoudre la Reine
A la neceſſité de ſa fuite inhumaine?
Agité de ſoucis, & preſſé de douleur,
Il conçoit ce penſer qu'il juge le meilleur.
Il appelle Mneſtée, & Sergeſte, & Cloanthe;
Leur découvre en ſecret l'ennuy qui le tourmente;
Leur

Leur ordonne de faire équiper ſes vaiſſeaux,
Et de feindre un pretexte à ſes projets nouveaux.
Tandis qu'il cherchera l'occaſion propice
De preparer Didon par un ſage artifice;
Et que par ſes raiſons, par un diſcours accort,
Il pourra moderer ſon amoureux tranſport;
Il le juge terrible, & ſait bien qu'en ſon ame
Elle ne prevoit pas la fin de cette flâme.
Cet ordre par les Chefs ſoudain executé,
Signale leur adreſſe & leur fidelité.
Mais la Reine auſſi-tôt void la ruſe évidente,
Car peut-on rien cacher aux regards d'une amante?
Son cœur à qui l'amour fait tout apprehender,
Croit perdre à tout moment ce qu'il croit poſſeder.
Ce meſme monſtre aîlé qui ne ſauroit rien taire,
Si promt à publier tout ce qui peut déplaire,
Redouble ſes ſoupçons, & luy fait preſſentir
Qu'on équipe les nefs; qu'on s'appreſte à partir.
Alors de ſa raiſon elle eſt abandonnée,
Elle court par la ville aveugle, & forcenée;
Telle qu'une Bachante aux jours myſterieux,
Qu'elle ſent de ſon Dieu les tranſports furieux,
Qu'elle perce les bois, ou vole par les plaines
Aux nocturnes clameurs des montagnes Thebaines.

Elle découvre enfin ſon fugitif Heros;
Luy jette un fier regard; & l'aborde en ces mots.
Perfide, eſperes-tu dans ton ame infidelle?
De me diſſimuler ta fuite criminelle
D'échaper de ces bords au mépris de ta foy;
Et de pouvoir tromper, qui t'aime autant que moy?
Ny cette ardente amour par tant de fois jurée!
Ny l'honneur, ny ma mort par ta fuite aſſeurée!
Rien ne peut te fléchir, tu veux m'abandonner,
Ny l'hyver, ny les vents, rien ne peut t'étonner.
Que ſi loin de chercher une terre inconnuë,
Troye encore cachoit ſon orgueil dans la nuë;
Malgré tous les appas d'un ſi charmant ſejour,
Tu voudrois un temps propre à cet heureux retour:
Tu me fuis, ah! cruel, par nôtre hymen funeſte,
Par ces pleurs (puis qu'enfin je t'ay donné le reſte)
Et par tant de ſermens d'une immortelle ardeur,
De mes cuiſans ennuis meſure la grandeur.
Si tu n'es point encore inſenſible à mes larmes;
Si jamais mon amour eut pour toy quelques charmes;
Suſpens le coup mortel qui me perce le ſein,
Change, ou differe au moins ton barbare deſſein.
Tout mon peuple me hait, & tu cauſes ſa haine,
Je ne voy qu'ennemis dans la terre Africaine.

Ils m'aimoient tous ces Rois que tu rendis jaloux;
Et pour toy j'ay perdu le plus grand bien de tous,
L'irreprochable honneur, la renommée entiere,
Qui me faiſoit marcher ſi ſuperbe & ſi fiere.
Ah! Prince (puis qu'enfin la peur de ton couroux,
Interdit à ma voix le charmant nom d'époux)
A qui me laiſſes-tu deſolée, & mourante?
Que fais-je de ma vie? & quelle eſt mon attente?
Qu'Hyarbe triomphant m'oſte la liberté;
Qu'un Frere ſans pitié ſaccage ma cité.
Au moins ſi d'un mary ſi-tôt abandonnée,
Pour gage il me reſtoit de mon triſte hymenée
Un fils qui ſeulement dans ſon air, dans ſes traits
De ſon Pere infidelle eût les moindres attraits,
Il me conſoleroit de ta barbare fuite;
Je ne me croirois point entierement ſeduite.
Pendant tout ce diſcours, toûjours devant les yeux
Enée eut l'ordre exprés du Monarque des Dieux:
Enfin il parle ainſi, reſſerrant dans ſon ame
Le ſoucy qui le ronge, & l'amour qui l'enflâme.
Reine, ne penſez pas que je puiſſe jamais
Ceſſer de publier tant d'inſignes bienfaits:
Je vanteray par tout cette bonté ſuprême:
Plutôt que l'oublier, je m'oublîray moy-meſmes;

Et ne m'accuſez pas d'échaper en ſecret,
D'un lieu que j'abandonne avec tant de regret.
Il eſt vray toutefois que par ma deſtinée
Je ne puis me ſoûmettre au joug de l'hymenée:
Je le voudrois en vain, le ſort regle mon choix.
Helas! ſans que mes jours dépendent de ſes loix,
Sur les reſtes affreux du fer, & de la flâme,
Dés lors pour relever la cheute de Pergame,
J'aurois borné ma gloire à pouſſer juſqu'aux Cieux
Les ſuperbes palais des Heros mes ayeux.
Mais le grand Apollon, & ſon ſaint interprete,
Aux beaux champs d'Auſonie ont fixé ma retraite.
Ce climat bien-heureux, ce fortuné ſejour,
Doit eſtre ma patrie, & vaincre mon amour.
Reine, conſiderez l'amour où vous engage
L'ouvrage de vos mains, cette noble Carthage.
Voulez-vous m'envier les rivages Latins?
Voulez-vous reſiſter à l'ordre des deſtins?
La nuit quand l'épaiſſeur de ſes funebres voiles,
Oſte au jour ſon empire, & le donne aux étoiles;
Sous quelque étrãge forme, à toute heure, en tous lieux
L'image de mon Pere apparoît à mes yeux;
Et je fais à mon fils cette injure cruelle,
De luy ravir le ſceptre où ſon deſtin l'appelle.

N'aguere encor du ciel le viſte meſſager,
J'en jure par les Dieux, d'un vol promt & leger,
Eſt venu de la part du maiſtre du tonnerre
M'ordonner de partir de l'Africaine terre.
Quand je le vis entrer dans vos nouveaux rampars,
Le ſoleil brûloit tout de ſes ardens regards:
Sa voix perça mon cœur de mortelles atteintes;
Et pour vous, & pour moy ceſſez ces vaines plaintes;
Malgré moy l'on m'entraîne aux Italiques bords.
Pendant qu'il parle ainſi, Didon dans ſes tranſports
Roule de tous côtez ſes yeux vifs de colere;
D'un regard furieux elle le conſidere,
L'obſerve, l'étudie, & d'un ton plein d'aigreur,
En ces termes enfin exprime ſa fureur.
Tes diſcours de Dardan démentent la nobleſſe,
Perfide, & tu n'es pas le fils d'une Deeſſe;
Parmy ſes durs rochers Caucaſe t'enfanta;
Dans ce climat barbare une ourſe t'allaicta;
Car pourquoy me contraindre aprés un tel outrage?
En eſt-il un plus grand? ay-je émeu ſon courage?
A t'-il d'un ſeul regard conſolé ma langueur?
A t'-on vû ſoûpirer ſon inſenſible cœur?
Et le funeſte objet d'une amante éperduë
Luy coûter une larme à regret répanduë?

Par où commenceray-je? ah Dieux! ah Dieux vangeurs!
De quel œil voyez-vous mes étranges malheurs?
Sur la foy des mortels inſenſé qui s'engage!
Rebut des Aquilons jetté ſur mon rivage,
J'ay receu ſes vaiſſeaux, j'ay ſauvé ſes ſoldats,
Je l'ay fait plus que moy maître de mes états.
Ah! mon eſprit s'égare à ces penſers ſiniſtres;
Tantôt Apollon meſme, ou ſes ſacrez miniſtres;
Tantôt du Roy des cieux le volant meſſager
Fend les airs par ſon ordre, & le force à changer.
Des Dieux ſur ce ſujet la cour eſt aſſemblée!
Et la tranquilité des morts en eſt troublée!
Je ne t'arreſte point, va, ſuy les vents legers;
Cherche par les écüeils ces ſceptres étrangers:
S'il eſt des Deïtez qui puniſſent les crimes,
Mon eſpoir eſt qu'un jour dans le fond des abyſmes,
Souffrant le châtiment d'avoir trompé Didon,
Ton infidelle bouche invoquera ſon nom.
Le flambeau dans la main te pourſuivant ſans ceſſe,
Fantôme épouventable à ton ame traîtreſſe,
(Car ta fuite barbare aſſeure mon trépas)
Tu me verras par tout attachée à tes pas.
Les Dieux ſeront forcez de me rendre juſtice,
Et juſques aux enfers j'apprendray ton ſupplice.

Interrompant ſoudain ce diſcours emporté,
Languiſſante elle fuit le monde, & la clarté,
Et laiſſe le Troyen dans ſa douleur confondre,
Tout ce que ſon amour s'apprêtoit à répondre.
Preſte à s'évanoüir, on voit qu'elle pâlit,
Ses femmes accourant l'emportent ſur ſon lict.
Le Heros affligé gemit, pleure, & ſoûpire,
Il voudroit moderer ce rigoureux martyre,
Mais tout geſné qu'il eſt d'un amour furieux,
Il ne peut reſiſter aux volontez des Dieux.
Il réjoint ſes vaiſſeaux, & du haut de la rive,
A ſon commandement ſa troupe fugitive
Traîne en mer ces grands corps noirs de gluante poix:
Amphitrite gemit ſous leur enorme poids.
Les longs cheſnes encor couverts de leur écorce,
Marchent ſur les rouleaux que l'on tourne de force;
Les avirons encore ont leurs feüillages verds;
Par tout paroît la fuite en mille appreſts divers:
De toutes parts accourt la boüillante jeuneſſe,
Que l'ardeur du départ réveille, échauffe, empreſſe.
Ainſi quand pour combler ſes greniers ſoûterrains,
La ſoigneuſe fourmy fait l'amas de ſes grains,
Prévoyant de l'hyver la froidure prochaine;
Le noir bataillon marche & brille ſur la plaine;

Par un ſentier étroit leur butin conduiſant,
Elles ſemblent plier ſous le fardeau peſant;
Les unes au ſecours accourent diligentes:
D'autres ſemblent hâter la marche des plus lentes,
Reſſerrer qui s'écarte, ordonner à propos;
Par tout fuit la pareſſe, & l'indigne repos.
Quels étoient tes penſers, ô malheureuſe Reine,
Dans ce grand appareil d'une fuite certaine,
Quand du haut de tes tours, aux cris des matelots,
Tu voyois bruire l'onde, & boüillonner les flots?
Inexorable Amour, où reduis-tu les ames
Qui brûlent dans l'ardeur de tes cruelles flâmes?
Aux prieres encor tu la fais recourir
Pour ne rien oublier avant que de mourir.
Vaincuë, & ſuppliante, elle a recours aux larmes,
D'un orgueil abattu les impuiſſantes armes.
Ma Sœur, il m'abandonne, & l'appreſt de ma mort
Avec celuy des nefs ſe haſte ſur le port. [pes;
Les voiles vont s'étendre, ils rembarquent leurs trou-
Et déja les nochers ont couronné les poupes.
Si j'avois pû prévoir un auſſi grand malheur,
J'en pourrois ſupporter la cuiſante douleur,
Daigne avoir toutefois pour une malheureuſe
La pitié que j'attens d'une Sœur genereuſe.

Dans

Dans tes diſcours jadis il trouvoit mille attraits,
L'ingrat te faiſoit part de ſes plus grands ſecrets.
Seule tu ſais le temps qu'il eſt plus acceſſible;
Tu ſais par où ſon cœur peut devenir ſenſible.
Va, ma Sœur, va flater ce ſuperbe vainqueur;
Implore l'ennemy qui m'arrache le cœur.
Je n'ay point conjuré la chûte de Pergame;
Je n'ay point dans ſes murs porté l'ardente flâme.
Ay-je offenſé ſes Dieux? & d'un pere ſi cher
Ay-je troublé la cendre, ou le ſacré bûcher?
Pourquoy refuſe-t'-il ſeulement de m'entendre?
Eſt-ce trop demander pour un amour ſi tendre?
Qu'il tarde, qu'il attende un temps propice & doux,
Qu'il craigne des Autans le terrible couroux.
Ne luy reproche point la foy qu'il m'a donnée;
Je ne me promets plus que mon triſte hymenée
Le force d'oublier ſes illuſtres deſtins,
Sa charmante Auſonie, & les ſceptres Latins.
Ce n'eſt qu'un peu de temps, qu'à ſes genoux j'implore;
Qu'il donne quelque tréve au ſoin qui me devore;
Que je puiſſe à loiſir voir le trouble où je ſuis;
Et preparer mon ame à mes cuiſans ennuis.
Va, ma ſœur, prens pitié du mal qui me tourmente;
Fay pour moy cet effort, j'en mourray plus contente.

Ainſi parloit Didon, & ſa fidele ſœur
Porte en vain, & rapporte à ſon cruel vainqueur
Les tragiques penſers de ſon amour ſeduite,
Et le funeſte état où ſon ame eſt reduite :
Un Dieu cruel & ſourd l'empeſche d'écouter ;
Preſſé par le deſtin ; rien ne peut l'arreſter.
Tel des vents furieux mépriſant la tempeſte,
Un cheſne au haut d'un mont ſent agiter ſa teſte :
Ils font trembler le roc ; & les feüillages verds
Aux ſecouſſes du tronc obſcurciſſent les airs :
Mais plus fier à l'aſſaut de ces troupes mutines,
Il ſemble s'affermir ſur ſes longues racines,
Qu'il pouſſe dans la terre, autant que vers les cieux
Son orgueil fait monter ſon chef audacieux.
Tel Enée agité de ces diverſes plaintes,
De violens ſoucis ſent les vives atteintes.
Mais toûjours inflexible, il voit couler ces pleurs,
Et ſon cœur s'affermit au milieu des douleurs.
Alors à ſa fureur la Reine abandonnée,
De la clarté du jour ſe trouve importunée,
Elle implore la mort ; ſon deſtin rigoureux
En hâte le deſſein par un preſage affreux.
Un jour qu'elle vouloit rendre le ciel propice,
Prodige plein d'horreur ! le vin du ſacrifice,

Se corrompt, ſe transforme en ſang épais, & noir;
Et d'elle ſeule encor cette horreur ſe fait voir:
A la Princeſſe meſme elle n'oſe le dire.
Jadis dans ſon Palais, de marbre & de porphire
Elle bâtit un temple à ſon premier Epoux;
Et ce lieu de ſes ſoins fut l'objet le plus doux.
Là parmy de longs cris, par ſon nom appellée,
Du Mort elle entendit la clameur redoublée;
Pendant que de la nuit l'épouventable horreur
De la dolente voix redoubloit la terreur.
Par ſes gemiſſemens importuns, & funebres,
Le hibou la pourſuit dans l'effroy des tenebres:
De cent fameux Devins les preſages vantez
Troublent inceſſamment ſes eſprits agitez.
Amour pour l'accabler de ſon cruel Enée
Luy fait ſonger la nuit qu'elle eſt abandonnée;
Que ſeule elle ſe trouve en de lointains climats,
Qu'elle y cherche ſon peuple, & ne l'y trouve pas.
Tel Penthée à Bacchus ayant livré la guerre,
Vid deux ſoleils au ciel, & deux Thebes en terre,
Quand il fut tourmenté des Eumenides ſœurs:
Tel avec leurs ſerpens, & leurs flambeaux vengeurs,
Vid ſa mere en tous lieux renouveller ſa peine,
Oreſte tant de fois agité ſur la Scene.

Quand de ſon deſeſpoir Didon ſentit l'effort,
Et qu'elle reſolut de ſe donner la mort;
Quand au fond de ſon cœur, maîtreſſe de ſa rage,
Elle eut tout diſpoſé pour ce tragique ouvrage,
Elle aborde ſa ſœur avec un front ſerein,
Et ſous un feint eſpoir cache ſon noir deſſein.
Séchons nos pleurs Princeſſe, au mal qui me poſſede
J'ay trouvé, luy dit-elle, un ſouverain remede.
Si je ne puis fléchir mon barbare vainqueur,
Je ſay par où je puis l'arracher de mon cœur.
De ce brûlant climat qui dans ſa mer profonde
Void tomber tous les ſoirs le clair flambeau du monde;
De ces bords, où d'Atlas le chef prodigieux
Soûtient les globes d'or qui brillent dans les cieux;
Dans nos murs eſt venuë une antique Prêtreſſe,
Qui ſert aux noirs autels de la triple Deeſſe.
C'eſt elle qui gardant les celebres jardins,
De miel & de pavot apprêtoit les feſtins,
Au dragon furieux, dont les regards avides
Veilloient les pommes d'or des Nymphes Heſperides.
Par ſes magiques vers elle peut dans un cœur
Guerir ou redoubler l'amoureuſe langueur.
Elle fait remonter un fleuve vers ſa ſource;
Des flambeaux éternels elle arreſte la courſe;

Trouble juſqu'aux enfers le long repos des morts;
Et les ramene au jour revêtus de leurs corps.
Sous ces pieds tu verras mugir les creux abyſmes;
Les pins, des monts hautains abandonner les cimes.
J'en atteſte les Dieux, & toy ma chere Sœur
Qu'à regret j'ay recours à ſon art enchanteur.
Toy par pitié des maux, dont je ſuis tourmentée,
Choiſi dans mon palais une place écartée:
Dans ce lieu découvert aux regards du Soleil
Prepare d'un bûcher le lugubre appareil;
Mets-y de mon amour les pitoyables reſtes;
Mets-y de mon hymen les dépoüilles funeſtes;
Le fer que me laiſſa ce lâche ſuborneur,
Et le lict nuptial, tombeau de mon honneur.
La Prêtreſſe connoît par ſa ſcience noire,
Qu'ainſi doit du trompeur s'abolir la memoire.
Alors elle pâlit: mais ſa Sœur ne croit pas
Que ce feint appareil déguiſe ſon trépas:
Ou que dans la douleur dont ſon ame eſt touchée,
Son tranſport ſoit plus grand qu'à la mort de Sichée.
Donc elle accomplit l'ordre, & le bûcher dreſſé,
La torche preparée, & le bois entaſſé;
Didon vient elle-meſme orner ce triſte ouvrage
Des funebres cyprés au verdoyant feüillage;

Répand à pleines mains des corbeilles de fleurs,
Sur ces reſtes cheris la ſource de ſes pleurs;
Et ſeure du ſuccés de ſa feinte magie,
Du trompeur ſur le lict éleve l'effigie.
Les autels ſont dreſſez, & les cheveux épars,
Sur ce triſte appareil jettant d'affreux regards,
D'une tonnante voix, l'ancienne Prêtreſſe
Invoque tous les noms de la ſombre Deeſſe,
Le tenebreux Chaos, Diane au triple front,
Les trois cent Deïtez de l'Erebe profond.
L'onde du feint Averne eſt par elle épanchée,
Le ſuc d'un noir venin, mainte herbe recherchée
Au rais du Croiſſant pâle en un climat lointain;
Et qu'on ne moiſſonna que d'une faux d'airain.
Elle ajoûte la chair, que pour ce noir myſtere,
Sur le front du poulain on dérobe à la mere
Dans le fatal moment qu'elle le met au jour;
Par qui meurt, ou s'allume un violent amour.
La Reine aux ſaints autels, les ſaints gâteaux preſente;
Un pied nu, l'œil en pleurs, & ſa robe traînante,
Elle atteſte les Dieux, reſoluë à la mort,
Et les feux immortels complices de ſon ſort;
Puis remet au tonnerre à venger ſes injures,
S'il eſt au ciel des Dieux pour les amans parjures.

L'ombre couvroit la terre, & le Dieu du repos
Par toute la nature épandoit ſes pavots;
Les aſtres qui rouloient dans le profond ſilence,
Par tout voyoient regner la morne nonchalance;
Par les champs émaillez, par les affreux deſerts
Dans les ſombres foreſts, dans les profondes mers,
Et la troupe écaillée, & les troupeaux ſauvages,
Et les chantres aîlez, l'honneur de nos bocages,
Languiſſoient dans les bras du ſommeil enchanteur,
Qui chaſſoit le ſoin triſte, & l'importun labeur.
Seule entre les mortels la mal-heureuſe Reine,
Ne peut du Dieu flateur ſouffrir la douce chaîne;
Ne peut fermer les yeux, ny dans ſon cœur bleſſé
Goûter ſa part du bien que la nuit a verſé.
Sa triſteſſe redouble, & l'amour renaiſſante,
Au feu de ſon couroux ſa vive ardeur augmente:
Ainſi donc elle roule en ſes eſprits flotans,
Ses differens deſſeins, ſes penſers inconſtans.
Que ferons-nous mon cœur? iray-je abandonnée
Des Princes mes voiſins mendier l'hymenée?
Aprés tant de fierté rechercher baſſement
Ceux que j'ay dédaignez pour mon perfide amant?
Le ſuivray-je moy-meſme, & ſes nefs vagabondes,
Que ma faveur ſauva de la fureur des ondes?

Ay-je en vain obligé ſes chefs, & ſes ſoldats ?
Et peut-il avec luy n'avoir que des ingrats ?
Mais puis-je me promettre, & mocquée, & deceuë
D'eſtre par ce barbare en ſes vaiſſeaux receuë ?
Pauvre Princeſſe, helas ! revien de ton erreur,
Et de Laomedon connois le ſang trompeur.
Quoy ſans reſſentiment Didon humble & rampante
Suivroit d'un fier vainqueur la flote triomphante ?
Pourſuivons-le plûtôt, & courons ſur les eaux
Avecque toût mon peuple embraſer ſes vaiſſeaux.
Mais ce peuple eſt celuy qu'avecque tant de peines
J'enlevay de Sidon ſur ces humides plaines.
Encore épouventé je le voy qui bleſmit
Au ſeul mugiſſement de l'onde qui fremit.
Meurs, miſerable, meurs comme tu le merites ;
Ta douleur dans ta mort trouvera ſes limites.
Tu me perdis ma ſœur ; trop ſenſible à mes pleurs,
Ta cruelle pitié cauſa tous mes malheurs.
Que n'ay-je mieux aimé dans mon triſte veuvage
Laiſſer couler mes ans ſolitaire, & ſauvage ?
J'euſſe ainſi conſervé mes premieres amours,
J'arriverois ſans tâche au dernier de mes jours.
Ces ſoins rongeoient le cœur de l'amoureuſe Reine :
Cependant le Troyen de ſa fuite certaine

Ayant

Ayant dans ſon eſprit diſpoſé l'appareil,
Cedoit ſur ſa galere aux charmes du ſommeil.
Quand le Courier des Dieux, ou ſa vivante image,
Se repreſente encor ſous le meſme viſage.
Le Heros crût revoir tous ſes jeunes attraits,
L'or de ſes blonds cheveux, & ſon teint, & ſes traits;
Qu'enfin ſemblable en tout au Meſſager celeſte,
Il le preſſoit ainſi de ce départ funeſte.
Tu dors fils de Venus, tu peux fermer les yeux
Au danger qui par tout t'environne en ces lieux?
Ecoute les Zephirs, qui de leur douce haleine
Rappellent tes vaiſſeaux ſur l'inconſtante plaine.
Dans ſon cœur embraſé d'amour & de fureur,
La Reine ne conçoit que carnage, & qu'horreur.
Fuy, puiſque tu le peux, une deſeſperée
Qui ſans étonnement voit ſa mort aſſeurée.
Bien-tôt ſes feux vangeurs brilleront dans les airs;
Bien-tôt ſous ſes vaiſſeaux écumeront ces mers;
N'attens de ſon couroux qu'injuſtice, & qu'outrage,
Si l'Aurore te trouve encore en ce rivage:
Pars, vole, & te dérobe à ſes emportemens:
La femme eſt redoutable en ſes promts changemens.
Il ſe perd à ces mots dans l'obſcurité ſombre.
Le Heros ſe réveille à l'aſpect de cette Ombre,

Et troublé de l'effroy qui penetre ſon cœur,
Dans ſa troupe répand une ſainte terreur.
Aux rames, compagnons ; que l'on tende les voiles;
Du plus haut de la voute où brillent les étoiles,
Pour la ſeconde fois un Dieu vient m'avertir
Que le grand Jupiter m'ordonne de partir.
Qui que tu ſois, ô toy ſon miniſtre fidelle,
Je te ſuis, & je vole où ton ordre m'appelle;
J'implore ta faveur, rends-nous le ciel ſerain.
Il dit, & du foureau comme un éclair ſoudain,
Il fait étinceler ſon glaive redoutable ;
Et d'un tranchant revers il en coupe le cable.
D'une commune ardeur ſoldats, & matelots
Se courbent ſur la rame, & font bruire les flots ;
On quitte le rivage, & la plaine inconſtante
Semble au loin ſe couvrir d'une foreſt flotante.
Du lict du vieux Tithon l'Aube ſort en riant,
Et blanchit de ſes traits les portes d'Orient.
A ſon premier éclat l'impatiente Reine
S'élance de ſon lict, & ſur l'humide plaine
Du haut de ſon palais attachant ſes regards,
Void le havre deſert, & les vaiſſeaux épars
Sur le mobile azur du decevant empire,
Voguer la voile enflée au gré du doux Zephire.

Trois fois de ſon beau ſein l'yvoire meurtriſſant,
Et ſur ſes blonds cheveux ſa fureur exerçant;
Dieux! il s'enfuit, dit-elle, & Reine mépriſée,
D'un indigne étranger je deviens la riſée!
Et tout mon peuple armé ſur mille grands vaiſſeaux,
N'ira pas abyſmer ſa flote ſous les eaux.
Aux armes, à la voile, & qu'on s'empreſſe aux rames,
Qu'on porte dans ſes nefs les dévorantes flâmes.
Que dis-je, où ſuis-je? Helas! & quel eſt mon tranſport?
Tu reſſens maintenant la rigueur de ton ſort
Malheureuſe; il faloit montrer ce grand courage,
Quand de ton ſceptre Amour te fit luy rendre hómage.
Voilà donc cette foy, ce cœur tendre, & pieux,
Qui cherche par les mers un azile à ſes Dieux;
Qui pour ravir ſon pere au Grec impitoyable,
Marcha le dos courbé ſous ce faix honorable?
Que n'ay-je à tous les ſiens fait ſouffrir mille morts;
Déchiré ſur les flots, & diſperſé ſon corps;
Maſſacré ſon Aſcagne; & pouſſé ma colere,
Juſqu'à faire manger ce cher fils à ſon pere.
Peut-eſtre le peril eût retenu mon bras.
Qui pouvoit m'étonner reſoluë au trépas?
Il faloit dans ſes nefs reduire tout en flâme;
Pour la ſeconde fois aneantir Pergame;

En exterminer tout, pere, & fils égorger,
Et mourir en goûtant l'aiſe de ſe vanger.
O Soleil qui vois tout; & toy grande Deeſſe,
Junon cauſe, & témoin de ma noire triſteſſe,
Toy triple Deïté, dont le puiſſant ſecours,
Eſt invoqué la nuit au milieu des carfours;
Vous implacables Sœurs, miniſtres des vengeances,
Vous qu'en mourant j'invoque infernales puiſſances:
Voyez mon infortune, oyez ma triſte voix,
Et recevez mes vœux pour la derniere fois.
Si la neceſſité du deſtin immuable,
Si du grand Jupiter l'arreſt irrevocable
A reſolu qu'un jour le traître arrive au port,
Et que déja le terme en ſoit pris par le ſort;
Que la fureur d'un peuple indomtable à la guerre,
Par de ſanglants combats luy diſpute ſa terre.
Qu'arraché de ſon fils par le preſſant danger,
Il aille mendiant un ſecours étranger.
Qu'il pleure de ſes Chefs les triſtes funerailles;
Enfin ſi quelque jour aux cruelles batailles
Succede le repos d'une honteuſe paix,
Que ſon perfide cœur n'en joüiſſe jamais:
Qu'il finiſſe ſoudain ſon infame avanture,
Et dans quelque deſert, meure ſans ſepulture.

Tel eſt mon dernier vœu, le finiſſant je meurs,
Et la mort, s'il ſuccede, a pour moy cent douceurs.
Herite de ma haine, ô ma chere Carthage,
Conçoy contre ſa race une implacable rage.
Si tu veux honorer mon triſte monument,
Qu'en foule tes enfans y prêtent le ſerment
De n'écouter jamais alliance ny tréve,
Et de perir plûtôt, que la guerre s'acheve.
Qu'il naiſſe de ma cendre un illuſtre vangeur,
Qui contre ſes neveux ranime ma fureur;
Par le fer, par le feu qu'il deſole leur terre;
Et leur faſſe éprouver tous les maux de la guerre;
Qu'au rivage ennemy, ce rivage oppoſant,
Que de tous ſes efforts ma haine éterniſant,
Vaiſſeaux contre vaiſſeaux ſe briſent ſur les ondes,
Et de meurtres épais enflent les mers profondes:
Qu'enfin l'âpre fureur de ces combats affreux
S'augmente dans le cœur de ſes propres neveux.
Aprés ces triſtes mots, la Reine furieuſe
Ne ſonge qu'à quitter la lumiere odieuſe,
Et ſon cœur eſt ſaiſi d'un tranſport violent.
De ſon premier époux la nourrice appellant,
(Depuis long-temps la ſienne à Sidon eſtoit morte)
Elle cache ſa rage, & parle de la ſorte :

Si tu veux ſoulager ma cuiſante douleur,
Sage & chere Barcé, fais avancer ma ſœur:
Dy luy que ſe lavant d'une eau coulante & claire,
Elle faſſe hâter l'appareil du myſtere,
La victime choiſie, & les dons preparez;
Toy-meſme orne ton front des bandeaux conſacrez.
Pour guerir mon eſprit, il faut que j'accompliſſe
Du tenebreux Pluton le fatal ſacrifice:
Je veux pour ce cruel le bûcher allumant,
Y brûler ſon image, & charmer mon tourment.
La vieille accomplit l'ordre, & ſa tendreſſe ardente
Luy fait precipiter ſa démarche tremblante.
A ce premier ſuccés du penſer ſombre & noir,
Que fomente en ſon cœur un morne deſeſpoir,
Didon pâle & farouche, interdite, éplorée,
Dans ſa teſte rouloit ſa prunelle égarée;
La mort ſur ſon viſage, imprimoit tous ſes traits:
Enfin d'un cours rapide au fond de ſon palais,
Sur le haut du bûcher vole la triſte amante,
Et tire du Troyen la lame étincelante,
Don, qu'elle n'obtint pas pour ce cruel deſſein.
Là coulent à grands flots ſes larmes ſur ſon ſein,
Quand ſon regard s'attache à ces marques funeſtes,
De ſon tragique amour les pitoyables reſtes.

Se jettant ſur ſon lict, enfin ſon triſte cœur,
Par ces derniers propos exhale ſa douleur:
Gages de mon amour, dons ſi chers à mon ame,
Quand le ſort & les Dieux approuverent ma flâme,
Finiſſez mes ennuis, moderez mes tranſports,
Et recevez l'eſprit qui va quitter mon corps.
C'en eſt fait, & j'acheve au gré de la fortune,
Le triſte & dernier jour d'une vie importune:
Du mortel eſclavage ayant briſé les fers,
Mon Ombre triomphante ira dans les enfers.
J'ay pouſſé juſqu'au ciel ma ville floriſſante,
L'ouvrage de mes mains a paſſé mon attente:
J'ay vangé d'un époux l'indigne aſſaſſinat,
D'un frere j'ay puny l'execrable attentat,
Heureuſe ſi jamais par de cruels orages,
La flote des Troyens n'eût touché nos rivages.
Sur le lict elle tombe aprés ces triſtes mots;
Mais reprenant ſoudain ſes funeſtes propos,
Mourir ſans ſe vanger? mourons, mourons, dit-elle,
Portons mon triſte amour dans la nuit eternelle;
L'ingrat verra du moins le feu de mon bûcher,
Et ſaura mon trépas qui ne l'a pû toucher.
D'un coup impetueux de la fatale épée,
Au milieu de ſa plainte elle s'eſtoit frappée.

Ses femmes à ce bruit à grands pas accourant,
Apperçoivent ſoudain ſon corps pâle, & mourant,
Le fer teint de ſon ſang, & ſes mains étenduës:
Le palais retentit, les cris percent les nuës,
L'accablante douleur s'épand de toutes parts,
Et la terreur remplit l'enceinte des ramparts:
Comme ſi du vainqueur la barbare inſolence
De Carthage, ou de Tyr ſaccageoit l'opulence;
Ou que des temples ſaints, des brûlantes maiſons,
Le feu de toutes parts élançaſt ſes brandons.
Sa ſœur preſque ſans vie, & de fureur troublée,
Déchire ſon viſage, accourt échevelée,
Fend la preſſe, & s'approche, & proferant ſon nom
Rappelle à haute voix la mourante Didon.
Tel eſtoit donc, ma Sœur, ton cruel artifice;
Et c'eſt là le ſuccés de ce grand ſacrifice.
Ce lict, & ce bûcher, ces feux, & ces autels
Eſtoient donc l'appareil de mes ennuis mortels.
Abandonnée aux maux dont je ſens les atteintes,
Par où commenceront mes éternelles plaintes?
Par quel doute outrageux à ma conſtante foy,
Par quel mépris, cruelle, és-tu morte ſans moy?
Ton ſort eſtoit le mien, par cette meſme lame,
Meſme inſtant de nos jours devoit finir la trame.

Je

Je dreſſay ce bûcher, & conjurant nos Dieux,
Aveugle je ſervois ton deſſein furieux:
Ainſi ta mort, ma ſœur, eſt mon funeſte ouvrage;
Je meurs du meſme coup, & tout meurt dans Carthage.
Ton Peuple, ton Senat, ta Nobleſſe, ta Sœur,
Tout l'empire avec toy perit par ta fureur.
Que d'une eau vive au moins je lave ta bleſſûre:
Y colant mes baiſers (ſi par cette ouverture
Ton eſprit genereux a pû ne point ſortir)
Je veux le recevoir dans ton dernier ſoûpir.
Au plus haut du bûcher, ſoudain s'eſtant lancée,
Elle tenoit ſa Sœur entre ſes bras preſſée,
Tâchoit d'entretenir ſa mourante chaleur,
Eſſuyoit ſa bleſſûre, & pâmoit de douleur.
Aux funeſtes accens de ſa voix languiſſante,
Didon tâche d'ouvrir ſa paupiere peſante;
Mais la force luy manque, & ſes derniers ſanglots
Mélez avec ſon ſang qui boüillonne à grands flots,
Dans le fond de ſon ſein font un triſte murmure,
Qui preſage ſa fin, & ſort par ſa bleſſûre.
Trois fois en cet eſtat ſur ſon lict ſe dreſſant,
Trois fois elle retombe, & d'un œil languiſſant
Elle cherche le jour, dont l'Olympe ſe dore;
Et gemit de douleur le revoyant encore.

Junon void de ſon Thrône une ſi longue mort,
Soûpire dans ſon cœur, plaint ce funeſte ſort;
Et fait partir Iris ſa celeſte couriere,
Pour mettre en liberté cette ame priſonniere;
Détacher ſes liens, & chaſſer de ce corps
La chaleur qui ſoûtient ſes rebelles efforts.
Car mourant par fureur, ſans que la deſtinée
De ſes jours floriſſans eût la courſe bornée,
Mourant ſans meriter ce trépas malheureux,
La grande Deïté du manoir tenebreux
N'avoit point à Pluton offert cette conqueſte;
Ny du cheveu fatal diminué ſa teſte.
Iris fend l'air humide, & trace un arc luiſant,
Ses diverſes couleurs au ſoleil oppoſant;
Elle aborde Didon: J'obeïs, luy dit-elle,
Je viens te délivrer de la priſon mortelle,
Et porter en ton nom au ſombre Jupiter
Le tribut que l'on doit à ſon ſceptre de fer.
Tranchant le cheveu blond, aprés cette parole,
Le corps demeure froid, & l'ame en l'air s'envole.

L'ENEÏDE DE VIRGILE.

LIVRE CINQVIÉME.

DEsjA ſeur de ſa route, & volant par les mers,
Enée au gré des vents fendoit les flots amers,
Quand il void de Didon les murailles naiſſantes,
Des flâmes du bûcher par tout reſplendiſſantes.
D'un tel embraſement tous ignorent l'autheur,
Mais d'un amour trahy concevant la douleur,
Et l'eſprit d'une femme animé par la rage,
Les Troyens de ces feux font un triſte préſage.
La terre diſparoît, & rien ne s'offre aux yeux,
Que la face des mers, & la voute des cieux.

Un épais tourbillon ſur leur teſte s'éleve,
La nuit accroît l'horreur de l'orage qui creve,
Le Patron s'en étonne. O puiſſant Roy des mers,
Quels nuages, dit-il, obſcurciſſent les airs?
Et qu'il nous faut combattre une horrible tempeſte!
Il commande à ces mots que la chourme s'appreſte,
Que courbez ſous la rame on ſurmonte les flots;
Il tourne au vent la voile, & pourſuit en ces mots:
Vaillant fils de Venus, voy ce terrible orage,
Quand j'en aurois des Dieux la promeſſe pour gage,
Je n'oſerois tenter malgré les vents mutins,
De conduire ta flote aux rivages Latins.
L'air ſe couvre, & la mer écume de colere,
Du couchant obſcurcy s'éleve un vent contraire,
Nôtre force ſuccombe, & nous luttons en vain;
Suivons du Sort vainqueur l'empire ſouverain.
Non loin, les bords d'Erice, & les ports de Sicile,
Parmy nos alliez nous offrent un aſile,
Si mon art que jamais je n'éprouvay menteur,
Obſerve exactement le Pole & ſa hauteur.
Depuis longtemps, répond le magnanime Enée,
Je te voy reſiſter à l'onde forcenée,
Et d'un vent favorable implorer le ſecours;
Abandonne la voile à ſon rapide cours.

Eſt-il pour mes vaiſſeaux un port plus favorable?
Eſt-il à mes deſirs un climat preferable
Aux lieux où regne Aceſte un de nos grands Heros,
Aux lieux qui de mon pere enfermerent les os?
Soudain on tourne au port, & ſur l'onde chenuë,
La flote au gré des vents joint la plage connuë;
Enfin ils jettent l'anchre aprés tant de haſards.
Aceſte ſur les flots attachant ſes regards,
Des Troyens dans ſes ports void fondre les galeres;
Son cœur ſe ſent émeu pour le ſang de ſes peres:
Il vient à leur rencontre, & ſes ſoins genereux
Marquent l'aiſe qu'il ſent de ce retour heureux.
Dans ſa ſimplicité ſa champeſtre opulence
Ternit le vain éclat de la magnificence;
Il porte un javelot, & marche fierement;
La peau d'une panthere eſt ſon habillement:
Sa mere fut Troyenne, & le fleuve Criniſe
Pour ſes charmans appas ſentit ſon ame épriſe.
Si tôt que du Soleil l'agreable retour,
Mit les aſtres en fuite, & ramena le jour,
Le Heros aſſembla ſes chefs ſur le rivage,
Se plaça ſur un tertre, & leur tint ce langage:
Invincibles Troyens, illuſtre ſang des Dieux;
Depuis que nos devoirs, & juſtes, & pieux

Les ſaints reſtes d'Anchiſe en la tombe enfermerent,
Et ces triſtes autels ſur ces bords éleverent;
L'an acheve ſa courſe, & le Dieu des ſaiſons
Commence un nouveau tour par les douze maiſons.
Amis, voicy le jour pour moy ſi venerable
Et (puiſque c'eſt vôtre ordre, ô Dieux) ſi déplorable:
Quand parmy les deſerts d'un ſable inhabité,
Quand meſme dans Argos le ſort m'auroit jetté;
Je voudrois honorer ces feſtes annuelles,
Et charger les autels d'offrandes ſolennelles.
Certes ce n'eſt donc point ſans la faveur des Dieux,
Que nôtre errant deſtin nous ramene en ces lieux:
Que jetté ſur ces bords par la mer en colere,
J'y reviens rendre hommage aux cendres de mon pere.
Sus donc, pour celebrer ſes honneurs immortels,
Luy fondant une ville, & de ſacrez autels,
Par un vœu ſolennel promettons ſur ſa tombe
De venir tous les ans immoler l'Hecatombe.
Le Roy de ces climats départ à nos vaiſſeaux
Cent bœufs qu'on a choiſis ſur ſes nombreux troupeaux;
D'Anchiſe convions les Manes heroïques, [ques.
Les Dieux qu'invoque Aceſte, & nos Dieux domeſti-
Si la neufiéme Aurore ouvre un jour clair & pur,
Si l'Olympe eſt paré de ſon plus bel azur,

Aux nefs qui ſauront mieux fendre les champs humides,
Aux dards les plus legers, aux traits les plus rapides,
Au plus prompt à la courſe, au plus ferme lutteur,
Je donneray des prix d'une inſigne valeur:
Que châcun ſe prepare aux jeux où je l'invite,
Dans l'eſpoir d'obtenir les palmes qu'il merite.
Silence maintenant, & ſecondant mes vœux
De verdoyans rameaux couronnez vos cheveux.
A peine il a parlé, que pour ouvrir la feſte
Du Myrthe de ſa mere il ombrage ſa teſte:
Autant en fait Aceſte, & les Siciliens,
Autant en fait Aſcagne, & les chefs des Troyens.
D'un pas reſpectueux dans ſa douleur amere,
Il marche avec le peuple au tombeau de ſon pere:
Là, ſuivant l'ordre antique il verſe à pleines mains
De laict tiede, & de vin, deux grands vaſes tout pleins,
Deux autres regorgeans du ſang de la victime;
Puis répandant des fleurs, en ces mots il s'exprime:
Je vous ſaluë encore, ô Manes genereux,
O cendres de mon pere, en vain ſauvé des feux:
Le ciel n'a pas permis qu'aux terres deſtinées,
Je viſſe avecque toy nos courſes terminées;
Qu'enſemble nous viſſions aprés tant de travaux
Le Tybre ſi long-temps imploré dans nos maux.

Il finiſſoit ces mots, quand de la tombe creuſe
Rampe vers les autels une couleuvre affreuſe,
Alentour du tombeau par ſept fois déployant
Les tortueux replis de ſon corps ondoyant.
Sur ſon dos bigarré de marques azurées,
Elle fait éclater ſes écailles dorées,
Comme Iris dans les cieux fait voir l'émail des fleurs
Oppoſant au Soleil ſes diverſes couleurs.
Le plus hardy s'étonne, & le ſerpent ſe gliſſe
Sur les ſacrez appreſts du fameux ſacrifice,
Touche les vaſes ſaints, par un inſtinct divin
Semblant faire l'eſſay du lugubre feſtin;
Enfin elle s'enfuit, ſe replie, & s'allonge,
Et dans le creux tombeau s'élance, & ſe replonge.
Enée en eſt ſurpris, il redouble ſes vœux,
Renouvelle l'offrande, & verſe un vin fumeux;
Doutant ſi de ces bords c'eſt le Dieu tutelaire,
Ou l'Eſprit protecteur du tombeau de ſon pere.
Du tenebreux Cocyte il appelle à hauts cris
L'ame du grand Anchiſe, & ſes Manes cheris.
Chacun à ſon exemple au ſaint devoir s'anime,
Preſente ſon offrande, immole ſa victime.
Sur l'herbe ils font griller les inteſtins ſanglans,
Verſent l'onde à grands flots dans les airains boüillans,

Des

Des broches par morceaux percent la chair tremblante,
Et raniment autour la flâme petillante.
Au jour ſi ſouhaité, les courſiers du ſoleil
Amenerent l'Aurore en un riche appareil;
L'air fut calme & ſerein, & des ſombres bocages
Le peuple vient en foule, & borde les rivages.
Le grand renom d'Aceſte, & l'amour du plaiſir,
Dans les ames excite un curieux deſir:
Pour voir les étrangers, pour montrer ſon adreſſe,
De toutes parts accourt la boüillante jeuneſſe.
Dans le milieu du Cirque, aux yeux des ſpectateurs
On expoſe les prix deſtinez aux vainqueurs,
Les ſacrez trépieds d'or, les armes éclatantes,
Les lauriers immortels, les palmes verdoyantes,
Les ſuperbes habits de pourpre étincelans,
Des metaux enviez les precieux talens;
Puis du bruyant airain le belliqueux murmure,
Des magnifiques jeux annonce l'ouverture.
Le ſpectacle commence, & quatre grandes nefs
Se ſeparent du corps par ordre de leurs chefs.
D'abord paroît Mneſtée, & Sergeſte, & Cloanthe,
Dont Rome garde encor la memoire vivante,
Dignes ſources du ſang des fameux Memmiens,
Des riches Cluentins, des nobles Sergiens.

Sous les ardens efforts de ſa chiourme ſoudaine,
Le premier fait voler la legere Baleine;
Scylle eſt peinte d'azur, Cloanthe la regit;
Et l'énorme Centaure à Sergeſte obeït.
Aux ordres de Gyas, on void ſur l'onde amere
Mouvoir le vaſte corps de la grande Chimere;
Elle ſemble une ville; & de ſes bancs triplez,
L'aviron à trois rangs blanchit les flots ſalez.
A l'aſpect de ces bords, loin ſur la mer changeante
S'éleve un vieux rocher que bat l'onde aboyante,
Quand les vents du couchant pendant les froids hyvers
De nuages épais obſcurciſſent les airs.
Dans une autre ſaiſon toûjours claire & tranquile,
L'onde paroît aux yeux un criſtal immobile,
Solitaire retraite, agreable ſejour
Pour le plongeon ſauvage amoureux d'un beau jour.
Là d'un cheſne touffu le magnanime Enée
Fait élever le but où la courſe eſt bornée,
Où par mille détours il ordonne aux nochers
De faire un double tour entre les durs rochers.
On regle par le ſort la place à chaque troupe;
De loin on void briller au plus haut de la poupe
Les chefs de pourpre, & d'or éclatans & couverts;
Le front des mariniers eſt ceint de rameaux verds;

Sur leur dos dépoüillé, l'on void l'huile coulante:
Ils occupent les bancs; la troupe impatiente
Attendant le ſignal du raiſonnant clairon
Tient ſes bras attachez au peſant aviron:
Du beau deſir d'honneur dont ils ſentent l'atteinte,
Leurs cœurs s'enflâment d'aiſe, & leur batent de crainte.
On ſonne la trompette, & les prompts matelots
Sous leur ſoudain effort font écumer les flots:
Ils partent pleins d'ardeur, leurs cris percent la nuë;
Les nefs d'un cours égal fendent l'onde chenuë;
Toute la mer fremit ſous le bruyant airain,
Et ſous mille avirons ouvre ſon vaſte ſein.
Avec moins de fureur partent de la barriere,
Deux chars qui pour l'honneur courent une carriere;
Ils laſſent les regards, devancent les éclairs:
L'impatient cocher ſe dreſſe dans les airs,
Abandonne aux courſiers les reſnes ondoyantes,
Et confond les grands coups aux menaces preſſantes.
Il s'éleve un grand bruit, & l'ardent ſpectateur
S'emporte, & bat des mains au gré de ſa faveur:
De ſes cris redoublez il frappe les rivages,
Fait retentir les monts, & les ſombres bocages.
Au ſon de la trompette étouffé par le bruit,
Gyas part le premier, & Cloanthe le ſuit.

Plus adroite à la rame eſt la nef de Cloanthe,
Mais ſon enorme poids rend ſa courſe plus lente.
Aprés eux la Baleine, au Centaure ſuivant
Dans un eſpace égal diſpute le devant;
Tantôt le devançant, & tantôt devancée,
Tantôt marchant de front, leur route compaſſée
Fend l'onde qui groſſit d'écume, & de boüillons,
Et ſur les champs ſalez trace mille ſillons.
Déja prés de la roche où la borne eſt plantée,
Chacun penſe toucher la palme conteſtée;
Quand Gyas qui s'en croit le plus proche de tous
A ſon pilote ainſi témoigne ſon couroux:
Tourne, tourne au rivage, & de la rame à peine
Gliſſant ſur ces rochers touche l'humide plaine.
Menete, aux autres nefs laiſſe la pleine mer.
Il dit, mais le patron, qui ſous le flot amer
Craint les rochers cachez, pouſſe en mer la galere
Tourne, reprend Gyas tranſporté de colere,
Tourne au bord, inſolent, paſſe écueils & rochers.
Alors il void Cloanthe, & ſes ardens nochers,
Qui raſent cet écüil, gauchiſſent vers la rive,
Et devancent ſoudain ſa galere tardive.
Ce jeune Chef ſaiſi d'un couroux furieux,
De dépit ſent couler les larmes de ſes yeux;

Sans égard, ſans pitié, dans ſa boüillante audace,
Jette en mer ſon pilote, & ſe met en ſa place;
Tourne au bord le timon, & redouble ſes cris.
Menete déja vieux, chargé de ſes habits,
Tombe juſques au fond; en revient avec peine,
Et gagne le ſommet de la roche prochaine.
Le peuple voit ſa chûte, & rit en la voyant,
Rit de le voir rouler ſur le flot aboyant,
De voir comme il s'accroche à la roche chenuë,
Comme il rend à grands flots la vague qu'il a beuë.
Le malheur de Gyas accroît le noble eſpoir,
Qu'à Sergeſte, à Mneſtée il a fait concevoir:
D'abord Sergeſte paſſe, & gauchit au rivage,
Sans qu'il ait toutefois un entier avantage;
Souvent ſur la Baleine il a le premier rang;
Souvent elle le paſſe, ou luy ſerre le flanc;
Et courant par les bancs, de la prouë à la poupe,
En ces termes Mneſtée encourage ſa troupe.
Du valeureux Hector compagnons valeureux,
Qui ſuivez conſtamment mon deſtin malheureux,
Depuis le jour fatal qui vid tomber Pergame;
Courage, mes amis, qu'on ſe preſſe à la rame
Avec ce meſme cœur qui vainquit autrefois
Les Ioniques flots, les Syrtes Getulois;

Avec la meſme ardeur à mes yeux ſignalée,
Contre les flots grondans du terrible Malée.
Aujourd'huy renonçant à l'immortel laurier,
Je ne crains que l'affront d'arriver le dernier:
Fuyons du dernier rang la honteuſe infortune,
Et diſpoſe du prix la faveur de Neptune.
Les nochers à l'envy redoublent leurs efforts,
Et font de ſon vaiſſeau trembler l'énorme corps;
L'humide champ s'enfuit ſous ſa courſe ſoudaine;
La bouche aride & ſeche, ils reſpirent à peine,
L'eſtomac leur pantele, & l'on void ſur leur dos
L'ondoyante ſueur découler à grands flots.
Mais par un accident favorable à leur gloire,
Sergeſte impatient avance leur victoire:
Il coule ſur l'écüeil ſous les ondes caché,
Et rencontrant le roc y demeure accroché.
Du choc impetueux les rames ſont caſſées,
Et le navire pend aux roches avancées.
La chourme ramaſſant les avirons briſez,
S'arme de crocs de fer, & de pieux aiguiſez;
Pour dégager la nef recule du rivage,
Et de ſes cris aigus fait retentir la plage.
Mneſtée à ce ſuccés ſent ſon deſtin heureux,
Appelle à ſon ſecours les Zephirs amoureux,

Et de ſes avirons fendant la vaſte plaine,
Fait voler ſur les flots ſa legere Baleine.
C'eſt ainſi que l'oiſeau de la belle Cypris,
Lors qu'en ſon nid caché la crainte l'a ſurpris,
Bat de l'aîle, & s'envole au deſſus de la nuë,
Et d'un rapide effort ſe dérobe à la vûë;
Puis moderant ſon vol, & cet effroy ſoudain
Plâne ſans ſe mouvoir, dans un ciel plus ſerein.
Tel vole ſur les flots l'impetueux Mneſtée,
Et d'un pareil effort ſa nef eſt emportée:
Il devance Sergeſte, il le laiſſé accroché
Appeller au ſecours, & ſur ce roc caché
Sans avirons apprendre à courir l'onde amere:
Il paſſe encor Gyas, dont la grande Chimere
Vid avec ſon patron tomber l'honneur acquis;
Enfin Cloanthe ſeul luy conteſte le prix.
Il le void prés du but, il s'efforce, il le preſſe;
Tout le Ciel retentit des cris de la jeuneſſe,
Le peuple ſur les bords répond à la clameur,
Et pour luy par ſes vœux déclare ſa faveur.
De l'honneur de leur Chef faiſant leur propre gloire,
Ceux-cy veulent mourir ou gagner la victoire:
Ceux-là par le ſuccés animant leur eſpoir,
Preſument que pour vaincre ils n'ont qu'à le vouloir;

Et peut-eſtre en ſon choix la Victoire incertaine
Partageoit la couronne à leur courſe ſoudaine,
Si tournant vers la mer, & ſes mains, & ſes yeux,
Ainſi n'en eût Cloanthe invoqué tous les Dieux.
Rois des flots, dont je cours le decevant empire,
A peine verra-t'-on aborder mon navire,
Qu'au pied de vos autels, d'un jeune taureau blanc,
Pour acquitter mon vœu j'épancheray le ſang;
Et verſeray moy-meſme avec les taſſes pleines,
Ses inteſtins fumans ſur vos humides plaines.
A peine il eut parlé que des gouffres profonds,
A ſon aide accourut tout le chœur des Tritons:
La blonde Melicerte, & la troupe azurée
Des Phoques inconſtans, des filles de Nerée;
Palemon, Dieu des ports luy preſte ſon ſecours,
Pouſſe ſa nef tardive, & redouble ſon cours.
Plus legere qu'un trait, plus que le vent rapide,
Elle gagne la terre, & fend l'empire humide.
Les Juges appellez ſelon la loy des Jeux,
Par la voix du Heraut, leur Prince valeureux
Fait proclamer vainqueur le fortuné Cloanthe,
Et poſe ſur ſon front la feüille verdoyante:
Diſtribuant les prix aux chefs victorieux,
Il fait charger leurs nefs des metaux precieux;

Sur

Sur tout, de dons exquis les patrons il regale ;
Aprés aux yeux de tous, par ſon ordre on étale
Le riche habit de guerre au vainqueur reſervé,
Où l'on void briller l'or ſur la pourpre élevé ;
Où l'art par un effort qu'on a peine à comprendre,
Marqua tous les détours du tortueux Meandre.
Là ſe void Ganimede en un bocage épais,
Plus vîte que les cerfs que devancent ſes traits :
Dans ſa boüillante ardeur il ſemble hors d'haleine :
Du haut du mont Ida ſur la rive prochaine
Fond l'oiſeau raviſſeur du Monarque des Dieux,
Qui d'un rapide vol l'enleve dans les cieux :
Ses veneurs aprés luy ſemblent leurs bras étendre,
On penſe de ſes chiens les longs abbois entendre.
Au deuxiéme vainqueur Enée offre un harnois,
Tout tiſſu d'anneaux d'or redoublez par trois fois,
Ornement & deffenſe aux ſanglantes batailles,
Qu'aux bords du Simoïs, au pied de leurs murailles,
Sur le Grec Demolée autrefois il conquit
Dans le combat celebre où ſon bras le vainquit.
Phegée, & Sagaris le ſoûlevent à peine ;
Cependant ſous ce faix, ſur la ſanglante areine,
Ce Grec preſſant jadis les Troyens de ſes dards,
Chaſſoit comme troupeaux leurs bataillons épars.

Pour le troiſiéme prix le liberal Monarque
Donne deux vaſes d'or, faits en forme de barque:
Ainſi chargez de dons, marchent les fiers vainqueurs,
Le front ceint de lauriers, & de chapeaux de fleurs:
Quand à peine arraché de la roche funeſte,
Loin du port ſe fait voir le malheureux Sergeſte;
Mocqué de ſes rivaux, du peuple mépriſé,
Sans rames il traînoit ſon navire briſé.
Tel qu'on voit un ſerpent écraſé dans la bouë,
Quand un char l'a ſurpris ſous ſa peſante rouë,
Ou quand le voyageur dont il eſt rencontré,
D'un dur caillou le laiſſe en deux parts ſeparé;
Son col ſiffle, & ſe dreſſe, & ſon regard menace;
Cette moitié conſerve encore ſon audace,
De l'autre à demy mort cherchant ſon reſte affreux,
Sa queuë à longs replis ſe nouë en mille nœuds.
Telle de ce Troyen la nef ſe meut à peine:
Cependant il fait voile, & de ſa douce haleine,
Un favorable vent le pouſſe dans le port.
Le Heros qui le plaint dans ſon funeſte ſort,
Veut pour avoir ſauvé ſa nef par ſa prudence,
Qu'il en reçoive encor la juſte recompenſe,
L'eſclave Pholoé que Crete mit au jour,
Diſciple de Minerve, & ſon plus cher amour.

Ce combat terminé, le genereux Enée
Paſſe dans la prairie aux courſes deſtinée.
Les côtaux d'alentour s'élevent juſqu'aux cieux,
Et font de ce valon un Cirque ſpacieux.
Là ſous l'ombrage verd le vaillant fils d'Anchiſe,
Au milieu de ſa cour ſur le gazon aſſiſe,
Par l'amour de la gloire excite les eſprits,
Les invite à la courſe, & leur montre le prix.
De toutes parts accourt la jeuneſſe rivale:
Niſe entre tous s'avance, & ſon cher Euriale,
Euriale en jeuneſſe, en beauté floriſſant,
Niſe touché pour luy d'un amour innocent.
Diorés qui les ſuit fait lire dans ſa mine,
Que du ſang de Priam vient ſa noble origine;
Puis Helyme, & Panope aux bois accoûtumez,
Amis du vieil Aceſte en l'Iſle renommez.
Aprés marchent enſemble, & Patron, & Salie,
L'honneur des monts d'Epire, & des champs d'Arcadie;
Et d'autres, dont le temps, ou leur obſcurité,
Ont dérobé les noms à la poſterité.
Silence, dit Enée, & toy brave jeuneſſe,
D'une oreille attentive écoute ma promeſſe:
Outre ce qu'au vainqueur je deſtine pour prix,
Que châcun de ma main attende un don exquis,

Deux javelots de Crete, une hache tranchante,
Sur ſon fer aceré d'or & d'argent brillante.
Trois vainqueurs marcheront d'olive couronnez,
Et recevront les prix qui leur ſont deſtinez;
Un ſuperbe courſier, & ſon riche équipage,
Du plus leger de tous eſt le noble partage:
Un carquois d'Amazone, & ſes traits garnis d'or
Avec ſon baudrier plus magnifique encor,
Et que nouë en agraffe une pierre éclatante,
Doit du ſecond vainqueur ſatisfaire l'attente.
Avecque la couronne au dernier eſt promis
Ce caſque remporté ſur nos fiers ennemis.
Déja de ſes regards meſurant la carriere;
La jeuneſſe à ces mots ſe place à la barriere;
Ils partent au ſignal, & comme tourbillons
Ils ſemblent emportez par les fiers Aquilons.
Plus promt que les éclairs, plus vîte que la foudre
Niſe vole à la teſte, & fait voler la poudre,
Bien loin devant Salie un grand vuide laiſſant.
Aprés luy toutefois tous les autres paſſant,
Salie eſt le plus promt; mais d'un moindre intervale
Euriale le ſuit, puis Helyme Euriale:
Sur les pas du dernier qu'il pourſuivoit de prés,
D'un cours impetueux fond l'ardent Diorés.

La victoire eſt douteuſe ; il le joint, il le paſſe,
Au moins s'il luy pouvoit reſter aſſez d'eſpace.
Ils approchoient du but, & Niſe le premier
Croyoit déja toucher le triomphant laurier ;
Quand par un ſort cruel, preſque au bout de la lice,
Il trouve ſous ſes pieds le lieu du ſacrifice,
Où le ſang des taureaux épanché fraiſchement,
Rendoit l'herbe gliſſante, & le terrain fumant :
Il chancele, il trébûche, & ſi prés de la gloire,
Avec luy tombe encor l'eſpoir de la victoire :
Il ſoûpire, il ſe plaint triſtement étendu
Sur le ſable rougy par le ſang répandu :
Mais s'il renonce au prix par ſa chûte fatale,
Il ne peut renoncer à ſon cher Euryale.
Il s'oppoſe à Salie, & ſe dreſſant ſoudain,
Il le fait trébûcher ſur l'humide terrain.
Euryale plus fier au triomphe s'appreſte,
Et ravy du ſecours que ſon amy luy preſte,
Applaudy par le peuple, animé par ſes cris,
Il vole, il touche au but, & remporte le prix.
Au moment qu'il arrive, Helyme le talonne,
Et Diorés obtient la troiſiéme couronne ;
Soudain Salie accourt enflâmé de courroux,
Dit à tous ſon malheur, & les atteſte tous,

Remplit l'air de ſes cris, preſſe, prie, & s'excuſe,
Redemande l'honneur que luy ravit la ruſe;
Le charmant Euryale attire la faveur;
Sa beauté fait briller ſa naiſſante valeur;
La peur d'eſtre vaincu luy fait verſer des larmes,
Qui pour gagner les cœurs ſont de puiſſantes armes.
Diorés le ſeconde, & ſe meſle à ſes cris;
Car s'il n'exclut Salie, il perd l'honneur acquis.
Jeuneſſe, dit alors le vaillant fils d'Anchiſe,
Attends la recompenſe, ainſi qu'elle eſt promiſe;
Aux palmes des vainqueurs je ne veux rien changer,
Mais du ſort d'un amy laiſſe moy m'affliger.
A ces mots, d'un lion terreur de Getulie,
Il offre la dépoüille au malheureux Salie:
Les crins en ſont pendans, les griffes en ſont d'or.
Soudain Niſe s'écrie enviant ce treſor,
Si tu rends des vaincus le deſtin honorable;
Si ton cœur eſt touché des cris d'un miſerable;
Quel illuſtre laurier à Niſe eſt reſervé?
A moy qui ſans le ſort par Salie éprouvé,
Bravant tous mes rivaux, remportois la victoire;
Et couronnois mon front d'une immortelle gloire?
A ces mots il montroit tous ſes habits moüillez,
Et tous rouges du ſang dont ils étoient ſoüillez.

Le Heros en ſoûrit, & luy donne en partage,
Du grand Didymaon l'inimitable ouvrage,
Un large bouclier conquis ſur les Gregeois,
Qu'au temple de Neptune on offrit autrefois.
Par ces riches preſens la courſe terminée,
Eprouvons maintenant, dit le vaillant Enée,
Si quelqu'un de la lutte aime les durs combats;
Qu'il éleve ſon ceſte, & ſon robuſte bras.
Ce Monarque à la troupe adreſſe ce langage;
Et par un double prix excite leur courage:
Au vainqueur il promet le plus fier des taureaux
Paré d'or & de fleurs, & de divers bandeaux;
Et veut que du vaincu l'attente ſoit trompée
Par le preſent d'un caſque, & d'une riche épée.
Soudain aux cris aigus du peuple fremiſſant,
Le robuſte Darés dans la lice deſcend,
Darés ſeul pour la lutte à Pâris comparable;
Qui jadis de Butés ce Geant formidable,
Prés du tombeau d'Hector, par ſes hardis efforts,
Sur la terre étendit l'énorme & vaſte corps,
Et proclamé vainqueur par toute la Phrygie,
Le laiſſa ſanglotant ſur l'arene rougie.
Il s'offre le premier à ces rudes combats,
Montrant ſon large dos, & déployant ſon bras;

Il en frappe les airs, & brave l'assemblée,
A son affreux regard d'épouvente troublée.
De son port arrogant le plus fort alarmé
Du ceste devant luy n'ose paroître armé.
Donc déja triomphant; & plein de vaine gloire,
De sa gauche il saisit le prix de la victoire,
Le traîne par la corne aux pieds du grand Heros,
Et d'un ton insolent il s'exprime en ces mots.
Tu vois, fils de Venus, que nul ne me dispute,
Qu'on n'ose contre moy s'éprouver à la lutte:
Qui te retarde donc, & par quelle lenteur
Differe-t'-on le prix qu'on doit à ma valeur?
Un murmure confus s'éleve dans la presse,
Qui condamnoit Enée à tenir sa promesse:
Lors que voyant Entelle en un honteux repos,
Aceste le réveille, & luy tient ce propos:
Cher Entelle, autrefois dans la lice invincible,
Maintenant sans courage, à la gloire insensible,
Tu souffres sans combat qu'on t'enleve un tel prix?
Que devient ce renom par mille exploits acquis?
Est-ce ainsi qu'aujourd'huy tu veux faire paroître,
Que nous eûmes Erix un demy-Dieu pour maître;
Et que par ses leçons sur l'arene blanchy,
On void de cent lauriers ton portique enrichy?

Entelle

Entelle luy répond. Par une indigne crainte,
La gloire dans mon cœur n'eſt point encore éteinte ;
Mais mon ſang dans mon corps refroidy par les ans
Apeſantit ma force, engourdit tous mes ſens.
O ſi tel que jadis j'avois cette jeuneſſe,
Qui fait de mon rival l'inſolente allegreſſe ;
Sans m'ébloüir du prix qui ne m'a point tenté,
Déja l'on m'auroit veu rabattre ſa fierté.
Il étale à ces mots les redoutables ceſtes,
Qu'à cent fameux rivaux Eryx rendit funeſtes :
De longs clouds, & de plomb couſus de toutes parts,
Les gantelets ſanglans attachent les regards.
Le peuple eſt étonné de leur grandeur énorme,
De leur terrible poids, de leur étrange forme.
Mais plus que tous Darés les void avec horreur,
Et trouve qu'on ne peut s'en ſervir ſans fureur.
Quel ſeroit donc l'effroy de ce peuple timide,
Si j'expoſois le ceſte, & les armes d'Alcide ?
Si l'on voyoit (pourſuit l'Athlete déja vieux)
Le funeſte combat qu'il donna dans ces lieux ?
Grand Prince, Erix ton frere eut ces armes terribles,
Quand d'Hercule il tenta les forces invincibles.
Ces ceſtes teints du ſang qu'il verſa mille fois,
Sont les nobles témoins de ſes fameux explois.

Je m'en ſervois moy-meſme, avant que la vieilleſſe
Eût aſſoupy mes ſens de ſa lente pareſſe;
Dans ces jours floriſſans, où ma jeune vigueur
D'ambitieux deſirs faiſoit brûler mon cœur.
Que ſi Darés deffend l'uſage de ce ceſte,
Qu'ainſi l'ordonne Enée, & l'équitable Aceſte;
Que mon rival s'aſſeure, & qu'il quitte les ſiens,
J'égale le combat, & dépoſe les miens.
A peine a t-il parlé que d'une illuſtre audace,
Il jette ſes habits au milieu de la place,
Et dépoüillant ſon dos, & ſes pieds, & ſes bras,
Tout nud ſe montre preſt à ces rudes combats.
Des ceſtes le Heros fait le juſte partage,
Et de la lice entr'eux égale l'avantage.
L'un & l'autre intrepide, & ſur ſes pieds dreſſé,
Contre le peſant coup dont il eſt menacé,
Dans l'air étend ſes bras, & retire ſa teſte;
Et s'acrochant des mains, au rude choc s'appreſte.
L'un plus ſouple, & plus promt par ſes jeunes efforts;
Et l'autre plus expert, & plus large de corps.
Mais ſon haleine eſt foible, & manque à ſon courage,
Et le genou luy tremble, appeſanty par l'âge.
Ils parent avec art mille coups dangereux,
Mille font retentir leurs flancs larges & creux;

Leurs viſages frappez, & leurs temples réſonnent,
Et leur fureur s'anime aux grãds coups qu'ils ſe dónent.
Entelle fixè & ferme aux plus rudes efforts,
Prévoit les coups de l'œil, & les pare du corps.
Darés tel qu'un grand Chef, qui de mainte machine
Preſſe un château ſuperbe, & le bat en ruine,
Deçà, delà volant comme autour des ramparts,
Cherche le lieu plus foible, & fond de toutes parts.
Entelle en vain preſſé, ſans relâche ny tréve,
Luy preſente le poing qu'il ferme, & qu'il éleve:
L'autre apperçoit l'orage, & promt à reculer,
Se dérobe au grand coup qui l'alloit accabler:
Entelle dans les vents épand ſa force vaine,
S'emporte par ſon poids, & tombe ſur l'arene.
Tel que verroit tomber un pin antique & creux,
D'Erimanthe, ou d'Ida le ſommet ombrageux.
Des peuples partagez l'affection émeuë,
Paroît dans les grands cris, dont ils percent la nuë:
Aceſte le premier accourt, & tend la main
A ſon fidele amy couché ſur le terrain:
Ce ſiniſtre accident n'abat point ſon courage,
Plus fier qu'auparavant, au choc il ſe rengage;
Sa force ſe réveille, & croiſt par ſa fureur,
Qu'un genereux dépit allume dans ſon cœur,

Au ſouvenir picquant de ſon antique gloire.
Et voulant arracher une promte victoire,
Ainſi que ſur les toits, & d'un ciel nebuleux,
Fond d'une greſle épaiſſe un nuage orageux;
Il terraſſe Darés, le roule ſur le ſable,
Et redouble les coups dont l'orage l'accable.
Enée appercevant ce dangereux couroux,
Prend pitié du Troyen, l'arrache à ces grands coups,
Termine le combat, & par cette parole
S'adreſſant à Darés, le flate, & le conſole.
Quelle erreur te deçoit? qui t'empeſche de voir
Que tu combats ſans force un celeſte pouvoir?
Malheureux cede au Dieu qui combat pour Entelle.
Des amis de Darés une troupe fidele,
Se preſſe à l'emmener, debile & chancelant:
Et la teſte panchée, & le genou tremblant,
Il crache avec ſes dents une écume ſanglante,
Et regagne les nefs d'une démarche lente.
Ses amis rappellez (car ils laiſſoient le prix)
Luy rapportent l'épée, & le caſque promis;
Et laiſſent le taureau pour le ſuperbe Entelle,
Qu'enfle d'un noble orgueil ſa victoire nouvelle.
Peuple Troyen, dit-il, & toy fils de Venus;
Voy par ce que je ſuis, ce qu'autrefois je fus:

Et quelle mort, Darés, pendoit deſſus ta teſte.
Il dit, & d'un œil fier regardant ſa conqueſte,
L'animal furieux au vainqueur reſervé;
Front à front il l'aborde, & d'ardeur élevé,
Ferme ſon point armé de ſon ceſte invincible,
Le hauſſe, & laiſſe à plomb tomber un coup terrible,
L'os de la teſte s'ouvre, & la cervelle ſort;
Le taureau tremble au coup, trébuche, & tombe mort.
L'Athlete brave, encore altier de ſa victoire:
Pour la mort de Darés, que te devoit ma gloire,
Divin Erix, dit-il, je t'immole mon prix,
Et quitte pour jamais l'art que tu m'as appris.
A l'inſtant, par les dons qu'expoſe ſa largeſſe,
Enée aux jeux de l'arc invite la jeuneſſe.
De la nef de Sergeſte il fait l'arbre dreſſer;
Pour but une colombe à ſon faiſte enlacer:
Un caſque luy ſert d'urne, & les noms qu'on y jette,
En ſont tirez au ſort, au ſon de la trompette.
D'Hyrtaque le chaſſeur le brave & digne ſang,
L'adroit Hypocoon obtient le premier rang.
Enſuite vient Mneſtée, orné de la couronne,
Dont le combat naval ſes temples environne:
Eurition le ſuit, ton frere ô grand archer
Pandare, qui du trait qu'on te vid décocher,

Conſeillé par Minerve, & poſſedé par ſa haine,
Terminas le duel des deux maris d'Helene.
Aceſte par le ſort appellé le dernier,
Aux plus jeunes encor diſpute le laurier.
Chacun tire ſes traits de ſa trouſſe pendante;
Tend & courbe ſon arc ſur la corde ſonnante;
D'abord Hypocoon fait ſa fléche ſiffler,
Que l'œil dans l'air ſubtil void à peine voler.
A la pointe du maſt la fléche décochée
Ayant fait trembler l'arbre, y demeure attachée.
L'oiſeau preſque frappé bat des aîles de peur,
Et du peuple en tous lieux retentit la clameur.
Alors bandant ſon arc le triomphant Mneſtée
Dreſſe au but ſon regard, & ſa fléche appreſtée;
De ſon fer malheureux l'oiſeau n'eſt point touché;
Mais il coupe le fil dont il eſt attaché.
Libre par ce haſard la colombe timide,
Plus viſte que les vents fend l'air vague & fluide.
Soudain Eurition, qui ſur un arc vouté
A ſa corde bandée, & ſon trait ajuſté,
Mire le vol rapide, & reclamant ſon frere,
Perce l'oiſeau volant de ſa fléche legere;
Il laiſſe au ciel ſa vie, il tombe ſans chaleur,
Et rapporte le trait qui luy perce le cœur.

Aceſte qui pour luy void la palme perduë,
Laiſſe échaper le ſien de la corde tenduë :
Le pouſſe juſqu'au ciel, l'arc ſonne de l'effort,
Et ſignale ſon bras encore adroit & fort.
Mais les yeux ſont frapez d'une étrange aventure,
Et depuis le ſuccés en éclaircit l'augure.
Les Devins dans les cœurs l'épouvante ſemant,
Vanterent le preſage aprés l'evenement.
Par la rapidité dont la fléche eſt pouſſée
Dans l'air elle s'embraſe, & ſa route eſt tracée
Par un ſillon d'éclairs brillant de toutes parts,
Qu'enfin les vents legers dérobent aux regards.
Telle ſe détachant de la celeſte voute,
Une étoile dans l'air fait reſplendir ſa route.
Une ſainte frayeur étonne les eſprits,
Tous implorent les Dieux, & le Heros ſurpris
Explique mieux l'augure eſtimé ſi funeſte,
Et de riches preſens comble ſon cher Aceſte.
O mon pere, dit-il, puiſque le Roy des Dieux,
Malgré l'aveugle ſort te rend victorieux,
Sous cet heureux auſpice, au nom du ſage Anchiſe
Accepte cette coupe à ton adreſſe acquiſe;
Un celebre artiſan de chiffres la grava;
C'eſt le don que ſur tout mon pere conſerva

Gage de l'amitié que luy porta Ciſſée,
Dont la gloire en ſon cœur ne pût eſtre effacée,
Son amy genereux, & le plus grand des Rois,
Dont la Thrace guerriere ait reſpecté les Loix.
Soudain d'un verd laurier le vieux Prince il couronne,
Eurition conſent aux honneurs qu'on luy donne;
Quoy que ſeul dans les airs, de ſon volant roſeau,
Par un coup admirable il eût percé l'oiſeau.
La troiſiéme couronne eſt acquiſe à Mneſtée;
L'autre accepte en ſon rang la palme meritée.
Avant la fin des jeux le Heros vigilant
D'un ſigne de la main Epitide appellant
Le ſage gouverneur, & le garde fidele
D'Aſcagne qu'il commit aux doux ſoins de ſon zele,
Il luy parle à l'oreille, & luy tient ce propos:
Depeſche, & ſi mon fils ennemy du repos;
Du carouſel promis voulant orner la feſte,
De ſes jeunes amis tient la phalange preſte;
Qu'il vienne, il en eſt temps, vole leger, & promt.
Dans le Cirque à l'inſtant, le peuple épars en rond
Serrant ſa foule épaiſſe, ouvre un large paſſage:
Le jeune Eſcadron marche, & ſon leſte équipage
Brille aux yeux des parens d'allegreſſe troublez,
Et des peuples divers les cris ſont redoublez.

Tous

Tous marchent couronnez d'une verte ramée,
Tous de deux dards luiſans font voir leur dextre armée,
Laiſſent pendre un carquois, ſont couverts de clinquans
De groſſes chaînes d'or, de precieux carquans.
Sous trois Chefs l'eſcadron en trois corps ſe partage,
Les corps en nombre égaux, les Chefs égaux en âge;
Trois fois douze, par rangs, en trois gros ſeparez,
Brillent comme leurs Chefs ſuperbement parez.
Priam de ſon ayeul portant le nom illuſtre,
Dont parmy les Latins il augmenta le luſtre,
Ton noble & digne ſang, Polite malheureux,
Du premier eſcadron eſt le Chef genereux.
De ſon cheval ardent la robe marquetée
Meſle dans ſa noirceur mainte tache argentée,
D'un des pieds de devant, blanc par l'extrémité,
Il frappe le terrain, & hennit de fierté:
Son front porte une étoile, & ſa guerriere audace,
Signale ſon païs la belliqueuſe Thrace.
Athys paroît en ſuite, auſſi beau que le jour,
Athys l'enfant aimable, & d'Aſcagne l'amour,
Dont à Rome depuis la famille Athyenne,
Conſerva la ſplendeur, & la tige ancienne.
Mais plus que tous Aſcagne, & charmant & pompeux
Preſſe de ſon talon le courſier écumeux,

Que voulant de ſon cœur luy donner un cher gage,
Sur mille luy choiſit la Reine de Carthage.
Les jeunes Chevaliers aux tournois exercez,
Montent les fiers chevaux par Aceſte dreſſez.
Les Troyens ſpectateurs par des cris d'allegreſſe
S'efforcent d'animer leur boüillante jeuneſſe;
Et dans la vive ardeur qui brille dans leurs yeux,
Reconnoiſſent le ſang de leurs braves ayeux.
Quand alentour du Cirque, aux yeux de l'aſſemblée
L'eſcadron jeune, & leſte eut ſa pompe étalée;
Au ſignal d'Epitide, aux éclatans concerts,
Dont les bruyans clairons font retentir les airs,
Ils partent, & de front fourniſſent leur carriere,
Forment trois eſcadrons, puis changent de maniere,
Tournent bride au ſignal, & preſentent leurs dards:
Ils ſe meſlent par ordre, & ſur l'arene épars,
Courant & voltigeant, d'un combat veritable
Leur manege confus fait l'image agreable:
Tantôt ſemblant füyr, puis ſe lancer des traits,
Tantôt ſe rallier; & faire enfin la paix.
Tel que le labyrinthe en ſa route trompeuſe,
Dont l'artiſte deſſein rendit Crete fameuſe,
Faiſoit voir cent détours dans le rocher taillez;
Afin que ſes chemins, & pareils, & broüillez

Confondant la raiſon, & ſes remarques vaines,
Du retour impoſſible augmentaſſent les peines.
Tels en leur fuite adroite, en leurs cóbats pompeux
Les enfans des Troyens font admirer leurs jeux,
Semblables aux Dauphins, lors qu'on void ſur les ondes
Se joüer à l'envy leurs troupes vagabondes.
Aſcagne l'inventeur de ces galands tournois,
Quand dans Albe la longue il eſtablit ſes loix,
Aux antiques Latins en transfera l'uſage :
Albe en a conſervé l'illuſtre apprentiſſage ;
Rome encore l'obſerve, & ſes grands Citoyens.
Nomment ce carouſel le Tournoy des Troyens.
Soudain fait la fortune éclater ſa colere ;
Tandis que le Heros au tombeau de ſon pere,
Rendoit tous les devoirs d'un cœur tendre & pieux,
Iris ſans eſtre veuë abandonne les Cieux :
L'implacable Junon, qui l'anime & la preſſe,
Fait par les Aquilons redoubler ſa vîteſſe.
Pleine de ſa fureur la Vierge fend les airs,
Et cache de ſon Arc le coloris divers,
Obſerve le concours de la tourbe attentive,
Void la flote deſerte, & deſcend ſur la rive.
En un bord écarté les Troyennes en pleurs ;
Plaignoiét la mort d'Anchiſe, & leurs propres malheurs ;

Et jettant ſur les flots leurs œillades mourantes,
Helas ! encor courir ces plaines decevantes !
Toutes par ce diſcours, aprés tant de travaux,
Implorent une ville, & déplorent leur maux.
Donc ſavante à conduire une trame funeſte,
Iris quitte ſa robe, & ſon éclat celeſte,
Ride ſon front ſerein, & prend des cheveux gris,
Se gliſſe dans la troupe, & ſe meſle à leurs cris,
Semblable à Beroé, qui jadis dans la Thrace,
Fut femme de Doricle illuſtre par ſa race;
Et vieille venerable, en cet habit trompeur,
Des autres par ces mots elle aigrit la douleur:
O ſexe malheureux, qui languis ſur la terre,
En dépit de la flâme, en dépit de la guerre,
Quel deſtin te reſerve à de plus grands malheurs?
Le ſeptiéme printemps peint la terre de fleurs,
Depuis que ſur les mers, parmy les roches dures,
Sans repos nous roulons nos triſtes avantures.
Depuis qu'au gré des vents, & des cieux en couroux,
Nous cherchons un climat qui s'éloigne de nous.
Pourquoy dans ces beaux champs, & d'Erix & d'Aceſte
Ne pas trouver la fin de cet exil funeſte?
Eſtes-vous pour jamais à nos yeux interdits,
Fleuves, du grand Hector les delices jadis?

N'eſt-il donc plus pour vous, ny païs, ny Pergame,
Dieux en vain enlevez du fer & de la flâme?
Ah! plûtôt embraſons ces vaiſſeaux odieux:
Caſſandre cette nuit s'eſt montrée à mes yeux;
Me mettant dans les mains les torches devorantes,
Borne, m'a-t-elle dit, tes miſeres errantes;
Trouve Troye en ces bords. Donc pourquoy differer?
Quels prodiges plus grands peuvent nous aſſeurer?
Ces quatre autels dreſſez nous preſentent leurs flâmes
Et je ſens que Neptune encourage mon ame.
A ces mots elle arrache un brandon éclatant,
Et d'un puiſſant effort dans les airs l'agitant,
Elle le fait voler vers les nefs deteſtées.
Les Troyennes d'abord en ſont épouventées;
Leurs eſprits ſont troublez, leurs cœurs irreſolus;
Pyrgo prend la parole en ce trouble confus,
Pyrgo pour ſa vieilleſſe entre elles venerable,
Des enfans de Priam la Nourrice honorable.
Mes compagnes, dit-elle, ouvrez, ouvrez les yeux,
Ce n'eſt point Beroé qui brille dans ces lieux;
Voyez de ces regards les lumieres ardentes,
Et du celeſte éclat les marques évidentes;
Conſiderez ſon port, ſes attraits raviſſans,
Et l'air qu'elle parfume, & ſes divins accens.

J'ay laiſſé Beroé languiſſante, & couchée;
Mais dans ſon mal preſſant encore plus touchée
De ne point aſſiſter aux funebres honneurs
Qu'offrent à ce tombeau nos devoirs, & nos pleurs.
A ces mots factieux, les Troyennes douteuſes
Jettent un fier regard ſur les nefs odieuſes,
Balançant dans leurs cœurs pleins de penſers mutins,
Et l'amour de la terre, & leurs nobles deſtins:
Quand Iris dans les cieux s'enfuit d'une aîle égale,
Et laiſſe en s'enfuyant voir ſon grand Arc d'Opale.
A ces prodiges clairs, qui donnent de l'horreur,
Avecque de grands cris la troupe entre en fureur;
Ravit des ſaints foyers les flâmes devorantes,
Dépoüille les autels des feüilles verdoyantes.
De ces brandons volans le promt embraſement,
Aux cordages poiſſez s'attache en un moment;
Sur le ſapin flotant roulent les vives flâmes
Qui devorent les maſts, & les bancs, & les rames.
Eumele accourt au Cirque, il y ſeme ce bruit
Par qui tout eſt troublé dans ſon vaſte circuit;
Et l'épaiſſe fumée obſcurciſſant la nuë,
Attire les regards de la foule éperduë.
Aſcagne en ce Tournoy tenoit le premier rang;
De ſon cheval il picque, & l'un & l'autre flanc,

Et de ſes Gouverneurs forçant la reſiſtance ;
A la teſte de tous, plein de fougue s'élance.
Malheureuſes, dit-il, quel étrange deſſein
A pû d'un tel couroux embraſer vôtre ſein ?
C'eſt l'unique eſperance où nous pouvons pretendre,
Et non le camp des Grecs que vous mettez en cendre.
Cruelles, arreſtez, & ſongez aux malheurs
D'Aſcagne vôtre enfant que perdent vos fureurs.
Alors il ſe fait voir jettant l'armet par terre,
Dont il repreſentoit cette innocente guerre.
Soudain Enée accourt, & le peuple le ſuit :
Le ſexe intimidé ſe diſperſe, & s'enfuit ;
Un remords legitime en ſecret le tourmente ;
L'horreur de ce forfait à leurs yeux ſe preſente ;
Junon ſort de leurs cœurs ; & fuyant la clarté,
Deçà delà courant ſur ce bord écarté,
Elles ſe vont cacher coupables, & honteuſes
Dans les ſombres foreſts, & ſous les roches creuſes.
Cependant des vaiſſeaux le vaſte embraſement
Pour ce vain repentir n'eſt pas moins vehement.
Entre les ais moüillez l'étoupe eſt allumée,
Qui vomit dans les airs une noire fumée ;
Le feu conſume tout, & ne s'arreſte pas
Pour l'onde qu'à grands flots épanchent mille bras.

Déchirant ſes habits, accablé de triſteſſe,
Ainſi le grand Enée au Roy des Dieux s'adreſſe :
Souverain Jupiter, ſi ton ardent couroux
N'eſt point entierement declaré contre nous :
Si ton cœur eſt ſenſible aux humaines miſeres ;
De l'ardeur de ces feux preſerve nos galeres ;
Et ſauve d'Ilion le debris malheureux ;
Ou ſi j'ay merité ce deſtin rigoureux,
Lance ſur moy ta foudre, & hâtant mon ſupplice ;
Exerce ſur moy ſeul ta divine juſtice.
A peine a t-il parlé que du ciel ébranlé,
Creve un nuage épais de greſle, & d'eaux meſlé :
La lumiere s'enfuit, l'ombre couvre la terre,
Et la cime des monts tremble au bruit du tonnerre.
Les Autans déchaînez enflent les tourbillons
Qui verſent à grands flots les torrens vagabonds ;
Des maſts demy-brûlez les flâmes ſont chaſſées
Du deluge ſoudain les planches traverſées,
Ce grand embraſement enfin eſt rallenty,
Et hors quatre vaiſſeaux le reſte eſt garanty.
Le Prince des Troyens dans ſon ame agitée ;
Balance les ſoucis dont elle eſt tourmentée.
Incertain & troublé d'un ſi noir attentat,
Il ne ſait que reſoudre en ce funeſte eſtat ;

S'il

S'il doit pour la Sicile, insensible à la gloire,
De sa noble Ausonie étouffer la memoire.
Quand le sage Nautés ce vieillard merveilleux,
Que dans tous les beaux arts Pallas rendit fameux,
Nautés qui seut des Dieux les menaces entendre,
Et des destins obscurs les grands secrets comprendre,
Voyant l'ennuy profond qui trouble ce Heros,
Console sa tristesse, & l'aborde en ces mots:
Prince, suivons du sort la bizarre inconstance;
Toute infortune cede à la longue souffrance.
Suy les conseils d'Aceste, unissant ton destin
Au destin de ce Prince, issu d'un sang divin,
Laisse luy le rebut de tes nefs consumées,
Les vieillards impuissans, les meres alarmées;
Ceux enfin qui pour suivre un hardy conquerant
N'ont le bras assez fort, ny le cœur assez grand.
Abandonne en ces lieux cette tourbe inutile,
Et que du nom d'Aceste elle y fonde une ville.
Enée à ce discours, dans son cœur partagé,
Roule les soins divers dont il se sent rongé;
Tandis que de la nuit rouloit le char d'ébene:
De la voute des cieux, & brillante, & sereine,
L'esprit du vieil Anchise à l'instant descendit,
Et dans l'ombre nocturne, ainsi luy répondit.

Mon fils, l'unique appuy du grand deſtin de Troye,
Et tant que je veſcus, & ma vie, & ma joye,
Jupiter qui t'a vû d'un regard amoureux,
Qui de ta flote ardente a ſurmonté les feux,
Par ſon commandement encor vers toy m'adreſſe;
Croy du vieillard Nautés l'infaillible ſageſſe:
Avec les plus vaillans paſſe aux bords tant vantez:
Il t'y faudra domter cent peuples indomtez;
Mais vien auparavant entretenir mon Ombre,
Penetre de Pluton le palais morne & ſombre.
J'habite un lieu fertile en plaiſirs eternels,
Et non l'affreux ſejour des eſprits criminels.
L'ame pour ſa vertu du ciel favoriſée,
Joüit du doux repos de la plaine Eliſée.
Par les ruiſſeaux fumeux du ſang des taureaux noirs,
La Sibylle t'ouvrant ces tenebreux manoirs,
Tu ſauras où le ciel guide ton avanture,
La ſplendeur de ton ſang, & ſa gloire future.
Adieu, la nuit s'écoule, & les courſiers du jour
Hanniſſent à ſa porte, & preſſent ſon retour.
Telle qu'une vapeur l'Ombre dans l'air s'envole;
Enée ouvrant les bras, ainſi prend la parole.
Où fuyez-vous, mon pere, & pourquoy m'oſtez vous
Vos chers embraſſemens, & vos regards ſi doux?

Dans la cendre, à ces mots, il réveille la flâme,
Il adore ſes Dieux enlevez de Pergame,
L'ancienne Veſta, ſes Penates errans,
Et comble l'encenſoir de parfums odorans.
Puis il aſſemble Aceſte, & le conſeil des Sages,
Et leur expoſe à tous les celeſtes meſſages,
Les paroles d'Anchiſe, & le trouble qu'il ſent.
Sans balancer Aceſte à cet ordre conſent:
Dans les murs qu'on projette on relegue les meres,
Et l'ignoble rebut des ames populaires.
Au bois demy-brûlé joignant les ais nouveaux,
Le reſte avec chaleur radoube les vaiſſeaux.
Le nombre en eſt petit, mais châcun dans ſon ame,
Sent la vivante ardeur dont la gloire l'enflâme.
De Troye, & d'Ilion l'image redreſſant
Enée avec le ſoc va ſa ville traçant,
Des maiſons par le ſort fait le juſte partage,
Aceſte avec plaiſir void commencer l'ouvrage,
Et regle le Senat qu'il forme des plus vieux:
Sur le ſommet d'Eryx, d'un temple ſpacieux
On conſacre à Venus la hautaine entrepriſe;
On conſacre un bocage au ſaint tombeau d'Anchiſe.
Déja neuf jours entiers conſommez en feſtins,
Les autels rechauffez de mille honneurs divins,

La vague s'applanit, & de leur ſeule haleine,
Les propices Autans rident l'humide plaine.
Et les jours & les nuits dans les embraſſemens,
Tous faiſoient retentir de longs gemiſſemens;
Les larmes à grands flots coulent ſur le rivage;
Les meres qui trembloient au penſer de l'orage,
Sans terreur maintenant ſe laſſent du repos,
Et veulent retenter les infideles flots.
Les yeux moüillez de pleurs en ce départ funeſte,
Leur Roy les recommande au genereux Aceſte;
Aprés avoir d'Eryx les autels encenſez,
Il offre une brebis aux Zephirs courroucez;
Il fait lever le cable, & quitte enfin la rive:
Luy-meſme couronné d'un verd rameau d'olive,
Il verſe un vin fumeux qu'il offre aux Dieux marins,
Et ſeme ſur les flots les fumans inteſtins.
Un vent frais ſoufle en poupe, & la rame égalée
Par élans compaſſez fend l'écume ſalée.
Mais Venus cependant pleine d'ennuis divers,
En ces mots imploroit le puiſſant Dieu des mers.
Sois ſenſible, ô Neptune, aux larmes d'une mere,
Qu'afflige de Junon l'implacable colere:
Les ans ne peuvent rien ſur ſon cœur irrité,
Ny les ordres du Sort, ny tant de pieté.

C'eſt peu pour ſon couroux d'avoir brûlé Pergame ;
Elle tourmente encor ces reſtes de la flâme,
Trouble la paix des morts, & pourſuit ſans repos
Juſqu'aux cendres de Troye éparſes ſur les flots :
Et qui peut concevoir d'où luy vient tant de rage ?
Tu le ſais, Dieu des mers, quel furieux orage,
Pouſſant ton onde aux cieux, rempliſſant tout d'horreur,
Au mépris de ton ſceptre excita ſa fureur.
Les femmes des Troyens de ſon ire animées,
Incroyable attentat ! ont leurs nefs enflammées !
Nous font abandonner en de ſauvages lieux,
Nos compagnons privez de leur ſort glorieux.
Sauve au moins ce qui reſte, & rends leur courſe libre,
Juſques aux champs baignez des claires eaux du Tybre ;
Si leur fuite eſt bornée aux rivages Latins ;
Si tel en leur faveur eſt l'arreſt des Deſtins.
En ces termes répond le Roy des mers profondes !
Que ne peux-tu Deeſſe eſperer de mes ondes ?
Mes yeux t'en virent naiſtre, & de ma part auſſi,
J'ay de tout mon pouvoir moderé ton ſoucy.
De mes flots revoltez j'ay la rage domtée,
Pour abyſmer ton fils juſques au ciel montée ;
Sur la terre pour luy j'avois le meſme ſoin ;
J'en prends le Simoïs, & le Xanthe à témoin :

Lors que des Phrygiens repouſſez dans leurs portes
Achille alloit perçant les nombreuſes cohortes,
Qu'il en couvroit la terre, & que du ſang des morts
Les fleuves s'élevoient au deſſus de leurs bords,
Ou de meurtres comblez s'égarant dans leur courſe,
Me refuſoient leurs eaux, rebrouſſoiét vers leur ſource.
Dans un nuage obſcur, j'arrachay ce cher fils
Du perilleux combat qu'il avoit entrepris;
Quand malgré tout le ciel à ſa valeur contraire
Il oſa défier l'Eacide averſaire:
Je le ſauvay Deeſſe, & cependant alors
Tu ſais que j'employois mes plus puiſſans efforts,
Pour perdre de mes mains l'admirable ſtructure,
Pour vanger d'Ilion le celebre parjure.
Banny donc ces terreurs, tel que j'étois pour luy,
Tel malgré les écüeils, pour calmer ton ennuy,
Je veux conduire au port ſa troupe magnanime,
Hors un ſeul que le Sort a choiſi pour victime.
Ainſi de la Deeſſe appaiſant les chagrins,
Il fait prendre la bride à ſes chevaux marins;
Les attelle à ſon char; puis leur lâchant les reſnes
Vole d'un cours leger ſur les humides plaines.
L'olympe s'éclaircit, l'air devient calme & pur.
Sous le grondant eſſieu de ſon char peint d'azur,

L'onde reſpectueuſe abaiſſe ſes montagnes:
Sur le dos applany de ces moites campagnes,
Et Glauque, & Palemon, & les viſtes Tritons,
Par troupe font la chaſſe aux baleines, aux thons,
Et Thetis, & Melite, & ſes Sœurs enjoüées,
Accourent pour oüyr leurs conques enroüées.
Enée, à leur aſpect ſent couler dans ſon cœur
D'un celeſte plaiſir la charmante douceur.
Il fait dreſſer les maſts, & déplier les voiles;
Deçà delà tendant le vaſte ſein des toiles,
Les Nochers à l'envy ſe montrent diligens,
Tournent l'antenne haute, & meſurent les vents.
Sur tout le grand Patron, le ſage Palinure
Preſſe les matelots, guide leur avanture.
Déja la ſombre nuit au haut du ciel roulant,
Fourniſſoit la moitié de ſon cours triſte & lent;
La chourme ſur les bancs ſous les rames couchée,
Tâchoit à reparer ſa vigueur relâchée;
Quand le Sommeil deſcend du ciel brillant & clair,
Ecarte l'ombre épaiſſe, & fait reſplendir l'air:
De ſes charmes puiſſans la fatale impoſture
Avoit juré ta perte, innocent Palinure.
Semblable au vieux Phorbas, non au Dieu du repos,
Il paſſe ſur la poupe, & s'exprime en ces mots:

Voy, ſavant Palinure, & les vents, & les ondes,
Servir de mariniers à tes nefs vagabondes;
Donne une heure au repos, laiſſe clorre tes yeux
Aux charmes attrayans du ſommeil gracieux;
Souffre qu'on te ſoulage en ta longue carriere.
Avec peine entr'ouvrant ſa peſante paupiere,
Le Pilote répond. Et de l'onde, & du vent,
Puis-je encore ignorer le calme decevant,
Puis-je me confier à la vague rebelle,
Abandonner Enée à l'Autan infidelle,
Tant de fois abuſé par un ciel plus ſerain?
Alors ſur le timon ſemblant coler ſa main,
Il s'attache à ſa charge, & fixe au ciel ſa vûë;
Mais par le Dieu trompeur ſa perte eſt reſoluë.
Soudain pour l'aſſoupir, ſur ſa teſte agitant
Des noires eaux du Styx un roſeau dégoutant,
Le Dieu ferme ſes yeux malgré ſa reſiſtance:
Du charme le Nocher ſent la douce puiſſance;
Accablé de ſommeil, il ſuccombe au travail,
Il laiſſe à l'abandon le ſoin du gouvernail,
Qui s'arrache de force à la poupe ébranlée,
Et plonge le Pilote en la plaine ſalée.
Il appelle au ſecours, & n'eſt point écouté:
Le Dieu ſe perd dans l'air, d'un vol precipité.

La

La flote cependant vogue ſans infortune
Par le divin ſecours que luy preſte Neptune.
Des Sirenes déja les terribles rochers
Se montroient blancs des os des malheureux Nochers;
L'écüeil briſoit les flots, & menaçoit la flote,
Quand le Heros ſentit qu'il voguoit ſans Pilote:
Il court au gouvernail, & ſaiſi de douleur
Du Pilote en ces mots déplore le malheur:
O Nocher trop credule à la bonace inſtable,
Sur un ſauvage bord, étendu ſur le ſable,
Ou dans le fond des mers privé de tous honneurs,
Je ne te puis offrir, que d'inutiles pleurs.

L'ENEÏDE DE VIRGILE.

LIVRE SIXIÉME.

IL s'abandonne aux vents à ce triſte langage,
Et de Cumes enfin il aborde la plage.
On tourne aux flots la prouë; & s'accrochant au bord,
L'anchre aſſeure les nefs qui rempliſſent le port:
La troupe avec ardeur s'élance ſur la rive,
Les uns d'un dur caillou tirent la flâme vive;
Dépoüillent les foreſts, ſombre aſile des cerfs;
Les autres vont montrant les fleuves découverts.
Le Heros tranſporté du zele qui l'anime,
Cherche au loin d'Apollon l'edifice ſublime,

Et de l'antre écarté les replis tortueux,
Où l'antique Sibylle au port majeſtueux,
Pleine dans ſa fureur du grand Dieu qui l'inſpire,
Des Deſtins abſolus ſait les ordres preſcrire.
Déja le bois d'Hecate attire ſes regards;
Il void ce temple où l'or brille de toutes parts.
On tient que de Minos redoutant la colere,
Dedale fendit l'air; & d'une aîle legere,
Par un chemin nouveau l'Ourſe reglant ſon cours,
Dans Cumes vint ſurgir au ſommet de ſes tours.
Là d'abord échapé d'un penible eſclavage,
Il t'offrit Apollon ſon merveilleux plumage,
Et t'ayant conſacré ce temple ſpacieux,
Epuiſa pour l'orner ſon art induſtrieux.
Sur la porte il peignit le meurtre d'Androgée,
Et pour le reparer Athenes obligée
Au barbare tribut de ſept de ſes enfans:
On void l'urne où le ſort les choiſit tous les ans.
Crete eſt peinte plus loin ſur la plaine écumeuſe;
Là d'un taureau paroît une Reine amoureuſe,
Et le fruit monſtrueux d'un execrable amour,
Fait honte à la nature en ſe montrant au jour.
Là ſe preſente aux yeux artiſtement dépeinte
La route ſans retour du confus labyrinthe:

Dedale meſme eſt peint quand touché de pitié
D'Ariadne il ſecourt l'innocente amitié ;
Et par le fil qu'il donne à l'amoureux Theſée,
De ces détours obſcurs luy rend la fuite aiſée.
Quelle part (ſi ton pere eût vaincu ſa douleur)
Aurois-tu jeune Icare en ſon divin labeur ?
De peindre ton deſtin deux fois ſes mains tenterent,
Et deux fois de ſes mains les pinceaux luy tomberent.
Les Troyens contemploient ces tableaux merveilleux,
Quand Achate conduit dans ce temple fameux
D'Hecate, & d'Apollon la ſavante Prêtreſſe ;
Et qu'ainſi cette Vierge à leur grand Roy s'adreſſe.
Reſerve à d'autres temps ce deſir curieux ;
Par un grand ſacrifice il faut fléchir les Dieux.
Si-tôt qu'elle eut parlé ; le magnanime Enée,
Fait au temple amener la victime ordonnée,
Et ſept graſſes brebis, & ſept jeunes taureaux,
Qu'on choiſit avec ſoin ſur de nombreux troupeaux.
Ce Temple qu'on tailla dans une roche dure,
Semble un antre creuſé des mains de la Nature,
Où par cent ſoûpiraux, cent bouches à la fois
Font parler la Sibylle, & retentir ſa voix.
Les portes s'entr'ouvrant, la Vierge forcenée
Avertit d'implorer l'obſcure deſtinée ;

Dit, qu'elle ſent ſon Dieu, le Dieu qui la remplit :
Son teint change à l'inſtant, ſon viſage pâlit ;
Ses cheveux ſont épars, & le flanc luy pantelle ;
Son cœur paroît s'enfler d'une fureur nouvelle ;
Plus grande elle paroît n'avoir plus rien d'humain
A l'approche du Dieu qui coule dans ſon ſein.
Tu ceſſes de prier, je ſens glacer ton zele,
Vaillant Roy des Troyens, tu ceſſes, reprit-elle ;
De l'antre tenebreux les gouffres entr'ouverts,
Soudain s'élargiroient à mes magiques vers.
Les Troyens à ces mots, ſont troublez d'épouvante ;
Leur Monarque au grand Dieu fait ſa priere ardente.
Unique & ferme appuy des Troyens malheureux,
Phebus qui de Pâris favoriſant les vœux,
Guidas le trait fatal au grand fils de Pelée ;
Sous ton auſpice heureux, de la plaine ſalée
J'ay couru ſans effroy les écueils redoutez ;
J'ay penetré les bords des Maures écartez :
Enfin nous abordons la fugitive terre,
Où le Sort doit ceſſer de nous livrer la guerre.
O vous dont nous ſentons le celeſte couroux,
Dont l'orgueil d'Ilion fut vû d'un œil jaloux,
Pardon, Dieux ennemis, Deeſſes inflexibles,
Aux larmes des Troyens, enfin ſoyez ſenſibles.

Et toy qui des mortels annonces les deſtins,
Confirme leur retraite aux rivages Latins.
Je ne demande rien aprés tous ces obſtacles,
Que ce qui m'eſt promis par la voix des oracles.
Aprés tant de malheurs, donne un lieu de repos
A nos Dieux ſi long-temps agitez ſur les flots.
Aux Jumeaux de Latone ayant offert un temple,
J'y feray celebrer des feſtes ſans exemple:
Par des miniſtres purs il ſera reveré;
Le lieu ſaint & ſecret te ſera conſacré;
Mon ſang conſervera tes auguſtes myſteres.
Daigne donc m'annoncer la fin de nos miſeres;
Mais aux legers Zephirs n'expoſe point tes vers,
Et n'écry point mon ſort ſur des feüillages verds.
Il ſe teut, & ſoudain d'Apollon inſpirée,
La Vierge ſe debat dans la grotte ſacrée,
Tâche par ſes élans de pouſſer au dehors
Le Dieu dont elle ſent les violens tranſports:
Son cœur enflé de rage, & ſa bouche écumante
Marque combien le Dieu l'agite, & la tourmente:
Les cent gouffres enfin d'eux-meſmes ſont ouverts
Par où l'Oracle ſort, & s'épand dans les airs.
Les ondes ont ceſſé de te faire la guerre;
Mais de plus grands malheurs t'attendent ſur la terre:

Les Troyens parviendront aux champs delicieux
Qui te ſont reſervez par la bonté des Dieux.
Chaſſe ce vain ſoucy : mais un ſanglant carnage,
Leur fera déteſter ce fertile rivage.
Que de cruels combats ! que d'effroyables morts !
Le Tybre enflé de ſang ſurmontera ſes bords.
Prés d'un Xanthe nouveau, prés d'un nouveau Scamãdre
Je voy des camps nombreux s'attaquer, ſe deffendre :
J'y vois un autre Achille aux combats furieux,
Encore par ſa mere iſſu du ſang des Dieux ;
Et toûjours aux Troyens Junon inexorable.
Toy-meſme on te verra dans ton ſort deplorable
Des Monarques voiſins courant toutes les Cours
De province en province implorer leur ſecours.
Et du fatal hymen, d'une femme étrangere,
Doit encor des Troyens renaître la miſere.
Reſiſte à la Fortune, & releve ton cœur,
Plus voudra t'abaiſſer ſon injuſte rigueur.
D'une ville des Grecs, contre toute apparence
Viendra de ton ſalut la premiere eſperance.
C'eſt ainſi que la Vierge annonçant le futur,
Meſloit les veritez à ſon langage obſcur :
Apollon dont l'ardeur embraſe ſa poitrine,
Abandonnoit la bride à ſa fureur divine.

Quand ſa voix mugiſſante eut finy ce propos.
Ainſi luy repartit l'invincible Heros :
Vierge, ſans m'étonner, j'entens gronder l'orage;
Ayant ſeu tout prévoir, rien n'abbat mon courage:
Mais puiſque en ce climat on peut voir l'Acheron,
Et l'antre qui conduit au palais de Pluton;
Montre toy favorable à ma juſte priere;
Fay moy joüir encor des regards de mon pere.
Le portant ſur mon dos, par les dards, par les feux,
Je l'enlevay moy ſeul à l'ennemy nombreux;
Par les mers il ſuivit ma courſe vagabonde;
Nous luy voyons braver la colere de l'onde;
Surmontant ſa foibleſſe, & ſon âge impuiſſant,
Il voyoit ſans terreur le ciel nous menaçant.
Cent fois il m'ordonna d'aller dans la nuit ſombre
Sous ton divin auſpice entretenir ſon Ombre:
Daigne exaucer les vœux, & du pere, & du fils;
Et ſois ma guide enfin, puis qu'il te l'eſt permis.
Puis qu'Hecate à tes ſoins a confié les portes
Du tenebreux palais peuplé de troupes mortes.
Si par ſa mort Pollux remit ſon frere au jour;
S'ils rentrent tant de fois, & ſortent tour à tour:
Si par ſes doux accens le Chantre de la Thrace
Rendit ce noir ſejour ſenſible à ſa diſgrace:

Si

Si Theſée eſt entré dans ces lieux pleins d'horreur :
Et ſi le grand Alcide y porta la terreur :
Comme eux de Jupiter vient le ſang qui m'anime.
Embraſſant les autels, c'eſt ainſi qu'il s'exprime.
La Sibylle répond. Illuſtre ſang des Dieux,
Sans peine on peut deſcendre en ces funeſtes lieux.
Nuit & jour de Pluton les ſpacieuſes portes
Reçoivent des humains les nombreuſes cohortes.
Mais de ſortir vivant des gouffres ſoûterrains,
C'eſt le plus grand effort du travail des humains:
Peu, qui de Jupiter la faveur éprouverent,
Ou qu'au nombre des Dieux leurs vertus éleverent,
Enfans des immortels, & ſecondez par eux,
Non ſans peine ont tenté ce retour merveilleux.
Ces lieux noirs ſont couverts de foreſts ombrageuſes,
Que le Cocyte enceint de ſes ondes bourbeuſes.
Que ſi tu veux deux fois du Styx fendre les flots,
Et deux fois des Enfers voir les ſombres cachots ;
Si de ce grand deſſein rien ne te peut diſtraire,
Grand Prince en peu de mots apprens ce qu'il faut faire.
Dans un arbre touffu croît le rameau doré,
Qu'à la Reine des morts les Dieux ont conſacré :
Il eſt ſouple & pliant, brillant en ſon feüillage;
Dans un ſombre vallon une foreſt l'ombrage :

Quiconque veut deſcendre en l'éternelle nuit,
De l'arbre precieux doit enlever le fruit.
Au rameau qu'on arrache en ſuccede un ſemblable;
Et du riche metal l'arbre eſt inépuiſable.
Cherche d'un œil ſoigneux cet admirable don,
Qu'exige des mortels l'infernale Junon:
Si l'ordre du Deſtin dans les Enfers t'appelle,
L'arbre à ton moindre effort ne ſera point rebelle:
Autrement, ny par force on ne peut l'arracher,
Ny l'acier aiguiſé ne le ſauroit trancher.
Sache encor qu'un Troyen privé de ſepulture,
Des chiens & des corbeaux deviendra la paſture,
Et profane ta flote au moment qu'en ces lieux,
T'arreſte vainement un deſir curieux.
Enſevely ſon corps, & par tes ſacrifices,
Par les derniers honneurs rends ſes manes propices:
Ainſi tu forceras la demeure des morts
Interdite aux humains reveſtus de leurs corps.
Ce diſcours eſt ſuivy d'un tranquile ſilence;
L'evenement douteux tient Enée en balance;
Il quitte l'antre obſcur dans un profond ennuy,
Accompagné d'Achate auſſi triſte que luy.
Leur démarche & leurs yeux expriment leur triſteſſe;
Ils peſent les conſeils de l'antique Prêtreſſe;

Et recherchent en vain dans leur vives douleurs,
Qui peut exiger d'eux ces funebres honneurs.
Quand ſur le ſable aride ils découvrent Miſene
Marqué de tous les traits d'une mort inhumaine.
Miſene, fils d'Eole, & dont l'airain bruyant
Sans pareil inſpira la guerre par ſon chant.
Du valeureux Hector compagnon intrepide,
Et de ſang & d'honneur dans les combats avide,
Suivant ce grand Heros il ſignala cent fois,
Et ſa docte trompette, & ſes propres exploits.
Quand du fils de Thetis la redoutable épée
Du valeureux Hector eut la trame coupée,
Miſene au ſort d'Enée attacha ſon devoir;
Et par ce choix illuſtre il ne crût point déchoir.
Mais alors enyvré d'une loüange vaine,
De ſa conque il faiſoit bruire l'humide plaine;
Dans ſa temerité, ſans reſpect pour les Dieux,
Il oſa défier les Tritons envieux.
De l'inſolent défi les Tritons s'irriterent,
Et parmy les rochers dans ces mers l'abyſmerent.
Les Troyens gemiſſoient à l'entour aſſemblez,
Et pouſſoient dans les airs de longs cris redoublez.
Par la ſage Prêtreſſe, & par le grand Enée,
D'un immenſe bûcher la pompe eſt ordonnée:

On court à la foreſt, les cheſnes & les pins
Trébûchent ſous la hache avec les verds ſapins;
Les coins fendent l'érable, & les freſnes ſauvages;
Et les cerfs effrayez perdent leurs doux ombrages.
Meſme par ſes efforts, par un diſcours preſſant,
Le Heros hâte l'œuvre à ſon gré languiſſant;
Et jettant ſes regards ſur la foreſt épaiſſe,
Il fait cette priere, accablé de triſteſſe.
Ah! ſi ce beau treſor, ce rameau precieux,
Dans ces ſombres foreſts pouvoit luire à mes yeux;
Puiſque la ſainte voix, ô malheureux Miſene,
Prédiſant ton trépas ne fut que trop certaine.
Il dit, & ſur ſa teſte il apperçoit ſoudain
Deux colombes voler dans l'air pur, & ſerain,
Et fondre prés de luy ſur la verte fougere.
Alors reconnoiſſant de ſa celeſte mere,
Et les ſacrez oiſeaux, & le préſage heureux,
Ainſi ce grand Heros leur adreſſe ſes vœux.
Volez, guides certains de ma route douteuſe,
Et des aîles perçant la foreſt ombrageuſe,
Arreſtez où cet arbre étale ſa ſplendeur;
Et toy grande Venus, ſeconde mon labeur.
Il s'avance à ces mots, & toûjours conſidere
Quel ſigne donneront les oiſeaux de ſa mere.

Paiſſant, puis s'envolant, mais ſans trop s'élever
Sans peine les regards les peuvent obſerver.
Enfin prés de l'Averne à l'aſpect de ce gouffre
Par qui l'Enfer vomit l'infecte odeur du ſouffre,
L'un & l'autre fend l'air, & des aîles battant,
D'un vol impetueux fond ſur l'arbre éclatant.
Tel que dans les foreſts de leurs vertes feüillées,
Par les âpres frimats dans l'hyver dépoüillées,
De l'arbre qui l'adopte, ombrageant les rameaux,
Le Guy fait reſplendir ſes feüillages nouveaux.
Tel dans le cheſne épais le rameau d'or éclate;
Ainſi d'un doux Zephir le murmure le flate.
Le Heros avançant d'un pas precipité,
En dépoüillle le cheſne avec avidité;
Et triomphant le porte à l'antique Sibylle.
Les Troyens cependant, ſur la rive infertile,
L'ame pleine d'ennuys, les yeux baignez de pleurs,
A Miſene rendoient les ſuprémes honneurs.
De cheſnes & de pins un grand bûcher s'amaſſe,
Et de triſtes cyprés on couronne la maſſe.
Sur le ſommet hautain luit ſon harnois brillant;
Ils animent le feu prés de l'airain boüillant;
Ils réchauffent le corps; puis ſuivant la coûtume,
On le lave d'eau froide, on l'embaûme, & parfume.

La triſteſſe redouble, & le peuple gemit,
Quand au haut du bûcher on l'étend ſur le lit;
Et qu'aprés on deſtine au feu des funerailles,
Son harnois ſignalé dans cent, & cent batailles.
Quelques-uns ſur leur dos, pour honorer le deüil,
Tranſportent au bûcher le lugubre cercüeil;
D'autres pour imîter les parens & l'uſage,
En approchant le feu, détournent le viſage.
Le grand amas s'enflâme, & pouſſe juſqu'aux Cieux
Et l'huile répanduë, & l'encens precieux.
Ce grand feu rallenty, les cendres reſervées
Avec les os brûlans, dans le vin ſont lavées.
Chorinée en approche, & de ſa pure main
Serre les reſtes ſaints dans une urne d'airain.
D'un rameau d'olivier ſur la troupe attentive,
Trois fois il fait pleuvoir une onde claire & vive;
Puis d'un lugubre ton il dit les mots ſacrez,
Le triſte adieu qu'on dit aux manes enterrez.
Le Prince fait l'éloge, & de ſa ſepulture
Il ordonne ſoudain la ſuperbe ſtructure:
Il y met la trompette, & les armes du mort,
Qui l'ont fait triompher de la rigueur du ſort:
Le Mont qui le poſſede a conſervé ſa gloire,
Et fait revivre encor ſon nom & ſa memoi-

Ainſi de la Sibylle il accomplit les loix.
Au bord d'un lac bourbeux, au plus profond d'un bois
Il trouve l'antre obſcur, dont la bouche beante
Corrompt tout l'air voiſin d'une odeur peſtilente.
L'oiſeau le plus leger par ſon rapide effort,
Ne s'y peut garantir d'une ſoudaine mort;
Si forte eſt la vapeur de l'infecte caverne,
Que pour cette raiſon les Grecs nomment Averne.
Là ſont conduits d'abord quatre grãds taureaux noirs:
Et la Vierge évoquant des lugubres manoirs,
Hecate au ciel puiſſante, & puiſſante aux abyſmes,
Elle verſe le vin ſur le front des victimes,
En arrache le poil, & le brûle aux ſaints feux,
Premiere offrande au Roy des climats tenebreux.
On enfonce le glaive, & des beſtes mourantes,
Le ſang coule à grands flots dans les taſſes brillantes;
Le Monarque pieux immole de ſes mains
A la Divinité nourrice des humains,
A ſon obſcure Sœur, mere des Eumenides,
Une noire brebis aux mammelles arides:
Il éleve un autel au Prince des Enfers;
Y fait des noirs taureaux griller les rouges chairs;
Et t'offre, ô Proſerpine, une vache ſterile.
Sur les mets conſacrez l'huile épaiſſe diſtile.

Sous ſes pieds à l'inſtant, aux premiers traits du jour,
Il ſent trembler la terre, & les monts d'alentour;
Il entrevoit des chiens qu'il oit hurler dans l'ombre
Au prompt avenement de la Deïte ſombre.
Loin profanes, ſoudain d'une tonnante voix,
Loin d'icy, dit la Vierge, & fuyez de ces bois;
Et toy brave Heros, ſignale ta vaillance;
Fay briller ton épée. Alors elle s'élance,
Se coule en la caverne, & ne s'étonne pas:
L'intrepide Heros accompagne ſes pas.
Arbitres ſoûterrains des ſpectres taciturnes,
Dieux du Styx, du Chaos, & des manoirs nocturnes,
Ne vous irritez pas ſi je découvre au jour
Les replis tortueux de vôtre affreux ſejour;
Si j'oſe penetrer, & vôtre abyſme ſombre,
Et vos ſecrets cachez ſous la terre, & dans l'ombre.
La Vierge & le Heros perçoient l'obſcurité,
Et du regne des morts la vuide immenſité;
Comme on perce des bois le tenebreux ombrage;
Quand le croiſſant voilé d'un pluvieux nuage
Obſcurcit l'univers de la ſombre pâleur,
Qui peint tous les objets d'une meſme couleur.
Au large veſtibule, à la premiere porte,
Par qui l'Enfer reçoit la toute bleſme, & morte;

On

On void le Deüil lugubre, & les Soins jauniſſans,
La Vieilleſſe chagrine, & les Maux paliſſans,
L'inquiete Terreur, le Travail neceſſaire,
La Mort, & le Sommeil ſon image & ſon frere;
La Faim, la Pauvreté monſtre terrible à voir,
Capable d'inſpirer le crime le plus noir,
Et le fatal Repos d'une ame criminelle.
Au delà de la porte eſt la Guerre mortelle,
La Diſcorde inſenſée aux terribles ſerpens
Sur ſa teſte noüez, ou ſur ſon dos rampans;
Et de ces lieux encor font leurs palais ſiniſtres
Les implacables Sœurs des vengeances miniſtres.
Dans le centre un grand orme étend ſes vieux rameaux,
Dont les Songes menteurs, ainſi que des oiſeaux,
En foule tout autour couvrent l'épais feüillage.
Là, de monſtres divers eſt l'étrange aſſemblage,
On y void Briarée avecque ſes cent mains,
Les oiſeaux de Phinée aux viſages humains;
L'eſcadron monſtrueux des Centaures terribles:
Là de l'Hydre on entend les ſifflemens horribles;
Là ſont des Geryons les ombres à trois corps,
Les Gorgones aux crins de ſerpens noirs & tors;
La Chimere un dragon, dont l'haleine eſt de flâme;
Scylle, tantôt oiſeau, tantôt poiſſon, ou femme.

Le Troyen s'animoit à ces objets affreux,
Et preſentoit l'épée à ces ſpectres hideux,
Sans l'advis qu'il reçoit de ſa guide ſavante,
Que ces monſtres qu'il void de forme differente
Impalpables ne ſont que des fantômes vains,
Qui voltigent ſans corps par les airs ſoûterrains.
Alors de l'Acheron il trouve l'onde ſale,
Dont la vapeur éleve une odeur infernale:
Un gouffre tournoyant de ce fleuve écumeux,
Au Cocyte confond ſes flots noirs & bourbeux.
Le triſte nautonnier de ces fatales ondes,
Charon navige ſeul ces rivieres profondes:
Son menton eſt couvert d'un poil rude & chenu;
Son regard étincelle; & ſon dos preſque nu,
Laiſſe d'un ſale habit traîner l'étoffe uſée:
Avec l'aide des vents, d'une perche aiguiſée,
Il fait voguer ſa barque, & paſſe aux derniers bords
La tourbe des humains dépoüillez de leurs corps:
Déja vieux, mais exemt de l'humaine foibleſſe,
Sa premiere vigueur dure dans ſa vieilleſſe.
A ces rives, en foule accourt de toutes parts,
La troupe des Heros morts dans les champs de Mars,
Les meres, les maris, mille enfans pleins de charmes,
Mille jeunes beautez, ſource de tant de larmes:

Autant qu'on void tomber de feüilles dans les bois,
Quand l'Automne leur fait ſentir les premiers froids ;
Autant qu'on void d'oiſeaux le long d'un bord ſauvage
Quand la peur de l'hyver, que leur fuite preſage
Les aſſemble & les chaſſe en de plus doux climats.
Ces ſpectres deſolez, preſſent, tendent les bras,
Avec impatience implorent l'autre rive :
Tantôt Charon leur preſte une oreille attentive;
Tantôt plein de colere, & d'un œil de travers
Il les repouſſe, & ſuit ſon caprice divers.
Le Heros que ſurprend l'incroyable tumulte
Dans ſon étonnement la Sibylle conſulte,
Luy demande d'où vient ce concours general;
Par quelle aveugle loy le Nocher inégal
Dans ſa barque reçoit ces ames éplorées,
Ou les repouſſe loin des rives deſirées.
Fils d'Anchiſe, répond la Vierge en peu de mots;
Du Cocyte profond, tu peux oüyr les flots;
Tu vois du Styx fatal le mareſt redoutable,
Meſme dans leurs ſermens aux Dieux inviolable.
Cette troupe plantive eſt la troupe des morts,
Dont la terre en ſon ſein n'a point receu les corps :
Ce Nocher eſt Charon; ceux que reçoit ſa barque
Des funebres honneurs doivent porter la marque.

De ceux dont on n'a point enſevely les os,
Nul n'a droit d'aſpirer à l'eternel repos.
Cent ans prés de ces bords leurs ames vagabondes,
Aprés ce terme enfin paſſent les noires ondes.
Enée à ce diſcours, penſif, triſte, & ſurpris,
Déplore dans ſon cœur ces malheureux eſprits:
Dans la foule des morts, privez d'honneurs funebres
Des adroits Lyciens il void les Chefs celebres,
Oronte & Leucaſpis, par les vents furieux,
Avec leur nef entiere abyſmez à ſes yeux.
Dans l'ombre il entrevoit le ſavant Palinure,
Qui du Pole obſervé tirant ſa conjecture,
Tomba du haut de poupe à la mercy des flots:
Il le connoît à peine, & luy tient ce propos.
Quel Dieu, cher Palinure irrité contre Enée
Dans l'abyſme des mers a ta courſe bornée?
Parle, car juſqu'alors infaillible pour moy,
Apollon en ce point m'auroit manqué de foy:
Quand malgré des Autans l'indomtable furie,
Il m'aſſeuroit qu'un jour tu verrois l'Heſperie:
Eſt-ce ainſi qu'un tel Dieu rend ſon Oracle vain?
Palinure répond. L'Oracle fut certain,
Valeureux fils d'Anchiſe; & dans l'onde azurée,
Ny le Sort, ny les Dieux n'ont ma perte jurée.

Car tandis qu'au timon je m'étois attaché,
Par le rapide cours le timon arraché
M'emporta par ſa chûte au fond de l'onde amere.
J'en atteſte des mers l'implacable colere,
Qu'en ce preſſant danger, je craignis moins pour moy,
Que je n'apprehenday pour ta nef, & pour toy.
Trois nuits par l'Aquilon agité ſur les ondes,
De l'Italie enfin les campagnes fecondes
Loin au deſſus des flots s'offrirent à mes yeux;
Et déja je touchois ces bords delicieux:
Lors qu'accablé du faix de ma robe trempée,
M'accrochant au ſommet d'une roche eſcarpée,
Je me vois aſſailly par un peuple mutin
Attiré par l'eſpoir d'un malheureux butin.
Mon corps, ſur qui leurs dards ont imprimé leur rage,
Sur la face des mers qui baignent leur rivage,
Eſt l'indigne joüet, & des vents, & des flots.
Donc, par ton pere Anchiſe, invincible Heros,
Par l'eſpoir de ton fils, par la douce lumiere,
Prens pitié de mon ſort, exauce ma priere;
Des barbares Velins reviſite les bords;
Donne la ſepulture à mon malheureux corps.
Ou, s'il te l'eſt permis par ta divine mere,
(Car ſans l'avoir pour guide, ou quelque Dieu proſpere,

Tu n'aurois pas tenté de penetrer ces lieux,
Et de paſſer les eaux des mareſts ſtygieux)
Tends moy dans mon malheur une main favorable;
Et tranſporte avec toy ton nocher miſerable;
Que du moins dans la mort il trouve le repos.
La Sibylle répond, & luy tient ce propos.
Perds ce deſir frivole, inſenſé Palinure:
Nul ne paſſe le Styx privé de ſepulture.
Ne croy pas que tes vœux changent l'arreſt du ſort:
Mais de ton infortune apprens le reconfort.
Bien-tôt les habitans de ces rives funeſtes,
Preſſez de toutes parts des prodiges celeſtes,
T'élevant un tombeau par leurs dons ſolemnels
Expiront ton trépas qui les rend criminels:
Et ce climat témoin de ta triſte avanture,
Portera pour jamais le nom de Palinure.
Ces mots calment l'ennuy du nocher deſolé,
De ſon nom ce climat eſt encore appellé.
Ils pourſuivent leur route, ils viennent au rivage;
Charon les void, s'emporte, & leur tient ce langage.
Parle, qui que tu ſois, qui viens prés de ces bords
De tes armes troubler le long repos des morts;
Dy quel eſt ton deſſein? ou fuy de ces lieux ſombres
Le ſejour du Sommeil, de la Nuit, & des Ombres.

Ma barque eſt defenduë à tout eſprit vivant;
Ne me rapporte point l'exemple decevant
Du fier Pirithoüs, de Theſée, & d'Alcide,
Quoy que du ſang des Dieux, & d'un cœur intrepide.
Cet Alcide enchaîna le garde des Enfers;
J'en portay le ſupplice, & j'en fus mis aux fers.
Et du lict de Pluton par une audace extrême,
Les autres ont oſé ravir la Reine meſme.
Modere, dit la Vierge, ou ſuſpens ce couroux,
Un ſemblable attentat eſt indigne de nous.
De nos armes ne crains ny rapt ny violence:
Que de ſes longs abois dans l'éternel ſilence,
Cerbere impunément épouvante les morts:
Que du ſombre palais de ces hoſtes ſans corps,
Proſerpine jamais n'abandonne les portes.
La ſeule pieté parmy ces troupes mortes,
Amene vers ſon pere un fils tendre & pieux,
Enée aux champs de Mars cent fois victorieux.
Si d'un ſi beau deſſein tu peux blâmer la cauſe,
A ce rameau fatal (à l'inſtant elle expoſe
L'étincelant éclat de l'arbre precieux)
A ce preſent connois l'aſſiſtance des Dieux.
Le farouche Nocher montre moins de rudeſſe;
Et de ce rameau d'or admirant la richeſſe,

Qu'aprés un ſi long-temps il void avec tranſport;
Il ramene ſa barque, & s'approche du bord.
Les ames ſur les bancs en foule diſperſées,
Reſſortent du vaiſſeau rudement rechaſſées:
La barque qui reçoit l'invincible Heros,
Trop freſle pour le poids enfonce dans les flots;
Mais enfin le Troyen avec la Vierge arrive,
Et deſcend ſans peril ſur la bourbeuſe rive.
Dans ſon antre beant, Cerbere furieux,
De ſes triples abois fait retentir ces lieux;
Mais la Vierge voyant déja ſur ſes trois teſtes
Les couleuvres dreſſer leurs venimeuſes creſtes,
Pleine d'horreur preſente à ſon avidité
Un mets de froids pavots, & de miel appreſté.
Ouvrant ſes trois goſiers à ſa faim enragée,
Il l'avale, & ſoudain l'herbe qu'il a mangée
L'aſſoupit, & l'étend dans l'antre tenebreux,
Qu'emplit l'immenſité de ſes membres affreux.
A l'inſtant le Heros occupe le paſſage,
Et d'un pas diligent il quitte le rivage,
Dont le facile abord n'eut jamais de retour.
On trouve en arrivant dans ce triſte ſejour,
Les enfans que la mort tira du ſein des meres;
Et l'on entend leurs cris, & leurs plaintes ameres.

A l'entrée

A l'entrée avec eux ſont ces infortunez
Par d'injuſtes arreſts à la mort condamnez.
Là dans ſon tribunal, Minos tenant ſon urne,
Juge des faits divers du peuple taciturne:
Non loin ſe trouvent ceux qui de leur propre main
Pour ſe donner la mort ſe percerent le ſein;
Ils regrettent leurs maux; & leur peine terrible,
Eſt de tenter ſans ceſſe un retour impoſſible;
En vain ils ont regret d'avoir quitté le jour,
Le Styx de neuf replis ferme leur noir ſejour.
Prés de ces meſmes lieux dépoüillez de tous charmes
Sont les ſteriles champs nommez les champs de larmes.
Là ſuivent triſtement les ſentiers écartez,
Ceux que juſqu'à la mort Amour a tourmentez:
D'une foreſt de myrthe ils cherchent l'ombre épaiſſe;
La mort ne finit point leur profonde triſteſſe.
Là ſont Phedre, & Procris; là d'un fils aſſaſſin
Eriphile fait voir la fureur ſur ſon ſein;
Evadné l'accompagne avec Laodamie,
Avec Paſiphaë couverte d'infamie;
Puis Cenée homme, & femme, & par un jeu du ſort,
Fille dans ſa naiſſance, & fille aprés ſa mort.
Dans cette foreſt ſombre, au travers de l'ombrage,
Le Heros apperçoit la Reine de Carthage:

De meſme qu'au travers d'un ciel épais & noir,
On void le croiſſant pâle, ou qu'on penſe le voir.
Il ſoûpire voyant ſa playe encor recente,
Et découvre en ces mots l'amour qui le tourmente.
O Reine infortunée, il eſt donc vray qu'enfin
Le fer a terminé ton rigoureux deſtin:
Helas! j'ay donc cauſé ce deſeſpoir funeſte;
J'en jure par les Dieux, par la clarté celeſte,
Et s'il eſt quelque foy dans l'empire des morts,
Accablé de douleur j'abandonnay tes bords. [bres,
Mais les ordres des Dieux, qui meſme en ces lieux ſom-
Vivant me font deſcendre avec les pâles ombres,
Forcerent mon amour qui ne preſuma pas
Que ce fatal départ pût cauſer ton trépas.
Arreſte, & ne fuy point cet amour triſte, & tendre.
Pour la derniere fois qu'il peut ſe faire entendre.
En ces termes Enée, & par mille ſoûpirs
Exprimoit à Didon ſes mortels déplaiſirs;
Mais elle ne répond que d'un regard farouche:
Elle eſt à ce diſcours une inſenſible ſouche:
Enfin elle s'échape, & fuit au fond d'un bois;
Où ſon premier époux vit encor ſous ſes loix;
Partage le ſoucy qui tourmente ſon ame,
Et répond aux ardeurs de ſa premiere flâme.

Le Heros agité du trouble qu'il reſſent,
Plaint ſa mort, & la ſuit d'un regard languiſſant:
Mais enfin il arrive aux campagnes heureuſes
Qu'habitent des Heros les ames valeureuſes.
Il void Parthenopée & Tydée autrefois
Devant les murs Thebains fameux par leurs exploits;
D'Adraſte il voit entr'eux l'ombre encor paliſſante.
Il void des Chefs Troyens la cohorte vaillante,
Dont les illuſtres morts cauſerent tant de pleurs;
Et ſent à leur grand nombre accroître ſes douleurs.
Terſiloque, Medon, Glauque, avec Polybete
De la blonde Cerés le Preſtre, & l'interprete,
Idée aimant encor ſon char & ſes chevaux,
Les trois fils d'Anthenor fameux par leurs travaux,
Ces genereux eſprits en foule l'environnent,
Avides de le voir, s'empreſſent, & s'étonnent;
Et chacun à l'envy ſe montre curieux
De l'étrange deſſein qui l'amene en ces lieux.
Mais quand aux yeux des Grecs ſes armes reſplendirent
Dans l'effroy que ſoudain les plus vaillans ſentirent,
Comme devant Hector ils tournerent le dos:
Ou voulant s'écrier à l'aſpect du Heros,
Eleverent dans l'ombre une voix languiſſante,
Que ne pût achever leur clameur impuiſſante.

Deiphobe meurtry de cent coups inhumains,
Se preſente ſans nez, ſans oreilles, ſans mains;
Son corps tout déchiré, ſon viſage effroyable,
Montroit du Grec vangeur la rage impitoyable:
Il redoutoit le jour; & tremblant, & honteux,
Cachoit de ſon trépas le ſpectacle hideux.
Enée en cet eſtat le reconnoît à peine,
Et témoigne en ces mots ſa ſurpriſe ſoudaine.
Brave fils de Priam, quelle étrange fureur
D'un pareil attentat pût concevoir l'horreur?
Un bruit m'avoit appris, qu'au milieu du carnage,
Dans la derniere nuict, qui mit Troye au pillage,
Tu cueillis cent lauriers, & qu'enfin tu tombas
Sur un monceau de corps immolez par ton bras.
A ce funeſte bruit, dans ma douleur extrême,
Je te fis ſur nos bords rendre l'honneur ſuprême,
T'offris un vain tombeau, puis d'une haute voix
A l'entour appellay tes manes par trois fois.
Le lieu conſerve encore, & ton nom & tes armes;
Je ne pûs arroſer tes cendres de mes larmes,
Ny dans noſtre patrie enſevelir tes os.
Deiphobe répond à ces triſtes propos:
Tes ſoins n'ont rien obmis; & mon Ombre affligée,
Doit tout aux ſaints devoirs dont tu l'as ſoulagée:

Mais la perfide Helene, & mon funeſte ſort
Dans ce fatal moment conjurerent ma mort.
Telle eſt de ſon amour la marque veritable,
Tu ſais que cette nuit à jamais déplorable!
Tu le ſais (car qui peut ne s'en point ſouvenir?)
Dans ſa joye Ilion ne pût ſe contenir,
Quand le cheval énorme entroit dans nos murailles
Avec les bataillons cachez dans ſes entrailles.
Elle invite la Cour à ſon funeſte bal;
Elle feint de Bachus le myſtere fatal,
Monte au haut du palais avec ſa torche ardente;
Et rapplle des Grecs la flote triomphante.
Accablé de travail, & de ſoucis preſſans,
Sur mon lict au repos j'abandonnois mes ſens;
Et déja de ma mort mon ſommeil eſt l'image:
Helene cependant commence ſon ouvrage,
Et juſqu'à mon épée oſte de ma maiſon
Tout ce qui peut des Grecs venger la trahiſon;
Rappelle Menelas, & luy livre les portes.
Son infidelle eſprit par des marques ſi fortes,
De ſon premier amant croit renflâmer le cœur,
Et du fatal affront effacer la douleur.
Enfin forçant ma chambre ils entrent peſle-meſle;
Ulyſſe de leurs coups fait redoubler la greſle;

Vengeance ſur les Grecs, vengeance ô ciel puiſſant;
Ta juſtice la doit au ſang de l'innocent.
Mais qui t'appelle ô Prince, en ces demeures ſombres,
Qui t'amene vivant au noir ſejour des Ombres?
Eſt-ce l'effort cruel des Autans furieux,
Ton bizarre deſtin, ou les ordres des Dieux?
Pendant ce long diſcours, le char de la lumiere
Fourniſſoit la moitié de ſa vaſte carriere;
Et ſans la docte Vierge, & l'Ombre, & le Heros
Conſommoient tout le temps en frivoles propos.
Tandis que nous amuſe une plainte inutile,
Un jour ſi cher s'enfuit, interrompt la Sibylle;
Voicy, brave Troyen, les deux chemins divers,
Qui partagent le ſort des bons, & des pervers:
Le droit que nous ſuivons mene aux heureuſes plaines;
Et tu vois de Pluton les murailles hautaines:
Le gauche eſt le chemin des antres tenebreux,
Où ſont des criminels les ſupplices affreux.
Deiphobe répart: O divine Prêtreſſe,
Daigne me repouſſer avec moins de rudeſſe;
Je pars, & me replonge aux ombres de la mort;
Pour accomplir les ans que m'ordonne le Sort.
Va, l'honneur des Troyens; ſuy ta grande avanture.
Il s'enfuit à ces mots, & gagne l'ombre obſcure:

Le Heros vers ſa gauche alors tourne les yeux,
Et void les triples murs du palais ſpacieux,
Qu'enceint le Phlegethon de ſes ondes flambantes,
Qui traînent alentour des roches aboyantes.
La porte eſt large, & haute; & d'un dur diamant
Sont les piliers maſſifs de ce grand baſtiment,
Que l'effort des humains, que meſme de ſa foudre
Le Monarque des Cieux ne ſauroit mettre en poudre.
Par deſſus dans les airs monte une tour de fer:
Là, Tiſyphone aſſiſe au portail de l'Enfer,
Nuit & jour s'y fait voir en ſa robe ſanglante,
Et n'a jamais ſenty ſa paupiere peſante.
Là s'entendent les fers & les chaînes traîner;
Là s'entendent les coups & les cris réſonner.
Enée avec horreur entend l'affreux murmure.
Vierge, s'écria-t-il, quelle eſt cette avanture,
Quelles voix m'ont frappé de leurs gemiſſemens,
Et qui peut meriter de ſi cruels tourmens?
Prince, répond la Vierge, une ame chaſte & belle
Evite des méchans l'approche criminelle:
Mais par la triple Hecate introduite en ces lieux,
Je vis tout, & j'appris la juſtice des Dieux.
C'eſt là que Rhadamanthe exerce les ſupplices,
Découvre l'impoſture, & fait la guerre aux vices,

Au crime en vain ſecret, puis qu'on n'évite pas
La peine & les remords qui ſuivent le trépas.
Ses arreſts prononcez, Tiſiphone implacable
Fait par ſes noirs ſerpens ronger l'ame coupable;
Luy reproche ſon crime, inſulte à ſes malheurs,
Et preſſe par ſes cris les inflexibles Sœurs.
Sur ſes pivots d'airain la porte gronde, & s'ouvre.
Voy, dit la Vierge alors, qu'elle horreur ſe découvre,
Et preſente à la fois cinquante gouffres noirs.
L'Hydre garde au dedans ces tenebreux manoirs;
C'eſt là que du Tartare eſt la caverne immonde
Deux fois plus haute encor dans ſa chûte profonde,
Que la terre n'eſt loin de l'Olympe azuré.
Aux plus creux des cachots de l'abyſme enſouffré,
Sont les immenſes corps des enfans de la terre,
Les orgueilleux Titans écraſez du tonnerre.
Là, je vis d'Aloüs les fils audacieux,
Qui briſant de leurs mains l'épais chryſtal des Cieux,
Voulurent déthrôner le grand Jupiter meſme.
Là, je vis Salmonée, & ſon tourment extrême,
L'arrogant, qui jadis bravoit les Immortels,
Et vouloit uſurper l'encens & les autels.
Quand ſur un pont d'airain pouſſant ſon char rapide;
Lançant ſes feux ardens ſur le peuple d'Elide,

Il penſoit imiter dans ſon triomphe vain
L'inimitable foudre, & l'immortelle main.
Mais du grand Roy des Dieux l'ire juſte & puiſſante,
Lança non une torche, ou de la poix fumante,
Mais perça le tyran de ſon foudre vangeur,
Et le precipita dans ces lieux pleins d'horreur.
Là du Geant Tycie eſt la ſtature affreuſe,
Qui couvre neuf arpens de la caverne creuſe;
Il nâquit de la terre; & d'un cruel vautour
Dans ſon foye immortel déchiré nuit & jour,
Il voit eterniſer le tourment de ſes vices,
Avec ſes inteſtins feconds pour ſes ſupplices.
Toûjours de l'âpre oiſeau l'éternel appetit
Void renaître ſa proye, & toûjours l'engloutit.
J'en vis ſur qui pendoit une roche peſante,
Toûjours preſte à tomber, & toûjours menaçante:
Tel eſt Pirithoüs brûlé d'ambition,
Les Lapithes cruels, & l'impie Ixion.
Sous un ſuperbe dais le criminel Tantale
Regarde l'appareil d'une table Royale:
Megere luy preſente une torche de poix;
Et tonnant alentour d'une terrible voix,
Irrite avec plaiſir ſa faim inſatiable,
Et deffend à ſes mains d'approcher de la table.

Les enfans revoltez, les freres ennemis,
Le ſeigneur infidelle à ſon vaſſal ſoûmis,
L'avare qui couvant ſes richeſſes trop cheres,
Des ſiens vid d'un œil ſec les preſſantes miſeres,
(Et de ces eſprits bas le nombre eſt infiny)
L'adultere ſurpris, & par ſa mort puny,
Celuy qui d'un tyran embraſſa la querelle,
Le ſerviteur perfide, & le ſujet rebelle,
Tous ſentent juſtement les tourmens des Enfers.
Et ne demande point quel eſt leur ſort divers.
Ceux-cy traînent ſans ceſſe une roche roulante,
Ou pendent tout briſez ſur une roüe ardente:
Toûjours Theſée aſſis ſoûpire triſtement;
Et Phlegias l'impie a pour ſon châtiment
De publier ſans ceſſe, & d'une voix tonnante
Du Ciel qu'il courouça la main toute puiſſante.
Soyes juſtes, dit-il, à toute heure, en tous lieux,
Hommes, à mon exemple, apprehendez les Dieux.
Celuy-cy de ſa ville a vendu la franchiſe,
Au joug d'un fier tyran pour de l'or l'a ſoûmiſe,
Pour de l'or fit des loix qu'aprés il abolit;
Cet autre de ſa fille oſa ſoüiller le lict:
Tous dans leurs paſſions ont crû tout legitime;
Et tous ces criminels ont joüy de leur crime.

Quand je pourrois mouvoir cent langues à la fois,
Dans cent bouches former une éclatante voix,
Je ne comterois pas tous ces crimes énormes,
Ny de leurs châtimens les differentes formes.
La Vierge venerable achevant ce propos,
Accompliſſons l'ouvrage, intrepide Heros;
Nous avançons, dit-elle, & mes yeux conſiderent
Les murs qu'en leurs fourneaux les Cyclopes forgerent,
Les voutes du portique, où l'ordre de Pluton
Nous commande d'offrir le magnifique don.
Precipitant leurs pas parmy ces troupes mortes,
Ils pourſuivent leur route, ils arrivent aux portes:
Enée entre, & ſoudain d'eau claire s'arroſant,
Il plante ſur le ſeüil le feüillage luiſant.
Ainſi quittes du don qu'exige Proſerpine
A leurs yeux ſe preſente une verte colline,
Des bocages épais, des prez toûjours fleuris,
Le fortuné ſejour des bien-heureux Eſprits.
Un air delicieux, une lumiere pure,
Anime de ces champs l'agreable peinture,
Ils ont des aſtres clairs, ils ont un clair ſoleil,
Qui jamais ne couvrit ſon viſage vermeil.
Sur le ſable une troupe à la lutte s'exerce,
Ou montre à mille jeux ſon adreſſe diverſe,

Une autre danſe à l'ombre, ou recite des vers;
Là le charmant Orphée entonne ſes beaux airs;
Tantôt pince la chorde en ſon habit de gloire,
Tantôt la fait parler ſous ſon archet d'yvoire.
Là ſont ces vieux Heros, ces guerriers genereux
Nez par l'ordre du Ciel en des temps plus heureux,
Dardan, le grand Ilus, & l'illuſtre Aſſarace,
La ſource & la ſplendeur de la Troyenne race.
Là ſont abandonnez les chariots de Mars;
Les chevaux débridez par les champs ſont épars;
Les dards au fer roüillé ſont piquez dans la terre:
Celuy qui s'exerçoit autrefois pour la guerre,
A conduire ſon char, à dreſſer ſes chevaux,
Dans ces beaux lieux s'exerce à ces nobles travaux:
Deçà, delà ſur l'herbe, on void les tables preſtes;
Sans ceſſe ils font aux Dieux de ſolemnelles feſtes,
Dans un bois odorant de lauriers toûjours verds,
Qu'arroſe l'Eridan par cent replis divers.
Le front ceint de bandeaux en ce lieu de delices,
Sont les Preſtres exempts des ſoüilleures des vices,
Ceux qui pour leur païs ſont morts aux champs de Mars
Ceux que rendit fameux l'invention des arts,
Les Poëtes divins, dont la celeſte flâme
A montré qu'Apollon illuminoit leur ame;

Tous ces nobles eſprits, dont les faits genereux
Affranchirent leur nom de l'oubly tenebreux.
A ces eſprits épars la Sibylle s'adreſſe,
A Muſée entre tous ; car dans la foule épaiſſe,
Par ſon port éminent il domine ſur eux.
Dites heureux eſprits, & toy Chantre fameux ;
Quels lieux ſont habitez par le celebre Anchiſe?
Il n'eſt point de perils que ſon fils ne mépriſe ;
Du Styx pour le revoir il a fendu les flots.
Le docte demy-Dieu répond en peu de mots.
Jamais nous n'habitons de demeures certaines,
Nous frequentons ces bois, & ces prez, & ces plaines,
Où l'herbe eſt toûjours verte, où l'ombrage eſt plaiſant,
Où de mille ruiſſeaux court le criſtal luiſant.
Avancez aprés moy ſur ce tertre fertile,
Par ce ſentier étroit l'accés en eſt facile.
Alors vers la coline il adreſſe ſes pas,
Et leur montre en marchant ces lieux remplis d'appas.
Puis quittant des côtaux les charmans païſages,
D'un tranquile vallon ils trouvent les ombrages.
Solitaire & penſif dans ce plaiſant ſejour,
Des ames que le Sort redeſtinoit au jour,
Anchiſe obſervoit l'ordre, & perçant mille luſtres,
Etudioit les noms de ſes Neveux illuſtres,

Demêloit leurs deſtins, admiroit leurs vertus;
Et comtoit à leurs pieds mille Rois abbattus.
Mais ſur ces prez fleuris appercevant Enée,
Le tranſport que cauſa ſa veuë inopinée,
Fait qu'il luy tend les bras, qu'il pleure en l'embraſſant,
Et découvre en ces mots le trouble qu'il reſſent:
Tu viens donc, ô mon fils, ô Dieux! par quels miracles
A pû ta pieté ſurmonter tant d'obſtacles ?
Donc je te voy mon fils, attendu tant de fois;
Donc je puis te parler, & répondre à ta voix!
Ainſi dans mon eſprit contant les heures lentes,
Je ne les paſſois point en de vaines attentes:
Par combien de climats courant les flots mutins;
Par combien de dangers t'ont porté les deſtins?
Qu'aprés tant de malheurs, de travaux, & d'orages:
Mon fils, j'ay craint pour toy les Libyques rivages!
Ton Ombre, dit Enée, apparut à mes yeux,
Ton Ombre m'ordonna de deſcendre en ces lieux.
Aux beaux champs d'Auſonie, enfin ma flote anchrée
Void à l'abry des vents gronder l'onde azurée.
Laiſſe agir de ton fils les tendres ſentimens,
Mon pere accorde-moy tes doux embraſſemens.
Enée au vieux Heros adreſſoit ce langage,
Et les pleurs à grands flots couloient ſur ſon viſage.

Mais ſemblable aux Zephirs, aux fantômes trompeurs
Qu'enfantent du Sommeil les ſubtiles vapeurs,
Trois fois l'Ombre s'enfuit vainement embraſſée,
Trois fois entre ſes bras il crût l'avoir preſſée.
Alors à ſes regards s'offre un ombrage épais
Dans la ſombre vallée un bois obſcur, & frais,
Et le fleuve Lethé, dont l'onde vive & pure,
Dans ce lieu ſolitaire excite un doux murmure.
Une foule incroyable erre éparſe alentour.
Ainſi dans le printemps à l'éclat d'un beau jour,
Sur les lys blanchiſſans, ſur les roſes vermeilles,
Vole l'exain nombreux des prudentes abeilles;
Tout le champ retentit de leur bourdonnement.
Enée à cet objet, ſaiſi d'étonnement,
Demande le ſujet du concours incroyable,
Et quelle eſt la vertu de ce fleuve agreable.
Anchiſe luy répond: Les ames de ces morts,
Que le Sort doit un jour reveſtir d'autres corps,
Pour charmer leurs ennuis en ce lieu viennent boire
L'onde qui du paſſé fait perdre la memoire.
J'en faiſois la reveuë, & maintenant je veux
Reconter avec toy mes triomphans Neveux:
Ainſi de ta grandeur l'ame encor plus remplie,
Tu ſauras mieux le prix de ta noble Italie.

Quoy, mon pere, quittant cet infernal ſejour,
L'ame reprend un corps, & reſſuſcite au jour?
Qui luy peut inſpirer la déplorable envie
De retourner encore aux malheurs de la vie?
Apprens ces grands ſecrets par ordre, ô mon cher fils,
Je veux, répond Anchiſe, éclaircir tes eſprits.
Dés leur commencement le ciel, la terre, & l'onde,
Les flambeaux éternels, la lune vagabonde,
Receurent un eſprit, qu'au dedans enferma,
Et qu'entretient toûjours le Dieu qui les forma.
Par le vaſte univers cette ame répanduë,
De ces immenſes corps anima l'étenduë:
La terre ſe peupla d'hommes, & de troupeaux;
L'eau de monſtres divers, l'air d'infinis oiſeaux:
Noſtre eſſence marquant ſa celeſte origine,
Conſerveroit du feu la nature divine;
Si ſon activité ne ſe retardoit pas
Par un corps fait de terre, & ſujet au trépas.
De là naiſt la douleur, de là naiſt l'allegreſſe,
Le deſir plein d'eſpoir, l'effroy plein de triſteſſe;
Enfans impetueux des rebelles efforts,
De l'eſprit ennuyé de la priſon du corps.
Meſmes abandonnant ſa dépoüille mortelle,
Cet eſprit ne perd pas ſa laideur criminelle;

Ses

Ses maux contagieux par les ans amaſſez,
Par les ans ſeulement peuvent eſtre effacez.
Donc pour en ſeparer l'infection des vices,
L'ame ſouffre en ces lieux mille divers ſupplices.
Les unes dans les airs ſont le joüet des vents,
D'autres lavent leur crime en ces gouffres mouvants,
Ou purgent par le feu les ſoüilleures humaines;
Chacun de ſon enfer porte avec ſoy les geſnes:
Et l'on arrive enfin aux champs delicieux,
Helas! qu'un petit nombre habite ces beaux lieux!
Par la ſuite des ans à la fin il ne reſte
Que le feu le plus pur de cet eſprit celeſte.
Dans mille ans revolus ces eſprits aſſemblez,
Aux ondes de Lethé ſont en foule appellez,
Afin qu'oubliant tout, le deſir de la vie
De prendre un nouveau corps leur redonne l'envie.
Alors dans le milieu de ces heureux eſprits,
Le Vieillard conduiſant la Sibylle, & ſon fils,
Se place ſur un tertre, & leur nomme & leur montre
Chacun ſelon le rang qu'il s'offre à ſa rencontre.
Voy, dit-il, voy l'honneur de mon ſang belliqueux,
Voy l'illuſtre concours de nos braves Neveux,
Voy, mon fils, voy marcher ſur ta guerriere trace
Le magnanime ſang de l'antique Aſſarace;

Comte ces grands Heros, l'éclat du nom Latin,
Et conçoy la grandeur de ton heureux deſtin.
Vois-tu ce jeune Chef appuyé ſur ſa lance,
Et dont le ſort déja médite la naiſſance?
C'eſt le premier rameau du ſang Auſonien,
Confondu par l'hymen au noble ſang Troyen:
C'eſt le grand Silvius, ton poſthume admirable,
Qui d'Albe portera le ſceptre redoutable,
De ta femme éplorée il naiſtra dans les bois,
Roy juſte, & conquerant, pere de mille Rois.
Procas marche aprés luy, Procas l'honneur de Troye,
Capys, & Numitor ſuivent ſa noble voye.
Ce ſecond Silvius, ton digne rejetton
Relevera ta gloire, & portera ton nom,
Se rendra comme toy pieux & magnanime;
S'il recouvre jamais ſon ſceptre legitime.
Voy de quelle ſplendeur ils ſont environnez!
Et que de cheſnes verds ils ſont tous couronnez.
Ceux-cy doivent fonder Nomente, & Pometie,
Le fort des Gabiens, les tours de Collatie,
Le haut donjeon de Pan, le ſuperbe Bolas,
La Sabine Fidene, & le Volſque Coras,
L'amour de ces grands Rois, leurs palais, leurs aziles:
Noms illuſtres un jour, aujourd'huy terres viles.

Romule fils d'Ilie, & du Dieu des combats,
Soûtenant ſon Ayeul, ſignalera ſon bras:
Voy que ſon front reluit d'une gloire immortelle,
Et que déja ſon pere au rang des Dieux l'appelle.
Rome de hauts ramparts les ſept monts renfermant,
Tiendra de ce Heros ſon premier fondement:
Sous ſon auſpice heureux cette Rome fameuſe,
De l'Univers entier ſera victorieuſe:
Et pouſſant juſqu'au Ciel ſes exploits triomphans,
Se fera reverer dans l'heur de ſes enfans.
Telle aux champs Phrygiens, de châteaux couronnée
Marche des immortels la mere fortunée,
Voyant cent Dieux ſortis de ſon flanc glorieux,
En tous lieux redoutez, & tous hôtes des cieux.
Ouvre les yeux, mon fils, à l'éclat de ta gloire;
Voy tes Romains par tout ſuivis de la victoire,
Le digne ſang d'Iüle, & l'auguſte Ceſar,
En triomphe attacher tout le monde à ſon char.
Le voila ce Heros, ce Ceſar admirable,
Cent & cent fois promis par le Sort immuable;
Par ſes nobles travaux refleuriront encor
Les beaux champs où Saturne amena l'âge d'or.
Plus loin doivent voler ſes aigles triomphantes,
Que les peuples de l'Inde, & les noirs Garamantes;

Juſqu'où du grand Atlas le chef audacieux
Soûtient les feux errans qui brillent dans les cieux;
En des climats lointains que l'œil de la lumiere
Apperçoit au delà de ſa vaſte carriere.
A ſon avenement par les Dieux annoncé,
Je voy l'Hyrcanien d'épouvante glacé:
Je voy trembler de peur les froids climats de l'Ourſe,
Les ſept bouches du Nil en arreſter leur courſe.
Moins de terres auſſi par ſes tygres traîné,
Courut le conquerant de pampre couronné:
Moins en a traverſé le vaillant fils d'Alcmene,
Quoy qu'il ait triomphé de la biche ſoudaine;
Bien qu'il ait d'Erymanthe aſſeuré les foreſts;
Que l'Hydre ait ſuccombé ſous l'effort de ſes traits.
Ah, mon fils, voy l'honneur que la gloire t'apreſte,
Peux-tu des champs Latins differer la conqueſte?
Mais que voy-je à l'écart des ſaints bandeaux orné,
Et ſur ſes cheveux blancs d'olive couronné?
A ſa barbe chenuë, à ces marques pieuſes,
Je connoy de Numa les mœurs religieuſes,
Numa qui par ſes loix, iſſu d'un lieu ſans nom,
De l'empire Romain regira le timon;
Je luy voy ſucceder Tulle d'humeur plus fiere,
Dont l'exemple inſpirant une ame plus guerriere,

Doit de ce long repos réveiller les ſoldats,
Et racoûtumer Rome à l'ardeur des combats.
Le vain Ancus le ſuit, dont l'ame populaire,
Aux applaudiſſemens déja ſemble ſe plaire.
Voy les Tarquins altiers, voy Brute le vangeur,
Des faiſſeaux le premier s'attribuer l'honneur,
Fonder du Conſulat les grandeurs annuelles;
Se faire preceder de ſes haches cruelles,
Sans que de leur rigueur le ſang ait excepté
Ses propres fils armez contre la liberté.
Inexorable Juge, & plus malheureux pere,
Que la poſterité le nomme trop ſevere,
L'amour de la patrie échauffera ſon cœur,
Il n'aura pour objet qu'un immortel honneur.
Voy les Druſes fameux, voy les braves Decies,
Pour le ſalut de tous ſacrifier leurs vies;
Torquatus au ſupplice abandonner ſon fils,
Et Camille chargé de drapeaux ennemis. [bles,
Mais que ces deux guerriers brillans d'armes ſembla-
Qui te ſemblent unis par des nœuds ſi durables,
Parmy l'obſcurité dont tu les vois couverts,
Par leurs affreux combats troubleront l'Univers!
Helas, ſi quelque jour ils marchent ſur la terre,
Qu'ils la deſoleront par leur ſanglante guerre!

D'un pas audacieux les Alpes franchiſſant
Avec ſes legions le beau-pere deſcend ;
Le gendre à ſon party tout l'Orient engage :
Détournez, grands Heros, cet horrible carnage ;
Sauvez vôtre patrie ; & par tant de combats
Avec ſes propres mains ne la déchirez pas.
Arreſte, & le premier quitte ce dard funeſte ;
Toy, mon fils, toy mon ſang immortel & celeſte.
De Corinthe, & des Grecs ce vaillant deſtructeur,
Au Capitole doit guider ſon char vainqueur.
Cet autre ſur le ſang de Pyrrhus & d'Achille
Vengera nos ayeux, vengera noſtre ville,
Et reparant l'honneur du temple de Pallas,
Mettra le fier Argos, & Mycenes à bas.
Qui peut ſage Caton te paſſer ſous ſilence ?
Qui peut taire, ô Coſſus ta celebre vaillance ?
Serranus de ſon ſoc conduit aux grands honneurs,
Où Fabrice ſi grand en fuyant les grandeurs,
Les Gracques eloquens, ces deux foudres de guerre,
Les Scipions domteurs de l'Africaine Terre ?
Et toy grand Fabius par ta ſage lenteur
Le bouclier de Rome & ſon reſtaurateur ?
D'autres peuples ſauront l'art d'animer le cuivre,
Leurs marbres ſembleront & reſpirer, & vivre ;

D'autres de l'éloquence emporteront le prix,
Ou décriront l'Olympe, & ſon riche lambris:
Ton art, peuple Romain, ton illuſtre ſcience,
Sera d'aſſervir tout à ta vaſte puiſſance,
De te rendre en tous lieux dans la guerre & la paix
L'effroy des ennemis, & l'amour des ſujets.
Le Vieillard à ſon fils racontant ces merveilles.
Par ces mots continuë à charmer ſes oreilles.
Regarde Marcellus dans ſa boüillante ardeur,
De tout ce qui l'approche effacer la ſplendeur.
Ce guerrier intrepide au fort de l'épouvante,
Soûtiendra le grand faix de Rome chancelante,
Domtera le Gaulois, ainſi que l'Africain,
Et du chef ennemy qu'immolera ſa main,
Remportant la troiſiéme, & parfaite victoire,
A Romule appendra les marques de ſa gloire.
Enée alors l'obſerve, & void qu'à ſon côté
Marche un jeune guerrier d'une inſigne beauté,
Plus éclatant que l'or dont rayonnent ſes armes;
Mais l'air ſombre, & l'œil triſte avec tant de charmes:
O mon pere, dit-il, quel Heros plein d'appas
De ce grand Capitaine accompagne les pas?
Eſt-ce un des rejettons de ce ſang redoutable,
Ou plûtôt eſt-ce un fils à ſon pere ſemblable?

Que d'applaudiſſemens s'élevent alentour ;
Mais quelle nuit le couvre, & le dérobe au jour ?
Anchiſe dont le cœur ſent de rudes alarmes,
Attache ſur ſon fils ſes yeux moüillez de larmes ;
Ne me demande point le plus grand des malheurs ;
Epargne moy, dit-il, nos plus vives douleurs.
Le Deſtin reſolu de nous faire la guerre ;
Montrera ſeulement ce miracle à la terre.
Vous euſſiez envié le pouvoir des Romains,
Grands Dieux, ſi vos preſens n'euſſent point eſté vains.
Que de gemiſſemens pendant ces funerailles,
Feront du champ de Mars retentir les murailles !
Que le Tybre témoin de ce lugubre deüil,
Verra couler de pleurs ſur ſon triſte cercüeil !
Jamais de nos ayeux la magnanime race,
N'entreprendra ſi-toſt de marcher ſur leur trace ;
Jamais Rome feconde en guerriers triomphans,
Ne portera plus haut l'eſpoir de ſes enfans.
En reſpect pour les Dieux à nul autre ſemblable,
Fidelle en ſa parole, aux combats indomtable,
Soit que de l'éperon dans les champs belliqueux,
Il enfonçaſt le flanc d'un cheval écumeux,
Soit qu'à pied de la palme il diſputaſt la gloire ;
Toûjours on le verra ſuivy de la victoire.

Si tu

Si tu peux des deſtins ſurmonter la rigueur,
Tu ſeras jeune enfant, ce Marcellus vainqueur;
Verſons à pleines mains, & les lys & les roſes,
Les plus charmantes fleurs nouvellement écloſes,
Que je m'acquitte au moins de ce triſte devoir
Envers mon plus cher fils, & mon plus doux eſpoir.
Ainſi les deux Heros & l'antique Sybille
Parcouroient cette plaine en delices fertile:
Le vieillard à ſon fils montrant tous ces beaux lieux
Le remplit des grandeurs de ſon ſang glorieux.
Enſuite il l'entretient de ſa future guerre;
Luy décrit des Latins la belliqueuſe terre;
L'anime par la gloire à ces nobles travaux;
Et l'inſtruit par quel art il vaincra tant de maux.
Par deux portes l'Enfer laiſſe ſortir les Songes;
L'une de blanche yvoire ouverte aux vains menſonges,
De corne tranſparente une autre porte luit,
Par où les Songes vrais ſortent pendant la nuit.
Le Heros attentif à ſa fameuſe hiſtoire,
Eſt conduit par Anchiſe à la porte d'yvoire:
Avec ſa ſainte guide enfin il ſort au jour;
Et rejoint les Troyens par vn heureux retour.
Il s'embarque, il fait voile, & côtoyant la plage,
De Cajete bien-tôt il touche le rivage:

De la prouë à l'inſtant on jette l'anchre au bord :
Galeres & vaiſſeaux ſont rangez dans le port.

Fin de la premiere Partie de l'Eneïde de Virgile.

LETTRE

LETTRE
DE
MONSIEUR BOCHART
A MONSIEUR
DE SEGRAIS,
OU
DISSERTATION
SVR LA QVESTION SI ENE'E a jamais eſté en Italie.

MONSIEUR,

Puisque dans la Preface ſur vôtre admirable Verſion de l'Eneïde, vous ſemblez avoir pris à tâche de défendre Virgile de tout ce qu'on luy peut objecter, ſoit contre ſon deſſein general, ſoit contre la maniere dont il l'a executé; j'ay creu que vous deviez répondre auſſi à ce que diſent quelques-uns avec beaucoup de vray-ſemblance, qu'Homere eſtant la vraye ſource de toute l'ancienne Mythologie,

——ex quo ceu fonte perenni
Vatum Pieriis ora riganiur aquis:

Virgile n'a pas dû mener son Heros de Troye en Italie, contre le sentiment d'Homere. Vous savez que Neptune prenant interest à la conservation d'Enée, le sauva lors qu'Achille alloit le tuer ; & qu'il predit qu'aprés la destruction de toute la race de Priam (que Jupiter avoit en aversion) ce seroit luy qui regneroit sur les Troyens, & aprés luy toute sa posterité. Les mots de cette Prophetie se lisent ainsi au 20. Livre de l'Iliade.

1. Νῦν γὰρ Πριάμου γενεὴν ἐχθαίρει Κρονίων. Νῦν δὲ δὴ Αἰνείαο βίη Τρώεσσιν ἀνάξει, Καὶ παῖδες παίδων τοὶ μετόπισθε γένωνται.

1. *Maintenant Jupiter hait la race de Priam : & desormais le vaillãt Enée regnera sur les Troyens, & les Enfans de ses Enfans qui viendront aprés luy.* Ce qui est une des raisons dont Venus se sert pour donner de l'amour à Anchise pere d'Enée, dans son hymne qu'on attribuë à Homere. En voicy les termes. 2. *Tu auras un cher Enfant qui regnera entre les Troyens, & luy & les Enfans qui en naistront à jamais : & son nom sera Enée.* Et de là vient qu'Acusilaus Historien Grec, plus ancien que tout ce qui nous reste aujourd'huy, écrit que. 3. *s'estant publié un Oracle qui portoit qu'aprés la destruction de l'Empire & de la famille de Priam, ceux de la race d'Anchise regneroient sur les Troyens, Venus souhaitta un fils d'Anchise, qui estoit déja sur le declin de son âge : & qu'estant mere d'Enée elle chercha l'occasion d'avancer la ruïne des Enfans de Priam. Que pour cet effet elle rendit Paris amoureux d'Helene, & que depuis son ravissement, faisant semblant de combattre pour les Troyens, elle ne faisoit qu'éloigner leur chûte, de peur que le desespoir ne les obligeast à rendre Helene.*

2. Σοὶ δ' ἔσται φίλος υἱὸς ὃς ἐν Τρώεσσιν ἀνάξει, Καὶ παῖδες παίδων τοὶ μετόπισθε γενοίατο.

3. Ἀφροδίτη, χρησμῷ ἐκπεσούσης ὅπως τῆς Πριαμιδῶν ἀρχῆς, καταλυθείσης, ἐξ ἀπ' Ἀρχίου Τρωσὶ βασιλεύσουσι, Ἀρχίου ἦδη παρακμάζοντος σωθῆναι τοῦ δ' Αἰνείου ἐν ἀνελπίστῳ πρόφασιν κατασκευάσαι τῆς τῶν Πριαμιδῶν καταλύσεως, Ἀλεξάνδρου πόθον Ἑλένης ἐμβαλεῖν. Καὶ μετὰ τοῦτο ἀραμένου τῷ μὲν δοκεῖν συμμαχεῖν τοῖς Τρωσὶ ταῖς δ' ἀληθείαις παρεγείρειν τοῦ ἧττον ἀνῆκαι, ἵνα μὴ σφοδρῶς ἀπελπίσαντες, ἀποδῶσι τοῦ Ἑλένην.

C'est l'objection que je vous ay faite, esperant que vous en donneriez la solution, tant pour ma satisfaction particuliere, que pour celle du Public. Mais au lieu de cela, Monsieur, aprés m'avoir donné quelque témoignage de vouloir répondre à cette difficulté; je voy que vous me demandez l'éclaircissement que je souhaite, avec un reproche tacite, que je suis comme le Soleil de Mars, qui émeut des vapeurs qu'il n'a pas la force de resoudre. Et cela faute de connoistre vos forces, & que c'est à vous à m'éclaircir ces difficultez, vous qui possedez si parfaitement Virgile & les autres Poëtes, & qui les imitez si heureusement ; au lieu que ce que j'en ay leu autrefois m'étant échapé, je puis dire avec verité comme le Mœris de vostre Poëte.

Nunc oblita mihi tot carmina : vox quoque Mœrin
Deficit ipsa.

Neantmoins puisque vous me sollicitez de vous dire mon sentiment, sur la difficulté que je vous ay proposée, je m'y soûmets, à condition que vous souffrirez, que je m'exprime en fort peu de mots ; pour ce qu'il y a d'autres choses plus serieuses, qui m'occu-

pent comme vous savez, & ne me laissent que bien peu de temps à donner à l'étude, dont vous faites vostre divertissement.

Vous me faites remarquer une chose qui n'est pas tout à fait sans couleur, à savoir qu'encore qu'Enée n'ait pas regné dans la Troade selon Virgile, si est-ce qu'il n'a pas laissé de regner sur les Troyens : c'est à dire sur ceux qui restoient du peuple de Troye, qu'il avoit menez avec luy en Italie ; & qu'il se peut faire, qu'Homere n'ait voulu dire autre chose. C'est la mesme explication, que Denis d'Halicarnasse a donnée à ces mesmes paroles, il y a plus de seize cens ans. Car aprés les avoir citées, voicy ce qu'il dit au Livre premier, en refutant l'opinion de ceux qui veulent qu'Enée soit retourné d'Italie en la Troade pour accorder Homere avec Virgile. 4. *Enée ne pouvoit il pas regner sur les Troyens qu'il avoit menez, encore qu'ils eussent fondé ailleurs un nouvel estat?* Ce que suit aussi Eustathius le celebre commentateur d'Homere, dont voicy les mots. 5. *Ces paroles d'Homere ont égard à l'Empire des Romains dont on croit qu'il est vray semblable que le Poëte a eu connoissance par les oracles de la Sibylle, ou que de luy-mesme il l'a prevû ; car c'est une des vertus d'un Poëte de pouvoir deviner les choses futures comme d'autres montrent plus au long.* Mais remarquez que pour établir son opinion il presuppose de deux choses l'une, dont l'une ny l'autre ne peut estre vraye. La premiere qu'Homere avoit veu les oracles de la Sibylle, qui tirent de la race d'Enée la premiere source de l'Empire Romain, par ces mots du Livre 5. des Oracles qu'on attribuë aux Sibylles. 6. *Il y en aura de la race & du sang d'Assaracus qu'engendrera celuy qui a fendu la violence du feu de Troye.* C'est à dire Enée qui dit au second Livre de l'Eneïde

ducente Deo flammam inter & hostes
Expediori dant tela locum flammaque recedunt.

Smyrnæus en parle de mesme au Livre 13. 7. *Comme il se hastoit de sortir de Troye le feu s'écartoit par tout de dessous ses pieds, & les flammes du violent Vulcain se fendoient tout à l'entour.* Dans ces mesmes vers des Sibylles par ceux de la race d'Assaracus engendrée d'Enée, il faut entendre Remus & Romulus, car ils sont nommez au mesme lieu. 8. *Les deux nourrissons de la beste qui mange les Brebis.* Pource que la Fable porte qu'ils furent nourris par une Louve. Cependant il n'est pas possible qu'Homere ait veu ces pretendus oracles de la Sibylle, parce qu'ils ont esté forgez par une imposture fort grossiere mille ou douze cens ans aprés luy, le deuxiéme Siecle aprés Jesus-Christ ; comme plusieurs Ecrivains l'ont montré par tant de raisons, qu'aujourd'huy personne n'en doute. Eustathius ayant donc bien jugé qu'il n'y avoit rien de solide en cette premiere supposition, en fait une autre qui ne vaut

4.
Ἀρχαὶ δὲ δὴ τῶν Τρώων δεσπόζειν, ἢ ἄλλοτι πολιτευόμενον ἢ διανοίᾳ.

5.
Τῶν δὲ λέγεται δηλονότι τῶν Ῥωμαίων ἀρχῶν φασιν εἰκὸς εἰδέναι τὸν ποιητὴν ἐκ τῶν τῆς Σιβύλλης χρεσμῶν ἢ ἐξ αὐτοῦ ἐκείνου εἰδότα. Ποιητοῦ δ' ἀρετὴ, τὸ ἐξ Μαντικῆς ἐπιστήμην ἔχειν, ὡς φασιν ἄλλοι πλατύτερον.

6.
Ἔσσεται, γενῆς τε ἐξ αἵματος Ἀσσαράκοιο, ὃς πῦρ τρομερὸν θοῦρος πεπαλαγμένον ἰσχύι ἴπλῃ.

7.
Τὴν δ' ἐκπρομολόντα ὑπὸ ποσὶ Παιπαλόεσσα πέφυκε, πεφυζότα δ' αὖλιμαι, Ἡφαίστου μαλερὸν.

8.
Ἡγεμὼν τίνα τὰ δίπλοα μηλιφάγοιν.

pas mieux, à savoir que les Poëtes sont Prophetes ; & que comme tels ils voient les choses à venir ; & qu'en cette qualité Homere a prevû, que les descendans d'Enée jetteroient les premiers fondemens de l'Empire Romain, ou qu'eux mesmes un jour en seroient les Maistres ; ce qu'on pretend s'estre accomply en Jule Cesar. Mais vous savez, Monsieur, par experience que les Poëtes, n'ont pas cette vertu, parce que vous seriez un grand Prophete, si les qualitez d'excellent Poëte & de Prophete estoient inseparables. Je conclus donc, que quand Homere introduit Neptune prophetisant, qu'Enée & ceux de sa posterité regneroient sur les Troyens il ne pensoit pas aux Romains, dont il n'eut jamais nulle sorte de connoissance, vû qu'il estoit mort avant que Rome fust bâtie; mais il faisoit comme tous les Poëtes qui introduisent quelqu'un du vieux temps auquel ils font predire les choses qu'ils voient ou qu'ils savent estre arrivées. Il a donc fondé cette Prophetie qu'il a fait faire au Dieu de la Mer, sur la connoissance qu'il avoit qu'Enée & ceux de sa race avoient autrefois regné ou regnoient encore de son temps, sur ce qui estoit resté d'Habitans dans le Pays, aprés la desolation de la ville Capitale. Car s'il a voulu dire simplement qu'Enée regneroit sur une Colonie de Troyens, en un pays éloigné, cette prerogative luy seroit commune avec Antenor, Aceste, Capys, Helenus, & quelques autres encore. D'ailleurs, opposant cette promesse à la destruction prochaine de ceux de la famille de Priam qui regnoient à Troye, il semble signifier que les descendans d'Enée prendroient leur place, & regneroient au mesme lieu : Et il seroit mal aisé d'entendre autrement les paroles de Venus, qui ne dit pas seulement qu'Enée commandera Τρώεσσι *aux Troyens*, mais que ἐν Τρώεσσιν ἀνάξει *in Trojanis regnabit*, c'est à dire en la Troade, ou au pays où sont les Troyens. D'où vient que Strabon, qui me semble un des plus judicieux Ecrivains de l'Antiquité, examinant ce passage d'Homere au Livre treiziéme, l'expose comme moy, & le cite expressement pour prouver qu'Homere declare, 9. *qu'Enée est demeuré au pays de Troye, qu'il y a succedé au Royaume, & en a laissé la succession aux Enfans de ses Enfans, aprés la destruction de la race de Priam.* Il est vray que luy mesme remarque, qu'il y en a qui pour rapporter aux Romains le texte d'Homere en alterent les paroles: & qui pour Αἰνείαο βίη Τρώεσσι ἀνάξει, *la force d'Enée*, c'est à dire le vaillant Enée *regnera sur les Troyens*, lisent en changeant deux mots, Αἰνείαο γένος πάντεσσι ἀνάξει *la race d'Enée regnera sur tous les hommes.* Et sans doute que c'est de là que Virgile a pris ce qu'il fait predire au Roy Anius Prestre d'Apollon au Livre troisiéme de l'Eneide. *La maison d'Enée regnera sur toute la terre, & les Enfans de ses Enfans & ceux qui naistront d'eux.*

9. ἐμφαίνει (*malè legitur* ἐμφαίνει) μεμνημένος τῶν Ἀσίου ἐν τῇ Τροϊκῇ, ἐξ ἧς διαδιδεγμένοις τὴν ἀρχὴν ἐπεξιὼν παραδιδόασι πάλιν πως τὴν ἡγεμονίαν τοῖς ἐξ αὐτῆς ἐπὶ φυσιολογίαν τῆς τῶν Περσικῶν χάνος.

Hic domus Æneæ cunctis dominabitur oris
Et nati natorum & qui nascentur ab illis.

Car il n'euſt ſeu mieux exprimer les deux vers d'Homere ſuivant cette derniere Leçon; 10. Et c'eſt ce que Servius euſt bien mieux fait de remarquer, que ce qu'il dit, qu'Homere a pris d'Orphée (qui ne fut jamais) le dernier de ces deux vers, & qu'Orphée l'avoit pris d'un Oracle d'Apollon Hyperboréen, ce qui eſt un autre menſonge. Quoy qu'il en ſoit, ce changement qu'on a fait au premier de ces deux vers m'eſt avantageux; car on ne l'auroit pas changé, ſi en le laiſſant comme il eſtoit on l'avoit pû ajuſter avec le voyage d'Enée & d'Aſcanius en Italie. Au reſte afin que perſonne ne defere à cette derniere leçon, comme ſi c'eſtoit la vraye, il faut remarquer trois choſes. La premiere que de tout ce qu'il y a aujourd'huy d'exemplaires d'Homere, imprimez ou manuſcrits, il n'y en a pas un qui la ſuive. La ſeconde que quād j'accorderois que Romulus & Jule Ceſar eſtoient de la race d'Enée, ſi eſt-ce qu'il ne ſeroit pas croyable qu'Homere ait pû s'imaginer qu'un jour cette race d'Enée commanderoit à tout l'Univers; ſous ombre que de ſon temps elle commandoit à deux ou trois petites Villes, ſoit en la Troade, ſoit en Italie. Cette imagination eſtoit trop vaſte & trop éloignée d'apparence pour pouvoir entrer dans l'eſprit d'un Poëte, à moins que d'en avoir eu une revelation du Ciel. La troiſiéme, que quand Homere auroit prevû que par quelque revolution inconcevable cette race d'Enée devoit eſtre un jour maiſtreſſe de tout l'Univers, ou de la plus belle partie de l'Europe, de l'Afrique, & de l'Aſie, il n'auroit oſé le mettre dans ſon Iliade. Car il n'a fait cet illuſtre Poëme que pour gratifier les Princes de ſa Nation, en mettant en ſi beau jour les plus belles actions de leurs Anceſtres au celebre Siége de Troye: & il les auroit tous offenſez, en promettant l'Empire du monde à une race ennemie des Grecs, & à qui toute la Grece avoit fait une cruelle guerre dix ans durant.

10. Νῦν Νῦ Αἰνείαο γένος πάντεσσι ἀνάξει, Καὶ παῖδες παίδων τοὶ μετόπισθε γένωνται.

Mais voicy encore de nouvelles raiſons pour prouver qu'Enée & ſon fils Aſcanius, & les Enfans de ſes Enfans n'ont point ſorty d'Aſie. Agatocles de Cyzique, cité par Feſtus au mot *Romam*, fait mention de pluſieurs Auteurs, *qui dicunt Aeneam esse sepultum in urbe Berecyntia proxime flumen Nolon (lego Gallum)* qui diſent qu'Enée a eſté enſevely en la ville de Berecinte auprés du fleuve Nolus (ou plûtoſt Gallus en Phrygie) pas loin de Troye. On remarque auſſi au meſme pays, divers lieux qui portent le nom de ſon fils, comme le Lac Aſcanius, & une Riviere du meſme nom, & une petite Province, & une Iſle qu'on appelle toutes deux Aſcania. Et une Ville de laquelle le Geographe Stephanus, aprés Nicolas de Damas, parle en cette ſorte. 11. *Aſcania ville de Troade, bâtie par Aſcanius fils d'Enée.* Mela dit que la ville d'Antandre proche

11. Ασκανία πόλις Τρωικὴ, ὑπ' ἔκτισεν ὁ Αἰνείου παῖς Ασκάνιος.

de là fut ainsi nõmée, pource que Ascanius qui y regnoit ayant esté pris par les Pelâgiens la donna pour sa rançon. Dans les Troïques de Hellanicus Enée se sauve en Thrace & Pallene: mais Ascanius demeure en Troade & y regne. Ce que j'ay appris de Denis de Halicarnasse. Et si nous en croyons Strabon, la ville de Scepsis qui avoit esté autrefois proche de Troye au haut du mont Ida, en fut éloignée de soixante stades, 12. *par Scamandre fils d'Hector, & par Ascanius fils d'Enée; & on dit que ces deux familles ont regné long-temps à Scepsis.* Il ajoûte que mesme aprés que par succession de temps on y eust changé la forme du Gouvernement, & que de Monarchique il fust devenu premierement Oligarchique & puis Democratique, ceux qui estoient de ces deux familles, 13. *ne laisserent pas de s'appeller Roys, & d'avoir certains honneurs (qui leur estoient particulierement affectez.)* Ce qui est le vray accomplissement de la Prophetie de Neptune, que rapporte Homere.

12. ὑπὸ Σκαμάνδρου τοῦ Ἕκτορος καὶ Ἀσκανίου, τοῦ Αἰνείου παιδός. Καὶδὴ χρόνῳ πολλῷ βασιλεῦσαι πολὺν χρόνον ἐν τῇ Σκήψει λέγεται.

13. οὐδὲν ἧττον ἐκαλοῦντο βασιλεῖς ἔχοντες τινας τιμάς.

Je tire aussi quelques conjectures qui contribuent fort à me faire tenir pour fabuleux tout ce qu'on écrit du voyage d'Enée en Italie, & de ses descendans jusques à Romulus qui a bâty la ville de Rome. C'est que si ce pieux Enée estoit venu s'habituer en Italie, il y auroit fort recommandé le culte de la Deesse Venus, qu'il disoit estre sa mere. Mais c'est dequoy on ne voit nulle trace en l'ancienne Rome. Scaliger dit sur Festus au mot *aperta*, que c'estoit une Deesse étrangere à Rome, & c'est ce qu'emportoit son nom. *Venus enim*, dit-il, *à veniendo, quasi dicas περιλυτρίδα.* Car elle fut nommée Venus *à cause de sa venuë, pour dire que c'estoit une Deesse venuë de dehors.* Dequoy il n'allegue aucune preuve, mais la chose paroist clairement par un passage de Macrobe en ses Saturnales Lib. 1. cap. 12. *Secundum mensem (Romulus) nominavit Aprilem, ut quidam putant cum aspiratione quasi Aphrilem à spuma, quam Graci vocant ἀφρόν, unde orta Venus creditur, & hanc Romuli asserunt fuisse rationem, ut primum quidem mensem à patre suo Marte secundum ab Aenea matre nominaret. Et hi potissimum anni principia servarent à quibus esset Romani nominis origo; cum hodie quoque in sacris Martem patrem Venerem genitricem vocemus.* Jusques icy vous diriez qu'il favorise l'opinion de la venuë d'Enée en Italie, mais la suitte le renverse tout à fait. *Sed Cincius in eo libro quem de Fastis reliquit, ait imperite quosdam opinari Aprilem mensem antiquos à Venere dixisse cum nullus dies festus nullumque sacrificium insigne veneri per hunc mensem à majoribus institutum sit. Sed ne in carminibus quidem Saliorum Veneris ulla ut caterorum Cælestium laus celebratur. Cincio etiam Varro consentit affirmans nomen Veneris ne sub Regibus quidem apud Romanos, vel Latinum, vel Græcum fuisse, & ideo non potuisse mensem à Venere nominari.* Ce passage de Varron est tiré de quel-

que livre que nous n'avons plus. Mais en voicy un autre qui en approche, qui est tiré du mesme Varron au Livre cinquiéme de la langue Latine. *Mensium nomina sunt aperta, feré si à Martio, ut antiqui instituerant, numeres. Nam primus à Marte, secundus (ut Fulvius Flaccus scribit & Iunius Gracchus) à Venere quod ea sit Ἀφροδίτη, cujus nomen ego antiquis litteris quod nusquam inveni, magis puto dictum, quod ver omnia aperit, Aprilem.* Sur lequel passage Scaliger accuse Ennius de s'estre mépris, quand il dit au premier de ses Annales.

Te nunc sancta Venus precor, & genitrix patri, nostri.

Car en ce premier Livre, dit-il, qui traitte des commencemens de Rome, il ne devoit pas introduire qui que ce soit invoquant Venus, vû qu'elle estoit alors inconnuë à Rome. Mais vû qu'il ne nous reste de ce Livre que des fragmens de vers qui n'ont point de liaison, nous ne savons pas s'il fait faire cette invocation à ceux du temps dont il fait l'histoire, ou si c'est luy-mesme qui la fait selon la coûtume des Poëtes, de mettre à la teste de leurs ouvrages quelque invocation. Ainsi Lucrece commence ses six Livres de la Nature par l'invocation de cette mesme Venus.

Aeneadum genitrix, hominum Divumque voluptas,
Alma Venus.

Et mesme il la prie de luy aider à faire ses Vers.

Te sociam studeo scribendis versibus esse,
Quos ego de rerum natura pangere conor.

C'est ce qu'Ennius a eu plus de raison de faire écrivant les Annales des Romains, qui alors croyoient que Romulus leur Fondateur estoit venu de la race de Venus. C'est pourquoy à cette invocation de Venus sont jointes celles de Tiberinus, qui a donné le nom au Fleuve du Tybre qu'on nommoit autrefois Albula, & celles de Romulus & de sa Femme.

Te nunc sancta Venus precor & genitrix patri, nostri,
Vt nos de cœlo visas cognata parumper:
Teque pater Tiberine tuo cum flumine sancto,
Teque Quirine pater veneror, horamque Quirini.

Après Venus je tiens qu'Apollon estoit un des principaux Dieux de Troye, duquel dit Ovide au premier des Tristes.

Mulciber in Troiam, pro Troia stabat Apollo.

Il y avoit un Temple dans Pergame, c'est à dire dans la Citadelle de Troye, ou Homere feint qu'Apollon cacha Enée, & le fit panser par Latone sa Mere & par Diane sa Sœur, des playes qu'il avoit receuës au combat contre Diomede. 14. *Apollon, dit-il, ayant tiré Enée de la presse le transporta au sacré Pergame, où on luy avoit bâty un Temple: & dans le Chœur de ce grand Edifice Latone & Diane, qui aime à tirer de l'Arc, le pansoient & l'honoroient.*

14. Αὐτὰρ ὁ Φοῖβος Ἀπόλλων, Περγάμῳ ἐν ἱερῇ

τῶν εἰ πλὴν γ' ἱστικῶ.
Ἠδὶ τὸν λατόπαῖδ' Ἄρτεμις ἰοχέαιρα, Ἐκμοχάλῳ ἀλὸς τὸ ἀχέοντό γε κύδος ἔπειρεν.

C'est à dire *luy faisoient l'honneur de le panser.* Enée donc ayant des obligations si particulieres au Dieu Apollon, d'où vient qu'il ne l'a point fait connoistre en Italie s'il y est venu? Et que les premiers Romains ne l'ont point connu non plus que Venus : ce que nous apprennent ces mots d'Arnobe au Liure second. *Non doctorum literis continetur* Apollinis *nomen Pompiliana indigitamenta nescire?* C'est à dire, *les écrits des Savans ne portent ils pas qu'on ne trouve point Apollon dans la liste des Dieux de Numa?* Scaliger rejette l'opinion de Festus, qui dit qu'autrefois à Rome on le nommoit *Aperta, quia patente cortinâ responsa ab eo dabantur,* & il fait sur ce nom d'*Aperta* une conjecture bien differente, à savoir que cet Aperta est derivé de l'Eolique ἄπερτα pour ἴπερτος. Et que ceux de Tarente l'ont ainsi nommé, parce que c'estoit un Dieu étranger & de la Mer.

On peut aussi conter Rhea ou Cybelle Mere des Dieux parmy les Divinitez de Troye. Au Livre troisiéme de l'Eneïde, le bon homme Anchise dit que Teucrus ou Teucer Prince de Crete duquel estoient descendus les Troyens, l'avoient emportée en Phrygie de l'Isle de Crete.

Creta Iovis magni medio jacet insula ponto:
Mons Idaus ubi, & gentis cunabula nostra.
Centum urbes habitant magnas, uberrima regna:
Maximus unde pater (si rite audita recordor)
Teucrus Rhoeteas primum est advectus ad oras,
Optavitque locum regno. Nondum Ilium, & arces
Pergamea steterant: habitabant vallibus imis.
Hinc mater cultrix Cybele, corybantiaque aera,
Idaumque nemus: hinc fida silentia sacris,
Et juncti currum domina subiêre leones.

Mais depuis que cette Deesse eut esté transportée en Phrygie, elle y fut toûjours adorée avec bien plus de superstition qu'elle ne l'avoit esté dans l'Isle de Crete. Et sur tout sur de certaines montagnes du pays de Troye ou des environs, comme Ida, Dindyme, Berecinte, & Cybelus, d'où luy est venu le nom de Cybele. Le Geographe Stephanus dit que l'ancienne ville de Scepsis bâtie autrefois sur le mont Ida fut ainsi nommée, 15. *pource que ce fut là que Rheapour tromper Saturne, feignit d'avoir enfanté une pierre au lieu d'un Enfant.* Ce qui a donné lieu à la Fable, est que Σκῆψις en Grec signifie feinte ou fiction; parce que les Prestres de cette Deesse estoient Eunuques & effeminez. Au Livre neuviéme de l'Eneïde Numanus Remulus beau-frere de Turnus, prend de là sujet d'insulter ainsi aux Troyens.

15.
ἀπὸ τῦ σκήψασθαι τὴν Ῥέαν ἀντὶ τῦ παιδὸς λίθον τεκεῖν.

O vere

O vera Phrygia, neque enim Phryges, ite per alta
Dindyma, ubi assuetis biforem dat tibia cantum,
Tympana vos buxusque vocant Berecynthia matris
Idææ; sinite arma viris, & cedite ferro.

Et au dixiéme c'est cette mesme Deesse qui change en Nymphes marines les Navires des Troyens.

quas alma Cybele
Numen habere maris, Nymphasque è navibus esse
Iusserat.

C'est elle mesme qu'invoque Enée en ce mesme lieu en ces mots:

Alma parens Idea Deûm, cui Dindyma cordi,
Turrigereque urbes, bijugique ad frena leones;
Tu mihi nunc pugna princeps; tu rite propinques
Augurium, Phrygibusque adsis pede Diva secundo.

L'Ombre de Creüse s'apparoist à Enée au Livre second, & luy dit que c'est cette Deesse qui l'arreste en la Troade:

Sed me magna Deûm genitrix his detinet oris.

Dans l'onziéme Livre Chloreus consacré autrefois à Cybele & son Prestre, est attaqué par Camille.

Forte sacer Cybele Chloreus olimque sacerdos, &c.

Si donc Enée est venu en Italie, d'où vient qu'il n'a point établi le service de cette Deesse dans sa famille, & que Rome n'en a point oüy parler jusques à l'an 550. de sa fondation, auquel suivant certain Oracle elle fut apportée de Pessinunte ville de Phrygie, par la permission du Roy Attalus, & menée à Rome en grande pompe? Et en son honneur furent celebrez les jeux nommez Megalenses ou Megalesiens, pource que la Deesse elle mesme se nommoit Μεγάλη θεὸς *grande Deesse*, selon ce que rapporte Tite-Livre au Livre 29. & aprés luy plusieurs autres; savoir Ovide Livre 4. des Fastes; Valerius Maximus Livre 8. Chap 15 Cornelius Nepos sur Scipion Nasica, & Solin Chap. 7.

On conte encore Minerve & Vesta pour Dieux de Troye, & en l'embrasement de la Ville, selon le Poëte, Cassandre fut tirée par force du Temple de la premiere.

Ecce trahebatur passis Priameia virgo
Crinibus à templo Cassandra, adytisque Minerva.

Et Helene se tenoit cachée dans le Temple de l'autre.

Iamque adeo super unus eram, cum limina Vestæ
Servantem, & tacitam secreta in sede latentem
Tyndarida aspicio.

Et j'avouë, qu'il y en a qui écrivent qu'Enée apporta ces deux Deesses en Italie avec ses Penates ou Dieux domestiques. A quoy Solin ajoûte Venus, & d'autres les Cabires, que Dardanus avoit autrefois apportez à Troye, de l'Isle de Samothrace.

Dequoy voicy divers lieux qui parlent. Denis de Halicarnasse au Livre deuxiéme, dit que Numa fist bâtir un Temple à Vesta, entre le Capitole & le mont Palatin, où l'on ne sait pas bien ce que c'est qu'on y garde : & qu'on fait la dessus diverses conjectures. Voicy ces termes. 16. *Les uns disent que c'estoit une partie des choses sacrées de Samothrace qu'Enée avoit reservées. Que ces choses avoient esté transportées par Dardanus, de cette Isle en la ville qu'il avoit bâtie, & rapportées par Enée avec d'autres choses en Italie, quand il s'enfuit du païs de Troye. Et les autres asseurent que c'est le* Palladium *(ou l'image de* Pallas*) tombé du Ciel, qu'avoient les Troyens, & qui avoit esté emporté par Enée qui le connoissoit bien. Au lieu que celuy que les Grecs avoient dérobé, estoit un* Palladium *contrefait.* Et Solin dit Chapitre 2. qu'Enée estant abordé en Italie avec 600. hommes, la seconde année aprés la prise de Troye, selon Hemina, il se campa en la campagne de Laurentum : *Vbi dum simulachrum quod secum ex Sicilia deduxerat dedicat Veneri matri, qua Frutis dicitur, à Diomede* Palladium *accepit.* Où il receut de Diomede le Palladium, tandis qu'il dedioit à Venus sa Mere, surnommée Frutis, l'Image qu'il avoit apportée de Sicile. Et dans Virgile l'ombre d'Hector, exhorte Enée à se sauver de l'embrasement de Troye avec ses Dieux domestiques, avec Vesta & son feu perpetuel. Les mots sont au Livre deuziéme.

16. Οἱ μὲν οὖν τῶν ἐκ Σαμοθράκης λέγουσιν ἱερῶν μοῖραν εἶναι τῷ Αἰνείᾳ φυλαττομένην ἐν τῇ πόλει τῇ ὑφ' ἑαυτῷ κτισθείσῃ· πόλιν δὲ τῆς νίσου τὰ ἐκεῖ μετονομάσαι. Αἶναι δὲ ταῦτα ἐκ τῆς Τροίας, ἅμα δὲ ἄλλοις καὶ ταῦτα κομίσασθαι εἰς Ἰταλίαν, ἡνίκα δὴ, τὸν διοπετῆ Παλλάδιον ἀπὸ φάσεως εἶναι τὸ παρὰ Ἰλιεῦσι γενόμενον, ὡς Ἀχαιοὶ κομίσασθαι δὴ ἐμπνεύσαντος, Ἀχαιῶν δὲ τὸ μίμημα αὐτοῦ λαβόντων κλοπῇ

Sacra suosque tibi commendat Troja Penates :
Hos cape fatorum comites, his mœnia quarei
Magna pererrato statues quæ denique Ponto.
Sic ait, & manibus vittas. Vestamque potentem,
Æternumque adytis effert penetralibus ignem.

Enée dit de soy-mesme au Livre premier

Sum pius Æneas raptos qui ex hoste Penates
Classe veho mecum

Et au troisiéme

Effigies sacra Divûm Phrygiique Penates
Quos mecum à Troia mediisque ex ignibus urbis
Extuleram.

Enfin tout le dessein du Poëte au commencement du premier Livre, est de montrer ce qu'il a souffert

dum conderet urbem
Inferretque Deos Latio.

Sur quoy se fonde Macrobe, quand il dit au Livre second des Saturnales Chap. 4. qu'il est clair que Vesta est du nombre des Dieux domestiques, ou du moins leur tient compagnie. D'où venoit que les Consuls, les Preteurs, & les Dictateurs entrant en leur Magistrature, faisoient sacrifice aux Dieux domesti-

ques, conjointement avec Vesta dans la ville de Lavinium. Et au 9. Livre de Lucain, Jule Cesar passant par le pays de Troye, fait un sacrifice aux Dieux du pays, & leur adresse cette invocation:

Dii cinerum, Phrygias colitis quicumque ruinas,
Aeneaque mei quos nunc Lavinia sedes
Servat & Alba Lares, & quorum lucet in aris
Ignis adhuc Phrygius, nullique aspecta virorum
Pallas in abstruso pignus memorabile templo.

A laquelle sert de Commentaire, une autre priere pareille qu'il fait au premier Livre de la Pharsale.

O magna qui mœnia prospicis urbis
Tarpeia de rupe sonans Phrygiique Penates
Gentis Iulea, & rapti secreta Quirini.
Et residens ulla Latialis Iupiter Alba,
Vestalesque foci.

Et ces vers de Stace Silv. Lib. 4.

Donec Troicus ignis & renata
Tarpeius pater intonabit aula.

Ceux cy de Sidonius, Car. 9.

Non Divos specialibus faventes
Agris, urbibus insulisque canto
Thebis Enion, Ilioque Vestam.

Ceux d'Ovide au 15. des Metamorphoses.

Quaque ignes Troica servat
Vesta tuos.

Ceux cy au 6. des Fastes.

Vidimus Iliaca transferri pignora Veste
Sede putant aliquos scilicet esse Deos.

Et le mesme du Palladium en ce mesme Livre des Fastes.

Creditur armifera signum cœleste Minerva
Vrbis in Iliaca disiluisse jugo.
Cura videre fuit. Vidi templumque, locumque,
Hoc superest illic Pallada; Roma tenet.

Il paroist par tous ces passages que l'opinion commune des Romains & sur tout des Poëtes, estoit qu'Enée avoit apporté avec luy ces Dieux en Italie. Mais tout ce qu'ils disent est fort aisé à detruire; car premierement, si par les Dieux ils entendent leurs Images, cela ne pourra convenir à Vesta qui n'en avoit point. Ce qu'Ovide dit bien expressement au Livre 6. des Fastes.

Esse diu stultus Veste simulachra putavi
Mox didici curvo nulla subesse tholo
Ignis inextinctus templo celatur in illo
Effigiem nullam Vesta nec ignis habent.

Pourtant par le nom de Vesta, Ovide n'entend autre chose que le feu perpetuel.

Nec tu aliud Vestam quam vivam intellige flammam.

De fait en Caldée *Esta* signifie feu, & à peine peut-on douter que de cet *Esta* ne soient venus les noms Grec & Romain de cette Deesse Ἑστία & Vesta. Cependant Virgile semble faire distinction entre la Deesse & le feu perpetuel, quand il dit

Manibus vittas Vestamque potentem
Aeternumque adytis effert penetralibus ignem.

Quoy posé, je ne comprens pas ce qu'il entend par cette Vesta, qu'on emporte entre les mains, puisque Vesta n'avoit point d'Image. En cecy mesme il se rencontre une autre difficulté; c'est que Vesta s'adoroit par toute la Grece, où il n'y avoit point de ville qui n'eust son Temple, & son Prytanée ou maison de ville, avec des lampes toûjours ardentes, qui brûloient en l'honneur de Vesta. C'est ce que prouve bien au long Casaubon sur le Chap. 19. du 15. Livre d'Athenée. Et il paroist par Hesiode, Pindare, & d'autres, que les Grecs la faisoient fille de Rhea & sœur de Jupiter & de Junon. Et dans les Hymnes qu'on attribuë à Homere, lesquels quoy que supposez, sont d'une grande antiquité, cette mesme Deesse est fort exaltée, comme necessaire en tous les Festins, & mesme les Poëtes l'invoquent, & dans le Scoliaste de Pindare sur l'onziéme des Nemeennes οἱ πρυτάνεις qui sont les Maires & Eschevins des Villes sont representez 17. *sacrifiant à cette Deesse, avant que de sacrifier aux autres Dieux.* Mais je ne trouve point qu'à Troye on luy ait jamais rendu nul honneur. C'est pourquoy Prudence écrivant contre Symmachus en la section 8. du 2. Livre, doute si l'origine du feu des Vestales, se doit tirer d'Athenes ou de Troye, & dit que

17. Πρυτάνεις σπονδαῖς καὶ θυσίαις ἐξιλεούμενοι πρὸ τῶν ἄλλων θεῶν.

In his Vestalis origo faville
Vrbibus, ut memorant, primo de fomite sumpta est;
Sacravitque focos aut Phryx aut Grajus alumnus.

C'est à dire que c'est de l'une de ces deux villes dont il venoit de parler, qu'est venuë la premiere origine du feu des Vestales, comme on écrit; & que ce sont ou les Troyens ou les Grecs qui ont consacré ses feux. Mais je croy le dernier bien plus vrayssemblable pour les raisons que j'ay alleguées. Sans dire qu'il est tres-certain que les premiers Grecs ont envoyé en Italie & dans le pays Latin quantité de Colonies, mais il ne paroist point que les Troyens y ayent jamais mis le pied, que par des témoignages tout à fait douteux.

Je viens au Palladium de Troye. Tous les Grecs & tous les Romains écrivent, qu'il avoit la vertu d'empescher que la ville qui le gardoit ne tombast au pouvoir de ses ennemis. Ce que Metellus crût si fortement, que voyant brûler le Temple de Vesta, où les

Romains avoient serré ce Palladium, il y entra au peril de sa vie; & le tira du milieu du feu, dequoy le Senat & tout le Peuple le loüerent, comme s'il eust sauvé par là tout l'Estat. Je demande donc si lors que les Grecs prirent la ville de Troye ce Palladium y estoit, ou s'il n'y estoit pas. S'ils disent qu'il y estoit encore, il estoit ridicule de croire qu'il garantiroit Rome, puisqu'il n'avoit pas garanty Troye d'estre prise & détruite par ses ennemis. Et s'il n'estoit pas à Troye, comment Enée l'en avoit il emporté? Aussi en cela les Romains s'accordent fort mal avec les Grecs, qui disent qu'Ulysse & Diomede estant entrez dans Troye secretement l'avoient derobé, sans quoy Troye n'eust jamais esté prise. Et c'est dequoy Ulysse se prevaut tellement contre Ajax en cet admirable plaidoyer qu'Ovide nous represente au Livre treisiéme de ses Metam.

Eripui Phrygiæ signum penetrale Minervæ
Hostibus è mediis. Et se mihi comparat Ajax?
Nempe capi Trojam prohibebant fata sine illo.
Fortis ubi est Ajax? ubi sunt ingentia magni
Verba viri? cur hic metuit, cur hic audet Vlysses
Ire per excubias & se committere nocti?
Perque feros enses non tantum mœnia Trojæ,
Verum etiam summas arces intrare, suâque
Eripere ade Deam, raptamque deferre per hostes?
Quæ nisi fecissem, frustra Telamone creatus
Gestasset læva taurorum tergora septem.
Illa nocte mihi Trojæ victoria parta est:
Pergama tunc vici, vinci cum posse coegi.

Ce qu'Ovide ayant exprimé si fortement lors qu'il fait parler Ulysse; neantmoins au 6. des Fastes emporté par le torrent de ceux qui parloient pour Enée; il met la chose en incertitude, & dit qu'on ne sait si c'est Diomede ou Ulysse ou Enée qui a pris ce Palladium.

Seu genus Adrasti, seu furtis aptus Vlysses,
Seu pius Æneas eripuisse ferunt,
Auctor in incerto est.

Et Solin dit que Diomede l'ayant pris, le bailla à Enée, parce qu'il est fort croyable qu'il bailla à son ennemy une si precieuse dépoüille. Mais Denys de Halicarnasse se sert d'une autre défaite encore plus impertinente, quand il dit que le Palladium que prirent les Grecs n'estoit pas le vray. Car si ainsi est, le vray qui demeura dans la ville, n'avoit point plus de vertu que le faux, puisqu'il ne la garentit pas.

Quant à Venus surnommée Frutis, dont on dit qu'Enée porta l'Image de Sicile en Italie, c'est une fable qui n'a que Solin pour

Auteur, dont le témoignage est trop futile pour s'opposer à tant d'autres plus anciens, & plus savans sans comparaison, qui attestent que Venus estoit tout à fait inconnuë aux premiers Romains. Entre lesquels sont Cincius, & Varron dont le premier est tres ancien, & cité par Tite-Live au Livre 21. comme tres grand Auteur. L'autre est tenu par tout le monde pour le plus docte des Romains. Saumaise remarque sur ce mesme lieu de Solin, que le vray surnom de Venus en Sicile estoit *Erucis* ou *Erycina* & non pas *Frutis*. Et que de mesme en Festus pour *Frttinal* ou *Frucinal templum Veneris Fruti*, il faut écrire *Erucinal* & *Erucis*. Mais cela n'estant pas de ma question je n'y insiste point.

Il me resteroit à parler des Dieux de Samothrace, qu'on nommoit *Cabires*, mais j'en ay traité fort au long en mon Phaleg pag. 426. &c. Et il n'est pas grand besoin d'en traiter icy, vû que ceux dont parle Denys de Halicarnasse, qui disent que Dardanus les transporta de Samothrace, & Enée de Troye en Italie, sont gens inconnus qu'il ne nomme point; & qui ne meritent pas d'estre écoutez. Car il est certain que ces Dieux qui estoient venus de Phœnicie en Samothrace devant le temps des Argonautes y sont toûjours demeurez: & que Philippe pere d'Alexandre & beaucoup d'autres personnes fort celebres devant & depuis ont desiré de connoistre leurs mysteres, & d'y estre initiez. Mais il ne se trouve point qu'il ayent jamais esté à Troye ny à Rome. Et outre toutes les raisons particulieres que j'ay alleguées contre ce transport des Dieux de Troye en Italie, qu'on attribuë à Enée, en voicy une generale: C'*est* que si Enée avoit apporté en Italie quelques Images des Dieux, Romulus estant de sa race, comme on pretend, en auroit fait cas, & les auroit fait transporter à Rome, soit de Lavinium ou d'Alba, on en auroit fait faire d'autres semblables. Mais tant s'en faut, Varron nous répond que les Anciens Romains ont adoré les Dieux sans Images 170. ans durant. S. Augustin au 4. Livre de la Cité de Dieu Chap. 31. cotte le Livre de Varron. Plutarque raporte ainsi le mesme de Numa en sa vie. 18. *Il deffendit*, dit-il, *aux Romains de faire des Images de Dieu en forme d'hommes ou de bestes, & anciennement ils n'avoient parmy eux aucune Image de Dieu, ny en bosse, ny en plâtre peinture. Mais les premiers* 170. *ans ils faisoient des Temples & saintes Chapelles sans y faire aucune Image: comme n'estimant pas licite de representer les meilleures choses par d'autres pires ny possible de concevoir Dieu autrement que par la pensée.* Ce que raporte aussi Clement Alexandrin, quasi mot pour mot au premier Livre de ses Tapisseries pag. 304.

18. Τοὺς δ' ἀνθρωποειδῆ καὶ ζωόμορφον ἱδρύσασθαι τοῦ Θεοῦ τοῖς Ρωμαίοις ἐμέλλησεν. ἐπὶ γὰρ ἑκατὸν καὶ ἑβδομήκοντα τοῖς πρώτοις ἔτεσι ναοὺς μὲν καὶ ἱερὰ καὶ τεμένη τοιαῦτα οὐκ ἐποίουν οὐδὲ ἄλλο τοιοῦτον οὐδέν· ἀφανῆ δὲ καὶ ἀνείκονα τὸν θεὸν ἐνόμιζον εἶναι.

18. Il deffendit aux Romains de faire des Images de Dieu en forme d'hommes ou de bestes, & anciennement ils n'avoient parmy eux aucune Image de Dieu, ny en bosse, ny en plâtre peinture. Mais les premiers 170. ans ils faisoient des Temples & saintes Chapelles sans y faire aucune Image: comme n'estimant pas licite de representer les meilleures choses par d'autres pires ny possible de concevoir Dieu autrement que par la pensée.

Aprés toutes ces differentes conjectures qui me semblent convaincantes, je ne puis encore obmettre que la langue Latine a pris beaucoup de mots des langues de tous les Peuples, avec qui tous les Latins ont eu cõmerce, comme des Grecs, de ceux de Sicile, des Toscans, des Sabins, &c. mesme des Phœniciens & des Gaulois, & neantmoins on ne peut montrer qu'elle ait rien emprunté des vieux Phrygiens. La chose sera plus claire par l'échantillon qui suit de la langue Phrygienne.

Jupiter en Phrygie se nommoit Βαγαῖος [a] & Μαζεῦς. [b] Le premier de ces deux noms signifie grand, abondant, expeditif: ἐμίγας, πολὺς, ταχὺς Le second est composé de Μᾶ & de Ζεῦς qui est le nom Grec de Jupiter & Μᾶ en langue Carique & Lydienne, qui approchoit de la Phrygienne c'estoit Rhea mere des Dieux. On appelloit aussi Μᾶ une servante de Rhea qui nourrit Bacchus [d] que les Cariens nommoient Μάναες.

a b c *Hesych.*

La mere des Dieux avoit beaucoup d'autres noms Phrygiens; le plus commun c'estoit Cybele de Cybelus [e] *mont de Phrygie*, où elle avoit un Temple bâty; & *Berecynthia* & Dindymene, de Berecynthe & Dindyme, autres monts du mesme pays, & Idæa du mont Ida proche de Troye. Il y avoit aussi une ville en un canton de Phrygie qui se nommoit Berecynthia, tout cela pris de Βρίγες; car les Anciens Phrygiens se nommoient *Briges* ou *Brekes*. [f] Et de là certains demons Βριάνται [g] Βριάται. [h] Βριάνται. [i] On dit aussi que le premier Prestre de la Deesse Cybele se nommoit *Berecinthus*. [k] Philostaphanus, [l] dit que le mont Dindyme fut ainsi nommé, parce qu'il y avoit δίδυμος Μαστὸς, double sommet. Mais Strabon, [m] dit qu'il n'en a qu'un, & que c'est ἓν ὄρος ὑψηλὸν, une montagne qui n'a qu'un sommet. Pour moy je tiens qu'en Phrygien la Cymballe s'appelloit *Dindum*, cõme en Syrien *Zinzũ*, & que de là s'est fait Δίνδυμον. Pource que l'invention des Cymbales s'attribuë aux Phrygiens, & particulierement à cette Deesse, selon Diodore au Livre 3. [n] D'où vient qu'on celebroit ses Festes sur cette Montagne avec un grand bruit de Cymbales, comme de Tambours. C'est pourquoy dit un Poëte:

e *Diod. Lib. 3. Vibius. Servius. Lustatius. Hesicho.*

f *Hesicch. in Briclu*

g h i *idem.*

k *Plut. de fluviis in Marsia.*

l *Apud Apollon. Scol. l. 1.*

m *Id. lib. 12.*

n *Page 134.*

Matri quate cymbala circum. [o]

Δίνδυμα signifie une Foreſt ou Mont couvert de buissons [p] Δίνδυμα ὕλης ἔρος. J'oubliois a remarquer, que le mont de Dindyme estoit tout auprés de la ville de Pessinunte, où estoit le principal Temple de Cybele, d'où elle fut apportée à Rome l'an 550. de sa fondation. Strabon dit au Livre 12. qu'on la nommoit Ἀγδίστη; & au Livre 10. Ἄδιστις. Mais les Doctes ont bien remarqué que ces deux mots sont corrompus, & qu'il faut lire Ἀγδίστις comme dans Hesichius. Car les Phrygiens nommoient Ἄγδος Agdus, un grand Rocher de Phrygie, d'où furent prises les pierres desquelles se servirent Deucalion &

o *Georg. l. 3.*

p *Hesich.*

Pyrrha pour reparer le genrehumain apréss le Deluge. Et de ce meſme Rocher, *etiam magna Mater informata*, fut auſſi formée la mere des Dieux, comme écrit Arnobe au Livre 5.

q *Vide Etimol. in* Κυβίζειν *&* *Heſ. in* Κιβίκαι *ubi leg.* Κυβίζαι.

On nommoit encore Κυβίβη q cette meſme Deeſſe, pource que Κυβίζειν ſignifie ſe precipiter la teſte la premiere, ce qu'on appelle en Grec σκοφοπίζειν & κορυβαντᾶν; parce que les Preſtres de cette Deeſſe tranſportez de fureur ſe precipitoient de cette ſorte. De là vient qu'on les nommoit Κίβαβοι: mais plus ſouvent *Curetes*, *Corybantes & Galli* du nom d'une Riviere qui paſſoit par Peſſinunte. r La mere de ces Curetes ou Corybantes c'eſtoit Κίμβη. ſ Les premiers de ces Curetes ſe nommoient *Idai Dactili*, on ne ſait point pourquoy. Car tout ce qu'on allegue eſt abſurde: la plus part diſent qu'ils eſtoient dix ſelon le nombre des doigts, & de là ſe nommoient Dactyli. Mais dans *l'auteur de la Phronide*, t *je n'en trouve que trois nommez* 19. Kelmis: le grand Damnameneus, & le ſuperbe Acmon, & Apollonius en ſes Argonautes * n'en connoiſt que deux, à ſavoir Fitias, & Cyllenus. Ce Marſias qui fut écorché par Apollon, eſtoit un Heros de Phrygie, qui fut nourry avec Cybele u. Atys ou Attis eſtoit ſon galand, qui depuis fut appellé *Papé* x je ne ſay pas pourquoy. Mais je trouve dans Herodote, y & dans Origene z que Παπαῖος en langue Scythique ſignifie Jupiter. Quant au nom d'Atys, Arnobe dit qu'il ſignifioit un Bouc, & ainſi *Attud* en Hebreu, & en Arabe dequoy approche fort *Atis*, *Atidis au genitif*: Ευοῖ, Σαβοῖ ὕης ἄττης ἄττης ὕες, *Evoe*, *Saboe*, *Hyes*, *Attis*, *Attes*, *Hyes* c'eſtoit un cry des Bacchantes, ſelon quelques uns, & ſelon les autres, il ſe faiſoit en l'honneur de la mere des Dieux: il y avoit grande affinité entre ces deux Deïtez, ce cry ſe trouve dans Demoſthene a & dans Strabon. b

r *Plin. lib. 13. chap. 2.*
ſ *Heſ. Ovid. Met. lib. 7.*
19. Κέλμις Δαμναμένευς τε μέγας, καὶ ὑπέρβιος Ακμων.
t *in Scol. Apollon. l. 1.*
* *l. 1. v. 26.*
u *Dio l. 3.*
x *16. p. 134.*
y *l. 4. c. 59.*
z *contra Celſ. l. 5. & Philoc. p. 158. & 161.*
a *Pro corona.*
b *Lib. 10.*

Bacchus en Phrygie ſe nommoit Σαβάζιος c & σαβάζειν ſelon eux meſmes, c'eſtoit ἀνάζειν d c'eſt à dire celebrer les ſolemnitez de Bacchus, & ſon ſervice Σαβαζιὸς, & ſes Preſtres & ſes lieux ſacrez σάβοι. D'où Plutarque a tiré ridiculemẽt le nom Hebreu de Sabath & de Lyſius ou d'Evius celuy des Levites, comme ceux d'aujourd'huy qui veulent que Jobacchus faſſe alluſion au nom de *Iehova*. Apollodorus dit de ce Bacchus au Livre 3. qu'en paſſant par Cybelle ville de Phrygie, il y fut expié par la Deeſſe, & inſtruit en ſes ceremonies, & qu'elle luy bailla ſa premiere Eſtolle. Et Pephanus, e écrit que Jupiter donna Bacchus à nourrir à une ſervante de *Cybele*, qui *s'appelloit* Μᾶ, & que les Cariens appellent Bacchus Maſaris ou Maſares, c'eſt à dire le Mars de Μᾶ, pource que Junon luy ayant demandé à qui eſtoit ce petit qu'elle nourriſſoit, elle répondit que c'eſtoit le fils de Mars.

c *Scol. Ariſtoph. in Avib. Heſ. &c.*
d *Symp. l. 4. quæſt. 5.*
e *in* Μάσαρις.

Ἀδαγός, c'eſtoit un Dieu Phrygien Hermaphrodite f; c'eſtoit peut-eſtre cet Hermaphrodite, qui ſelon la Fable, nacquit de Mercure

f *Heſ.*

&

& de Venus ; & il se peut faire que les Phrygiens ont corrompu Ἀδαγυις du mot Grec Ἀνδρόγυνος.

Ἀρῖτας c'est une lamie en Phrygien selon Hesichius. Phavorin écrit Ἀρχῖτας.

On prend aussi les Cabires de Samothrace pour Dieux Phrygiens, ainsi nommez des monts Cabires en Phrygie : & quelques uns tiennent qu'il n'y en avoit que deux, à savoir Jupiter & Bacchus i, Stesimbrotus dit que le mont Cabire d'où leur est venu ce nom étoit k ὄρη Βερεκυνθία en Berecinthie. Mnaseas dit qu'ils étoiẽt quatre, qu'il nomme de noms barbares, *Axioros*, *Axiokersa*, *Axiokersos* & *Kasmilos*, dont le premier est Cerés, le second Proserpine, le troisiéme Pluton, & le quatriéme Mercure. Leur Prestre selon Hesichius l se nommoit *Coies ou Coes*, mais j'ay prouvé dans mon Phaleg, pages 427. 428. 429. que tous ces noms sont Phœniciens.

i *Scol. Apollon. lib. 1.*
k *Strabo l. 10.*
l Κοίας ἢ Κοῖς.

J'oublios que ceux d'Amaxitus ville de la Troade, avoient fait un Temple en l'honneur d'Apollon, surnommé Σμινθεὺς ou Σμινθεὺς m pour avoir delivré leur pays des souris qui consumoient tous leurs revenus. Car en leur langue Σμίνθος signifie une souris.

m *Hom. lib. 1. Iliad. & ibi Schol. Ælian. hist. Animal. l. 12. c. 5. Clem. in Gent lib. 1.*

Des Dieux je viens aux chants & aux danses qu'on faisoit le plus souvẽt en l'honneur des Dieux, Ἀδωνιασμοὶς & Βαιεσμοὶς. C'estoient des chansons des Laboureurs Mariandyniens en Bithynie, & les Phrygiens en avoient de mesme qu'ils nommoient Λιτυέρσας n du nom de Litversas o fils de Midas l'un de leurs Roys. Ἀμαίτειον μέλος dans l'Oreste d'Euripide vers. 1387. est une sorte de chant qu'on explique fort diversement, mais la plus-part le croyent Phrygien. Dans le grand Etymologique Palamede dit que c'est une chanson guerriere ainsi nommée du mot Ἀμαὶ, qui en Phrygien signifie guerre. Et Methodius l'appelle 20. *le chant que chante les Phrygiens pour inciter les estalons à couvrir les cavales.*

n *Pollux.*
o *Athen. l. 10. c. 3. Theocr. Idyll. 10. & ibi Casaub. c. 12.*

20. τὸ ἐπιστρέφειν ἐς ἄδην Φρύγας ἐπιχώριον τοὺς ἵππους.

Βεικίσματα ce sont des danses Phrygiennes dans Hesichius. Il vient de Βείκης, qui signifie le mesme que Βεῖκος ou Βρῖκος, c'est à dire les Phrygiens. Νινιάζειν παιδιὰν παίζειν τοὺς Φρύγας Hesichius. Et Pollux τὸ νινιατὸν ἐστι μὲν Φρύγιον. C'est à dire qu'en Phrygien *Nineatos* ou *Neniaton* est une chanson d'Enfans, de mesme en Latin *Nenia*. Horace Epist. 1. Lib. 2.

Roscia dic sodes melior lex, an puerorum est
Nenia, qua regnum recte facientibus offert?

C'estoit aussi un chant lugubre qui se faisoit pour les morts, duquel parlent Ciceron p, Quintilien q, Festus r, Nonius s, Porphyrio sur Horace, le Grammairien Diomedes, & l'ancien Glossaire. Mais il ne s'ensuit pas que les Romains l'ayent apprisdes Troyens. Car ils le peuvent avoir appris des Grecs qui s'en sont aussi servis, comme dit Hipponax cité par Pollux, ce que Ciceron n'a pas oublié, qui dit au second Livre des Loix, qu'on fait des Ha-

p *Lib. 2. de leg.*
q *Lib. 8. c. 2.*
r s *voce Nenia.*
t *Epod. 17.*

rangues à la loüange des gens honorables, & qu'on les chante mesme au son de la Flûte, d'un chant qu'on nomme *Nenia: quo vocabulo etiam Graeci cantus lugubres nominant*, duquel mot se servent aussi les Grecs, pour signifier les chansons lugubres.

Il y a plusieurs opinions touchant l'origine du mot Σίκιννις, qui se prend pour une sorte de danse. Les uns le font venir d'Athenes, d'un certain Sicinnus Precepteur de Themistocles, les autres de Crete, les autres de Perse. Mais il s'en trouve aussi qui disent qu'il a pris son nom d'une des Nymphes de Cybele, & que les Phrygiens ont commencé de se servir de cette danse aux festes de Sabazius u.

u *Lil. Gyral. dial. 1. hist. Poët.*

Je passe aux choses de la nature. Κίκλις en Phrygien, c'est l'Ourse celeste. x Platon parlant du mot πῦρ qui signifie du feu y parle en ces termes. 21. *Il est certain que les Phrygiens pour signifier le feu, & l'eau, & les chiens, & beaucoup d'autres choses, se servent de noms approchans des Grecs, qui appellent le feu Pyr, l'eau Hydor, & les chiens Kynas.* Si est-ce que Clement Alexandrin, dit y aprés Didyme que les Phrygiens appellent l'eau Βοδί, & qu'Orphée & Dion se sont servis de ce mot en la mesme signification. Mais Neanthes de Cyzique & Philydeus (ou plûtost Philiscus) Poët. Comique l'ont pris pour l'Air. Tous les quatre sont citez par Clement au Livre 5. de ses Tapisseries. Ζευμαυδὶ * en la mesme langue est une fontaine, & Βρεκκαυδὰν une sorte de vent * Γαλεσὸς selon Hesichius ou Γυρὸς selon Phavorin signifie de l'or. Mais il faut lire en tous deux Γαλεσὸς; car ils en tirent γαλέσια qu'ils exposent χρύσια aurea. Μάκιμος. c'est une pierre semblable au fer, sur le mont Berecynte, laquelle est telle que celuy qui la trouve tandis qu'on fait le service de la grande Deesse, entre aussi tost en fureur. C'est un conte que fait Plutarque *de Flum. in Marsia*. Je ne connois point de pierre semblable au fer, sinon le Basalte, qui selon Pline z croist en Ethyopie. Je croy qu'on la nommoit Barsalte, parce que le fer s'appelle en Hebreu *Barzel*, & en Caldeen *Parzel*, mais les Romains pour adoucir ce mot en ont osté l'R.

x *Hesich.*
y *in Cratilo.*
21. Φρυγῶν τὸ μὲν πῦρ καὶ τὸ ὕδωρ καὶ τοὺς κύνας αὐτοὶ καλοῦσιν Φρύγας, ὁμοίως τι παραλλάττοντας, ὃ τέκμαρ ἔδωρ καὶ τοὺς κύνας καὶ ἄλλα πολλά,
z *Stromat. l. 3.*
* *Hesich.*
* *Phavor.*
z *Lib. 37. c. 7.*

Les Herbes potageres, *olera*, se nomment en Phrygien ζίλαια, selon Hesichius. & le Lys Σῦσον, selon l'Etimologique au mot Σύσπυρος, qui est encore un mot Hebreu d'origine.

Pour les animaux, Platon nous a appris cy dessus qu'en Phrygien les chiens s'appelloient du nom approchant du Grec κύνες. Et Elien & Clement, & les Scoliastes sur Homere, qu'ils nommoient une souris Σαύσορ. Μᾶ dans Hesichius, ce sont des brebis. *Atagi* des boucs, dans Arnobe lib. 3. Eustatius sur le premier de l'Iliade écrit ἄτταγοι, & dit que c'est un mot Jonique. Ils nommoient le heriſſon ἐξὺς, & le renard ἰάνης, & de là se composoit le mot ἰξιανῆς, qui signifie ce qu'en Grec on appelle ἰχναλώπηξ. De ce nom composé Ἐξιανῆς se nommoit une ville de Phrygie, qu'on appelloit en Grec

Ἀζανὶ, *Azani*, pource que pour appaiſer les Dieux qui avoient affamé le pays, on y fit ſacrifice d'un renard & d'un heriſſon. C'eſt ce que rapporte Stephanus, [d] aprés Hermogenes. Δάος ſignifie un loup [e]. A quoy il ſemble qu'on peut raporter l'Oracle de la Sibille, * qui porte *qu'un jour les loups ſeront habitans de Bithynie.* Car ces loups ſont les Tures *qu'on peut à bon droit nommer* Δάοι, & parce que ce ſont loups raviſſans, & parce qu'ils ſont venus de ces peuples de Scythie par de là le fleuve Jaxartes, que les anciens nommoient Daos [f], qu'on confond tresmal à propos avec les Daces, qui en ſont tres éloignez.

Γάιος ou Γλάνις, eſt une hyene : l'un ſe lit dans Heſichius, & l'autre dans Ariſtote hiſt. lib. 8. cap. 5.

Je finiray par l'homme, pour lequel tout a eſté fait, & par les choſes qui viennent de ſon induſtrie. Je n'ay point trouvé ſon nom Phrygien, j'ay pourtãt quelque ſoupçon qu'ils nommoient un hõme ξὲν, *xen*, ou ξενὶς *xenos*. Fondé ſur Heſichius, qui dit que le Phrygien ξενῶνας ſignifioit la meſme choſe que le Grec ἀνδρῶνες, c'eſt à dire des appartemens d'hommes. Si ce ſoupçon eſt veritable comme du nom d'Aſcenas Fondateur des Phrygiens, comme je prouve en mon Phaleg page 196. a eſté fait le nom de Ἄξενος, pour ſignifier le Pont-Euxin ou la mer Noire ; ainſi en aura eſté tiré le mot de *xen* ou *xenos*, pour ſignifier un homme en general. Comme en Allemand de *Man* ou Mannus, qui ſelon Tacite eſt le Pere de toute la nation Allemande, s'eſt fait Man, qui ſignifie un homme. Et les Perſes donnent le nom general d'Adam ou d'homme à Cacumarras leur premier Roy : comme écrivent Mircond, & Teixeira. Mais pour revenir aux Phrygiens, l'eſprit ῥῦς en leur langue ſe nommoit Κίμερος g, le nez Δρίγγος, h la gorge ἀπάλη i, *pudendum*, * βάμβαλοι & βάβαλοι, la barbe, k Ἄζων ou Ἄζιν. l.

Le Roy en Phrygie s'appelloit Βαμβὼ m, comme à Epheſe Βαυβὼ n en Lydie Βάλμις o & Κάλαμις p, en Carie Γίλα q ζίμελος r eſtoit un eſclave barbare. Ἀζανὸς ſ une meuſniere ou une larroneſſe. Il y a une montagne en Phrygie qui de Βαμβὼ s'appelle Βαμβαῖος ὄρος, c'eſt à dire montagne Royale. Plutarque au traité des Fleuves, la place auprés du Fleuve Sagaris. Il ſemble que Βαμβὼ ſe derive de l'Hebreu Baal, qui ſignifie Seigneur. Γιλαιρὸς la femme du frere, comme en Grec γάλως & *glos*, en Latin, la ſœur du mary. Ἀδίμια *ami* t & Ἀδαμᾶν *aimer*.

Strabon dit qu'à Athenes les ſerviteurs Phrygiens ſe nommoient pour la plus part Midas ou Manes [u] comme ceux de Paphlagonie, Tibius : Cependant Midas & Manes avoient regné en Phrygie : & le premier avoit eſté illuſtre pour ſes grandes richeſſes, & l'autre pour ſes exploits. D'où vient qu'on appelle encore *Manica* [x] les grands exploits. Mais on n'a jamais donné aux ſerviteurs le nom

d *in* Ἄζανι.
e *Heſich.*
* *Tzetzes. Chiliad. 9. v. 27.*

22.
Διὰ τὴν Βιθυνίαν χαίρειν λύκους ἐκπέφυκεν.

f *Arrian. in Alex. lib. 3.*

g *Heſich.*
h *Epipha.*
i *Heſich. ubi* διάρυξις, *pro* φάρυξ.
* *Heſich.*
k *Heſich.*
l *Etimol.*
m *in Aeſchilo, Soph. Plut. de fl. ſexto Empir. Euſt.*
n *Callimach. Etimolog.*
o *Tzetzes chil. 5. hiſt 10.*
p *Heſich.*
q *Steph. in* Σνάγλα.
r *Heſich.*
ſ *Ibid.*
* t 16.
u *Lib. 7.*
x *Plut. in Iſide.*

d'Hector, parce qu'on en faisoit trop de cas pour le profaner. Hesichius dit qu'il signifie φρόνιμος prudent y comme le Persan Darius. Casaubon sur Strabon z remarque qu'en Athenée Sambas, *Aolan*, *Telus*, *Celon*, *Cadalus*, *Babys*, sont noms de serviteurs Phrygiens, comme Hesichius dit que τάμαγος estoit un nom Phrygien dont on se servoit en Lacedemone.

y *in* Δαρεῖος.
z *Lib.* 7.

Je trouve aussi en la langue Phrygienne quelques noms d'édifices comme *xenones* dont je viens de parler, & πέργαμος, qui estoit le nom de la Citadelle de Troye bâtie en un lieu fort haut a, D'où vient que les Joniens nommoient *Pergama* b, tous les lieux haut élevez. Et semble que l'Allemand *Berg* pour montagne y fasse allusion. J'y trouve des noms d'habits, comme βάμβαλον c ou βάμβαρον, *un manteau* ou *habit d'hyver*. κόβινα d *une sorte de chaussure*; σύκχος e des souliers Phrygiens. J'y trouve quelques meubles comme νίφεκτον f, *une oüaire*, Ῥίσκος g *un coffre de cuir* πάξις h *un pieu*. D'où vient que les Montanistes s'appelloient πεπουζηνῖται, comme qui diroit *Paxillonasones*, pour ce qu'en priant Dieu ils mettoient sur le nez un de leurs doigts, pour paroistre par là plus saints, comme remarque Epiphane.

a *Hesich.*
b *Suidas.*
c d e *Hesich.*
f *Plut. de flu. in Marsia & Eustath. in Dionys. p.* 46.
g *Donat. in Eunuch. Terent. Pollux in Antiph. Hesich.*
h *Epiph. hær.* 48.

Le celebre mot de βέκος i, βεκὶς k, ou βέκκος l m'étoit échapé je ne say comment, c'est du pain en langue Phrygienne. Herodote & d'autres raportent que deux petits Enfans que le Roy Psammetichus, avoit fait nourrir par un Berger muet, ayant d'eux mesmes prononcé ce mot, ce Roy conclut de là que la langue Phrygienne estoit la plus ancienne de toutes, & qu'on la parloit naturellement. De ce mesme mot, & de celuy de σελήνη, qui en Grec signifie *la Lune*, est composé ce mot de βεκκοσέληνος m fait exprés pour se moquer des Phrygiens & des Arcades, dont les uns prouvoient leur antiquité par le mot βέκ, & les autres par ce qu'ils se vantoient d'estre προσελήνοι, c'est à dire plus anciens que la Lune.

i *Aristop. Scol in nub.*
k *Hesich.*
l *Herod. lib.* 2
m *Scoliast Aristoph. in nub. & ipse Aristoph. Suid. Plut.*

En tout cet échantillon, où j'ay tasché de produire tout ce qui nous reste de Phrygien dans les anciens Livres (hors le mot de Nenia, dont il a esté parlé) je ne voy rien d'approchant du Latin, sinon les mots de σύκχος & de Ῥίσκος, qui semblent avoir esté traduits en Latin *Socci* & *Riscus*: Le premier est commun; & Terence se sert de l'autre en l'Eunuque. Mais cela ne fait rien à propos, non plus que celuy de Nenia, car le mot de *Socci* vient de l'Hebreu, *Soc*, qui signifie la jambe, & se prend aussi pour la chaussure, comme *thorax* signifie la poictrine, & la cuirasse qui la couvre. D'où vient que le duel *Sokajim* est traduit *cothurni* dans la version de Junius & Tremellius Proverbe 26. 7.

Quand à Ῥίσκος, il est aussi Grec: Antiphanes s'est est servy quelques siécles devant Terence: & les Grammairiens Grecs qui citent ce mot, comme Pollux, & Hesichius, ne marquent point qu'il soit

Phrygien. Il n'y a que Donat qui le dit, en quoy il se peut estre abusé. De plus j'ay encore prouvé bien au long que ce mot est d'origine Phœnicienne dans mon livre des Animaux page 369. on ne peut donc savoir si les Latins tiennent ces deux mots des Phœniciens, des Phrygiens, ou des Grecs.

Je conclus que les langues Latine, & Phrygienne n'ayant rien de commun, il n'est pas croyable que les Latins soient venus des Phrygiens, veu qu'il ne s'est jamais veu de colonie qui n'ait laissé, sinon la langue toute entiere, au moins quelques traces & quelques mots de sa langue, dans le pays qu'elle a peuplé.

Je recüeille de tout ce qui a esté dit que le voyage d'Enée en Italie n'a nul fondement en la verité. Cependant on peut dire deux choses pour la défense de Virgile. La premiere que c'estoit un Poëte, & non pas un Historien. Et que les Poëtes ne font pas profession de s'attacher à la verité des evenemens, comme ceux qui écrivent l'histoire : mais de dire les choses qui plaisent. Et comme dit Horace en son art Poëtique.

Ficta voluptatis causâ sint proxima veris.

C'est mesme ce que leur prescrivent quasi tous les anciens Philophes. Ainsi Platon [a] a dit 23. *Que l'art Poëtique consiste à forger des Fables.* Et Aristote au Chap. 9. de sa Poëtique 24. Que ce n'est pas le propre d'un Poëte, *de rapporter les choses faites, mais les choses convenables, possibles & vray-semblables.* Sur cela mesme s'étend fort Plutarque dans le Livre où il enseigne comme il faut lire les Poëtes, dans lequel il montre qu'ils ne tiennent gueres de conte de s'attacher à la verité. 25. *Nous savons bien,* dit-il, *des sacrifices où il n'y a ny danse ny fluste : mais nous ne savons point de Poësie exemte de fables ny de mensonge. Et la mesme.* 26. *Il n'y a,* dit-il, *ny vers ny figure, ny stile pompeux, ny metaphore à propos, ny liaison, ny composition qui ait tant de douceur & de grace que le tissu d'une fable bien inventée.* 27. C'est pourquoy il soustient que ny Homere, ny Pindare, ny Sophocle, n'ont eu nulle certitude des choses qu'ils écrivoient. Et que Corinna tant admirée en son temps pour l'excellence de sa Poësie, blâmoit Pindare de ce qu'il ne messoit point de fables parmy ses vers, 28. *Ce qui est,* disoit elle, *le propre de la Poësie.* Socrate peu devant sa mort ayant fait certains songes, qui le portoient à faire des vers, & ne se sentant pas propre à inventer des fables, luy qui avoit combattu toute sa vie pour la verité, prit pour sujet de ses vers les fables d'Esope, 29. *comme n'y ayant point de Poësie sans quelque mensonge.* Ce qu'il a tiré du Phedon de Platon : Ciceron au commencement du premier Livre des Loix parlant d'un certain Poëme qu'il avoit fait, dit que *faciunt imperitè, qui in isto opusculo, non ut à Poëta, sed ut à teste veritatem exigunt.* Ceux là se montrent ignorans qui exigent de luy la verité

[a] *Apud Plut. de leg Poët.*

23. ἡ ποιητικὴ περὶ μυθοποιίαν ἐστί.

24. τὰ γενόμενα λέγειν, ἀλλ' οἷα ἂν γένοιτο, ἢ δυνατὰ κατὰ τὸ εἰκός.

25. ποιητικὴ μὲν ἢ πάνυ μάλιστ' ἐστὶ τῆς ἀληθείας.

26. θυσίαι μὲν ἀχάριτος ἡδονῆς αὐλὸς ἴσμεν, οὐκ ἴσμεν δ' ἄμυθον δὲ ἀψευδῆ ποίησιν.

27. τὸ ποιητικὸν διάθεσις μυθολογίας.

28. ἡ τῆς ποιητικῆς ἔργον εἶναι συμβαίνει.

29. ὡς ποίησις οὐκ οὖσα ἢ ψεῦδος μὴ περιέχουσα.

en ce petit ouvrage, non comme d'un Poëte; mais comme d'un témoin. Mais sur cela il ne se peut rien alleguer de plus elegant, que ce lieu de Petrone, duquel m'a fait souvenir nostre excellent amy M. de Brieux. *Non enim res gesta versibus comprehendenda sunt, quod longe melius historici faciunt, sed per ambages Deorumque ministeria & fabulosum sententiarum tormentum precipitandus est liber spiritus, ut potius furentis animi vaticinatio appareat quam religiosæ orationis sub testibus fides.* C'est pourquoy il y en a qui tirent Lucain & Silius Italicus du nombre des Poëtes, parce qu'ils se sont trop attachez à la verité. Qui est le mesme jugement que Plutarque fait d'Empedocle, de Parmenide, de Nicandre, & de Theognis. Car encore qu'ils ayent écrit en vers, si est-ce qu'il ne les tient pas pour Poëtes; parce qu'il ne se trouve dans leurs écrits aucune fiction. Enfin le nom mesme de Poëte signifie un conteur de fables. Et autrefois dans nostre Provence les Poëtes se nommoient Trobadours, c'est à dire trouveurs ou inventeurs, comme faisant profession d'inventer des choses qui ne sont point. Si donc Vigile en a fait de mesme il ne peut estre blâmé, que pour avoir suivy le chemin frayé par tous ceux qui l'ont devancé.

A cette réponse generale j'en ajoûte une autre plus particuliere, qui est que si le voyage d'Enée en Italie est fabuleux, il ne s'en faut pas prendre à Virgile, qui n'est pas le premier auteur de la fable: car c'estoit une chose creuë par les Romains de temps immemorial. C'est ce qu'enseigne Denys de Halicarnasse au Livre premier en termes exprés. 30. *Tous les Romains confirment la venuë d'Enée & des Troyens en Italie.* Tous les Romains, c'est à dire tous ceux qui ont écrit l'histoire de Rome, qui en cela ont suivy la creance de ceux qui les ont devancez. Et ces écrivains n'estoient pas en petit nombre du temps de Virgile. Car lors qu'il fit son Eneide il y avoit prés de deux cens ans qu'ils avoient commencé à mettre leur histoire par écrit. Fabius Pictor que Tite-Live cite quelquefois pour le plus ancien de tous, fleurissoit du temps d'Annibal, & de la seconde guerre Punique. Et peu aprés suivit L. Cincius Alimentus, que le mesme Tite-Live appelle tres-grand Auteur. Et puis Ennius alors Poëte celebre qui mit en vers en dix-huit Livres ce qu'avoient écrit en Prose les deux precedens. En quoy l'imiterent Actius ou Attius, & Furius cité par Macrobe. Mais ce ne fut que long-temps depuis. Au lieu que Caton le Censeur écrivit comme Ennius entre la premiere & la seconde guerre Punique, & fit sept Livres d'Histoires, dont le premier ne traittoit que de l'origine de Rome, & de ce qui advint sous les Roys; les deux suivans de l'origine de toute l'Italie, les quatre derniers des guerres Puniques premiere, & seconde, & des autres du mesme temps.

30. τῆς ἐπὶ Ἰταλίαν Αἰνείου καὶ Τρώων ἀφίξεως, Ῥωμαῖοι πάντες βεβαιοῦσι.

Aprés que ces grands Auteurs eurent frayé le chemin du sixiéme

siécle de Rome, au septiéme il s'éleva un essain tout entier d'Annalistes ou d'Historiens, qui écrivirent du mesme sujet, comme Scribonius Libo, Posthumius Albinus, Calpurnius Piso Frugi, Cassius Hemina, Q. Fabius Maximus Servilianus, C. Fannius recommandé par Saluste pour sa verité, C. Sempronius Tuditanus, Sextus ou Cnæus Gellius, Q. Quadrigarius, Valerius Antias, qui fit un terrible volume, car je le trouve cité jusques au lxxiv. & lxxv. livres, Licinius Macer, Lucius ou Caius Cesar qui a écrit les livres Pontificaux, Domitius, Marcus Octavius, & beaucoup d'aures dont les noms ne servent de rien.

Ces deux siécles demy barbares furent suivis du beau siécle qui estoit celuy de Jules Cæsar, & d'Auguste, sous lequel vivoit Virgile. Et alors encore plusieurs grands Auteurs prirent pour sujet l'histoire de Rome. Ainsi Pomponius Atticus grand amy de Ciceron comprit en un livre l'abregé de l'Histoire de 700. ans de la durée de Rome, où il s'attacha à montrer deux choses, la suite des temps & l'origine des principales familles, dequoy il fit encore un ouvrage à part. Quintus Lutatius en ce mesme temps fit plusieurs livres sur cette matiere, où il parle d'Antenor & d'Enée, & tâche de prouver que Rome fut bâtie la seconde année de la septiéme Olympiade. Varron aussi fit des Annales, & des livres d'Antiquitez, & de la vie du peuple Romain, & des familles venuës de Troye. Aelius Tubero Lieutenant de Quintus Ciceron en Asie est fort loüé par Denys d'Halicarnasse, pour avoir dignement travaillé sur le mesme sujet. A ceux là il me suffira d'ajoûter trois Historiens fort connus, qui les ont suivis de bien prés. Le premier c'est Cornelius Nepos, auquel Catulle parle ainsi.

Iam tum cum ausus es unus Italorum
Omne ævum tribus explicare chartis.

Ayant égard à ses trois livres de Chroniques que citent Gellius & autres. Le second c'est Saluste, qui estoit selon Tacite *rerum Romanarum florentissimus Auctor*, & selon Martial. *Romana primus in Historia.* Le troisiéme c'est Tite-Live, qu'il suffit d'avoir nommé. Ce sont donc les Auteurs que designe Denys de Halicarnasse, quand il dit que tous les Romains rendent témoignage de la venuë d'Enée, & des Troyens en Italie.

Il y a eu mesme quelques Grecs qui en avoient écrit devant ces Romains, comme Diocles Peparethien, duquel Fabius Pictor avoit pris quasi tout ce qu'il écrit de l'origine de Rome, si nous en croyons Plutarque en la vie de Romulus. Et Cephalon Gergitien 31. Ecrivain fort ancien, selon Denys d'Halicarnasse. Auf- 31.
quels il s'en peut joindre beaucoup d'autres comme Demagoras, συγγραφεῖς πα-
Agathyllus, Damastes de Sigée, & Denys Chalcidien, tous citez λαιὸς πάν.
par Denys d'Halicarnasse. Et Halicarnasse luy-mesme, Alexandre

Ephesien cité par Aurelius Victor, ou l'Auteur du livre de l'origine des Romains quel qu'il soit. Apollodorus en son Euxenide, Hyperochus ou l'Auteur inconnu de l'Histoire de Cumes & Agatocles, qui a écrit de Cyzique, qui sont alleguez par Festus au mot *Romam*. Et Appien cité par Photius Auctor 57. Et Elien en ses diverses Histoires Livre septiéme Chap. 16. Et Smyrnæus, & Tryphiodore tous deux Poëtes assez connus.

Et encore qu'il ne nous reste que fort peu de ces Ecrivains, si est-ce que nous en avons encore assez pour verifier ce que je soûtiens. Le Poëte Nævius qui a precedé tous les Annalistes de Rome, & qui a porté les armes en la premiere guerre Punique, & produit sur le Theatre sa premiere piece dés l'an de Rome 519. plus de 200. ans devant que Virgile eust mis la main à son Eneide, a parlé du voyage d'Enée de Troye en Italie. Témoin ces lieux de Servius sur le premier de l'Eneide. *Nævius & Ennius Aeneæ ex filia nepotem Romulum conditorem urbis tradunt.* Et sur le troisiéme : *Nævius induxit uxores* Aeneæ *&* Anchisæ *cum lachrymis illos relinquentes his verbis:* Amborum *uxores noctu de Troja exibant capitibus opertis, flentes amba, abeuntes lachrymis cum multis.* Et sur le neufiéme ; *Nævius in primo belli* Punici *(* Prochytam *insulam* Puteolani *sinus) de cognata* Aeneæ *nomen accepisse dicit.* Ce que je n'allegue icy qu'à cause de l'Antiquité. Car les lieux suivans seront plus exprés. Virgile fait songer à Enée tout ce qu'il doit faire ou souffrir de plus remarquable. Ainsi c'est en songe qu'au second de l'Eneide, Hector l'avertit d'emporter avec luy ses Dieux Penates ou Domestiques, & d'aller chercher un lieu propre à bâtir une ville au de là des Mers. C'est ainsi qu'au troisiéme ces Dieux Penates luy donnent avis de prendre la route d'Italie, où ils luy promettent d'élever sa race jusques au Ciel, & de la mettre en possession d'une ville dont l'Empire s'étendra bien loin. Qu'au quatriéme Mercure, luy represente le danger où il estoit, & tous les maux qu'il avoit à craindre, s'il ne partoit de Carthage au plûtost : qu'enfin au huitiéme le Dieu Tyberinus luy prophetise, que la ville d'Albe se bâtira au lieu où une Truye blanche allaittera ses trente petits, & l'avertit de faire ligue avec Evandre contre les Latins. En quoy Virgile a suivy Fabius Pictor, qui fait voir en songe à Enée tous les accidens de sa vie. Ce que Ciceron atteste en ces mots au premier *de Divinatione: Hisque adjungatur etiam* Aeneæ *somnium quod in Fabii* Pictoris *annalibus ejusmodi est, & omnia quæ ab* Aenea *gesta sunt, quæque illi acciderunt, ea fuerint quæ ei secundum quietem visa sunt,* Plutarque en la vie de Romulus, raporte de Diocles & de ce mesme Fabius Pictor une longue histoire de la naissance de Remus & de Romulus, qui

commence

commence par ces mots. 32. *La succession des Roys d'Albe descendus d'Enée vint à deux freres, Numitor & Amulius.*

32. Τῶν ἀπ' Αἰνείου γεγονότων ἐν Ἀλβῃ βασιλέων εἰς ἀδελφοὺς δύο Νομίτορα καὶ Ἀμύλιον ἡ ἀρχὴ κατῆλθεν.

Servius fait dire à Caton que les premiers habitans d'Italie s'appelloient *Aborigines*. Mais qu'à la venuë d'Enée s'étant joints avec les Phrygiens ils furent nommez Latins : & qu'Enée vint en Italie avec son pere, & que parce qu'il s'estoit emparé de certaines terres, il eut guerre avec Latinus & Turnus ; dont le premier ayant esté tué en une bataille, Turnus eut recours à Mezentius en la valeur duquel se fiant il recommença la guerre, & qu'Enée & Turnus y estant tous deux demeurez, elle se continua encore entre Mezentius & Ascanius, autrement nommé Ilus, du nom d'Ilus ancien Roy de Troye, d'où la ville prit son nom d'Ilion : & qu'Ascanius ou Ilus, encore fort jeune, & comme sa barbe commençoit à paroistre, tua Mezentius en duel ; & depuis changea son nom d'*Ilus* en celuy de *Iulus* : pource qu'en Grec ἴουλος signifie le poil folet. L'Auteur qui a écrit de l'origine des Romains sous le nom d'Aurelius Victor, tire du mesme Caton l'histoire des trente cochons, & du bâtiment de Lavinium, & de la guerre qui s'en ensuivit.

Mais parce que cet Auteur semble avoir feüilleté avec soin les anciens Romains, qui ont écrit de ce voyage d'Enée, comme Denys d'Halicarnasse les Grecs, il merite d'estre consideré de plus prés. Il est vray que le premier qu'il cite pour ce voyage, est un Auteur Grec, à savoir Alexandre Ephesien, qui dit au premier livre de la Guerre Marsique ou Sociale, qu'Enee sortant la nuit de Troye avec son Pere qu'il portoit sur ses épaules, & son Fils qu'il tenoit par la main, fit tant de pitié aux Grecs qu'il eut permission d'aller où il voudroit. Et qu'ayant fait une flotte du bois pris sur le mont Ida, & ramassé force gens des deux sexes, il fut averty par un Oracle d'aller en Italie. C'est ce que rapporte ce Grec, qui pouvoit estre du temps d'Auguste, ou bien peu devant. Car Strabon en fait mention au Livre 14. comme d'un Auteur nouveau. Mais ceux qui suivent sont Latins & quasi tous plus anciens.

Le premier est Lutatius Consul à Rome l'an 650. qui conte ce mesme voyage en son premier Livre, à peu prés comme le precedent, sinon qu'il l'accuse d'un vilain crime, qui est d'avoir trahy sa patrie avec Antenor. Ce qui ne s'accorde guere avec ce que luy mesme dit de sa pieté. Au livre deuxiéme il raporte l'histoire des trente cochons, & la fondation de Lavinium. Au troisiéme il conte que le Roy Latin ayant fait alliance avec Enée, fut tué en une bataille contre Turnus, dequoy Enée ayant eu sa revanche & tué Turnus, fut étably Roy des Latins, par un consentement commun, qui est ce que Virgile a suivy.

Son second Auteur est un Cesar dont le premier nom s'écrit

diversement. Car il le nomme tantoſt Caius, tantoſt Julius, & tantoſt Lucius Ceſar. Quoy que c'en ſoit il eſt cité comme Auteur des Livres ou Annales des Pontifes. Et il dit au premier qu'Enée ayant pris terre auprés de Bajes & du Lac d'Averne, y perdit Miſenus ſon Trompete, qui y fut enſevely, & que le lieu porte encore ſon nom. On y trouve auſſi que Cajette n'eſt pas le nom de la Nourrice d'Enée; mais qu'elle fut ainſi ſurnommée du Grec καίω, qui ſignifie brûler, parce qu'étant ennuyée d'une ſi longue navigation, elle incita les Dames de Troye à brûler les Navires d'Enée. Il ajoûte de Lavinium les meſmes choſes que Luttatius. Et au ſecond qu'Aſcanius eut guerre contre Mezentius, & le défit, & tua ſon fils Lauſus, & que Mezentius fut contraint de le rechercher de paix. Ce qui mit Aſcanius en ſi grand credit qu'on le tint d'une race divine. Et au 4. qu'il bâtit la ville d'Alba trente ans aprés Lavinium, & y tranſporta par deux fois ſes Dieux Penates, mais qu'ils retournoient toûjours à Lavinium. Ce qu'étant arrivé par deux fois, on n'oſa plus y toucher. Là meſme & au livre ſuivant, ſe voyoit l'hiſtoire des Roys Latins juſques à Romulus. Je ne ſay qui eſt ce Cæſar: mais parce qu'il le nomme en un lieu devant Luttatius, en un autre devant Tubero, & en un troiſiéme devant Sempronius, je crois qu'il eſt bien ancien.

Les trois & quatriéme *Vulcatius*, & *Acilius Piſo*, parlent d'une Sibylle en la ville de Cimbarion, qu'Enée alla conſulter, laquelle luy défendit d'enſevelir en Italie ſa couſine *Prochyta* qu'il avoit laiſſée en plaine ſanté, & qu'à ſon retour il trouva morte, & la fiſt enſevelir en l'Iſle voiſine, qui s'appelle encore de ſon nom. Je croy qu'au lieu de *Cimbarion*, il faut lire *Cimmerion*; car la ſituation ſe rapporte, & le nom n'en eſt pas éloigné; & il n'y a point d'autre Auteur qui parle de *Cimbarion*. Peut-eſtre auſſi qu'il faut lire *Lutatius* pour *Vulcatius*, & *Calpurnius* Piſo pour *Acilius* Piſo; car je ne connois point ce dernier. Mais *Calpurnius* Piſo eſt fort connu; & Denys de Halicarnaſſe le nomme avec Fabius Pictor, & Cincius, & Caton comme ayant écrit tous quatre l'hiſtoire de la naiſſance de Remus & de Romulus. Et celuy-cy meſme allegue Piſo pour prouver, qu'*Amata* femme du Roy Latinus ſe tua pour l'affliction qu'elle eut de la mort du Roy Latinus ſon mary, & de Turnus qui eſtoit ſon couſin germain. Ce Piſo eſtant Tribun du peuple l'an de Rome 605. fut le premier Auteur de la Loy Calpurnia *de pecuniis repetundis*, de laquelle Ciceron dit en ſes Offices qu'il n'y avoit pas 110. ans qu'elle avoit eſté donnée.

Le cinquiéme Auteur eſt Sempronius Conſul, l'an 624. avec Marcus Aquilius, qui dit de Cajete ce que j'en ay déja rapporté.

Le sixiéme est Domitius, qui en parlant d'Enée lors qu'il prît terre à *Laurent* ou à *Laurentum* lieu prés de Rome, planté de Lauriers, dit qu'il reconnut que c'estoit le lieu fatal où il se devoit arrester selon l'Oracle, par ce qu'ils y avoient mangé leur table. Mais il ne dit pas comme les autres Auteurs, que cette table estoit un grand pain sur lequel ils avoient mis leur viande, mais que c'estoit une couche d'Ache ou de Persil, dont il y avoit là quantité, qui leur servoit de table ou de nappe. Et qu'aprés avoir mangé tous les autres mets, ils mangerent aussi aussi ce Persil. Je croy que ce devoit estre ἰλαποίλιον *du Persil de marets.* Car il ajoûte qu'il y avoit auprés, deux Estangs d'eau salée, signifiez encore par l'Oracle, qui obligeoit Enée à bâtir une Ville, *ubi duo maria invenisset prandiumque cum mensis comesset.* Là où il trouveroit deux Mers, & mangeroit en son repas mesme les tables. Ce mesme Domitius est cité plus bas sur le sujet de la mort d'Aremulus Sylvius, avec les Annales des Pontifes, & Piso, & Aufidius, dont le dernier vivoit sous Auguste. Mais je ne connois point d'ailleurs ce Domitius.

Le septiéme est M. Octavius, qui dit que comme Enée sacrifioit sur le rivage prés de Laurentum, il découvrit sur la Mer la flotte d'Ulysse, & que craignant d'estre connu il se couvrit la teste d'un voile, & acheva ainsi son sacrifice. Ce qui est depuis passé en coûtume. C'est pourquoy Festus conclut que l'autel de Saturne, qui estoit sur le mont Capitolin', luy avoit esté dedié devant la guerre de Troye, par ce qu'on y sacrifioit teste nuë. Car, dit-il, *Italici auctore Aeneâ velant capita; quod is cum rem divinam faceret in littore Laurentis agri Veneri matri, ne ab Vlysse cognitus interrumperet sacrificium, caput adoperuit, atque ita conspectum hostis evitavit.* Gabius Bassus dit quelque chose de semblable d'un Autel consacré à Hercule dans Macrobe en ses Saturnales, livre 3. chap. 6. Je recüeille que ce M. Octavius est ancien, de ce qu'il est nommé ailleurs au mesme traité devant Licinius Macer, qui estoit Questeur ou Tresorier à Rome l'an 665.

Le huitiéme est Caton au livre de ses Origines, dont il cite un fort long passage touchant la fondation de la ville de Lavinium, qui a esté déja rapporté; & un autre sur ce qu'Ascanius aprés ses illustres victoires, fut surnommé Iulus, *à quo Julia familia manavit*, d'où la famille des Jules a pris son origine.

Le neufiéme est Aulus Posthumius, qui estoit Consul à Rome avec Licinius Lucullus, l'an 603. il a fait un livre *De adventu Aeneæ* de la venuë d'Enée en Italie; dont nostre Auteur se sert pour prouver qu'Ascanius estant investy avec les siens par les troupes de Mezentius, qui estoient en bien plus grand nombre, fit de necessité vertu, & qu'ayant défait toutes ses troupes, & tué son fils, il le

força à demander la paix. Servius cite ce mesme livre sur le neusiéme de l'Eneide : Mais le lieu est fort corrompu. Et au lieu de *Postuinus de adventu Aenea & Lutatius communium historiarum, Bajani Euximi, &c.* il faut lire à peu prés ainsi, *Posthumius de adventu Aenea, & Luttatius communium historiarum lib. 1. ibi sepultam fuisse tradit Bajani Euximi comitis Aenea nutricem*, &c.

Le dixiéme est Sextus Gellius, ou plûtost Cn. Gellius, duquel les Annales sont souvent citez par Denys de Halicarnasse, aux sept premiérs livres, & par plusieurs autres. Cestuy-cy s'en sert pour prouver que lors qu'Enée mourut, Lavinia sa femme estoit grosse, & se cacha dans une foreſt, & accoucha en secret de Sylvius. Dequoy il y eut grand murmure parmy le peuple, parce qu'on crut qu'Ascanius l'avoit fait mourir avec son Enfant ; mais il la fit chercher avec soin, & elle se retrouva, & le justifia du crime qu'on luy imputoit faussement. Et ce fut ce Sylvius fils d'Enée, & de Lavinia, qui luy succeda au Royaume, & non Iulus ou Ascanius.

Les onziéme & douziéme sont Cincius & Tubero, qui disent cõme Cesar l'Annaliste, qu'Ascanius ayant fondé la ville d'Albe, y fit par deux fois transporter ses Dieux de Lavinium où ils estoient ; mais n'osa tenter la troisiéme, parce que les deux premieres fois ils estoient retournez d'eux mesmes à Lavinium. Il a déja esté dit que Cincius vivoit du temps de la seconde guerre Punique, & que Tubero estoit Lieutenant de Quintus Ciceron en Asie. Je passe beaucoup d'autres Autheurs citez dans ce mesme traité, parce qu'ils ne parlent ny d'Enée ny d'Ascanius, mais d'autres plus nouveaux ou plus vieux.

A cette liste se peut ajoûter Ennius, qui dit comme Nævius, que Romulus fondateur de Rome estoit fils de la fille d'Enée. C'est ce que nous apprend Servius sur le 1. de l'Eneide ; & sur le 6. il écrit que *Romulus secundum Ennium refertur inter Deos cum Aenea. Dicit namque Iliam fuisse filiam Aenea.*

On y peut aussi joindre Cassius Hemina, qui est nommé dans Pline l. 13. c. 13. *vetustissimus auctor Annalium*, tres-viel Annaliste, & qui a écrit des choses tres-anciennes. Car plusieurs Peres attestent qu'il a parlé de Saturne, & montré que ce n'estoit qu'un homme, & Gellius l. 17. c. 21. le cite, pour montrer que Homere & Hesiode ont vécu *Sylviis Albæ regnantibus, annis post bellum Trojanum, plus centum atque sexagima*, comme les Sylvies regnoient à Albe plus de 160 ans aprés la guerre de Troye, & Aurelius Victor en cite un passage touchant Recaranus, ou Hercules & Cacus. Or ce mesme Hemina fait mention de la venuë d'Enée en Italie, & dit qu'il y arriva avec 600. hommes comme le prouvent ces mots de Solin au chap. 2. *Nec omissum sit Aeneam æstate ab Ilio capto secundâ Italicis littoribus appulsum, ut Hemi-*

nã tradit, sociis non amplius sexcentis in agro Laurenti posuisse castra.

Le mesme Solin fait mention d'un certain Cosconius, qui a eu le mesme sentiment, comme il apparoist parce qu'il en cite. *Par sententia est inter auctores, à gubernatore Aeneæ appellatum* Palinurum, *à tubicine Misenum, à consobrina Leucosiam insulam, à nutrice Cajetam, ab uxore Lavinium, quod post Trojæ excidium sicut Cosconius perhibet quarto anno extructum est.* Varron cite ce Cosconius en ses livres de la langue Latine.

Varron aussi ne doit estre obmis. Car c'est luy qui dit *Deos Penates quædam sigilla lignea vel marmorea ab Aenea in Italiam esse adducta.* Que les Dieux Penates sont certaines images de bois ou de marbre, qu'Enée avoit apportées en Italie. *Et hos Deos Dardanum ex Samothracia in Phrygiam, de* Phrygia *Aeneam in Italiam portavisse*, que Dardanus avoit apporté ces Dieux de Samothrace en Phrygie, & Enée de Phrygie en Italie. Et au second livre des choses Divines: *Ex quo de Troja est egressus Aeneas Veneris eum per diem quotidie stellam vidisse, donec ad agrum Laurentum veniret, in quo eam non viderit ulterius, quâ re cognovit terras esse fatales.* Ce que Servius rapporte sur ces mots du Poëte. *Matre Dea monstrante viam.* Comme si Venus avoit fait marcher devant luy son Estoille, pour luy montrer le chemin d'Italie.

Je n'ajoûteray plus que Tite-Live, qui dit au livre premier, qu'apres la prise de Troye, *Aeneam primum in Macedoniam venisse, inde in Siciliam quærentem sedes delatum: ab Sicilia classe Laurentem agrum tenuisse: Troja & huic loco nomen est. Ibi egressi Trojani, ut quibus ab immenso prope errore nihil præter arma & naves superesset, cum prædam ex agris agerent, Latinus Rex Aborigines que, qui tum ea tenebant loca ad arcendam vim advenarum armati ex urbe atque agris concurrunt.* Le reste seroit long à transcrire, & ne tend qu'à montrer que la suite de l'histoire se conte en deux façons, & des deux il y en a une qui s'accorde avec ce qu'en dit Virgile.

Il ne me reste que d'en venir aux Grecs, entre lesquels Diocles & Cephalon Gergithien sont les plus anciens. Et j'ay déja montré l'antiquité du premier par Plutarque qui dit que 33. *Diocles le Peparethien a enseigné le premier aux Grecs ce qu'il y avoit de principal, en l'histoire de l'origine de Rome & de Romulus, & que Fabius Pictor, qui est le plus vieux de tous los Historiens Romains, l'a suivy pour la plus part.* C'est pourquoy il fait profession de tiret de tous les deux un long discours qu'il fait de la naissance de Remus & de Romulus, qui a esté representé cy-devant.

33. Τὰ μὲν ἀρχαιότατα πρῶτος εἰς τοὺς Ἕλληνας ἐξήνεγκε Διοκλῆς Πεπαρήθιος· ὃ δὲ Φάβιος Πίκτωρ, ὃς ἐστὶ τῶν παλαιοτάτων ἱστορικῶν, ἐπηκολούθησεν.

Il faut ajoûter Cephalon Gergithien, duquel dit Festus au mot Romam, que *de adventu Aeneæ in Italiam videtur conscripsisse*, il semble avoir écrit de la venuë d'Enée en Italie. Mais Denys

écrit seulement qu'il dit, 34. *Que la deuxiéme generation aprés la guerre de Troye fut bâtie la ville de Rome, par ceux qui s'étoient sauvez de Troye avec Enée; & prononce que son Fondateur fut Romus chef de la Colonie, l'un des Enfans d'Enée qu'il dit en avoir eu quatre, Ascanius, Eurileon, Romulus & Romus.* Il s'appelle Gergithien, à cause qu'il estoit de Gergithus ville de Mysie ou de Troade, & Denys le fait παλαίτατον tres ancien Il est vray qu'il ne dit pas qu'Enée luy mesme soit venu à Troye. Car tant s'en faut, il écrit ailleurs qu'il mourut en Pallene peninsule, qui est entre Thrace & Macedoine. Mais il veut que Rome ait pris son nom de Romus un de ses fils. Il ajoûte 35. *que Demagoras & Agathyllus, & beaucoup d'autres sont du mesme avis pour le temps & pour le Chef de la Colonie.* Dont le dernier est un Poëte d'Arcadie, qui dit d'Enée 36. *Il se hasta d'aller en Italie, & engendra un fils nommé Romulus.* Mais je ne say qui est-ce Demagoras, & je dirois qu'il faut lire Xenagoras, duquel il écrit ailleurs, ces paroles. 37. *L'Historien Xenagoras écrit que d'Ulysse & de Circé sont sortis trois fils, Romus, Antias, Ardeas, qui ont fondé trois villes qu'ils ont nommées de leurs noms*: n'estoit que ce Romus n'a rien de commun avec celuy de Cephalon, que le simple nom: l'un estant descendu d'Enée & l'autre d'Ulisse. Mais voicy quelque chose plus à propos dans le mesme Auteur. 38. *Celuy qui a recueilly les noms des Prestresses d'Argos, & ce qui s'est fait au temps de chacune* (c'est à dire Heraclides Lembus si on en croit Scaliger) *dit qu'Enée estant venu avec Ulysse du pays des Molosses en Italie, fonda une Ville & la nomma Rome, du nom d'une femme Troyenne.* Il ajoûte que cette *Rome* lassée d'une si longue navigation, obligea par ses exhortations les autres femmes à brûler la flotte, & que Damastes de Sigée est du mesme sentiment: Suidas dit que ce Damastes avoit écrit de ceux qui ont combattu à Troye; & qu'il estoit du temps d'Herodote, & disciple de Hellanicus, d'où paroist son antiquité. A ceux là se peut joindre Denys le Chalcidien, qui dit encore chez nostre Denys, que ce Romus qui a bâty Rome 39. *est selon les uns fils d'Ascanius, selon les autres de Hemathion.*

Dans Festus au mot *Romam* il y'a un grand ramas de diverses opinions des Grecs touchant l'origine de Rome, dont en voicy quelques unes qui la rapportent à Enée, quoy que par divers chemins. *Apollodorus in Enxenide* (ce mot m'est suspect) *ait Ae-*

34. δευτέρα γενεᾷ μετὰ τὸν Ἰλιακὸν πόλεμον ἐκπεσόντας λέγει τὴν πόλιν ὑπὸ τῶν ἐξ Ἰλίου διασωθέντων συὺ Αἰνείᾳ, ἀκίσλῳ δὲ αὐτῆς ἀποφαίνει γενόμενον τῆς ἀποικίας Ῥῶμον. Τοῦτον δ' εἶναι τοῦ Αἰνείου παῖδα ἕνα. Τίτιλλος δὲ φησιν Αἰνείᾳ γενέσθαι παῖδας, Ἀσκάνιον, Εὐρυλέοντα, Ῥωμύλον, Ῥῶμον.

35. Εἶναι δὲ Δημαγόραν ὃ Ἀγαθύλλῳ ἄλλους συχνοὺς, τὸν χρόνον δὲ καὶ τῆς ἀποικίας ἡγεμόνα τοῦτον.

36. Αὐτὸς δ' Ἐσπερίλιον ἔσχε χθόνα, γήμας δ' ἔκ Ῥωμῦλον.

37. Ξεναγόραν δὲ συγγεγραφέναι Ὀδυσσέως καὶ Κίρκης υἱοὺς γενέσθαι τρεῖς, Ῥῶμον, Ἀντίαν, Ἀρδέαν· ἀκίσαντας δὲ τρεῖς πόλεις ἀφ' ἑαυτῶν θέσθαι τοῖς χλίσμασι τὰς ἐπωνυμίας.

38. Ἣν τὰς ἱερείας τὰς ὀ Ἄργα, καὶ τὰ κατ' ἐκάστην ἀκίσλην γενόμενα

39. κατὰ μὲν τινας Ἀσκανίου, κατὰ δέ τινας Αἱμαθίωνος παῖδα εἶναι·

Ῥωμύλος. ἐπιμάσας δ' αὐτὴν ἀπὸ μιᾶς τῶν Ἰλιάδων Ῥώμης.

κτιζόντα συναγαγεῖν· Αἰνείαν φησὶν ἐκ Μολοσσῶν εἰς Ἰταλίαν ἐλθόντα μετ' ἐθνους, τῆς πόλεως. ἐπωνόμασε δ' αὐτὴν ἀπὸ μιᾶς τῶν Ἰλιάδων Ῥώμης.

neâ & Laviniâ natos Mayllem Mulum (je lis Romulum) *Romumque atque ab Romo urbi tractum nomen. Alcimus ait Thyrreniâ Aeneæ natum filium Romulum fuisse, atque ab eo ortam Albam Aeneæ neptem, cujus filius nomine Romus condiderit urbem Romam. Historiæ Cumanæ conscriptor, &c. Aborigines, &c. mon em Palatium, in quo frequentissimi confederint, appellavisse à viribus regentis Valentiam. Quod nomen adventu Evandri, Aeneaque in Italiam cum magna Græcè loquentium copia interpretatum dici cœptum Romam. Agathocles Cyzicenarum rerum conscriptor ait, vaticinio Heleni impulsum Aeneam Italiam petivisse portantem secum suam neptem Ascanii filiam nomine Romam, eamque ut Italia sint Phryges potiti, & iis regionibus maxime quæ sunt vicinæ urbi, primam omnium consecrasse in Palatio fidei templum, &c. Ait quidem Agathocles complures esse auctores, qui dicunt Aeneam sepultum in urbe Berecyntia, proxime flumen nolon* (lege *Tάμυν*) *atque ex ejus progenie quemdam nomine Romum venisse in Italiam, & urbem Romam nominatam condidisse.* Je ne say ce qu'il entend par l'Euxenide d'Apollodorus. Alcimus est un Sicilien qui avoit écrit de Sicile & d'Italie: Athenée cite ses deux ouvrages au livre 10. & 12. L'Auteur de l'Histoire de Cumes est Hyperochus selon Pausanias en ses Phociques. Mais Athenée au livre 12. met la chose en doute. *Hyperochus*, dit-il, *ou celuy qui a fait les Cumaiques qu'on luy attribuë.* Agathocles Babylonien, qui a écrit de Cyzique est cité par Ciceron, Athenée, Solin & autres.

Mais il ne se peut là dessus rien de plus formel que Denys de Halicarnasse, qui vivoit à Rome sous Auguste en mesme temps que Virgile, & qui a fait tout ce qui estoit possible pour prouver ce voyage fabuleux des Troyens en Italie, & en fait un long discours qui commence ainsi. 40. *Qu'Enée & les Troyens soient venus en Italie, tous les Romains le certifient. Et les solennitez qu'ils observent en leurs festes & sacrifices en servent de marque, & les Oracles de la Sibylle, & ceux d'Apollon, & beaucoup d'autres choses que personne ne doit mépriser, comme forgées par bien seance. Car il reste mesme parmy les Grecs jusqu'à ce jourd'huy plusieurs preuves & enseignemens des Ports où ils ont abordé, & y sont long-temps demeurez, parce que le temps n'estoit pas propre à la navigation.* Qui est ce qu'il entreprend de prouver par toute la suite.

40. Τῆς δ' ἐπὶ Ἰταλίαν Αἰνείου καὶ Τρώων ἀφίξεως, Ῥωμαῖοί τε πάντες βεβαιῶται, καὶ τὰ δρώμενα ὑπ' αὐτῶν ἔν τε θυσίαις καὶ ἱερτῆς μιμούμενα, παρίμιαι πλάσμα, καὶ χρησμοὶ Πυθικοὶ, καὶ ἄλλα πολλὰ, οὐκ ἂν τις ὡς ἐμπορικὰ ἐπιτηδεύματα συγκειμένου ὑπολάβοι καὶ παρ' Ἕλλησι γοήσματα καὶ φανερὰ ὡς τὸ δι' χρόνου λάπτας, ὕστερα ὡς διατριβὰς ἀπλοίας ἔτεκα ἐπιτήδεια.

41. Ῥώμη ὑπὸ Ῥώμου καὶ Ῥωμύλου ὠκίσθη τοῦ Ἄρεως καὶ Σερβίας παίδων. ὧν δὲ ἄντικρυς τοῦ Αἰνείου ἀπόγονοι.

lib. 7. c. 16. dit 41. que *Rome a eſté bâtie par* Romus *&* Romulus *fils de Mars & de Servia, qui eſtoit de la race d'Enée.* Appien avoit écrit l'hiſtoire Romaine en 24 Livres, dont le premier qui s'eſt perdu, commençoit par ces mots. *Enée fils d'Anchiſe, & petit fils de Capys qui fleuriſſoit du temps de la guerre de Troye, aprés avoir erré long-temps prit terre en un lieu d'Italie nommé Laurentum, où on montre encore ſon camp, & le rivage appellé Troye, à cauſe de luy, comme atteſte* Photius auctoritate. 57. A quoy je n'ajoûteray plus que deux Poëtes, Tryphiodore qui dit au livre de la priſe de Troye. 43. *Venus cacha Enée & Anchiſe par compaſſion qu'elle eut du pere & du fils, pour leur aſſigner leur demeure en Italie, loin de leur pays, & accomplir le conſeil des Dieux. Iupiter l'ayant approuvé, afin que les fils & petits fils de la Martiale Venus euſſent un Empire eternel.* Et Smyrnæus qui au Livre treiſiéme de ſes Paralipomenes fait prononcer à Calchas vingt vers prophetiques, par leſquels il empeſchoit les Grecs de tirer ſur luy, leur repreſentant que les Dieux l'avoient deſtiné à bâtir une ſuperbe ville prés des bords du Tybre, d'où ceux de ſa race eſtendroient leur Empire fort loin, pour ſalaire de la pieté, qu'il avoit témoignée envers ſon pere & ſon fils. Mais ces Auteurs ſont moins conſiderables, parce qu'ils ont écrit depuis Virgile.

42. Ἀπὸ Αἰνείου τοῦ Ἀγχίσου τοῦ Κάπυος, ὃς ἐπὶ τῷ Τρωϊκῷ πολέμῳ, μὴ δὲ πλὴ ὀλίγοις τῆς Τροίας ἔφυγε, καὶ μὴ μακρὰν πλάνῃ κατασπλήσας τινὰ τῆς Ἰταλίας ἀγκαλὶς Λαύρεντ ἐπικαλούμενον, ἔνθα καὶ στρατόπεδον αὐτοῦ δείκνυται, καὶ πλὴ ἀκτὴν ἀπ' ἐκείνου Τρῳὰν καλοῦσι.

Auſſi en ay-je aſſez produit, & peut-eſtre plus qu'aſſez pour prouver, que ce n'eſt pas à Virgile qu'on doit l'invention de cette fable, puiſqu'elle avoit eſté publiée par un ſi grand nombre d'Auteurs tant Grecs que Romains, qui avoient écrit devant ſa naiſſance. Et que non ſeulement les Poëtes, mais les Hiſtoriens meſme l'ont miſe en credit; & pour la rendre plus croyable, ils l'ont enrichie de cent circonſtances. Et il s'eſt trouvé des Hiſtoriens qui ont ſervy de fourriers à Enée, & luy ont marqué tous ſes logis depuis Troye juſqu'en Italie, & qui par tout nous font remarquer des traces de ſon paſſage. Ainſi veut-on qu'en paſſant par la Thrace il ait bâty la ville d'Aenos, & par Pallene celle d'Aeneas, toutes deux nommées de ſon nom; dont la derniere ait ſubſiſté juſques à Caſſander Roy de Macedoine, qui en tranſporta les habitans en Theſſalonique. Et que de là il vint aux Iſles de Delos, & puis de Cythere: En la premiere dequelles ſe montroit le Palais où les receut receut Anius Roy de l'Iſle, & preſtre d'Apollon; en l'autre un Temple de Venus bâty, diſoit-on, par les Troyens. Et vis à vis en la terre ferme le promontoire Cinæthion, où fut enterré Cinethe, l'un des amis d'Enée. Et plus avant dans les terres en Arcadie, la ville de Capya, bâtie par Capys Troyen, comme Capoüe en Italie. Enſuite pour montrer qu'il avoit paſſé par Zacynte, par Leucas,

43. Αἰνείαν δ' ἔκλιψε καὶ Ἀγχίσην Ἀφροδίτη, Οἰκτίρασα γεροντοκύρια πλὴ δὲ πάτρης Αὐσονίην ἐπέναυσε. Θεῶν δ' ἀπαλέξετο λυγρὰ. Ζυνὸς ἐπὶ ἱστοπέδας, ἵνα χείρας ἀφύξῃ ἧσι Παρὸς καὶ ἰήνεσσιν ἀμφιφάλης Ἀφροδίτης.

par

par Actium, par Ambracie, & par le port de Buthrote, on montroit par tout des Temples bâtis à Venus par Enée, si on en croyoit les Prestres des lieux. Et de plus à Ambracie se voyoit une Chapelle avec une image d'Enée faite à l'antique, à laquelle faisoient sacrifice certaines Prestresses nommées Amphipoles, autrement servantes. Et les Prestres de Dodone prouvoient qu'il estoit venu consulter l'Oracle du lieu, par certains vases de bronze, où son nom estoit écrit, dont il leur avoit fait present. Et un peu au delà de Buthrote estoit le port d'Anchise, ainsi nommé du pere d'Enée, qui y estoit abordé avec la flote, tandis que son fils estoit allé consulter l'Oracle de Dodone, & voir Helenus. Ainsi on nomma port de Venus, un port de la Poüille, où quelques Troyens prirent terre. En Sicile où la tempeste les emporta, elle avoit un Temple fort renommé sur le mont Eryx, qu'on attribüe encore à Enée. En Italie Palinure & Misene estoient promontoires, ou ports ainsi nommez du nom de certains Troyens morts auprés, ou ensevelis, comme Epityche, Cajette, Leucasie & Prochyte, du nom de femmes Troyennes, nourrices ou cousines d'Enée. Entre Lavinium & la mer prés du port de Laurentum, on montroit un lieu nommé Troye, parce que les Troyens arrivant en Italie s'y estoient campez.

Une autre chose a servy à rendre cette fable plus illustre, & à luy donner plus de cours; c'est que Jules Cesar estoit bien aise qu'on le crûst issu d'une race si ancienne, & de voir une Deesse à la teste de sa Genealogie. Et c'est dequoy il se prevaloit fort, pour tâcher à éblouïr les yeux du peuple par un faux éclat. De là vient qu'il n'a rien obmis de ce qu'il a crû pouvoir servir à rendre la chose croyable. Estant jeune encore il fit une harangue funebre sur la mort de Julia sa tante, où il la faisoit descendre des Roys du côté maternel, à savoir d'Ancus Martius, & du paternel des Dieux, c'est à dire de Venus mere d'Enée. En voicy les mots tirez du Suetone chap. 6. en sa vie. *Amitæ meæ* Juliæ *maternum genus ab Regibus ortum: paternum cum Diis immortalibus conjunctum est: Nam ab Anco Martio sunt Martii Reges; quo nomine fuit mater: A Venere* Julii *cujus gentis est familia nostra. Est ergo in genere & sanctitas Regum qui plurimum inter homines pollent, & cæremonia Deorum, quorum ipsi in potestate sunt Reges.* C'est pourquoy la veille du jour de la bataille de Pharsale. 44. *Aprés avoir fait à minuit ses sacrifices, il invoquoit le Dieu Mars & Venus sa mere. Car on estimoit que la famille des* Jules *venoit d'Enée & d'*Iule *son fils à cause du nom. Et il fit vœu s'il avoit du succés,*

44. Θύσαντος τε νυκτὸς μέσης ἐπ' ἀρισταῖα ἐν πρώτοις ἐπεκαλεῖτο Ἄρη καὶ τὴν ἑαυτοῦ πρόγονον Ἀφροδίτην. Ἐκ γὰρ Ἀσίου ἐς Ἰούλον τὸ τοῦ Ἰουλίων γένος παντὶ δῆλος ἦν ὅτι καὶ τὴν ἐπωνυμίαν ἐσχήκει τοιαύτην, καὶ τι αὐτῇ νικηφόρα παρασκευὴ ἐς Ῥώμην πέμπειν ἔνιοι χαλκοδαίδαλα.

de faire un Temple à Venus victorieuse, en reconnoissance du secours qu'il avoit receu d'elle en cette occasion. Ce sont les mots d'Appien au second livre des guerres Civiles. Aussi aprés toutes ces victoires, le mesme dit que, 45. *Il consacra un Temple, à Venus sa mere, selon qu'il l'avoit voüé comme il estoit sur le point de donner la bataille à Pharsale.* Et Dion de mesme au livre 43. pag. 147. parle ainsi. 46. *Alors ayant fait un Temple a Venus, comme estant le chef & la seurce de sa famille, il le consacra aussi tost, à savoir par divers combats de Gladiateurs, & autres jeux & spectacles qu'il fit voir en l'Amphitheatre.* Et dit ailleurs qu'il *raporteit tout à Venus* 47. *Et vouloit persuader à chacun que c'estoit à elle qu'il avoit l'obligation d'estre encore comme en la fleur de son âge, c'est pourquoy il portoit une image de Venus armée, & pour la plus part aux grandes entrepriſes la donnoit pour mot.* Ainsi en la bataille de Pharsale selon Appian. 48. *Cesar & Pompée donnerent pour mot, l'un Venus victorieuse, & l'autre Hercule invincible.* Et en celle de Cordoüe 49. *Il donna encore Venus pour mot.* Et semble que cette fab[illegible] qui porte qu'il estoit descendu de Venus, n'ait pas esté contestée mesme par ses ennemis. Car Ciceron en une Epistre qui montre assez qu'il ne l'aimoit pas, dit *Florem etatis à Venere orti in Bithynia fuisse contaminatum*; que la fleur de l'âge de celuy qui estoit descendu de Venus, avoit esté soüillée en Bithynie; à savoir par le Roy Nicomede, qui avoit abusé de Cesar en sa jeunesse selon que plusieurs le rapportent. Et Pompée fut effrayé d'avoir songé la veille de la bataille de Pharsale, 50. *qu'il paroit le Temple de Venus de plusieurs dépouïlles, &c.* 51. *Craignant* dit Plutarque, *de donner de la gloire & du lustre à la famille de Cesar qui appartenoit à Venus.* En quoy ils pûrent encore estre confirmez par une table de cuivre, qu'on disoit s'estre trouvée dans le sepulchre de Capys Troyen, Fondateur de Capoüe, un peu devant la mort de Cesar, qui portoit que *Quandocumque ossa Capys detecta essent fore, ut Iulo prognatus manu consanguineorum necaretur* Suet. c. 81. quand les os de Capys se découvriroient un de la race d'Iulus seroit tué de la main de ceux de mesme sang. Pour ces raisons entre les honneurs qu'on fit à Jules Cesar aprés sa mort, cettuy-cy fut un des principaux, qu'on luy fit une Chapelle dorée dans le Temple de Venus sa mere, & prés de son image & dedans un lit d'yvoire couvert d'or & de pourpre, où estoit l'image de Cæsar, avec un trophée sur sa teste, & le mesme habit qu'il avoit quand il fut tué. Ce sont les mots de Suetone: *Pro rostris aurata edes ad simulacrum templi Veneris genitricis collocata, intraque lectus eburneus, auro ac purpura stratus, & ad caput tropæum cum veste cum qua fuerat occisus.*

45. ἀνέστησε δὲ τῇ γενετείρᾳ τῶν πάντων ὥσπερ ἔυξας μέλλων ἐς Φάρσαλον μάχεσθαι.

46. Τὸν ναὸν τῆς Ἀφροδίτης, ὡς ἀρχηγέτιδος τῆς γένους αὐτῶν οὔσης, ποιήσας καθιέρωσεν αὐθὶς τότε.

74. ἐκ πάνυ παιδὸς ἤθελεν ὅπερ ἐξ ἀνδρὸς πᾶσιν ἀπ' ἐκείνης ἔχειν. ἐκ δὲ τούτου καὶ τὸ γλίσχρον αὐτῆς ἐπιπλοκὴν ἔφερεν, ἐκ σύνδυο αὐτὼ ἐς τοὺς πλείστους καὶ μεγίστους ἐπιτάς.

48. Τὰ συνθήματα ἀναδόντος, ὁ μὲν Καῖσαρ Ἀφροδίτην νικηφόρον, ὁ δὲ Πομπήιος Ἡρακλέα ἀήττητον.

49. σύνδυο δὲ τότε δὴς Ἀφροδίτην.

50. κοσμεῖν ἐφεὶ Ἀφροδίτης πολλοῖς λαφύροις.

51. Τῷ γένει δὲ Καίσαρος ἐς Ἀφροδίτην ἀνήκοντι.

J'ajoûteray seulement qu'outre les Poëtes, & les Historiens, & la famille des Cesars, le Senat mesme & tout le peuple Romain rapportoit son origine aux Troyens. Sur quoy estoient fondez tous les privileges & immunitez que les Romains accorderent de temps en temps aux Iliens, où qu'ils demanderent mesme pour eux. Dequoy paroist la premiere trace en certaines lettres que le Senat & le peuple Romain écrivirent à un Roy Seleucus, je ne say lequel. Ils luy promettoient par ces lettres d'entrer en alliance avec luy, & en amitié ; *si consanguineos suos Ilienses ab omni onere immunes præstitisset*, à condition qu'il déchargeroit les Iliens de toutes sortes d'impostz, comme estant de mesme sang qu'eux. Et depuis en traitant de Paix avec Antiochus l'an de Rome DLXV. ils donnerent aux Iliens les villes de Rheteum & Gergithum, non tant pour leurs merites nouveaux qu'en memoire de leur origine. C'est ainsi qu'en parle Tite-Live, au livre 38. & aprés la défaite de Mithridates selon Appien, au livre qu'il appelle Mithridatique, 52. *Sylla affranchit les Iliens & les declara par Edit exprés, amis des Romains.* A quoy se rapporte ce que dit Strabon au livre 13. qu'il consola les Iliens 53. *par beaucoup de biens qu'il leur fit.* Jules Cesar leur continuant & amplifiant les mesmes privileges, 54. *leur donna des terres & la liberté & les garentit de toutes charges dequoy ils jouyssent encore aujourd'huy.* Ce qu'il écrivoit sous Tybere, & sous Claude, comme on entreprit de les dépoüiller de ces privileges, Neron gendre de l'Empereur, qui estoit lors âgé de seize ans, plaida pour eux dans le Senat, en langue Grecque avec eloquence, & obtint pour eux une exemption perpetuelle de toutes charges publiques, pour la raison qui a esté dite. Dequoy nous avons pour témoins Tacite au livre 12. de ses Annales, & Suetone dans les vies de Claude chap. 27. & de Neron chap. 7. A quoy Pline ayant égard livre 5. chap. 30. *Ilium*, dit-il, *immune, unde omnis rerum claritas.* Et le Jurisconsulte Callistraste au titre *de excusationibus lege non tantùm* 17. §. 1. *Ilienſibus & propter inclytam nobilitatem civitatis, & propter conjunctionem originis Romanæ, jam antiquitùs & Senatusconsultis, & constitutionibus Principum, plenissima immunitas tributa est. Vt etiam Tutelæ excusationem habeant, scilicet eorum pupillorum qui Ilienses non sunt.*

52. Ιλιέας ἐλευθέρους ἐφῆκε, καὶ Ρωμαίων ἀπογεγράφηκε φίλους.

53. πολλοῖς ἐπαγαθήμασι.

54. χώραν τε δι' ἣν προσοίκημεν αὐτοῖς, καὶ τὴν ἐλευθερίαν, καὶ τὴν ἀλαντευργησίαν αὐτοῖς συνεφύλαξε, καὶ μέχρι νῦν συμμένουσι τύχαις.

Cela ainsi examiné je ne pense pas qu'il y ait personne assez ridicule pour vouloir qu'en une chose qui estoit de si peu d'importance, Virgile ait dû s'opposer à ce qui estoit crû à Rome depuis si long-temps, & par un consentement si universel, tant des Empereurs que du Senat & du Peuple, & rapporté par tous les Poëtes, par tous les Historiens, par tous les Orateurs, par tous les Antiquaires & Critiques, qu'Enée avoit planté une Colonie de

Troyens au pays Latin, de laquelle estoit issu le peuple Romain, & que les Cesars estoient de la race de Venus & d'Enée: Il est bon & necessaire de s'opposer tant qu'on peut aux erreurs du peuple, quand il y va de la gloire de Dieu, & de l'interest de la Religion. Sur tout en des points qui importent, & ausquels on ne peut souscrire sans mettre son salut en compromis. Mais qui est-ce qui seroit si fou que de se vouloir rendre martyr pour détruire des erreurs de cette nature, dont la creance est indifferente, & qui ne fait tort à qui que ce soit? Sur tout quand un Peuple s'y plaist, & trouve le mensonge agreable, & seroit marry d'en estre desabusé. Et quand il les faudroit refuter ce seroit aux Historiens & non aux Poëtes à l'entreprendre. C'est dequoy nous avons un exemple fort illustre parmy nous mesmes, qui avons eu long-temps cette folie commune avec beaucoup d'autres peuples, de vouloir tirer nostre origine du peuple Troyen. D'où vient que tous nos vieux Annalistes eussent crû demeurer à my-chemin, si en recherchant nos antiquitez ils n'eussent remonté jusques à Troye, pour en faire venir Paris, & Francus fils d'Hector, dont le dernier [illegible]it avoir donné le nom à la Nation, & l'autre à la ville capitale du Royaume. Il vray qu'en la renaissance des lettres depuis cent ou six vingts ans les esprits se sont trouvez trop éclairez pour continuer à souscrire à une fable si éloignée de toute sorte de vray-semblance; & que les Historiens qui ont écrit depuis, n'en ont plus fait d'estat. Mais Ronsard qui a passé pour un des plus savans de nos Poëtes, n'a pas laissé de suivre encore cette vieille Fable en sa Franciade. Dequoy je ne pense pas que personne l'ait jamais blâmé. Il y auroit bien moins de raison à vouloir reprendre Virgile, qui est à tout prendre le plus accomply de tout ce qu'il y a jamais eu de Poëtes de ce qu'il a pris pour le sujet de son Poëme, une fable que tous les Romains avoient crüe jusques à luy. Au moins je ne voy personne parmy ce peuple qui la conteste, ny mesme qui la revoque en doute, sinon Tite-Live, qui traite fort delicatement cette matiere au livre premier, disant que ce n'est pas chose qu'il veüille ny asseurer ny refuter. Et qu'il faut pardonner à l'antiquité, si elle tâche à rendre plus augustes les commencemens des Villes en mélant les choses divines avec les humaines, Et que s'il y a quelque peuple auquel il doive estre permis de consacrer son origine en la rapportant aux Dieux, ce doit estre au peuple Romain, qui a tant fait de merveilles. Et que les peuples qui veulent bien se soumettre à son Empire, ne leur doivent pas contester cette Histoire. C'est dire tacitement qu'on la doit croire par bien-seance, encore qu'il n'en soit rien: c'est surquoy j'en demeureray aprés vous avoir fait excuse d'avoir arresté si long-tems sur un sujet, qui ne valoit pas la peine de faire un si long écrit. Mais si la lec-

ture de tant de choses vous est ennuyeuse, prenez vous en à vous mesme, qui m'avez obligé à vous dire là dessus mes pensées. Je me persuade que vous ne vous y joüerez plus une autre fois, de peur qu'à ce premier discours que vous ne lirez pas sans beaucoup de fatigues, je n'en ajoûte encore un second qui vous acheveroit d'accabler, ce qui seroit pourtant tout à fait éloigné de mon dessein, puisque je suis de tout mon cœur,

MONSIEUR,

Vôtre tres-humble & tres-obeïssant serviteur
BOCHART.

De Caen ce 20. Decembre 1663.

REMARQVES SUR L'ENEÏDE DE VIRGILE.

MON deſſein n'eſt pas comme je l'ay declaré dans la Preface, de traduire encore toutes les obſervations, que tant d'hommes doctes ont faites ſur ce ſavant Autheur. Je tâcheray au contraire de m'éloigner de ce que les autres ont déja dit: Ce n'a eſté que pour cela, que j'en ay leu les plus celebres, & ſi je me rencontre avec eux, ce ne ſera que par un défaut de memoire, par hazard, où par le ſeul deſir d'expliquer quelque point d'erudition, pour ſoulager le Lecteur en ce que je pourray. Si quelques uns trouvent mon diſcours trop ſuccint pour la grandeur de la matiere, ils peuvent avoir recours à tous ces Commentateurs, s'ils entendent le Latin, ou s'ils ne l'entendent pas, aux Remarques de M. l'Abbé de Maroles ſur l'Eneide: Ils y trouveront des choſes fort curieuſes, & ce qui ſe peut ſouhaiter pour l'explication de la fable, & pour l'intelligence de l'ancienne Geographie. J'avertis encore le Lecteur, que pour bien entendre ce Poëme, il faut avoir quelque intelligence de l'Iliade, & de l'Odyſſée, comme generalement la grande Poëſie demande une parfaite connoiſſance de la fable. Quoy qu'en ces derniers temps il y ait eu des Poëtes, qui pour plaire aux Courtiſans les plus ignorans, ont crû que ces ornemens de la Poëſie ne faiſoient que la défigurer; & qu'ils acquerroient bien plus de gloire de faire des Vers, qui ſe ſouſtinſſent par le ſeul eſprit de la Cour, & par le genie de l'Auteur. Je ne ſay quel en ſera le ſuccés; mais je ſay bien que les plus galans des Grecs & des Latins n'en faiſoient pas de meſme, & que ce n'a eſté qu'en ces dernieres années, qu'on a conceu cette opinion. Car on

peut voir que Malherbe, & ceux de son temps ne l'ont pas eüe, & moins encor ceux qui les ont precedez. Comme en cela & en toutes les autres choses où l'homme est libre, chacun agit selon son sentiment, j'agiray icy selon le mien: Je feray simplement comme j'ay commencé; prenant l'Eneïde par chaque Livre, je toucheray ses principales beautez pour faire voir autant que je le pourray le grand art de ce Poëme, & son admirable varieté. S'il y a quelques objections qui soient venües à ma connoissance, j'y répondray si je le puis; je l'avoüeray ingenument si je ne le puis pas, & je ne celeray point ce que j'auray jugé de meilleur, ou ce que je ne crois pas achevé: Donnant simplement mon avis *pour mien*:, non pour le meilleur, comme Montagne a quelque fois dit du sien, & appliquant au détail ce qu'en general j'ay tâché d'établir dans ma Preface, sur le dessein & sur la conduite de cet Ouvrage.

REMARQUES

REMARQUES
SUR
LE PREMIER LIVRE
DE
L'ENEÏDE.

DAns tous les ouvrages de longue haleine les premiers Livres ont ſouvent cet avantage par deſſus les autres, d'eſtre les plus achevez, par la raiſon que les Auteurs les liſent davantage; puiſque tous ceux qui finiſſent une lecture l'ont commencée, & que tous ceux qui la commencent ne la finiſſent pas. Et puis dans toute ſorte d'ouvrages l'eſprit comme le corps eſt plein d'ardeur dans le commencement du travail, & il eſt las ſur la fin. C'eſt le premier jugement qu'on doit faire de ce premier Livre, pour la verſification Latine. Le quatriéme contient la matiere la plus agreable, & le ſixiéme eſt le plus docte, & on tient que Virgile les montroit plus volontiers que les autres; le quatriême comme celuy qui pouvoit plaire davantage aux Dames, & le ſixiéme comme celuy où la nobleſſe Romaine eſtoit la plus intereſſée; ces Livres auſſi ſont eſtimez les plus parfaits. Ce premier ayant eſté celuy qu'il a reveu & examiné davantage, en a auſſi tiré cette perfection, qu'il n'y en a point de plus châtié. Je ſuis perſuadé que ce grand Poëte y eût changé tres-peu de choſe, quand il euſt eu tout le temps qu'il ſouhaitoit pour l'entiere perfection de ſon ouvrage. Quant à l'ordonnance, ſans doute elle eſt admirable, l'ouverture de la Scene eſt le plus beau & le plus grand ſpectacle qu'on puiſſe concevoir. J'allegueray ſeulement comme une preuve du ſoin qu'il a pris de preſſer ſon ſujet, & d'éfleurer ſeulement ſes matieres, qu'on ne peut pas ramaſſer plus de choſes en moins de parole qu'il l'a fait dés ce commencement. Car ſi on conſidere, que ſa propoſition, ſon invocation, les raiſons qui obligoient Junon à haïr les Troyens & les Romains, les plaintes de cette Deeſſe à l'aſpect de la flotte d'Enée, ſon entretien avec Eole, les qualitez & la réponſe de ce Dieu, l'admirable tempeſte, les plaintes d'Enée, la colere de Neptune, ſa reprimande aux Vents, leur fuite enfin, & le calme qu'il rend à toute la Mer, que tout cela dis-je eſt contenu dans cent cinquante vers, rien n'eſt plus capable de faire voir la richeſſe & la grandeur de l'eſprit de Virgile, & les qualitez le plus ſouvent contraires de

quelques uns qui ont crû marcher sur ses pas. Combien y en a-t'il qui ont fait des Livres entiers, où il y a moins de choses? Je voudrois encore que pour preuve du soin qu'il a pris de faire voir une grande varieté dans son sujet, on considerast comme il a voulu non seulement changer ses idées en toutes rencontres, aussi bien qu'en chaque Livre en general, mais les éloigner encore pour peu qu'on les peust reduire sous un mesme genre. Qu'on l'observe aussi dés ce commencement, il n'a pas sitost passé par dessus cet affreux objet de la tempeste, que jugeant qu'il faloit aprés un si triste spectacle presenter à son Lecteur quelque chose qui le pûst égayer, il trouve dans son sujet mesme un sujet propre à cela : Il feint qu'Enée aborde en un lieu delicieux, & donne quelque essor à sa Muse par le plaisir qu'il prend à décrire ce lieu dont la peinture est si agreable. Au reste bien que tout soit beau dans ce Livre, & que le style en soit égal comme en tout ce qu'il a fait de plus achevé, on peut dire neantmoins qu'il y a des endroits où son Genie s'éleve. Il n'y a point de livres où cela ne soit remarquable, mais principalement en ce premier où cette belle description de la tempeste, transporte le plus pesant esprit, & échauffe le plus froid. Cette prediction de Jupiter à Venus, où l'on void cette peinture de la discorde enchaînée par la Paix qu'Auguste donnoit à toute la terre, a encore quelque chose de ce beau feu, comme cet Episode des Tableaux qu'Enée contemple dans le Temple de Carthage, où il paroist bien que le Poëte s'est plû aussi bien que dans la chanson d'Iopas. Mais bien que ces endroits ayent quelque élevation particuliere, on ne peut pas dire pourtant que ce soit au rabaissement du reste, ny que s'estant élevé de la sorte, ce soit pour retomber bientost aprés. Il vole toûjours loin de la terre; son vol est quelquefois plus rapide ou plus hardy, & quelquefois s'estant élevé jusques au Ciel il semble se reposer dans la sublimité de son vol; mais sur tout il ne descend jamais bassement ny ne trébuche jamais par inconsideration. J'en viens maintenant au détail.

I.

Page 1. de la traduction 1. vers du Latin & les 3. suivans.

DANS LA FLEUR DE MES ANS A L'OMBRAGE DES HAISTRES, &c. C'est une grande controverse entre ceux qui ont traduit ou qui ont commenté l'Eneïde, si les quatre vers qu'on lit au commencement sont de Vigile ou non; ou seulement si les ayant faits il est mort dans le dessein de les y laisser plûtost que de commencer par

Arma virumque cano, &c.

Servius, Donat, & Scaliger le pere, ont crû qu'ils estoient de ce grand Poëte; & que Tucca, & Varius les avoient retranchés. Leurs raisons se peuvent lire dans les commentaires des deux premiers sur ce commencement mesme; celles de Scaliger sont contenües dans le dernier chapitre du cinquiéme livre de sa Poëtique. Pour moy si j'ose ajoûter mon sentiment au leur, j'avoüeray ingenument que ces vers m'ont paru du caractere de Virgile; & que je n'en ay point remarqué dans ses ouvrages, de plus doux, de plus

clairs, & de plus faciles. Ceux qui soustiennent l'opinion contraire, objectent que le sens de cette premiere periode est embarassé, & que cet *At nunc, &c.* qui est à la fin de ces quatre vers devant se rendre par un *Mais*, est superflu; puisque tout *Mais* doit marquer un détour dans le sens, & qu'il n'y en a point de necessité dans ces premieres paroles dont ils rendent le sens ainsi: *Moy qui ay fait autre fois des Eglogues, & écrit depuis de la vie rustique. Mais je chante, &c.* Je croy qu'on pourroit répondre que le mot *sum* est sousentendu avec ces mots *ille ego*; puis qu'autrement *ille* ne signifiroit rien dans cette maniere de traduire ces premiers vers. I'allegnerois encor que le mot, *At* ne signifie pas toûjours *Mais*: qu'il signifie quelquefois *or*, quelquefois, *cependant*; que bien que superflu il est quelquefois employé avec elegance par Virgile mesme; que c'est un terme, qui marque une opposition de ce que Virgile a fait à ce qu'il va faire, qui ne se rend pas justement par un *Mais*, ny par quelques autres autres termes que ce soit non plus que quelques autres particules Grecques ou Latines, comme cet *At* qui commence le 4. livre de l'Eneïde, & celuy qui se lit dans la belle comparaison du Rossignol au 4e. des Georgiques.

Qualis populea mœrens Philomela sub umbra
Amissos queritur fœtus: quos durus arator
Observans nido implumeis detraxit: At illa
Flet noctem, &c.

Ainsi il ne resteroit plus qu'à savoir si Virgile a eu raison de marquer qui il estoit au commencement de son ouvrage: J'avoüe encore que je ne voy rien qui l'en doive faire blâmer, puisqu'il ne pouvoit parler de luy plus modestement qu'il a fait, & que c'est pour ainsi dire le seau qu'il a mis à son ouvrage. Il me semble aussi que pour suivre le precepte d'Horace qui condamne ces commencemens impetueux, & qui ordonne que la proposition soit tres-simple; Virgile a eu raison de s'insinuer comme il fait pour ne pas tomber dans le defaut de ces Poëtes, qui s'emportant d'abord, ou promettant de si grandes choses, ne peuvent se soustenir ny tenir ce qu'ils promettent, & representent en un mot l'accouchement tant vanté de la montagne. Ce n'est pas que ce commencement. *Arma virumque cano*, ne soit conforme à cette simplicité si desirée, si on considere le sens de ces paroles, plûtost que le ton qu'on s'est accoûtumé de leur donner. S'il y a quelque chose d'empoulé ce seroit plûtost dans ces mots qui composent le dernier hemistiche du quatriéme vers; *At nunc horrentia Martis*, & si quelque raison me faisoit avoir ces quatre vers pour suspects ce seroit ces dernieres paroles, mais on doit considerer aussi combien elles sont adoucies & preparées par celles qui les precedent.

D'un autre costé on sait que le Cardinal du Perron a retranché ces quatre premiers vers de sa traduction suivant l'opinion de beaucoup d'excellens Autheurs qui les ont jugez une piece détachée que l'Antiquité n'a point connüe. Leur raison est que Virgile n'a point commencé par là, parce qu'il ne l'a pas dû faire, dautant que ce petit detail de ce qu'il avoit fait au-

trefois eſt une entrée qu'ils jugent indigne de la majeſté d'un Poëme Heroïque; & qu'aucun des anciens Poëtes ou Grecs ou Latins ne s'eſt propoſé de rendre compte à la Poſterité de ce qu'il a fait au commencement de ſon ouvrage, non pas meſme Silius Italicus qui eſt le ſinge de Virgile, & qui ſemble avoir plûtoſt imité le commencement, *Arma virumque cano*, que l'autre, comme on le peut voir par ces vers qui commencent ſon Poëme.

Ordior arma quibus cælo ſe gloria tollit
Aeneadum, &c.

Ils alleguent que ſi Claudien a mis à la teſte de ſon raviſſement de Proſerpine une petite Preface, dont le ſens eſt qu'il avoit ſuivy les rivages avant que d'entreprendre de naviger en pleine mer, c'eſt à dire qu'il avoit écrit de moindres ouvrages avant que d'en venir au Poëme Heroïque, il eſt à remarquer que cette preface eſt ſeparée du corps de l'ouvrage, & d'une autre ſorte de vers, au lieu que ceux dont il s'agit, tiennent au reſte & en ſont partie. Ils inſiſtent encore ſur ce que ce mot *ſum*, qui doit eſtre ſous-entendu pour faire un ſens droit à cette premiere periode, a peu d'exemples, ſi meſme il en a. Mais leur principal argument eſt que les anciens n'ont point avoüé ces quatre vers. Au contraire comme les Hebreux appellent ſouvent les livres de la Geneſe & de l'Exode, des premiers mots par leſquels ces livres commencent; beaucoup des Anciens appelloient l'Eneïde *Arma virumque* par ce quelle commençoit ainſi; témoin cet Epigramme de Martial.

Accipe facundi culicem ſtudioſe Maronis
Ne nugis poſitis arma virumque legas.

& cet autre de Palladius pour Epitaphe de Virgile.

Conditus hic ego ſum cujus modo ruſtica Muſa
Per ſylvas, per rus, venit ad arma virum.

On en lit encore une dans Auſone ſur un Grammairien qui avoit épouſé une femme querelleuſe, une d'Aſclepiade, & une autre autre d'Euſtenius, qui témoignent la meſme choſe, & deſignent l'Eneïde par les meſmes mots. Fulgence ancien Eveſque de Carthage, cite ces paroles *Arma virumque*, comme les premieres de l'Eneïde dans ſon livre de *Allegoria librorum Virgilii*: Il trouve de grands myſteres en ce que Virgile a commencé par là, & fait une comparaiſon de ces mots avec les premiers de l'Iliade comme y ayant beaucoup de rapport. M. Bochart qui eſtoit du ſentiment de ceux qui rejettent ces vers, m'a fourny ce témoignage, & il répond contre l'autorité de Servius, qu'on allegue pour ſouſtenir l'opinion contraire, qu'il ne ſe trouue pas un mot de ce qu'on fait dire à ce commentateur ſur ce ſujet dans le manuſcrit de Pierre Daniel, qui eſt le plus ancien de tous & dont tous les doctes ont fait un ſi grand cas. Il ne croyoit pas non plus que cette vie de Virgile qu'on attribuë à Servius, fuſt de luy; parce qu'outre qu'elle n'aprend preſque rien de la vie de ce grand Poëte, elle dit que les meſmes Tucca, & Varius, qui avoient oſté de la teſte de l'Eneïde ces quatre premiers vers en avoient auſſi retranché vingt & deux autres du

ſecond livre, touchant le deſſein qu'Enée eut de tuer Helene, ce qui eſt entierement contre le bon ſens, comme je le feray voir en ſon lieu; outre que ſi ces quatre vers ne ſe trouvent point dans les anciens manuſcrits de Virgile, ces vingt & deux du ſecond livre ſe trouvent par tout.

Quoy qu'il en ſoit je n'ay oſé me faire arbitre d'un ſi grand differend, j'oſe dire ſeulement que je trouve cette cauſe plus fameuſe par les Avocats qui la plaident que par elle meſme, puiſque de quelque coſté qu'on ſe tourne la choſe n'eſt pas d'une extréme conſequence. Toutes ces autoritez prouuent bien que ces quatre vers eſtoient retranchez des premieres copies de ce Poëme, mais elles ne decident pas s'ils ſont de Virgile ou non, & s'il eſt vray ou faux que Tucca ou Varius les euſſent retrãchez comme c'eſt la queſtion. Il eſt malaiſé de le voir bien diſtinctement, c'eſt pourquoy pour ne mécontenter perſonne, j'ay enfin conclu ſur ce ſujet, par cet expedient. J'ay tout traduit s'il faut tout traduire, & ceux qui veulent conſerver le ſens de ces premiers vers le peuvent trouver dans cette copie, comme dans l'original. Mais comme il m'a falu auſſi traduire de periode en periode, & non de vers en vers, j'ay voulu que le ſens fuſt finy à la fin du vers du nombre pair où la rime eſt finie, afin que s'il vaut mieux commencer par *Arma virumque, &c.* on puiſſe dans cette traduction oſter les ſix premiers vers, comme on en peut oſter quatre dans le Latin, & commencer par *je chante* dans la verſion comme dans le texte. J'avoüe pourtant que ſi ma penſée n'eſtoit pas de conſerver les 6. premiers vers de cette traduction, il euſt falu faire le 7e. autrement qu'il n'eſt; parce que cette oppoſition qui s'y trouve des champs de Mars aux champs de Ceres ne s'y trouveroit plus. Il faut ſavoir pour entendre ces premiers vers que Virgile avoit fait des Eglogues dans ſa jeuneſſe, & en ſuite ſon Poëme des Georgiques, avant que de commencer ſon Eneïde, mais peu de gens l'ignorent.

I I.

MUSE RACONTE MOY, &c. Je ne m'étendray pas fort pour faire voir la ſimplicité de l'invocation, il faudroit à chaque pas faire les meſmes reflexions; on verra le meſme ſoin par tout. Que le Lecteur judicieux obſerve ſeulement combien il eſtoit aiſé de faire une propoſition & une invocation plus longues, & combien le peu que Virgile en dit laiſſe à penſer. Quant à ceux qui aprés l'invocation ont trouvé la place de leur dedicace, c'eſt à dire de preſenter leur ouvrage à leur Mecene, ou à quelque Prince, comme Lucain & Stace commencerent peu aprés Virgile, & comme il eſt devenu fort à la mode en ce ſiécle-cy: Ceux là dis-je doivent apporter un grand ſoin pour s'expliquer en peu de paroles. Naturellement le Lecteur s'attend à voir auſſitoſt ce qui luy a eſté promis, & ces longues Dedicaces qui piquent ſon impatience, luy apportent bientoſt un grand ennuy; Il faut ſonger qu'elles ne ſont de nulle utilité pour le public, & que malaiſement elles luy peuvent eſtre agreables, puiſqu'il n'eſt queſtion que d'oüir

Page 2. de la trad. v. 1. du Latin.

une chose qui ne fait rien au sujet, & d'entendre seulement loüer un homme en sa presence par un autre qu'on sait ou qu'on soupçonne naturellement luy estre obligé ou avoir grande envie de l'estre. Ainsi quelques beaux que puissent estre les vers qu'on fait pour ce sujet, comme apparemment c'est là que l'interest du Poëte l'excite davantage, il faut qu'ils le soient à un haut point s'ils ne sont pas ennuyeux pour peu qu'il y en ait trop.

III.

Pag. 4. de la trad. v. vers 43. du Lat.

QUI NE SAIT QUE PALLAS POUR METTRE AJAX EN POUDRE, &c. Cet Ajax fut foudroyé par la Deesse Minerve, pour avoir violé dans son temple Cassandre fille de Priam, comme on le void au 4e. livre de l'Odissée. Virgile feint judicieusement, que Junon qui desiroit d'estre vangée, se sert de cette comparaison. Dans les plaintes & dans la colere, c'est une des premieres pensées qu'inspire l'amour propre si naturelle aux personnes élevées, comme une des plus propres, pour faire voir leur douleur, pour obtenir quelque grace, ou pour exciter la compassion. Virgile use souvent de cette figure en ces occasions, où il fait parler les Deesses. Dans le 7. livre. Junon fait les mesmes plaintes, & elle se sert mesme de la comparaison de Mars, qui s'estoit vangé des Lapithes & de Diane, qui avoit puny le Roy de Calydon pour de moindres offenses. Venus se plaignant à Jupiter dans ce premier livre, compare Enée encore vagabond à Antenor, un autre Troyen qui estoit déja établi en Illirie.

IV.

Page 6. de la traduct. vers 75. du Lat.

AINSI IE TE PROMETS LE SORT LE PLUS HEUREUX, &c. Je marque cet endroit, où j'ay un peu détourné le sens de Virgile, comme un essay de la liberté que j'ay donnée à cette traduction; on n'en trouvera pas beaucoup d'exemples, & tres-peu si je l'ose dire, où ie n'aye eû ou crû avoir raison d'en user ainsi: neantmoins je ne les particulariseray pas tous; je ne pretends pas eviter la censure, si je l'ay meritée, & encore moins me loüer si j'ay bien fait. J'allegueray dans ce seul exemple que je n'ay point jugé honneste dans nos mœurs (car je ne blâme point Virgile pour cela) de faire voir que Junon quoy que Deesse des nopces, offre une femme à un Dieu qui ne luy en demandoit pas; & j'ay jugé qu'il n'estoit pas hors de propos de feindre que le Dieu des vents fust amoureux d'une des Nymphes de la Deesse de l'air. Il y a si peu de difference d'un sens à l'autre que je pense qu'il faut estre bien severe pour m'en blâmer.

V.

Page 6. de la trad. v. 85. du l.

IL DIT, ET D'UN GRAND COUP IL ESBRANSLE LE MONT, &c. Cette description de la tempeste est une des plus considerables de l'Eneïde. Scaliger

qui a fait la comparaiſon de toutes les autres tempeſtes des plus grands Poëtes avec celle-cy, a ſi bien fait voir que nul autre n'a pû atteindre à la perfection de ce grand Tableau que ie crois inutile de repeter ſes raiſons, & ſes exemples. Je remarqueray ſeulement la belle ordonnance de Virgile. On peut voir premierement comme il touche le general avant que d'en venir en au particulier. Par l'irruption des vents on void le trouble de toute la nature; de la terre ils paſſent ſur la mer; enſuite entrant dans le detail le Poëte en vient au deſordre de la flotte d'Enée, dont il fait encore la meſme diſtribution. Prevoyant que ſi cette image eſtoit tout d'une veuë, elle pourroit eſtre moins agreable, il la varie par la plainte d'Enée, & par cette belle diſpoſition, il n'y a pas un demy vers qu'on pûſt retrancher ou oſter de ſa place, ce qui fait ſentir ſur toutes choſes la breveté de ſon recit, & ce qui ne ſe trouve point ailleurs. Beaucoup d'autres ſemblent juger que c'eſt aſſez qu'un vers ſoit beau pour le fourrer ou pour l'entaſſer en quelque maniere que ce ſoit; & quelques-uns encore meſme des plus celebres parmy les anciens, faute de ſavoir ordonner leur matiere, & de ſavoir choiſir le plus beau de chaque choſe, ne touchent leurs idées qu'à demy, ſoit par foibleſſe, ſoit parce qu'ils ſe laſſent ou ſe rebutent dés leurs premiers efforts; & comme ils viennent à s'en appercevoir, ils les reprennent à differentes fois, & tournant, & retournant une meſme penſée, penſent dire des choſes nouvelles, & ne font que dire la meſme choſe en divers endroits & en differente maniere. Ce défaut engendre la prolixité qui degoute les bons Juges, & que les ignorans colorent quelquefois du titre d'abondance & de richeſſe. Virgile a imperceptiblement inſeré dans ſa Narration les principaux Chefs des Troyens dans cette tempeſte meſme, dans les regrets qu'Enée témoigne de Gyas & d'Amyque & de quelques autres, & dans la recherche qu'il en fait un peu auparavant, quand il jette les yeux ſur la mer. Et par ce moyen ce Poëte a encore evité un grand chapitre qu'un autre auroit pû faire en ce lieu meſme, à ſavoir la reveuë où le dénombrement de cette flote, prevoyant bien qu'il luy en faudroit faire d'autres dans le cours de ſon Poëme plus utiles, & mieux placez que dans le debut de ſon ouvrage.

V I.

ET VOLANT SUR SON CHAR PAR LES HUMIDES PLAINES
A SES CHEVAUX MARINS ABANDONNE LES RESNES.

Pag. 10. de la trad.

Il y a deux vers dans le texte pour ces deux cy, l'un devant & l'autre aprés la comparaiſon.

Atque rotis ſummas levibus perlabitur undas. *v. 151. du l.*

& neuf vers aprés

Flectit equos curruque volans dat lora ſecundo. *v. 160. du l.*

Je les ay mis de ſuite en les tranſpoſant comme j'ay fait pour ne point retoucher à deux fois une meſme image. La meſme choſe eſt de ces deux hemiſtiches qui ſont au meſme lieu.

dicto citius tumida æquora p'acat,

& un peu aprés *& temperat æquor.*

que je n'ay traduits qu'une fois. S'il m'est permis d'en parler ainsi, ie croy que depuis le commencement jusques icy, ce sont les deux seules choses qui pouvoient meriter quelque reveuë; car ces deux negligences quoy que petites me semblent opposées à l'esprit de Virgile: mais cela ne regarde que la versification Latine, & mon dessein est plûtost de ne toucher que ce qui regarde l'art de cet excellent ouvrage, comme la seule chose que j'en ay pû conserver dans cette traduction.

VII.

P. 10. de la trad. v 152. du lat.

TEL DEVIENT D'UN GRAND PEUPLE UN SOUDAIN MOUVEMENT, &c. Je ne crains point de mettre en ce lieu, & au sujet de cette premiere comparaison, une remarque que j'ay faite sur toutes celles qui sont dans les ouvrages de Virgile; qu'il n'y en a aucune qui ne soit tirée des arts, des choses physiques, ou de la fable: cela ne s'est pas fait par le seul hazard, & ce n'a esté que par la meditation de ce grand homme, & par l'exemple des meilleurs Poëtes qui l'ont precedé. La raison en est à mon avis que la comparaison ne doit estre employée, que pour relever ou pour éclaircir, & c'est pour ce dernier qu'elle doit estre encore plus connuë que la chose qu'elle veut rendre claire. Sur ce fondement, je pense que c'en seroit mal user, que d'imiter quelques auteurs modernes, qui ont pris pour le sujet d'une comparaison quelque trait de Morale, ou de Theologie, quelque chose qui n'est que dans la fantaisie, ou quelque endroit d'une Histoire peu connuë. J'ajoûteray encore que bien que cette figure, qui presente de petits portraits détachez, soit comme un repoſoir à la longue narration, elle fait un tres-mauvais effet, quand elle ne tõbe pas bien dans le sujet, & qu'elle est tres-ennyeuse, quand elle se presente trop souvent, ou qu'elle ne paroist que sous une mesme forme. Quoy qu'il semble que nous n'ayons pas tant de termes que les Latins, qui ont tous ceux-cy pour introduire leurs comparaisons, *Ac veluti, sicut, non secus, talis, qualis, ceu, sic, non sic, haud aliter, qualiter,* &c. quelques autres dont peut estre ie ne me souviens pas, il y a peu de tous ces mots Latins, sur lesquels on ne puisse former la comparaison françoise, pour la varier un peu davantage, que ceux qui par secheresse d'expression, ou par une affectation scrupuleuse ont toûjours commencé, par *tel, ainsi,* ou *comme,* & au troisiéme, ou cinquiéme vers, ne manquent point de prendre leur detour par un *si.* Cette premiere comparaison de Virgile est de cette sorte, & elle est tres-belle; mais son exactitude est si grande, que toutes ne semblent pas faites dans un moule si semblable. Il faut encore remarquer qu'il n'use frequemment de cette figure que dans le pathetique. Dans ce premier livre il n'y en a que trois, dans le troisiéme il n'y a qu'une similitude, parce que ces livres sont d'une narration plus simple que les autres. Je fais cette distinction de comparaison & de similitude, parce qu'il me semble qu'on ne doit pas traiter

traiter de comparaiſon ces reſſemblances, qui ſont exprimées en un vers ou en deux, comme celle-cy du premier livre.

Quale manus addunt ebori decus, aut ubi flavo
Argentum Pariuſve lapis, circundatur auro.

comme ces trois qui ſe trouvent en trois vers dans le quatriéme des Georgiques.

Frigidus ut quondam ſylvis immurmurat Auſter;
Vt mare ſollicitum ſtridet reſluentibus undis
Aeſtuat ut clauſis rapidus fornacibus ignis.

& ces trois d'Horace qui meritent bien bien d'eſtre rapportées.

Vt nox longa quibus mentitur amica; dieſque
Longa videtur opus debentibus: ut piger annus
Pupillis quos dura premit cuſtodia matrum.

L'unique qui ſe lit dans le troiſiéme livre de l'Eneïde, eſt de la meſme maniere. La comparaiſon veut eſtre un peu plus étenduë ce me ſemble; car elle compare non ſeulement la perſonne à une choſe avec laquelle elle a quelque reſſemblance, mais elle compare encore ſouvent ſon action à une autre action, ou bien à un evenement, ou à un effet de la nature quon d'écrit. Cela eſt facile à connoiſtre, & ne conſiſte qu'à étendre ces reſſemblances un peu davantage ou un peu moins. Il me ſemble encore que la ſimilitude eſt ſeulement pour inſtruire, & que la comparaiſon eſt principalement pour plaire. Le Poëte doit employer tantoſt les unes tantoſt les autres, & cecy ſoit dit pour toutes les comparaiſons en general. Je l'ay traité en ce lieu plûtoſt que dans la preface, tant parce que je n'y ay point traité des figures non plus que du vers, que parce que ie n'ay pas jugé que cette remarque ſoit de l'eſſence du tout. Il y a encore quelque choſe a ajoûter ſur la matiere, & ſur la forme ou le modele de la comparaiſon dont ie parle dans la cinquiéme de mes Remarques ſur le ſeptiéme livre; j'y traite auſſi de la comparaiſon parfaite & imparfaite.

VIII.

LES UNS D'UN DUR CAILLOU FONT VOLER LA FLAMMESCHE, &c. *Pag. 11. de la trad. v. 178. du lat.*

Il y a dans le Latin

Ac primùm ſilicis ſcintillam excudit Achates.

C'eſt pour m'accommoder en quelque ſorte à nos mœurs, que ie n'ay pas voulu donner au Favory du Heros, l'employ d'allumer du feu, la langue Latine, & les anciens ſont des delices de ces peintures, qui ſeroient deſagreables à noſtre ſiecle. Cela regarde ce que j'ay remarqué au cinquiéme chapitre de la preface, où j'ay montré qu'il ne faut pas juger d'un ſiécle par un autre. J'applique cette remarque à ce paſſage, pour ne plus parler de tous les endroits ſemblables.

IX.

Pag. 12. de la trad. AVEC EUX VA PAISSANT PAR LES SOMBRES VALLONS, &c. Ayant vû que quelques auteurs modernes avoient affecté de ſe ſervir dans leurs ouvrages Poëtiques des propres termes de l'art, principalement des termes de la chaſſe, de la navigation, de l'Architecture ou de la Peinture, comme de ceux que les honneſtes gens doivent le moins ignorer, j'eus quelque ſcrupule pour ſavoir comme ie traduirois ce vers;

v. 190. du lat. *Et longum per valles paſcitur agmen.*

N'ignorant point que communement on dit plûtoſt *viander* du cerf que *paiſtre*, ie ſongeois encore que pour exprimer *armentâ*, qui ſe trouve peu aprés, le Cardinal du Perron, & les meilleurs Traducteurs s'eſtoient ſervis du mot de *harde* qui eſt un terme de chaſſe encore plus ſingulier. Cette reflexion me fit étudier, comme les meilleurs Poëtes en uſoient dans ces rencontres, & conſulter ceux qu'on juge les plus habiles. Ayant deſſein de toucher autant que ie le pourray ce qui peut ſervir de quelque inſtruction, ie croy que le Lecteur approuvera que ie rapporte en ce lieu leur ſentiment conforme à ce que j'ay déja touché en general aux deux derniers chapitres de la preface touchant l'harmonie des mots, & la beauté de l'expreſſion. Je dis donc qu'on peut accuſer de pedantiſme ceux qui pour paroiſtre inſtruits d'un art affectent d'en employer dans le diſcours ſublime les termes qui n'ont nulle beauté, ou qui ſont hors de l'uſage ordinaire du monde poly, & des meilleurs Eſcrivains, & que hors les ignorans qui ſont ébloüis de cette apparence de ſavoir, & ceux qui n'ont nul ſentiment pour la belle Poëſie, il n'y aura perſonne qui n'en ſoit choqué. Cela ſe void par l'uſage de tous les bons Auteurs, & ie l'ay appris de ce que j'ay connu de perſonnes plus capables d'en juger, leſquels ſur ce principe ont approuvé *une harde nombreuſe*, & euſſent blâmé *viander*, ſi ie m'en fuſſe ſervy.

X.

Pag. 31. de la trad. LES ORGUEILLEUSES TOURS DE LA NOBLE CARTHAGE, &c. J'ay oublié en cet endroit ces deux vers.

v. 371. & 372. du lat.

Mercatique ſolum facti de nomine Byrſam,
Taurino quantum poſſent circumdare tergo.

comme dans ce meſme livre ces deux autres qui ſont en parentheſe dans la deſcription de la tempeſte;

v. 113. & 114. du lat.

Saxa vocant Itali mediis quæ in fluctibus aras
Dorſum immane mari ſummo.

& comme ie me ſuis donné peu de licences pareilles, il eſt bien à propos que j'en die la raiſon à ceux qui pourroient ne la pas deviner, ſans repeter pourtant ce que j'ay déja dit dans la preface, que s'il avoit eſté en mon pouvoir j'euſſe mis tout mon ſoin pour ne rien laiſſer dans ce Poëme qui ne

fuſt lû en françois avec quelque agrément, par ceux principalement qui n'entendent pas la langue Latine. Je dis donc que quant à l'obmiſſion de ce vers & demy, qui eſt en parentheſe, que ne ſignifiant que ces paroles. *Les Latins appellent Autels ces rochers qui s'élevent dans le milieu de la mer*, il n'eſt ny de l'eſſence du ſujet ny d'aucune beauté d'entrer dans cette minutie. Qu'elle pourroit eſtre agreable aux Latins, mais tres-difficilement aux François, hors le petit nombre des ſavans, qui ne prendront pas mon livre pour y étudier cela, & je ne pouvois le faire entendre en noſtre langue, ſans expliquer que ce mot d'Autel n'avoit eſté donné à ces écueils, que par la reſſemblance qu'une choſe élevée peut avoir à un Autel, qui a accoutumé d'eſtre élevé. Ainſi, comme cette petite digreſſion ne fait rien ny à la ſuite ny à l'embelliſſement du diſcours, j'ay crû que je pouvois la retrancher, puiſque peu de perſonnes meſme s'en apperceveroient, ſans la faute que je fais peut-eſtre de les en avertir moy meſme.

J'ay la meſme raiſon pour ces deux autres vers qui ſont alleguez de Carthage, & pour le faire comprendre en voicy le ſens, *Elle vient en ce lieu, &c.* dit le Poëte en parlant de Didon, *ayant acheté autant de terre quelle en pourroit enfermer du cuir d'un taureau dont ce lieu fut nommé Byrſa.* Outre qu'il faloit entendre que Byrſa ſignifie en Grec un cuir, ou une forteresſe en langue Punique, ce qui ſe peut rendre malaiſement en vers avec grace, tout cela ſuppoſe encore une connoiſſance du marché frauduleux que fit Didon, quand elle acheta du proprietaire, autant de terre qu'en contiendroit la peau d'un Bœuf, & que coupant aprés ce cuir en filets menus, elle environna de cette ſorte un champ tres-ſpacieux, où elle bâtit ſa ville. Or je laiſſe à juger ſi tout cela eſt expliqué par ce ſeul vers.

Taurino quantum poſſent circundare tergo.

Mais outre qu'il n'y a pas grande utilité à ſavoir ce point d'Antiquité, outre la peine de rendre avec beauté une choſe qui me paroiſt baſſe, j'avoüe encore que j'ay negligé de traduire ce paſſage pour une raiſon qui me fera peut-eſtre juger temeraire, mais que je ne puis celer, puiſque ma juſtification en dépend: c'eſt qu'il me ſemble que Virgile meſme devoit plûtoſt retrancher ces deux vers, que de les laiſſer: car il faut conſiderer tout. Venus parle à ſon fils, il ignore en quelle contrée les vents l'ont porté, cette Deeſſe ne luy apprenant autre choſe, ſinon qu'il void une ville que Didon a bâtie, pouvoit-il comprendre toute cette Hiſtoire, & cette Etymologie du mot *Byrſa* en une langue qu'il ne ſavoit peut-eſtre pas par le peu de paroles qu'en contiennent ces deux vers? Tout ce fait eſtant d'ailleurs ſi incertain, que les critiques ſont partagez ſur ce point, puiſqu'il y en a qui tiennent que comme en ce temps là on faiſoit la monnoye du cuir des beſtes, d'où eſt venu le mot de *pecunia*, cet endroit ne ſignifie autre choſe, ſinon que Didon en donna autant pour l'achapt de ce champ, où elle bâtit ſa forteresſe, que l'on en pouvoit faire du cuir d'un Taureau. Ainſi ſi ces vers ſuppoſent une connoiſſance de l'aventure de Didon, quelle raiſon avons-nous qu'Enée en fuſt inſtruit, & s'il ne l'étoit pas devenoit-il bien plus ſavant,

par ce que ſa mere luy en apprend avec tant de brevetés J'ay joint ces deux remarques en une, & je m'y ſuis un peu étendu, parce que ce ſont les deux plus grandes omiſſions que j'aye faites; les autres ne ſont que de quelques paroles, & par ces raiſons & par les maximes generales que j'ay tâché de ſuivre, je pretends que ce ſoit icy la réponſe à toutes les objections qu'on me pourroit faire ſur ce ſujet.

XI.

P. 24. de la trad.

DANS CE TEMPLE OÙ TOÛJOURS QUELQUE AMANT IRRITE'
ACCUSE DANS SES VOEUX QUELQUE JEUNE BEAUTE' :

Ayant ſatisfait aux omiſſions par la remarque precedente, je marque encore ce paſſage avec celuy de Deiopée, pour l'exemple du détour que j'ay quelquefois donné au propre ſens de Virgile. Il eſt aiſé de voir que ce n'eſt pas icy le ſens de ces deux vers

v. 420. & 421. du L.

ubi templum illi, centumque ſabæo
Thure calent aræ ſertiſque recentibus halant.

J'avoüe encore que le ſens veritable eſtoit poëtique, & qu'il pouvoit eſtre rendu avec grace, faiſant deux vers qui ſignifiaſſent comme ceux-cy, que *Venus s'en retourna à Paphos, où elle a un Temple, & où cent Autels fument d'un encens exquis, & ſont parez de bouquets odorans*; je les avois meſme traduits de cette ſorte.

Dans ce Temple où toûjours & l'encens & les fleurs
Parfument cent Autels d'agreables odeurs.

Mais comme par les maximes dont je parle en ma preface, je ne me ſuis pas engagé de ſuivre cet Auteur au pied de la lettre, ayant conceu le ſens que j'ay employé plus ſingulier & plus propre au Temple de Venus, que celuy-cy qui eſt commun au Temple de tous les autres Dieux, je l'ay employé avec hardieſſe, & je n'en ay pas moins crû eſtre Traducteur pour cela, éloignant de mon eſprit autant que je le puis, tous ces ſcrupules, qui s'oppoſent à la liberté du Genie, & qui obligent ſans raiſon à une ſujettion penible & ingrate, outre qu'il eſtoit parlé de parfums un peu auparavant. Aprés cet avertiſſement je ne parleray plus des endroits qui ſe pourroient trouver de meſme nature, ils ſont en petit nombre, auſſi bien que ceux où j'ay obmis quelques mots, car cela va rarement à un vers entier. Le Lecteur en jugera.

XII.

P. 16. de la trad. v. 468. du Lat.

SUR CES DIVERS TABLEAUX, &c.

Virgile s'éleve en cet endroit comme je l'ay marqué, il touche en peu de vers, par ce petit Epiſode ce qu'il y a de plus beau dans les ouvrages d'Homere. Ceux qui les ont étudiez gouteront mieux ces beautez. C'eſt en faveur de ceux qui ne l'ont jamais leu, ou qui pourroient ne s'en pas ſou-

venir, que j'étends ces passages autant que je le puis, sans faire de digression importune aux autres, & sans m'éloigner du sens de l'Auteur. Les endroits où Homere a touché les avantures qui sont peintes dans ce Temple, sont marquez dans tous les Commentaires sur les noms de Rhœsus, de Troilus, de Memnon, de Penthesilée, &c. & il est plus aisé à ceux qui ne les connoissent pâs, de consulter le Dictionnaire Poëtique, Historique, & Geographique, qu'à moy de les expliquer tous sans faire des redites inutiles à ceux qui savent ces choses.

Je viens à une objection plus considerable, qui m'a esté faite sur cet article; On demande comment les avantures de la guerre de Troye estoient déja si celebres qu'on en eust connoissance jusques en Afrique, & par quelle raison Didon n'avoit pas plûtost orné son Temple des exploits de ses Ancestres qui estoient de si grands Princes, que d'emprunter ceux des Grecs & des Troyens. On peut répondre ce me semble que c'est peut estre aussi pour donner le temps à ces grandes actions de se répandre par le monde que Virgile a feint qu'Enée passa sept années au bâtiment de sa flote, & en ses diverses courses; car autrement ce Heros pouvoit en beaucoup moins de temps en faire bien davantage qu'il n'en fit. On peut dire aussi que comme Virgile donne à tous ces peuples une mesme opinion des Dieux, & une mesme religion, il estoit malaisé qu'il y eust rien dans les Annales de Tyr, qui fust aussi celebre que la guerre de Troye, & où les Dieux eussent fait plus de miracles; mais une plus forte raison que toutes celles là, c'est la beauté de la fiction que le Poëte excellent doit toûjours preferer à cette timide & superstitieuse recherche de la verité, où le chicaneur critique veut incessamment s'attacher. Quand les Histoires de Tyr eussent peu donner une aussi agreable idée que l'Histoire de Troye, il ne pouvoit estre aussi connu des Romains, & par consequent Virgile ne pouvoit le leur exposer aussi sommairement que ce qu'il rapporte, & cela eust esté bien moins de son sujet. Quand il allegue mesme que les victoires des ancestres de Didon estoient gravées sur sa vaisselle, il se donne bien de garde d'entrer dans ce détail, qui ne pouvoit exciter que de la jalousie à la nation Romaine, naturellement ennemie de la gloire de Carthage. Pourveu donc qu'on prenne le plus beau, comme Virgile l'a toûjours fait, la preocupation de l'Auditeur aidera à la fiction du Poëte, & il faut qu'il dédaigne ces objections scolastiques. Ces critiques auront beau faire, l'approbation generale l'emportera toûjours sur leur jugement particulier. Le Lecteur qui sera trompé si agreablement aimera mieux la tromperie qu'on luy fait, que la subtilité de ces faux Argus. Outre qu'il est aisé de répondre au sujet de cette objection, que bien que le Poëte parle des tableaux des Troyens, il ne dit pas pour cela que ceux des Tyriens n'y fussent pas aussi. Au contraire par ce vers,

Namque sub ingenti lustrat dum singula templo;

il designe qu'il y avoit d'autres choses à voir dans ce Temple, que l'Histoire de Troye, mais celle-cy arresta plûtost les yeux d'Enée, à cause de la

part qu'il y avoit, que les autres qui pouvoient estre depeintes dans ce Temple, & il les expose plus volontiers à son Lecteur, parce qu'elles doivent luy estre plus agreables.

XIII.

P. 28. de la trad. TELLE QU'AUX BORDS D'UN FLEUVE, AU PLUS PROFOND D'UN BOIS, &c. Cette comparaison a esté faite par la plus part des Poëtes Latins; mais sans doute nul ne l'a faite si elegante que Virgile. Si je n'ay pas traduit les bords de l'Eurote, comme il y a dans le Latin,

Qualis in Eurota ripis, &c.

v. 502. du lat. ceux qui entendent l'harmonie des vers françois, en verront bien la raison. M. Ménage qui a imité cette comparaison dans son Idille du Jardinier en a usé de mesme pour les raisons qui sont dans la preface. Ce fleuve n'est pas trop connu en nostre langue, parce que sa prononciation mal sonnante nous l'a rendu inusité. Le Cynthe n'est pas de mesme, & je l'ay employé en quelque autre lieu; mais pour n'en pas mieux traiter l'unque l'autre, j'ay mis les noms de l'espece au lieu des noms propres. Cela se trouve aussi souvent dans cette Traduction, que je l'ay jugé necessaire pour la grace de nostre langue, qui n'admet pas volontiers ces termes Geographiques, pour peu qu'ils soient rudes, à cause comme je le dis, que cela les met hors de l'usage: Quoy que nos premiers Poëtes, qui ont employé le *Tymbréen* & le *Pataréen*, aient tenté de les introduire, pour n'avoir pas eu cette delicatesse d'oreille, qu'on a aujourd'huy, & que Malherbe a eüe le premier.

XIV.

P. 30. de la trad. AU NOM DE CE MONARQUE, &c. Cette harangue d'Ilionée est sans doute une des plus eloquentes, qu'il y ait dans toute l'Eneïde; & cet Ilionée est toûjours employé pour porter la parole. J'ay fait ce que j'ay peu pour presser ces harangues en nostre langue; voyant par experience combien leur longueur est ennuyeuse. Je n'ay point rendu cet hemistiche.

v. 560. du lat. *Nec spes jam restat Iuli;*

parce qu'il ne m'a pas semblé que Didon fust obligée de savoir qui estoit cet Iüle, si on ne luy en disoit davantage, & le desir de la breveté m'a empesché de m'étendre sur ce passage, qui ne faisoit rien au sujet.

XV.

P. 34. de la trad. v. 623. du lat. DU TRIOMPHANT BELUS D'OÙ VIENT MON ORIGINE, &c. Belus estoit Roy de Tyr & pere de Didon; ce Teucer estoit un Capitaine Grec, frere d'Ajax, qui se tua de regret d'avoir perdu les armes d'Achille; estant revenu de la guerre de Troye sans son frere, il fut chassé de Salamine par

Telamon leur pere, qui en estoit Roy, & par le secours de Belus, il s'établit en Chypre, où il bâtit une nouvelle Salamine. Or il est fort judicieux à Virgile de feindre que Didon avoit appris de ce Grec les qualitez excellentes d'Enée & des autres Troyens, parce que comme ennemy il en estoit plus croyable. Il y a un autre Teucer, ou Teucrus fils de Scamandre, qui fut le premier Roy des Troyens, c'estoit peut-estre de celuy-cy, que par la suite du temps ce Teucer de Salamine vouloit estre sorty, quand Didon dit

Seque ortum antiqua Teucrorum à stirpe volebat. v. 630.

Cela fait ambiguité, si on n'y prend garde, j'expliqueray en la huitiéme de mes remarques sur le troisiéme Livre, qui estoit cet ancien Teucer: car cela est necessaire pour l'intelligence d'un des plus considerables evenemens de ce Poëme. du Lat.

XVI.

LE TYRIEN MENTEUR ET LA COUR INCERTAINE. Je n'ay point ignoré que les Carthaginois parloient deux langues, & que pour cela quelques-uns ont estimé que Virgile les nomme *Bilingues*. Mais je croy que par ce mot Virgile a moins voulu toucher ce point de doctrine, que l'humeur fourbe des peuples d'Afrique; car je ne voy pas pourquoy cette affectation, ny pourquoy un peuple soit formidable, pour parler deux sortes de langue, au lieu qu'il est toûjours dangereux quand il est de mauvaise foy. C'est le sujet de la crainte de Venus. Au reste de quelque galanterie dont on se puisse piquer aujourd'huy, je croy que les plus agreables inventions de nostre siécle ne peuvent estre preferées à l'artifice de cette Deesse, pour rendre Didon amoureuse d'Enée. P. 36. de la trad. v. 665. du Lat.

XVII.

AUPRE'S D'ELLE EST ENE'E ET SUR LES PLUS BEAUX LICTS, &c. Autant que j'ay pû garder le caractere antique sans rien faire de difforme ou d'obscur, autant ay-je taché de ne m'en pas éloigner, j'ay donc posé Enée sur ces sortes de licts, dont les anciens se servoient pour manger aussi bien que les Troyens & les Tyriens, qui estoient conviez de ce festin Royal, & que le Poëte mesme traite avec difference, mettant les Etrangers sur des licts de pourpre, & les Tyriens sur des licts peints. C'est une de leurs façons de faire, qui est une des plus connües, & on auroit trouvé étrange que je me fusse toûjours éloigné en cela du sens du Poëte. Je me suis neantmoins dispensé de cette exactitude en quelques endroits où je n'en ay pas trouvé l'expression agreable, comme au second vers du deuxiéme Livre, où l'on seroit choqué en françois, si Enée se levoit de son lict pour commencer son Histoire, estant representé auprés de Didon, & environné de toute sa Cour. P. 38. de la trad. v. 704. du Lat.

XVIII.

P. 40. de la trad. v. 742. du lat.

LA PORTE A BITIAS, &c. Il y a un Bitias frere de Pandare, & compagnon d'Enée, dont la mort & la vaillance ſont celebrées dans le neufiéme livre de ce Poëme. Il eſt décrit d'une taille giganteſque, & il n'eſt pas incompatible, que ce ne fuſt à luy à qui Didon donna la coupe, comme à un excellent beuveur. Neantmoins la plus-part des Commentateurs eſtiment que c'eſtoit un Carthaginois Preſtre de Jupiter, ce qui convenoit mieux à la ceremonie d'une alliance.

XIX.

P. 40 de la trad. v. 748. du lat.

IL CHANTE CE QUI FAIT LA PLUYE ET LE TONNERRE, &c. Les vers qui compoſent cet hymne d'Iopas dans le texte Latin, ont eſté employez pour la plus part par Virgile meſme en d'autres lieux de ſes ouvrages, auſſi bien que ceux dont il a formé la comparaiſon des Abeilles, qu'on lit vers le milieu de ce premier Livre, qui ſont tous tirez du quatriéme livre des Georgiques. On voïd encore dans le huitiéme Livre, la deſcription des Cyclopes, dont Virgile avoit déja mis les vers dans une comparaiſon qu'il fait au meſme livre des Georgiques, du travail des Cyclopes au travail des Abeilles. On trouve quelques deſcriptions de l'Aurore ſemblables. On rencontre des vers Prophetiques, qui reviennent entierement pareils, & quelques vers remarquables comme ceux-cy.

Treas reliquias Danaum atque immitis Achyllei.
Quadrupedante putrem ſonitu quatit ungula campum.
Obſtupui ſteteruntque comæ, vox faucibus hæſit.

& quelques autres encore en petit nombre neantmoins, qui ſont pareils, ou bien peu s'en faut. Le dernier vers

Vitaque cum gemitu fugit indignata ſub umbras.

eſt dit de la mort de Camille, auſſi bien que de la mort de Turne. Ceux-cy;

Ter conatus ibi collo dare bracchia circum,
Ter fruſtra comprenſa manus effugit imago:

avec cette petite comparaiſon qui les ſuit

Par levibus ventis volucrique ſimillima ſomno.

ſont mis pour l'apparition d'Anchiſe au ſixiéme Livre, comme ils l'avoient eſté au ſecond pour l'ombre de Creüſe.

Ces repetitions qui ont eſté regardées par quelques-uns, comme une faute m'obligent à cette remarque generale, pour ne point traiter en pluſieurs fois une meſme choſe. Je m'y crois d'autant plus obligé, qu'ayant avancé dans ma preface, que ce grand Poëte a évité avec ſoin de r'appeller les meſmes images, il me ſemble qu'on pourroit m'objecter qu'il faut bien qu'il les ait rappellées quelquefois, puiſqu'il rappelle les meſmes vers. Je dis donc

donc que ce ſeroit mal entendre comme j'ay voulu faire comprendre cette varieté de ces belles peintures, que de s'attacher à ces legeres repetitions. Car quand j'ay parlé de la diſpoſition des images, je n'en ay parlé qu'en tant qu'on pourroit ſonger à la diſpoſition de ces grandes matieres, & de ſon ſujet conſideré en general; Ainſi pour faire revenir les meſmes vers, je n'ay à le juſtifier en ce point, qu'à l'égard de ceux qui pourroient l'accuſer de ſterilité ou de negligence. Quant à cette pretenduë ſterilité, tant de richeſſe d'expreſſion qu'on void dans tout ce qu'il a fait l'en juſtifie aſſez; & de croire qu'il ait ſeulement ſongé à s'épargner la peine de meſurer d'autres paroles, ſon exactitude eſt ſi grande en tout ce qu'il a écrit, qu'il faut croire ou qu'il les euſt changez (s'il les euſt jugez défectueux) ou qu'il les a laiſſez de cette ſorte, pour faire voir par ces petites negligences ſi on les peut juger telles, la beauté du naturel, qui doit paroiſtre éloigné du trop grand ajuſtement. C'eſt meſmes une des plus grandes adreſſes de l'Art, que de ſe cacher en ſes ouvrages. On lit dans ſa vie qu'il comparoit à ces piliers de bois qu'on employe pour ſouſtenir le bâtiment, en attendant les veritables colonnes, les vers qu'il jugeoit imparfaits, & qu'il employoit pourtant. Peut-eſtre quelques-uns de ces vers repetez ſont-ils de ce nombre là, & ne les a-t'il laiſſez de la ſorte, que parce que la mort l'a prevenu; mais outre qu'il y a encore d'autres raiſons de faire revenir avec grace, non ſeulement les meſmes vers, mais les meſmes choſes; il y a de la neceſſité quelquefois, comme en ces vers prophetiques, qui doivent eſtre conſacrez: Et c'eſt pour cela que j'ay crû qu'en la Traduction meſme où l'on eſt geſné par le mélange reglé des vers maſculins & des vers feminins, quand on veut faire ces repetitions, il faloit faire revenir autant qu'il ſe pourroit les meſmes vers que j'avois employez pour rendre ceux qui ſont la prediction d'Helenus, au troiſiéme Livre, & du Dieu du Tybre au huitiéme, au ſujet de cette Truye, qui devoit ſe trouver au lieu où Albe ſeroit fondée, puiſqu'ils ſont entierement pareils dans le texte. La raiſon en eſt, parce qu'on doit retenir exactement les termes d'un oracle ou d'une prediction divine, & qu'eſtant reputez ſacrez, il ſemble que l'homme n'y peut rien méler du ſien ſans profanation. Ce vers où Ilionée dit dans ſa harangue, qu'il cherchoit l'ancienne Heſperie;

Eſt locus Heſperiam Graii cognomine dicunt. *l. 1. v. 534.*

& les trois ſuivans ſont entierement ſemblables à ces quatre qui ſont revelez à Enée pat les Dieux Penates, & c'eſt ſans doute pour la raiſon que je dis. Quant au reſte les Grecs en uſent encore bien plus librement: tous les *ſic fatur* ſont preſques pareils dans Homere, les Latins y ſont plus exacts, mais les François le ſont encor davantage, & c'eſt où l'on a autant de peine à ſe ſouſtenir qu'en quelque lieu que ce ſoit. Pour moy je ne tiens point que ces repetitions d'un vers ſeul ſoient des fautes. Si ces vers ſont beaux, n'y a-t-il pas quelque adreſſe à les faire voir plus d'une fois, & n'eſt-t-il pas permis de faire de ſon *l. 3. v. 163.*

bien ce que l'on veut? & s'ils ne sont employez que pour la necessité, pourquoy s'y arrester? cela ne vaut pas la peine de les varier, s'ils tombent naturellement, & puis il n'y en a guere d'autres, outre ceux que j'ay remarquez. Ceux qui sont en plus grand nombre, sont transferez d'un ouvrage à un autre, à savoir ce qui est dit des Abeilles & des Cyclopes, qui se lit dans les Georgiques & dans l'Eneïde. Telle personne peut lire un de ces ouvrages, qui ne lira pas l'autre. Je tiens cela de si peu de consequence, que s'il est arrivé aussi que je n'aye pas rendu d'une mesme maniere, ceux qui peuvent estre doubles dans l'Eneïde, je ne crains pas de dire que ce n'a point esté par le scrupule de cette objection, mais par une raison contraire qui m'a fait fuir l'autre scrupule, que j'eusse trouvé à m'assujettir à cette servitude; voulant sur toutes choses maintenir la liberté que je me suis donnée dés l'inspection de mon entrepriſe, de ne faire nulle difference des idées, quand elles sont équivalentes, que par la commodité d'une versification moins penible, & par les graces de nostre langue, autant que je puis estre capable de les connoistre.

X X.

P. 41. de la trad. v. 752. du Latin.

LA REYNE CEPENDANT, &c.

On ne peut assez admirer l'adresse & le jugement de Virgile, dans la contexture de ses matieres. On le void par la naissance & par le progrés de l'amour de Didon. Les differentes questions qu'elle fait à Enée, & aprés toutes ces questions, la priere de raconter toutes ses avantures, quand la nuit s'en alloit finir, tout cela fait si bien voir la nature de l'amour, & conduit si naturellement le Lecteur à ce grand recit, que si on veut remarquer combien la plus part des autres Auteurs sont éloignez de cette grande prudence, sans doute on ne peut luy denier la palme qu'il merite.

REMARQUES
SUR
LE DEUXIESME LIVRE
DE
L'ENEÏDE
DE
VIRGILE.

IL ſe trouve une vie de Virgile aſſez ancienne, dont l'Auteur eſt inconnu, laquelle porte qu'un Grammairien nommé Niſus diſoit qu'il avoit appris de quelques vieillards que Varius avoit changé l'ordre des livres de l'Eneïde, & fait paſſer pour le troiſiéme celuy qui eſt à preſent le ſecond, de meſme qu'il avoit retranché les quatre vers qui commencent le premier livre. J'ay parlé ſuffiſamment du retranchement de ces quatre vers: Quant à cette tranſpoſition des Livres, je n'y voy nulle apparence; & je ne puis m'imaginer qu'un homme que Virgile avoit jugé digne de la communication de ſon travail, euſt peu faire une ſi grande faute. Car qui eſt celuy qui ne connoiſtra que le ſecond Livre ne peut eſtre oſté de ſa place ſans gaſter tout l'ouvrage? A la fin du premier Livre, Didon prie Enée de luy raconter la deſtruction de Troye, & les voyages qu'il avoit faits depuis. Enée peut-il faire ſon recit en commençant par la fin? Cette fable eſt ſi groſſiere, que je ne ſay comme on s'y peut arreſter. Pour cette raiſon ce témoignage de Niſus ne me ſemble pas d'un grand poids pour l'opinion de ceux qui veulent maintenir le retranchement des quatre premiers vers de l'Eneïde fait par Tucca & par Varius; ſi ce n'eſt qu'on peut dire que ce Grammairien a peu ſe tromper en une choſe, & dire vray au reſte.

Avant que d'en venir au détail de ce Livre, je ne puis m'empeſcher d'admirer la grande ſageſſe de ce Poëte touchant la conduite d'Enée, dans l'action principale qui eſt compriſe dans l'affreuſe nuict de l'incendie de Troye. Comme il luy a donné le caractere de pieté, pour les raiſons

que j'ay rapportées, en parlant de la conformation de ce Heros; le Lecteur doit obſerver avec quelle prudence il le conduit adroitement dans ce grand peril, à tous les devoirs de cette pieté, ſelon l'ordre de la raiſon, & des loix. La premiere penſée qui vient à Enée, quand il void l'embraſement de ſa Ville, c'eſt d'aller ſecourir le Temple, & de ſatisfaire ainſi à la premiere obligation de l'homme, qui eſt ſans doute celle de ſa religion, & de mourir pour ſa deffenſe : Apprenant par le grand Preſtre, que le Temple eſtoit détruit, il ramaſſe ce qu'il peut trouver de plus braves, il marche dans le deſſein de ſecourir ſon Roy, & combat dans ſon Palais, juſques à ce que tout ſoit détruit; & enfin il revient à la deffenſe de ſon pere & de ſa maiſon : n'eſt-ce pas tout ce qui ſe pouvoit pour s'acquiter en meſme temps envers ſes Dieux, envers ſa patrie, & envers ſes proches? Ces trois devoirs ſont le principal ſujet de ce Livre. Je traiteray le reſte en détail.

I.

P. 43. de cette trad. v. 15. du lat. l. 2.

D'UN ENORME CHEVAL CONSTRUISENT LA MACHINE. Je ne paſſeray point plus outre ſans répondre, ou du moins ſans dire mon ſentiment ſur l'objection principale qu'on fait en cet endroit à Virgile, de n'avoir pas ſuivy les regles de la vray-ſemblance dans la conſtruction de ce cheval de bois, que le vulgaire eſtime un conte ridicule. J'avoüe que n'ayant pas approfondy la choſe, je m'eſtois autrefois eſtonné comme un peuple entier avoit peu ſe laiſſer ſurprendre à un artifice que je jugeois ſi groſſier; mais quand j'ay peſé toutes les circonſtances de cette Hiſtoire, quand j'en ay examiné les motifs, obſervé l'artifice du traiſtre Sinon, & la punition de Laocoon, appuyé ſur le miniſtere des Dieux, & ſur la vangeance de Minerve, convenant d'ailleurs comme toute perſonne raiſonnable le doit de l'effet de la religion ſur l'eſprit des peuples, je ſuis fort perſuadé que l'Hiſtoire toute pure raconte des evenemens auſſi extraordinaires, & encore plus difficiles à croire : Car enfin qu'y a-t-il d'impoſſible en cette avanture ſur la ſuppoſition des Dieux, & de la Religion? Eſt-ce la conſtruction d'une machine capable de contenir autant d'hommes qu'il en faloit pour forcer une porte & le corps de garde qui la deffendoit? eſt-ce la peine de faire marcher cette machine, ou la difficulté de trouver dans une armée ſi aguerrie un nombre ſuffiſant de gens aſſez reſolus pour l'entrepriſe d'une action ſi hardie? Nous voyons tous les jours de plus grands ouvrages dans la conſtruction des navires, dont le moindre chargé de vivres & d'attirail, doit eſtre plus ſpacieux que cette machine, qui n'avoit à contenir que deux ou trois cens hommes, ſi l'on veut rangez les unes ſur les autres; & tous les jours encore la Mathematique nous fait voir de plus grands miracles, que celuy de voir marcher ces deux ou trois cens hommes dans cette maſſe, appuyée ſur des rouleaux, & traiſnée par tant d'hommes & par tant de chevaux qu'on voudra, car le nombre n'en eſt point

limité. Si c'eſt la hardieſſe, & le nombre de ceux qui s'enfermerent dedans leſquels n'eſtoient pas aſſeurez que Laocoon ſeroit devoré par les ſerpens, pour avoir oſé lancer un javelot contre la machine qui les enfermoit; tous les jours on void des partis auſſi perilleux que celuy-là : & ſans chercher plus loin, l'entrepriſe qui s'eſt faite en ce ſiécle ſur la ville de Breda, quand les Hollandois la reprirent ſur les Eſpagnols, avec un bateau chargé de tourbes en apparences, mais d'hommes en effet, & ſi hardis, qu'il y en eut qui ſe laiſſerent percer de la ſonde ſans faire le moindre cry, cette entrepriſe dis-je, ne demande pas moins de hardieſſe & d'invention : cependant un ſimple marchand la conceut, & la valeur de trente ou quarante ſoldats l'executa, & ils s'acquirent la meſme gloire que ceux qui s'enfermerent dans ce grand cheval. Pour la forme de cette machine, elle eſt ſi bien deſcrite, & elle n'a rien de ſi extraordinaire qu'on ne pût encore faire la meſme choſe. Quant à ce nombre qui s'enferma dedans la peine ne dût eſtre qu'à rebuter ceux qui n'en eſtoient pas dignes, ayant à les choiſir dans une armée compoſée de tant de Heros. L'importance eſtoit donc de trouver un peuple aſſez groſſier pour recevoir cette maſſe énorme dans ſes murailles. Auſſi l'hiſtoire n'obmet pas qu'il y avoir dans Troye des gens capables de faire cette objection, auſſi bien que ceux qui la font à Virgile : mais ſi ceux-cy avoient veu devorer à leurs yeux Laocoon & ſes enfans, par deux ſerpens, d'une grandeur démeſurée, s'ils avoient veu ces ſerpens ſe ſauver aprés dans le Temple de Minerve, ils auroient crû comme les Troyens s'ils euſſent eſté de leur Religion, que c'eſtoit une vengeance de cette Deeſſe; ils euſſent honoré & careſſé Sinon comme Priam meſme; & ils ſe fuſſent empreſſez comme les autres Citoyens pour renverſer leurs murailles, & pour amener dans leur Ville ce vœu trompeur, où une ſi grande felicité devoit eſtre attachée. On ne peut donc nier la vray-ſemblance de l'evenement, & ſe moquer de la credulité des Troyens qu'en détruiſant leur Religion, & en niant la puiſſance des Dieux, dont le miniſtere conduit la machine du Poëte. Et cela ne peut retomber ſur luy, puiſqu'il s'en ſert à propos & dans le beſoin; & qu'il n'a pas dû en uſer autrement, pour les raiſons generales que j'ay alleguées & établies dans le ſeptiéme chapitre de la preface. Je ne dis point que Virgile n'eſt pas l'inventeur de cette fiction, & qu'Homere en a parlé devant luy, tout le monde le ſait.

II.

DE CHEFS TIREZ AU SORT UN PARTY PLEIN D'AUDACE, &c. Cette circonſtance de ne recevoir dans le cheval de bois, qu'une élite faite entre les plus braves des Grecs, eſt judicieuſement rapportée, car le nombre exceſſif rendroit la choſe moins croyable; & comme c'eſtoient les plus braves, cela fait juger qu'il en faloit encore moins, qu'on n'en peut ſuppoſer pour ſe ſaiſir des portes & les ouvrir aux autres, qui n'avoient feint de s'en retourner, que pour mieux conduire ce ſtratagême. *p. 43. de la trad. n. 18. du lat.*

III.

P. 44. de la trad. v. 30. du l.

L'UN MONTRE OÙ DE LEUR FLOTTE ON VID LA MER COUVERTE. On lit dans le Latin *Classibus hic locus.* Je n'ay point ignoré que les Commentateurs sont partagez sur le sens de ce mot, qui signifie quelquefois un escadron ou une troupe de gens de guerre, & quelquefois une flotte : mais comme les Troyens sortis de leur Ville, se montroient diverses choses au dehors, & les plus remarquables endroits de ce long siége, n'est-il pas plus apparent qu'ils se disoient les uns aux autres : *Là on campoit, là on combattoit, là estoit la flotte des Grecs* (Veu mesme qu'Hector y fit de si grands explois) que de se dire simplement, *là estoient les escadrons ennemis, & là on les alloit combattre.*

IV.

P. 46. de la trad. v. 77. du lat.

JE NE CELERAY POINT MONARQUE GENEREUX, &c. Si on veut bien observer cette harangue de Sinon, & l'artifice avec lequel elle est conduite, sans doute on conviendra que c'est non seulement un des chefs-d'œuvres de ce grand Poëte, mais des plus grands efforts de l'eloquence. Tout ce que Sinon dit de Palamede est veritable, tout ce qu'il dit de luy-mesme, est faux. Et ce mensonge mélé avec la verité, établit la vray-semblance que le Poëte cherche pour autoriser la credulité des Troyens. Palamede estoit un Capitaine Grec, qui découvrit la feinte folie d'Ulysse, & depuis par dépit ou par envie, de ce qu'il estoit estimé aussi prudent que luy, Ulysse le fit lapider par l'armée, ayant caché de l'or dans sa tente, & produit des lettres contre luy, qui l'accusoient de trahison Sa mort estoit connüe; la cause en estoit obscure, & sur tout aux Troyens; c'est pourquoy sur le bruit de sa mort, Sinon pour se concilier leur bien veillance, allegue que c'estoit pour avoir déconseillé la guerre.

V.

P. 47. de la trad. v. 100. du lat.

TANT QU'ENFIN AVEC L'ART DE CALCHAS SON COMPLICE... Cette interruption de Sinon au point que son recit devoit davantage piquer la curiosité des Troyens est admirable, aussi bien que cette parenthese, *Feciſſentque utinam* & sans doute on ne peut assez observer l'art merveilleux qui se trouve dans la conduite de toute cette trahison.

VI.

P. 48. de la trad. v. 116. du lat.

PAR LE SANG D'UNE VIRGE OFFERT EN SACRIFICE, &c. L'armée des Grecs estant assemblée, & se preparant à son depart pour la guerre de Troye, Diane indignée contre Agamemnon, parce qu'il avoit

tué une Biche qu'elle aimoit, ſuſcita une furieuſe tempeſte, qui contraignit les Grecs d'avoir recours a l'Oracle, lequel ordonna qu'on ſacrifiaſt une fille. Le ſort tomba ſur Iphigenie fille de ce Roy. Voyez les metamorphoſes d'Ovide, il ne dit pas qu'Iphigenie ait eſté immolée; il dit au contraire, qu'elle fut enlevée par Diane, qui en eut compaſſion, & qui mit une Biche en ſa place : ainſi elle ne fut pas ſacrifiée, mais il le parut, & c'eſt aſſez pour Sinon qui le pouvoit croire comme tous les autres, & puis cela ſe rapporte encore mieux de cette ſorte à l'aventure de ce Grec.

VII.

SI TEL EST LEUR DESSEIN CAR C'EST CE QUE JE J'IGNORE. Sinon qui a allegué que les Grecs ne devoient pas partir ſans avoir immolé un homme, & que c'eſtoit ſur luy-meſme, que le ſort eſtoit tombé, ajoûte adroitement à la fin de ſa harangue, qu'il ne ſait pas s'ils ſont partis, car autrement il euſt eſté evident aux Troyens, que ce qu'il avoit avancé eſtoit faux, au lieu qu'inſerant à la fin de ſon conte qu'il ne ſavoit pas ce qui eſtoit arrivé, il laiſſe les Troyens dans une incertitude qui les peut tromper. Car ils pouvoient penſer ou qu'on en avoit immolé un autre, ou que les Dieux s'eſtoient contentez de la bonne volonté des Grecs, comme au ſacrifice d'Iphigenie; & puis le prodige des ſerpens qui devorent Laocoon & ſes enfans, vient incontinent au ſecours de l'artifice de Sinon, ce qui eſt fort à remarquer. *P. 49. de la trad. v. 136. du lat.*

VIII.

QU'ILS OSERENT PORTER SUR SA SAINTE EFFIGIE. C'eſtoit une ſtatüe de Minerve qu'on nommoit le Palladium, on la croyoit tombée du Ciel, & que tant que les Troyens la poſſederoient, jamais leur Ville ne ſeroit priſe, ce qui obligea Ulyſſe & Diomede, de l'enlever comme le Poëte le d'écrit. Les Romains qui crurent la poſſeder depuis, luy rendirent de grands honneurs. La circonſtance de ce rapt qui eſtoit veritable, donne une grande force au diſcours trompeur du traiſtre Sinon. M. Bochart parle encore de ce Palladium, dans ſa diſſertation. *P. 51. de la trad. v. 165. du lat.*

IX.

QUAND DEUX AFFREUX SERPENS, &c. Cette deſcription des ſerpens, & de la mort de Laocoon & de ſes deux enfans, eſt un des plus beaux endroits de l'Eneïde. Il eſt aiſé de voir que Virgile s'y eſt plû, & on ne peut eſtre ſi ignorant de la beauté de la Poëſie, qu'on ne ſente bien qu'il s'éleve en ce lieu là. Pour moy toutes les fois que j'ay conſideré la belle ſtatüe de ce pere malheureux, dont on void tant de copies pour *P. 53. de la trad. v. 203. du lat.*

ſon excellence; je ne puis m'empeſcher de croire qu'elle a eſté tirée de ce bel endroit de Virgile, & que ſes divines expreſſions avoient ſans doute formé les idées du fameux Sculpteur que cette ſtatüe a immortaliſé.

X.

P. 55. de la trad. v. 242. du lat.

LA MASSE PAR TROIS FOIS SUR NOS MURS S'ARRESTA, Il y a dans le texte, *quater*, qui ſignifie quatre fois, il eſtoit aiſé de traduire *la maſſe quatre fois*, *&c.* mais pour peu qu'on ait d'oreille, on s'appercevra bien que cela choqueroit. Toutes les langues ont leur nombre Poëtique auſſi bien que leurs figures, leurs phraſes, & leurs graces. Je n'ay point d'exemple de Poëte François, qui ait dit qu'une choſe ſoit arrivée, ou ait eſté faite quatre fois, le trois ou le deux nous eſt plus familier. Les Latins ont le trois & le quatre indifferent. Quelques-uns croient qu'il y a du myſtere en cela, & à ces *bis ſeptem præſtanti corpore Nymphæ*, c'eſt à dire à ces quatorze belles Nymphes que Junon avoit en ſa diſpoſition. Mais je penſe que cela n'eſt dit que parce que *bis ſeptem*, *bis ſex* deux fois ſept, deux fois ſix eſt plus elegant que *duodecim*, ny *quatuordecim*, douze & quatorze, qui meſme ne ſauroient entrer dans la meſure du vers dont ſe ſervent en Latin les Poëtes heroïques. Cela ſe rapporte à ce que j'ay dit, que la Poëſie cherche plus l'agreément que l'exactitude. Ce ſont de ces endroits qu'il faut relever le plus qu'on peut, quand il faut paſſer par là de neceſſité, mais il faut encore que la neceſſité ſoit grande pour cela; car le langage Poëtique ne connoiſt point ces contes exacts, & n'a nul ſcrupule de mettre un nombre pour un autre; on n'y connoiſt que les centaines, les milliers, & les circonlocutions, pour deſigner les autres nombres qu'il faut exprimer. Virgile a toûjours dit deux fois dix vaiſſeaux en parlant de la flotte d'Enée, nous dirions en François vingt vaiſſeaux, ſans ſcrupule; l'oreille ſeule juge de cela. Nous avons des Poëtes qui pour dire pluſieurs, ont dit *plus d'un* ou *plus d'une*, en forme de nombre indefiny. Je ne voudrois pas les blâmer, mais par un gouſt particulier je n'ay oſé m'en ſervir, quoy qu'il ſoit commode, *plus d'un* peut n'eſtre que deux, & quand on ſe ſert de ce mot, on veut donner à entendre une grande multitude.

X I.

CASSANDRE NE PREDIT QUE MALHEURS QUI TRE'PAS, &c.

P. 58. de la trad. v. 246. du lat.

Caſſandre eſtoit fille de Priam; Apollon en eſtant devenu amoureux, luy donna le don de predire, mais comme elle le trompa aprés l'avoir receu, & ne voulut pas tenir ce qu'elle luy avoit promis, le Dieu ne pouvant le luy oſter, fiſt qu'elle n'eſtoit jamais crüe dans ſes oracles. Et c'eſt ce que le Poëte entend par ces mots.

Dei juſſu non unquam credita Teucris.

XII.

CEPENDANT LE CIEL TOURNE ET LA NUICT SORT DES FLOTS. *P. 56. de la trad. v. 250. du lat.*

J'ay ſuivy l'opinion de Servius qui interprete *ruit occeano nox*; *naſcitur ex occeano*. S'il faloit traduire autrement comme quelques-uns le veulent, & comme je le pouvois,

Le Ciel tourne & ſoudain la nuict couvre les flots;

il me ſemble qu'il faudroit une autre phraſe Latine; car on ne pourroit pas dire *ruit occeano*, pour ſignifier la nuict tombe ſur les flots. Les anciens & les Poëtes principalement, font un lever de la nuict, comme un lever du jour, & comme ils preſument que la Mer borne tout, il veulent que le jour & la nuict en tirent leur naiſſance.

XIII.

PAR LE SILENCE AMY DE LA LUNE INEGALE. *P. 56. de la trad. v. 255.*

Le Latin porte; *per amica ſilentia Lunæ*, & cette Lune ſemble un peu contredire cette grande obſcurité, qui eſt décrite quatre vers auparavant. Quoy qu'on puiſſe dire pour ſauver le Poëte, qu'il eſtoit nuict obſcure au commencement, & qu'aprés la Lune, qui eſtoit ſur ſon declin, ſe leva quand les Grecs partirent de Tenede; De plus quand il a dit que la nuict ſurvient & envelope tout dans ſes tenebres, il en parle ainſi à l'égard du jour qui vient de finir; car la plus belle nuict eſt toûjours obſcure à l'égard du jour le plus ſombre quoy qu'elle ſoit éclairée de la Lune. D'ailleurs comme je l'ay déja allegué, la grande Poëſie mépriſe ces chicaneries dans la langue Latine & dans la langue Grecque; la noſtre n'en eſt pas encore affranchie, peut-eſtre manque de genie aſſez hardy ou aſſez fort pour l'avoir oſé heureuſement, & pour nous y avoir accoûtumez.

XIV.

IL N'ESTOIT POINT ALORS CET HECTOR REDOUTABLE. *P. 57. de la trad. v. 254. du lat.*

Cette maniere d'expliquer les choſes par une double peinture, eſt d'un merveilleux effet pour le pathetique : car ces deux images oppoſées & jointes ſe relevent fort. M. Corneille que ſes belles Tragedies ont mis au deſſus de tous les Eloges qu'on luy peut donner, en a uſé divinement dans le recit du ſonge de Pauline en ſa belle Tragedie de Polieucte, quand il luy fait dire en parlant de Severe:

Il n'eſtoit point couvert de ces triſtes lambeaux
Qu'une Ombre déſolée emporte des tombeaux

& deux vers aprés.

Il eſtoit triomphant & tel que ſur ſon char
Victorieux dans Rome entre noſtre Ceſar.

Malherbe en donne encore un bel exemple dans cette Stance, que j'estime une des plus parfaites de ses Odes.

Venez donc non pas habillées,
Comme on vous trouve quelquefois
En jupe dessous les feüillées
Dansant au silence des bois:
Venez en robes où l'on voye
Dessus les ouvrages de soye
Les rayons d'or estinceler:
Et chargez de perles vos testes
Comme quand vous allez aux festes,
Où les Dieux vous font appeller.

Mais comme cette adresse est une des plus grandes du Poëte, il la faut ménager, & c'est ce me semble en user mal, que de faire comme ceux, qui dés le commencement disent tout ce qu'ils ne chanteront point avant que de dire ce qu'ils ont envie de chanter. Cela ne peut reüssir ce me semble que dans le Burlesque, comme on le void par le Typhon de feu M. Scarron, qu'avec raison il estimoit son chef-d'œuvre. Cet emportement semble plûtost permis dans ce style que dans le serieux, car on ne prend jamais un Auteur burlesque à dessein d'y trouver toutes les mesures & toutes les bienseances.

XV.

P. 63. de la trad. v. 970. du l.

TEL QUE LE VOYAGEUR, &c. Cette comparaison d'un serpent sur lequel marche le voyageur, se trouvant dans le mesme Livre, où est déja la description des serpens de Laocoon, qui ne la precede que de 150. vers ou environ, & estant encore suivie d'une autre comparaison de Pyrrhus brillant sous ses armes, avec un serpent qui a dépoüillé sa vieille peau : je croy que l'on devroit la retrancher ; car c'est une mesme image qui revient trop souvent dans un mesme Livre. Je say bien que pour dire un serpent les Latins ont trois mots generiques, sans le mot specifique, *coluber*, dont Virgile se sert dans une de ses comparaisons, à savoir *anguis*, *serpens*, *draco*, & que chacun de ces mots a une signification propre, que le Poëte a suivie dans cette description dont nous parlons. Il s'est servy d'*anguis*, tant que les serpens parurent sur la mer, à cause qu'on appelle ainsi les serpens qui vivent dans l'eau : il a employé le mot *serpens*, quand ils passerent sur la terre, à cause que *serpere*, d'où vient le mot de *serpens* signifie ramper, & il les a appellez *dracones*, quand ils se sauverent dans le Temple, à cause que les dragons sont estimez d'une nature divine. Hors le mot *anguis* nous avons autant de mots, mais leur signification n'est pas si generalement receüe dans ce sens, qu'on leur estime particulier : Mais avec tout ce soin que Virgile a pris pour varier ses idées, je croy que cette premiere comparaison se pouvoit supprimer.

Ce n'eſt pas qu'elle ne ſoit courte, bien naturelle & bien exprimée, mais comme elle ſe trouve entre ces deux images, qui ſont preſque pareilles, & que par ce moyen elle les approche encore davantage, je la voudrois oſter, & puis il y a aſſez d'autres comparaiſons dans ce ſecond Livre. Je n'ay pourtant oſé l'entreprendre, ne voulant pas donner mon ſentiment pour un Arreſt deciſif. Et quand ce ſeroit une tache, elle n'eſt pas de grande conſequence en comparaiſon des grandes beautez qui ſe font admirer dans tout ce Livre.

XVI.

LA RUSE DANS LA GUERRE EGALE LA VAILLANCE. Cette ſentence que l'uſage des ſtratagêmes, & le bon ſens qu'elle contient ont rendüe triviale, eſt dans la bouche de Chorebe, & non dans celle d'Enée, parce qu'elle n'eſt pas genereuſe. Il faut encore obſerver que ce Heros dit que tous les autres Troyens changerent leurs armes & leurs boucliers; mais il ne ſe met pas du nombre, & ne dit pas meſme, *nous changeaſmes*; mais *ils changerent*, parce que ces déguiſements ne ſont pas dignes d'un Heros. *P. 64. de la trad. v. 390. du lat.*

XVII.

LÀ DU DOLOPE ACCOURT LE NOMBREUX BATAILLON. Comme j'ay oublié à dire que Troye, Ilion, & Pergame, ſe mettent indifferemment pour une meſme choſe, bien qu'en leur ſignification Ilion ſoit proprement la Ville, Pergame le Chaſteau, & Troye le pays, & que c'eſt une liberté du ſtyle Poëtique, qui ſe donne ces licences pour la commodité du Poëte, ou pour l'harmonie du vers; il eſt bon de dire que les Dolopes eſtoient des peuples de l'Iſle de Scyros, ſelon le rapport de Thucidide & de Diodore: La mere de Pyrrhus eſtoit fille de Lycomedes Roy de cette Iſle, & Servius dit que ces peuples avoient ſuivy Pyrrhus, qui eſtoit né dans leur Iſle, & qui fut un des plus redoutables ennemis des Troyens, comme eſtant le fils d'Achille. Le Dolope eſt mis quelquefois dans ſon propre, mais quelquefois auſſi par la figure qui permet de prendre une partie pour le tout, il ſignifie tous les Grecs pour ne pas toûjours employer le meſme nom, qui revient trop ſouvent par la contrainte de la narration. C'eſt pour cela encore, que j'ay employé en quelque autre lieu le mot de Gregeois, bien qu'il ait un peu vieilly dans noſtre langue: parce qu'on doit conſiderer que les Latins ont tous ces mots, *Graci*, *Danai*, *Argivi*, *Argolici*, *Achivi*, *Pelaſgi*, *Myrmidones*, & encore quelques autres qui aident fort à varier cette narration; au lieu que nous n'avons que les Grecs dans le propre, ou le Grec en collectif, & qu'ainſi on ne verroit autre choſe dans ce deuxiéme Livre; car de tous ces noms nul ne peut eſtre employé avec grace que le premier, hors le mot Argive, qui peut quelquefois ſervir d'Epithete, parce qu'il y a exemple pour cela, mais nul n'a jamais employé *P. 67. de la trad. v. 415. du lat.*

les *Argives* pour dire les habitans d'Argos, depuis le temps qu'on ne dit plus ny la fraude ny le couroux Argolique. Un mot pour étre ancien n'eſt pas exclus de la Poëſie heroïque, au contraire comme M. des Mareſts l'a fort bien remarqué dans la preface de ſon Clovis, ces mots anciens ont une grace merveilleuſe dans ce ſtyle, qui doit eſtre éloigné du langage familier: c'eſt auſſi le ſentiment de Longinus. Pourveu que ces termes ſoient agreables à l'oreille, il ſemble qu'ils ſoient conſacrez à la Poëſie heroïque, & au diſcours ſublime; & que c'eſt pour cela ſeulement qu'il ſont un peu moins uſitez.

XVIII.

p. 67. de la trad. v. 453. du lat.

DANS UN QUARTIER DESERT UNE PORTE SERRE'E, &c. Je prends ce paſſage pour un exemple de ce que j'ay dit en traitant de la beauté de la narration heroïque, qu'il n'y faut pas tant chercher les pointes du Madrigal, & de l'Epigrãme, que la belle ordonnance & la liberté de la fiction. Virgile n'ayant autre choſe à dire en cet endroit, qu'une circonſtance neceſſaire à ſon recit, à ſavoir qu'Enée entra dans le Palais par une porte écartée, pour monter au haut, où il y avoit une tour qui fut démolie & precipitée ſur les Grecs; il eſtoit bien malaiſé d'entrer dans ce détail, qui de ſoy-meſme eſt un peu bas avec la dignité du ſtyle heroique: Quelques beaux mots qu'on euſt peu choiſir, & quelque effort qu'on euſt fait pour ne dire que cela, & le dire ſpirituellement & noblement, il eſtoit bien difficile d'envenir à bout, à moins que d'en uſer comme il a fait, & c'eſt ce qui eſt à obſerver une fois pour toutes. Le Lecteur appliquera aux rencontres qui ſont pareilles, & frequentes dans ce bel Ouvrage, la reflexion qu'on doit faire ſur celle-cy. Il faut donc ſonger que le Poëte n'ayant pû manquer de voir la nudité de ce paſſage, n'a pas manqué auſſi de le relever, & de le r'habiller pour ainſi dire, par la fiction. En parlant de cette porte écartée, il feint auſſi-toſt dans la nature de la choſe qu'il traite, que c'eſtoit par cette porte qu'Andromaque menoit ſon petit Aſtyanax au vieux Priam, dans le temps de leur proſperité. Ainſi cette image noble & relevée, & meſme pleine de tendreſſe, fait paſſer avec cette fauſſe porte cette petite circonſtance, ſans qu'on s'apperçoive de ſa petiteſſe, par l'adreſſe du Poëte, & par le bel effet de la fiction. De meſme pour relever encore cette vieille tour panchante en precipice qu'il faloit démolir, & qui pouvoit aiſément faire une pauvre idée, il ramene auſſitoſt la belle veüe qui s'y preſentoit, ajoûtant que c'eſtoit de là qu'on voyoit toute l'enceinte de la Ville, qu'on découvroit le camp des Grecs, & qu'on comtoit leurs vaiſſeaux.

XIX.

p. 69. de la trad. v. 499. du lat.

A L'ENVY DE PYRRHUS ON VOID LES DEUX ATRIDES. Voicy un paſſage où l'on fait une grande objection à Virgile, & où il paroiſt une grande difficulté pour le ſouſtenir. Il y a dans le Latin, *vidi* j'ay veu, bien

que j'aye traduit on void, & le Poëte fait dire à Enée qu'il a veu toutes ces grandes cataſtrophes. Il ſemble meſme qu'il le faſſe témoin de tout ce qui ſuit. Et ſans doute ceux qui ont imaginé les Amadis, & les Orondates n'en euſſent pas uſé ainſi : Leur Heros euſt eſté affronter Pirrhus & les Atrides, luy ſeul ; & au milieu de l'armée ennemie, ils l'euſſent fait demeurer ſur la place percé de coups ; & ne l'euſſent reſſuſcité que quand on l'euſt voulu mettre au bucher ; & alors quelque ſujet fidelle ou quelque amy auſſi determiné que luy, euſt trouvé l'invention de l'enlever dans quelque maiſon écartée, où l'on euſt eu encore bien de la peine à l'empeſcher de ſe tuer pour une ſeconde fois. A la verité ces grands deſeſpoirs ont quelque choſe qui paroiſt bien genereux, & ceux qui nous ont accoutumez à ces reſolutions ſi determinées, trouvent bien étrange que Virgile n'en faſſe pas faire autant à Enée. Javoüe que ſans pouſſer les choſes à cette autre extremité, je n'eſtois pas tout à fait éloigné du ſentiment qu'Enée devoit en faire, ou du moins en dire un peu davantage. Neantmoins perſiſtant toûjours dans l'opinion que j'ay avancée, qu'il ne falloit pas condamner ce grand Poëte de manque de Jugement ſur les premieres objections, parce que quelquefois la fuite d'une faute fait tomber dans une autre;

In vitium ducit culpæ fuga.

J'ay medité ſur cette matiere le plus qu'il m'a eſté poſſible, & ſuivant le raiſonnement que j'ay fait dans le petit Avant-propos qui precede les remarques de ce ſecond Livre, je penſe que cela n'eſt pas ſi condamnable qu'on ſe l'eſt imaginé. Il faut pour cet effet accorder à Virgile, ce qu'on doit à tous ceux qu'on accuſe, il faut l'entendre avant que de le condamner ; & comme il n'eſt pas au monde pour nous dire ſes raiſons, il faut au moins luy donner noſtre jugement, pour les chercher avec étude & avec application dans le fait qu'il nous expoſe, puiſqu'elles ne ſe peuvent trouver ailleurs. Il en faut peſer toutes les circonſtances pour ne prononcer pas legerement ; il faut ſuivre ſon Heros pas à pas : il faut voir s'il a fait ce qu'il a dû faire ſur le caractere qu'il luy a donné, & examiner encore avec le meſme ſoin, s'il en auroit uſé plus ſagement, en faiſant ce qu'on s'imagine pour le meilleur. Je dis donc qu'ayant reſolu qu'Enée s'acquitaſt de tous les devoirs de la pieté dans cet extrême peril, il faut voir ſi on le peut blâmer en quelque choſe. Perſonne ne peut ce me ſemble condamner ce Heros d'avoir donné ſes premieres penſées à la deffenſe du Temple : Le peut-on blâmer d'avoir combatu en ſuite pour la deffenſe de ſon Roy, ayant appris du grand Preſtre meſme que le Temple eſtoit détruit : Enfin ayant veu que Priam, Hecube, & tout le reſte eſtoient peris, n'a-t'il pas dû ſonger à la deffenſe de ſon pere, de ſa femme, & de ſon fils ? Pour entrer dans cet examen qu'on peſe comme je l'ay dit, toutes les circonſtances qui accompagnent ſon recit, car il n'y en a aucune que Virgile n'ait apportée pour prevenir l'objection qu'on luy fait. Enée ayant ramaſſé ce qu'il peut trouver de plus braves gens, les exhorte à combattre juſques à la mort, qu'il ne leur cele

point estre inevitable ; il marche avec eux, il attaque les Grecs par tout où il les trouve, il en fait un carnage furieux, & combat enfin jusques à une si grande extremité qu'il demeure presque seul. Il declare alors qu'il voulut mourir mille fois, & c'est dire assez honnestement de soy-mesme, qu'il n'evita pas la mort. En effet perseverant dans son dessein de secourir le Palais, & voyant qu'il n'avoit plus assez de monde pour en chasser par le dehors ceux qui l'attaquoient, il resolut au moins de se jetter dedans, pour le deffendre autant qu'il luy seroit possible. Tout cela est marqué le plus exactement qu'il se peut : & aussi je ne voy pas que jusques là il ait esté condamné de personne. Quant au reste trouverra-t'on étrange, que pour entrer dans ce Palais, qui est attaqué par la principale porte, il trouve une entrée secrete ; personne ne le fera à mon avis ; parce que comme Troyen il devoit mieux savoir que les Grecs qu'il estoit impossible d'entrer par un autre lieu ; mais on demande pourquoy monter plûtost au haut du Palais que de demeurer avec Priam, ou de soûtenir la principale porte avec ceux qui s'efforçoient de la soûtenir. Pour ce qui est de demeurer avec Priam, il est a remarquer que Virgile le dépeint seul avec sa femme & ses belles filles au fonds de son appartement, & en suite auprés de cet Autel, qui estoit dans la cour au pied de ce laurier consacré, où tous ensemble ils crurent trouver un asyle. Polite mesme son fils venoit d'un autre lieu, quand Pyrrhus le joint & le tüe aux pieds de cet Autel, & presque entre les bras de son pere. Il me semble que ce n'eust guere esté le poste d'un Heros, de demeurer au pied d'un Autel, ou dans une sale avec un vieillard & des femmes, tandis qu'on combattoit encore du faiste des maisons & du haut des tours. La mesme chose estoit de le placer derriere la porte au travers de laquelle on ne pouvoit combattre. Ceux qui par dedans la soutenoient avec leurs espaules, sans pouvoir découvrir l'ennemy ny luy nuire, n'avoient pas tant d'honneur que ceux qui du haut du Palais, s'exposoient aux coups des flèches & des machines, qui faisoient pleuvoir les traits & les cailloux sur les ennemis, & qui renversoient sur eux jusques à cette maison mesme. Enée ne peut donc estre blâmé d'avoir couru au lieu seul d'où il pouvoit combattre, au lieu où sa presence pouvoit encourager les Troyens, & rétablir leurs affaires, où par sa prudence il pouvoit rendre plus de service : car si quelque chose avoit peu renverser l'effort de l'attaque, il n'y a pas de doute que c'eust esté le debris de cette tour qu'il fit tomber sur les Grecs, & qui en écrasa un si grand nombre. Cependant la porte est enfoncée, le vainqueur entre avec furie, Enée est au haut de cette tour qui void tout passer par le fil de l'épée, on demande ce qu'il fait dans ce moment, & quelle pensée luy pouvoit venir, il y répond luy-mesme.

subiit cari genitoris imago
Vt regem aquæuum crudeli funere vidi
Vitam exhalantem.

L'image de son pere qui luy est representée par le vieil âge de Priam, sa mort funeste qui n'a plus de remede, luy en fait craindre une pareille

pour le vieil Anchiſe. Tout cela luy donne la plus juſte penſée que pouvoit avoir un homme qui ne faiſoit cas de ſa vie, qu'en tant qu'elle pouvoit eſtre utile à ſes Dieux, à ſon Roy, & à ſes proches. Il n'y a plus d'eſperance de ſecours ; à moins que de ſe jetter du haut de ce Palais dans la cour, il ne pouvoit arriver aſſez à temps pour parer le coup qui perçoit ſon Roy. Qu'eſt-ce que la prudence & la pieté exigeoient de ſon courage autre choſe que d'aller ſecourir ſon pere ? Euſt-il mieux fait de s'aller battre contre Pirrhus & contre tous les Grecs enſemble, avec certitude d'y mourir, que d'aller rendre à ſon pere ce qu'il luy devoit ? ſans doute on ne le peut penſer. Ainſi ceux meſme qui l'accuſent blâmeroient cette penſée s'ils l'avoit eüe. La veritable valeur n'eſt pas d'aller chercher la mort en toutes rencontres, ou de tenir la vie & la mort indifferentes ; elle conſiſte à mépriſer la vie, quand on peut mourir utilement, & pour quelque bonne cauſe, comme on peut & comme on doit auſſi la conſerver, quand la perte en peut eſtre nuiſible, ou à ſa religion ou à ſa patrie ; pourveu qu'on la conſerve par des voyes honneſtes, ſans baſſeſſe & ſans lâcheté. C'eſt brutalité, temerité, & deſeſpoir de ſe precipiter dans un peril evident ſans utilité, ſans gloire, ou ſans neceſſité. La mort d'Enée euſt eſté de cette ſorte, ſi ſans eſperance de vaincre ou de ſervir à ſa patrie, il ſe fuſt precipité dans une mort obſcure, à cauſe des tenebres ; & de nulle utilité, à cauſe du grand nombre d'ennemis contre leſquels il ſe trouvoit ſeul. C'eſt quelquefois lâcheté que de mourir. Nous voyons des femmes & des miſerables ſe pendre & ſe noyer, ſans que cela leur donne la reputation de generoſité ; parce que le deſeſpoir vient de foibleſſe & de la peur de ne pouvoir ſupporter quelque offenſe ou quelque douleur : ſurquoy il en faut venir à la maxime generale, que la vertu conſiſte à vaincre ſes paſſions, & qu'il y en a peu de plus blâmables que le deſeſpoir. Quand donc Enée dit qu'il a veu toutes ces horreurs, c'eſt pour en revenir à cette exclamation que Virgile luy fait faire dés le commencement de ſon Hiſtoire.

quaque ipſe miſerrima vidi.

Le Poëte a crû cela plus pathetique de repreſenter ſon Heros voyant tüer ſon Roy ſans le pouvoir ſecourir, que de feindre qu'il l'avoit appris d'un autre. On peut maintenir auſſi que cela ſe peut deffendre dans les mœurs Romaines. Neantmoins pour ne pas condamner un gouſt que je trouvois general, & pour eviter une objection qui paroiſt tres-forte, à moins que d'en venir à ce détail, & de bien approfondir la choſe, j'avoüe que pour addoucir cet endroit, en quelque maniere j'ay plûtoſt traduit ce vers.

vidi ipſe furentem
Cæde Neoptolemum,

& ce qui ſuit par *on void, &c.* que de faire dire à Enée qu'il avoit veu luy-meſme tüer Priam, &c. parce qu'il me ſemble qu'il n'eſt pas fort neceſſaire qu'il ait veu cette cruauté de ſes yeux, où que le Poëte le luy faiſant dire qu'il l'avoit veuë, devoit du moins luy faire ajoûter que ç'avoit eſté avec un grand deſeſpoir de ne le pouvoir ſecourir. En diſant ſimplement

que cela fut, on peut ſous-entendre d'ailleurs qu'il n'en ſeut rien pour lors, ou qu'eſtant deſcendu du haut de la tour, pour aller deffendre ſon Roy, ou mourir auprés de luy, dés qu'il vid les Grecs maiſtres du Palais, il apprit que c'en eſtoit fait, & prit en ſuite le deſſein de regagner la maiſon de ſon pere. Cela n'eſt qu'un leger addouciſſement pour nous conformer à nos mœurs, & cela previent ce me ſemble le fort de l'objection; car quant à ceux qui ſouſtiennent qu'il devoit eſtre ailleurs qu'au haut du Palais, je penſe y avoir ſuffiſamment répondu. On doit admirer comme Virgile ſauve addroitement tout le reſte pour la vrav-ſemblance. Premierent ayant fait entrer Enée par une porte ſecrette, il laiſſe à juger qu'il reſſortit par la meſme porte que les Grecs pouvoient ignorer auſſi facilement qu'auparavant, & dont il devoit encore moins ſe ſoucier que quand il y entra, puiſqu'ils eſtoient maiſtres de la principale entrée. En ſecond lieu ayant inſeré dans la narration de ſon Heros, que la maiſon d'Anchiſe eſtoit écartée, il favoriſe l'apparence qu'elle n'avoit pas encore eſté attaquée, ſon retour dans cette maiſon éloignée eſtoit moins naturel, & moins poſſible, c'eſt pour cela que Venus l'aſſure de ſa protection pour l'y conduire, & du ſoin qu'elle a pris de cette maiſon en ſon abſence, auſſi cela n'eſt-il conteſté de perſonne.

XX.

P. 75. de la trad. v. 517. du lat. v. 535.

DEMEURE SUR LA TERRE UN TRONC INFORTUNÉ, &c. Il y en a qui croyent que Virgile a fait icy une alluſion à la mort de Pompée, qui eſtoit arrivée de ſon temps de la meſme ſorte; comme en cet autre paſſage de ce meſme Livre, où Sinon dit de luy-meſme.

Demeurant plein d'effroy caché dans les roſeaux.

On eſtime auſſi qu'il avoit eu l'idée d'une pareille avanture arrivée à Marius. Cela ſe peut facilement, car comme Virgile vouloit rendre ſon recit agreable à ſon ſiécle, il n'eſt pas mal à propos d'employer autant qu'il ſe peut ce qui luy plaiſt davantage; or les evenements où le Lecteur peut s'intereſſer, font plus d'effet que les autres. On croit plus facilement ceux qui ont quelque rapport à ce qu'on a veu de ſon temps, que ceux dont les exemples ſont plus éloignez. Il y a encore d'autres paſſages qui font voir que Virgile a eu cette maxime pour r'appeller en quelque maniere la memoire des grands Perſonnages dont il celebre l'aventure, pour intereſſer plus de monde à ſon recit, & pour le rendre plus naturel par ces reſſemblances.

XXI.

P. 75. de la trad. v. 567. du lat.

AINSI DONC MARCHANT SEUL DE MILLE ENNUIS OUTRÉ, &c. Quelques critiques comme je l'ay dit dans la premiere Remarque du premier Livre, veulent qu'on retranche de ce Poëme, les vingt-deux ou vingt-trois vers Latins qui répondent à ceux-cy, qui commencent par ces mots.

Jamque adeo ſuper unus eram, &c.

Ils

Ils endiſent deux raiſons : la premiere, parce qu'ils trouvent quelque contradiction en ce qu'ils contiennent, & en ce que Deiphobe raconte à Enée, quand ils ſe rencontrent dans les Enfers vers le milieu du ſixiéme Livre : la ſeconde parce qu'ils ne jugent pas qu'il ſoit honneſte à Enée de s'emporter à la veüe de la belle Helene, juſques à concevoir le deſſein de vanger par ſa mort la ruïne de Troye. Quant à cette premiere raiſon je la tiens entierement mauvaiſe, parce que retranchant ces vingt-deux vers, on ne pourroit entendre la ſuite. Venus apparoiſt à Enée, & l'empeſche de tüer Helene, ne ſeroit-ce pas hors de propos, s'il ne paroiſſoit qu'il en euſt eu le deſſein auparavant, & où le voit-on, que dans ces vingt-deux vers qu'ils veulent ſuprimer ? D'ailleurs je ne crains point de dire que ceux qui trouvent quelque contradiction entre ce paſſage & celuy du ſixiéme livre, n'ont examiné ny l'un ny l'autre, & encore moins les circonſtances qui en dependent : ces deux endroits ſe lient ſi bien, que ſi l'un manquoit à l'autre, la defectuoſité en ſeroit viſible. Celuy du ſixiéme Livre ne faiſant qu'éclaircir ce qui pouvoit manquer à la narration d'Enée, parce que comme il ne parle preſque que de ce qu'il avoit fait, & de ce qu'il avoit veu, il ne pouvoit pas dire tout ce qui eſtoit arrivé, & ſans doute cette mort de Deiphobe n'eſtoit pas une circonſtance à eſtre oubliée. Pour mieux faire entendre tout cela il ne faut pas méler les temps ny concevoir dans un ſeul moment tout ce qui ſe paſſe pendant cette effroyable nuict. Virgile marque avec diſtinction le temps neceſſaire à chaque evenement. Si on le veut ſuivre on verra qu'il diſtingue cette nuict en trois parties; mais dans le ſecond Livre il ne fait pas tout reciter par Enée. D'abord il dit qu'il eſtoit endormy, & qu'Hector luy apparut pendant qu'une partie des Grecs deſcendoit du cheval de Bois, & que l'autre revenoit de Tenede, pendant que les Troyens ne ſongeoient qu'à ſe réjoüir. Il n'en dit que cela : Il commence l'Hiſtoire de cette nuict effroyable par ſon réveil ; quand il dit qu'il apperçut tout enfeu, & que le palais de Deiphobe eſtoit déja tout conſumé.

jam Deiphobi dedit ampla ruinam
Vulcano ſuperante domus.

Or il eſt aſſez apparent que pendant qu'Enée dormoit il s'eſtoit paſſé quelque choſe de conſiderable en cette premiere partie de la nuict, quand ce ne ſeroit que la fraude d'Helene, qui eſtoit complice de la trahiſon des Grecs, & l'attaque de la maiſon de Deiphobe, qui devoit eſtre premier objet de la fureur ennemie, comme la demeure de celuy qui avoit épouſé Helene, aprés la mort de Paris ſon frere. C'eſt donc ce que Virgile rappelle par le propre recit de ce Prince, quand il trouve Enée dans les Enfers, & il eſt bien plus judicieuſement placé de la ſorte, que ſi la choſe eſtoit racontée tout de ſuite. Or Enée pouvoit ignorer cela, car il n'y eſtoit pas, & il n'eſtoit pas meſme de la bienſeance qu'il y euſt eſté; le Poëte meſme luy fait dire qu'il avoit crû que ce Prince eſtoit mort d'une maniere toute differente, percé de coups, & aprés un affreux carnage des Grecs étouffé ſous le nombre des morts.

mihi fama suprema
Nocte tulit, fessum vasta te cæde Pelasgûm
Procubuisse super confusa stragis acervum.

Appliquant donc cette avanture à la premiere partie de la nuict, on peut voir dans la seconde, que Menelaus ne s'amuse pas à faire l'amour avec Helene. Virgile le fait voir dans le carnage aprés l'enlevement de Cassandre.

v. 415. du lat. *Là se signale Ajax & l'un & l'autre Atride*

Il le marque encore à l'invasion du palais de Priam

v. 500. du lat. *A l'envy de Pyrrhus on void les deux Atrides*
Dans le meurtre baigner leurs dextres homicides.

De sorte qu'il ne faut pas s'étonner si Helene pouvoit avoir de l'inquietude de ce qu'elle deviendroit, ayant livré Deiphobe son mary Troyen, comme il le raconte, & estant abandonnée de l'autre. Dans cette inquietude elle se sauvoit dans un Temple, quand Enée la rencontra. On ne peut pas mettre en doute qu'elle n'eust sujet de crainte, ayant offensé les Grecs & les Troyens. J'en viens donc au ressentiment qu'Enée témoigne contre cette femme, qu'avec tant de raison il appelle la furie de Troye & d'Argos. Car il estoit difficile de dire à laquelle des deux nations elle avoit coûté plus de sang. Je ne comprens pas qu'on puisse blâmer le ressentiment d'un homme de bien qui estoit outré de la mort de son Roy, & de la ruine de sa patrie, à l'aspect de celle qui en estoit la seule cause. Aussi dira-t'on que ce n'est pas son ressentiment qu'on condamne ; mais bien l'emportement de ce ressentiment, la pensée de tüer une femme. En cela j'avoüe que nos mœurs sont opposées à un sentimẽt si dur, & je confesse que pour m'accommoder en quelque façon à nostre siécle, j'ay un peu alteré le sens de deux ou trois mots de Virgile. Mais à l'égard de ce Poëte, quand je considere les mœurs des anciens qui n'estoient pas si austeres, & que meditant sur ce passage j'examine ce correctif, qui previent l'objection;

namque etsi nullum memorabile nomen
Fœminea in pœna est, nec habet victoria laudem.

Je ne pense pas que cela puisse s'appeller une faute. Enée dit qu'il sait bien qu'il n'y a pas d'honneur à la mort d'une femme, mais entierement occupé des maux que cette femme avoit causez, & de ceux qu'il prévoyoit encore, quand il se representoit que les Grecs la feroient servir par les Troyens esclaves, il conçoit que ce seroit quelque chose de bien doux de venger sa patrie, de punir cette méchante femme de ses crimes & de l'embrasement de Troye, & comme il le dit si elegamment.

Cineres satiasse meorum.

Tout cela, dis-je, luy peut faire penser qu'elle meritoit la mort, & qu'il feroit bien de la luy donner. S'il l'eust fait, il eust esté condamnable ; mais ce premier mouvement ne partant que de la justice & de l'amour de son pays n'est pas injuste, veu principalement qu'il ajoûte incontinent aprés, qu'il pensoit toutes ces choses tout transporté d'une fureur extrême:

v. 588. *Talia jactabam & furiata mente ferebar.*

Je penſe donc qu'il faut conclure qu'il n'y a point de raiſon de retrancher ces vingt-deux vers, puiſqu'autrement le recit ſeroit imparfait. Et quant au ſecond point, que ſi on ne peut deffendre l'emportement d'Enée dãs ſa fureur, il faut avoüer au moins qu'on ne peut blâmer le motif de ſon reſſentiment.

XXII.

DEPUIS QUE JUPITER ALENTOUR DE MA TESTE. Anchiſe ayant eu les bonnes graces de Venus s'en vanta, & pour ſa punition Jupiter le toucha de ſon foudre. *p. 81. de la trad. v. 649. du lat.*

XXIII.

MA FEMME SUIVEZ-NOUS, MAIS NE NOUS QUITEZ PAS. Il y a encore des perſonnes ſi injuſtes qu'ils accuſent Enée de la perte de ſa femme, comme ſi portant ſon pere & menant ſon fils par la main, il euſt peu la ſecourir, & ne l'euſt pas fait, mais à parler ſans preoccupation, que pouvoit-il faire de plus raiſonnable que ce qu'il fit ? Il ſe chargea de ſon pere & de ſon fils, comme des plus imbecilles, & il avertit ſa femme de ne marcher pas tout à fait enſemble, mais de ne le quiter pourtant pas; l'un pour cacher leur fuite plus aiſément, & l'autre pour eſtre en eſtat de la ſecourir en cas qu'il en fuſt beſoin. Je ne ſay pas ce qu'il pouvoit faire de plus à propos. On répond qu'il devoit au moins la mettre à la garde de quelque domeſtique. Il eſt aiſé de repartir qu'il n'eſt pas dit auſſi qu'il ne l'ait pas fait, & qu'õ ne ſait pas ſi ceux qui la conduiſoient ne perirent pas avec elle, mais que cela eſt aſſez apparent: qu'on ne ſait pas s'ils ne s'enfuirent point, & n'oſerent revenir, & mille autres choſes auſſi incertaines les unes que les autres. Il ſuffit pour juſtifier le Poëte, qu'il n'y a rien en ſon recit contre la bienſeance, & contre la vrayſemblance. Il n'eſt pas obligé de dire les circonſtances de tout: Le Lecteur peut s'imaginer ce qui luy plaiſt; autrement il n'y a incident de Poëme, de Roman, ny de Tragedie, qu'on ne puiſſe critiquer de la ſorte, quand on voudra examiner le fait, comme un Prevoſt habile examine les circonſtances d'un crime. Chacun concevra la choſe en ſa maniere, & tous diverſement; & quoy qu'on puiſſe inventer on y trouvera à cenſurer; mais la Poëſie n'entre pas dans tout ce détail. Expoſant un incident vrayſemblable, & l'embelliſſant de tous les ornemens que ſon art luy peut donner, & que la matiere peut ſouffrir, il faut quant au reſte, que le Lecteur aide plûtoſt à l'appuyer qu'à le détruire, quand la ſuite en dépend, & qu'il n'y a pas d'inconvenient qui le contrarie, ou qui le rende ridicule. Qu'y a-t'il donc dans celuy-cy de difficile à croire: Il faut ſe ſauver comme on peut d'une ville priſe & embraſée; une femme ſe perd en voulant s'enfuïr, ſon mary ne la ſecourt point, parce qu'il ne void pas ſon infortune, & il ne la void pas, parce qu'il eſt chargé de ſon pere & de ſon fils. Je juge cette objection ſi foible, que je croy qu'il n'y faut pas d'autre réponſe: on peut voir neant- *p. 81. de la trad. v. 77. du lat.*

moins comme Virgile a eu soin de la prevenir parce grand jugement qui ne l'abandonne point. Car en quoy cette objection seroit plus forte, ce seroit si on pouvoit inferer qu'Enée eust preferé son pere à sa femme, manque d'affection; mais le soin qu'il eut de la rechercher, & le peril qu'il courut pour cet effet le justifie entierement. Et en dernier lieu, racontant comme elle luy apparut, le Poëte luy fait dire encore qu'elle n'avoit pery que par l'ordre, & par la volonté des Dieux; parce que les destins qui luy reservoient Lavinie eussent esté assez embarassez de sa femme s'ils l'eussent sauvée. Ainsi comme il falloit qu'il peust en épouser une autre, quand il arriveroit en Italie; il estoit aussi à apropos que Creüse mouruſt de cette sorte que d'une autre, puisque c'estoit la mort la plus naturelle & la plus apparente, que le Poëte luy pouvoit donner. Et que c'estoit assez que son pere mouruſt par les chemins, sans y faire encore mourir sa femme.

XXIV.

P. 83. de la trad. v. 755. du lat.

MARCHANT VERS MON PALAIS, &c. Virgile feignant qu'Enée va rechercher sa femme dans les ruïnes de Troye, on doit admirer icy avec quelle adresse il insere dans la narration de ce Heros, ce qui pouvoit manquer à l'Histoire du saccagement de cette Ville, à savoir le pillage des Palais & des Temples, la captivité des Troyens, & l'embrasement de sa maison.

XXV.

P. 84. de la trad. v. 772. du lat.

LORS QUE SON OMBRE PASLE, &c. C'euſt esté peu de chose de faire apparoistre Creuse à son mary, si elle n'avoit eu que sa mort à luy raconter: les morts doivent estre plus éclairez que les vivans, & on remarquera aussi que Virgile luy donne le don de prophetie, & qu'elle predit à son mary une partie de ses avantures. Enée recitant cette prophetie à Didon, luy apprend dés lors qu'il estoit arresté par les Destins, qu'il épouseroit la fille du Roy Latinus, ce qui prepare aussi plus de croyance aux raisons qu'il devoit alleguer à cette Reyne, à son départ de Carthage.

REMARQUES
SUR
LE TROISIESME LIVRE
DE
L'ENEÏDE.

CE Livre eſt celuy de toute l'Eneïde, qui contient le plus de matiere; il r'enferme preſque toute l'Odiſſée, & ce qui eſt raconté par Enée, contient ſept années, au lieu que hors le quatriéme Livre, qui décrit ce qui ſe paſſe depuis l'eſté qu'Enée arriva dans Carthage, juſques à la fin de l'Hyver qu'il en partit; chacun des autres livres ne contient que quelques journées. Ce Livre eſt tres-docte pour la Geographie, & pour les mœurs des Peuples, dont Virgile montre une grande connoiſſance: Ces differentes Nations où il fait à border ſon Heros, cette avanture des Harpyes, qui eſt l'Allegorie des mauvaiſes femmes (où ſelon quelques autres) des remords qui ſuivent les méchantes actions, l'aventure des Cyclopes, qui eſt l'image des hommes que le carnage, où l'ivrongnerie abbrutit, apprennent comme l'homme ſage ſe doit conduire dans les differens écüeils où la condition humaine eſt expoſée. Cette grande abondance de matiere eſt ornée d'une grande eloquence, il y a autant d'endroits que dans aucun autre livre, où le Poëte s'eſt élevé: Cependant ce Livre eſt un de ceux, & je penſe meſme qu'il faut dire celuy de toute l'Eneïde qu'on lit le moins. Je croy que c'eſt autant pour ſa ſituation que pour toute autre raiſon: car le ſecond livre qui le precede, contenant l'Hiſtoire du Sac de Troye, preſente quelque choſe de ſi grand qu'on en dédaigne ce troiſiéme; Et le quatriéme eſt ſi charmant pour les choſes tendres qu'on y trouve, qu'on a naturellement impatience de le lire. Ainſi comme il ſuffit de ſavoir qu'aprés la deſtruction de Troye, Enée arriva à Carthage; beaucoup ont paſſé par deſſus ce troiſiéme, ou l'ayant leu pour ſavoir ce qu'il contient, dédaignent de l'étudier comme les autres: neantmoins c'eſt celuy aprés le ſixiéme, où il y a davantage à apprendre, tant pour cette ancienne carte, où il eſt fort exact, que pour ces differens portraits qui regardent la vie civile, & pour les beaux monumens de la Religion ancienne, qui ne ſe trouvent preſque point ailleurs. Ainſi comme j'ay déja dit, ce qu'il y a d'admirable dans ce grand

ouvrage, c'est que tout en est beau, & que rien ne se ressemble : & il en faut convenir par les differences d'un Livre à un autre : car si ces trois premiers Livres sont entierement dissemblables, les autres ne le sont pas moins comparez entr'eux, & à ces trois mesmes. On est souvent injuste en ce poinct, & de grands Auteurs l'ont éprouvé en ce siécle : quand ils ont fait quelque chose de beau, on s'en sert pour abbaisser ce qu'ils font aprés. On ne considere point qu'il ne faut pas qu'un homme qui aspire à quelque reputation, face des choses si approchantes les unes des autres; on ne songe pas qu'il doit regarder sa renommée en general, & auoir dans son esprit tout ce qu'il a fait, pour ne le plus refaire, & ne plus comter à luy ce qu'il a donné au public. Ainsi il s'appauvrit dautant plus qu'il l'enrichit. Mais ce public est un ingrat, s'il ne luy garde au moins la justice d'en juger comme il le doit, n'exigeant pas qu'il face toûjours les mesmes merveilles, quad il pourroit l'obliger d'en faire toûjours. C'est ce qu'on doit admirer en Virgile ; car si on considere toutes les differentes parties de son Poëme, il faut convenir qu'elles sont toutes belles, toutes en leur place, toutes differentes ; & qu'il seroit bien difficile d'ajoûter à son ouvrage, ou d'en retrancher, sans faire quelque chose de plus reprehensible, que ce qu'on peut juger tel.

I.

P. 81. de la trad. v. 1. du l.

QUAND LE COUROUX DES DIEUX SANS L'AVOIR MERITÉ, &c. Il se presente d'abord une grande objection ; car elle ne consiste pas en un seul passage, comme beaucoup d'autres, elle s'étend dans tout ce Livre. C'est la longueur du recit d'Enée, qui ayant contenu tout le second Livre, contient encore tout le troisiéme. Beaucoup de personnes trouvent cela à redire, par les raisons de Virgile mesme qui fait dire à Enée, quand il commence cette narration, que le jour approchoit, & que Didon ne luy demandoit qu'un abregé de l'Histoire de Troye, & de ses malheurs.

v. 11. d. 1. l.

Et breviter Trojæ supremum audire laborem.

Ce n'est pas, disent-ils, parler sommairement, que de dire quinze ou seize cens vers tout d'une haleine, & le jour pouvoit venir cependant. Cela paroist plausible. Mais on me pardonnera pourtant si je dis que ce n'est pas ainsi qu'il faut juger de la Poësie élevée. Ceux qui veulent soûsmettre les ouvrages des grands Poëtes à cette regularité, & qui s'attachent au sens literal des paroles, n'ont point les idées qui sont necessaires, pour admirer les grandes beautez de cet Art. Les Peintres qui representent les Heros ne leur donnent pas des habits comme nous les portons. Une peau de tigre ou de lion, dont ils ne sont qu'à demy couverts, une cotte d'armes, & des brodequins qui leur découvrent les pieds & les genoux, qui leur laissent les bras retroussez, avec la teste & les épaules nües, nous les figurent mieux comme il les faut concevoir (quoy qu'on ne puisse pas juger qu'ils ayent jamais marché vestus de la sorte) que si on nous les representoit avec un habit conforme au besoin de la nature, où tel qu'ils pouvoient le porter effective-

ment. Les Poëtes en uſent de meſme en mille rencontres, leur art agrandit ou diminüe preſque en toutes choſes, & cela pour donner un air plus majeſtueux à leurs fictions. Ceux qui s'attachent à cette timide verité, ne peuvent penetrer dans ces myſteres; il faut eſtre plus hardy pour ſonder ces abyſmes. Il ne faut pas s'attacher aux moindres particularitez de la vie des Heros, ny comter tous les moments qui ſe paſſent. Sur le fondement de cette exacte verité, on n'introduiroit pas des hommes qui parlent ſeuls, comme on fait dans les Poëmes, dans les Romans, & ſur le Theatre. Bien ſouvent on leur fait dire ce qu'ils n'ont fait que penſer, & à prendre les choſes à la rigueur, ce n'eſt que la folie ou une extréme tranſport, qui en a fait parler quelques-uns de la ſorte. Un Achille, qui chaſſe ſeul tous les Troyens; la teſte d'Orphée qui eſtant arrachée de ſon corps, prononçoit encore le nom d'Euridice; un Roy comme Evandre, dont le lict honorable n'eſtoit que de feüilles & de la peau d'un lion, & qui s'éveille au chant de ſon coq, & mille autres idées de la fable, que la Poëſie s'eſt conſacrées, ne peuvent paroiſtre exactement veritables. Mais ceux qui veulent cette exacte verité, ne doivent pas lire les Poëtes. Ceux qui en ſauront mieux juger ne s'imagineront pas qu'Enée fit quinze cens vers le ſoir qu'il arriva dans Carthage. Ils concevront que c'eſt aſſez de penſer qu'il dit la ſubſtance de ce qu'ils contiennent, & quant à la vray-ſemblance juſtement requiſe, cela ne le choquera point, puiſque cela ſe peut en moins de deux heures, & que n'eſtant point interrompu à prendre les choſes à la rigueur meſme, il euſt pû dire autant de vers en moins de temps, comme je l'ay éprouvé bien ſouvent. Quant à cette breveté ſi ſouhaitée, & à laquelle on pretend qu'Enée meſme s'étoit engagé, il eſt aiſé de répondre que difficilement en peut-on ſouhaiter une plus grande. Un livre de dix volumes peut-eſtre bref, & un diſtique peut eſtre long, comme aprés Martial l'a fort bien remarqué le deffenſeur de Voiture. Un recit n'eſt jamais long, quand il n'y a rien de ſuperflu, ny rien qui ennuye: & à l'égard des grandes matieres que contiennent ce ſecond & ce troiſiéme Livre on peut dire avec hardieſſe, que rien ne ſauroit eſtre raconté avec plus de breveté.

II.

QUE PAR TERRE FUMOIT L'OUVRAGE DE NEPTUNE. Ce n'eſt pas ſans raiſon que Virgile rappelle encore cette circonſtance dans le commencement du troiſiéme Livre; bien que dans le ſecond il ait marqué aſſez fortement, que Troye eſtoit toute embraſée: car il y en a qui demandent comment il eſtoit poſſible qu'Enée euſt peu bâtir une flotte de vingt navires, en un lieu qui eſtoit ſi peu éloigné de cette ville, & par quelle raiſon les Grecs ne le pourſuivirent point. J'avoüe que d'abord je me fis moy-meſme cette objection, qui m'a eſté faite par de grands hommes: Neantmoins ayant examiné ce Poeme avec plus de loiſir, j'ay trouvé qu'il eſtoit facile d'y répondre; & que cette objection ne peut venir que du meſme eſprit qui a obligé

p. 87. de la trad. v. 3. du lat.

un Poëte moderne à faire un suplément à l'Eneïde, comme ne la jugeant pas parfaite, parce qu'Enée n'avoit pas épousé Lavinie, ny bâty cette Ville de son nom, ce qui paroist le but de ce Poëme, par la proposition du Poëte. Mais c'est s'y connoistre mediocrement. Quand Virgile a fait voir comme son Heros avoit vaincu tous les obstacles qui s'opposoient à cette action principale; qu'il a fait mourir Amate & Turne; cela signifie le reste, & un grand Auteur doit bien se donner de garde de dire ce qu'il a si bien signifié. Ainsi sans entrer dans les circonstances du bâtiment de ces vaisseaux, qui ne pouvoit estre agreable, c'est assez à Virgile d'avoir marqué que les Grecs consumerent Troye par le feu, & inseré par d'autres passages qu'ils s'en retournerent sans repeter encore dans ce lieu qu'Enée s'étant sauvé dans la foreſt d'Ida gagna la ville d'Antandre, où il équippa sa flotte, car qui pouvoit l'en empescher, si les Grecs n'y estoient plus? Et pouvoient-ils avoir eu le dessein de laisser une garnisson dans Troye, l'ayant entierement embrasée d'une si épouventable sorte qu'Enée rapporte, que les Dieux mesme s'en mélerent.

III.

P. 87. de la trad. v. 5. du lat.

J'EQUIPPE MES VAISSEAUX SOUS LES RAMPARS D'ANTANDRE, Antandre estoit une ville de Phrygie. Le Poëte apporte encore cette circonstance assez à propos; parce qu'Enée s'y pût retirer; la fureur des Grecs n'estant que contre Troye, & le sujet de la guerre estant finy par le recouvrement d'Helene, & par la mort de ses ravisseurs. Dans le neufiéme livre de ce Poëme, où Turne embrase les vaisseaux qu'Enée avoit bâtis en cette ville des sapins du mont Ida, qui est en Phrygie, on void que Cybele pria Jupiter de conserver ces vaisseaux, qui estoient faits des arbres d'une foreſt qui luy estoit consacrée, & qu'elle les avoit accordez à Enée pour en bâtir sa flotte: ce qui montre encore qu'il estoit sous la protection de cette Deesse; & ce qui autorise dautant plus la facilité de cet armement. Il n'est point specifié combien Enée fut de temps à les bâtir, ny combien il fut de temps sur la mer: Virgile marque seulement que sept ans se passerent depuis la prise de Troye jusques à son arrivée à Carthage. La raison aussi ne voudroit qu'il eust esté sept ans à aller de Troye en Afrique. Il est plus vrayssemblable qu'il fut quelque temps à bâtir cette flotte, comme je l'expliqueray encore plus amplement en la quinziéme remarque de ce mesme Livre.

IV.

P. 88. de la trad. v. 17. du lat.

JE FONDE UNE CITE' SUR CE SAUVAGE BORD.

JE LUY DONNE MON NOM, Les Geographes disent qu'il y a une ville en Thrace qui s'appelloit Enon, & que c'est celle que bâtit Enée.

V.

V.

Et le Dieu belliqueux de la Getique plage. Les Getes ont habité une partie de la Thrace, dont Mars estoit le Dieu.

VI.

A l'avare Tyran de la perfide Thrace. C'estoit Polymnestor gendre de Priam, il avoit épousé Ilione, qui estoit sa fille aisnée, Virgile ne l'a point nommée, je ne say pourquoy: il a mesme changé l'histoire de Polidore; car Euripide, dit que ce Roy le tüa en cachette, & le jetta dans la Mer. Peut-estre l'a-t'il feint de cette sorte, pour avoir lieu de décrire ce prodige, qui fit partir les Troyens de ce climat barbare, l'histoire n'a point besoin d'explication, estant traitée assez clairement quant au reste. *p. 89. de la trad. v. 35. du lat.*

VII.

Une pompe funebre au jeune Polidore, &c. La description de cette ceremonie, & celle des funerailles de Misene au sixiéme Livre, sont deux des plus beaux monumens de l'antiquité, pour apprendre ces sacrifices des anciens. J'ay fait ce qu'il m'a esté possible pour conserver ces passages dans leur entier, & pour les éclaircir mesme autant que ma foiblesse me l'a permis, avec le secours des commentaires. *p. 90. de la trad. v. 50. du lat.*

VIII.

Une Isle, d'Apollon le veritable amour. C'estoit l'Isle de Delos consacrée à ce Dieu. *p. 91. de la trad. v. 62. du lat.*

IX.

De loin son mont Ida s'esleve sur les flots, &c. Je marque exprés ces deux Montagnes d'Ida, l'une en Crete où nacquit Jupiter, & l'autre en Phrygie, au pied de laquelle Enée bâtit sa flotte. Ce passage est digne de consideration, car cette double origine des Troyens est tres necessaire à savoir, pour la parfaite intelligence de ce Poëme. Les Troyens descendoient d'un costé de Scamandre Prince de Crete, qui alla s'établir en Phrygie au pied du Mont, auquel il donna le nom d'Ida, en memoire du mont Ida de son pays, comme il donna le sien au fleuve Xanthe, pour s'estre noyé dedans. Teucrus, où Teucer son fils donna le nom de Teucres aux peuples qu'ils gouvernerent l'un aprés l'autre, qui en suite s'appellerent Troyens du nom de Tros, un de leurs autres Roys, descendu en ligne masculine de Dardanus Prince Italien, & non pas de Sca- *p. 91. de la trad. p. 93. de la trad. v. 105. du lat.*

mandre ny de Teucer ſon fils, dont il ne venoit que par femmes : car Dardanus épouſa Batea fille de Teucer, & de ce mariage nacquit Erictonius pere de Tros, qui eut pour fils Ilus, dont ſortit Laomedon le pere de Priam, Enée ſortoit auſſi d'Aſſaracus frere d'Ilus, & par conſequent de tous ces Roys qui l'avoient precedé ; Aſſaratus fils de Tros, eſtant pere de Capys, dont Anchiſe eſtoit fils. Tout cela eſt neceſſaire à ſavoir, & c'eſt pourquoy j'ay trouvé à propos pour l'intelligence de ce paſſage, expliqué diverſement par Anchiſe & par les Dieux Penates, de joindre la Table Genealogique, qui ſe trouve en la page ſuivante. Elle demeſle cet embarras, avec moins de peine, & explique beaucoup de ce paſſages de ce Poëme. Les femmes de Dardanus, d'Erictonius, de Tros, d'Aſsaracus & de Capys, ſont nommées au premier Livre de Denys d'Halicarnaſse ; & Homere raconte toute la poſterité de Dardanus, au vingtiéme livre de ſon Iliade, comme elle ſe trouve dans cette Table.

Le Poëte n'eſt pas exact, car il dit, que Teucrus vint le premier habiter cette contrée, où il tranſporta le nom d'Ida : ce fut Scamandre ſon pere, qui y regna le premier, mais comme ils vinrent enſemble, il n'y prend pas garde de ſi prés. J'ay mieux aimé nommer Scamandre que Teucer, pour cette raiſon, & parce qu'il y a eû autre Teucer, dont parle Didon au premier livre ; & Teucrus ou Teucre, ſelon la traduction ordinaire de ces mots en *ns* faiſoient un nom choquant.

X.

P. 95. de la trad. v. 126. du lat.

PAR CES BRUYANTES MERS LES CYCLADES SEME'ES. Virgile en parle ainſi, parce qu'elles ſont cinquante en nombre. Ces mots Geographiques ſont difficiles à traduire en vers avec grace & avec majeſté. Je choiſis les plus agreables autant que je le puis, & j'explique quelquefois la qualité du pays, comme Virgile l'a fait. Mais comme en ces paſsages il y a ſouvent diverſité d'opinions, je ſuy celuy des commentateurs, qui me donne le moyen de rendre ces vers plus conformément aux idées de noſtre Poëſie, ce que je dis pour tous ces noms des Iſles de la mer Egée, & pour toutes les coſtes d'Italie & de Sicile, dont l'Auteur fait une ſavante deſcription en ce troiſiéme Livre, non pas tout de ſuite, comme on le peut voir, car le Lecteur pourroit s'en ennuyer ; mais entremélant tous ces voyages de diverſes aventures. Il touche en une tirade la deſcription de la mer Egée ; celle des coſtes de la Grece en une autre ; Helenus parle ſommairement en un troiſiéme lieu des Grecs établis ſur les coſtes d'Italie ; ces meſmes bords ſont touchez plus amplement en un quatriéme paſsage, quand Enée les raſe avec ſa flotte ; & dans un cinquiéme endroit il parle des ports, des fleuves, & des promontoires de Sicile. Mais les deſcriptions de tous ces lieux ſont ſi belles & ſi exactes, qu'il ne s'y peut rien ajoûter, tant pour la doctrine du Poëte que pour le ſoin qu'il prend de varier ſes expreſſions en ces ſujets, qui pourroient facilement eſtre ennuyeux ſans cet art admirable.

TABLE GENEALOGIQVE DES Rois de Troye.

1	SCAMANDRE Roy de Crete qui s'établit en Phrygie.	JUPITER.	ATLAS.
2	TEUCER ou TEUCRUS.	CORITUS Roy d'Hetrurie qui épousa ELECTRA fille d'ATLAS.	ELECTRA, SICULUS Roy d'Esp.
3	BATEA mariée à DARDANUS.	DARDANUS qui ayant tué son frere JASIUS, s'enfuit d'Italie & vint en Asie ou il bâtit Ilion.	JASIUS frere de DARDANUS, & Pere de
4		ERICTHONIUS, CALLIROE.	CORYBANTE qui regna en Hetrurie par l'expulsion de DARDANUS qui en fut chassé par SICULUS leur oncle maternel.
5		TROS qui donna le nom aux Troyens, épousa ACALIS fille d'EUMEDES.	
6	ILUS.	GANIMEDE enlevé par Jupiter	ASSARACUS mary de CLITIDORE
7	LAOMEDON.		CAPYS qui épousa NAYS, Nymphe
8	PRIAM, HECUBE	HESIONE, donnée pour recompense a THELAMON	THITON, CLYTION, ICETAON LAMPUS.	ANCHISE, Amant de VENUS.
9	HECTOR, ANDROMAQUE	PARIS, DEIPHOBE, TROILE, POLIDORE, CHAON, HELENUS. &c	ILIONE Reine de Thrace, CREUSE femme d'ENE'E, POLIXENE, CASSANDRE, &c.	ENEE épousa CREUSE, fille de PRIAM.
10	ASTYANAX.			ASCAGNE, ou IULE, fõdateur de la maison des JULES patriciens Romains.

XI.

P. 98 de la trad. v. 194. du lat. SUR MA TESTE A L'INSTANT PASSE UN EPAIS NÜAGE, &c. C'eſt icy la deſcription de la ſeconde tempeſte. On peut remarquer par ſa beauté qui n'a rien de pareil à celle du premier Livre, combien ce grand Poëte ſait ſe varier meſme dans les images que le ſujet rend ſemblables.

XII.

P. 99. de la trad v. 212. du lat. DEPUIS QUE LA MAISON DU CRIMINEL PHINE'E. Ce Phinée eſtoit un Roy d'Arcadie, qui fit crever les yeux à ſes enfans, par la perſuaſion d'Harpalice leur belle Mere, les Dieux pour le punir l'aveuglerent luy-meſme, & luy envoyerent ces Harpyes.

XIII.

P. 101. de la trad. v. 250. du lat. JE LIS DANS L'AVENIR, &c. On doit conſiderer que la Harpye dit qu'elle ſait l'avenir d'Apollon, qui l'apprend de Jupiter, pour montrer que la connoiſsance du deſtin ne peut eſtre que dans la penſée de l'Eſtre ſouverain, ce qu'elle predit s'accomplit dans le ſeptiéme Livre, comme j'en parleray en ſon lieu.

XIV.

P. 102. de la trad. v. 276. du lat. LAS DE COURIR LES MERS NOUS ABORDONS LA VILLE, &c. Virgile fait faire à Enée dans celieu, tout ce qu'y fit Auguſte aprés la bataille d'Actium, pour celebrer indirectement les actions de ſon Prince. Cette petite ville eſt Ambracie, qu'Auguſte démolit & rebâtit de neuf, ſous le nom de Nicopolis.

XV.

P. 103. de la trad. v. 284. du l. CEPENDANT LE BEAU CHAR QUI PORTE LA LUMIERE, &c. Je ne puis eſtre du ſentiment des commentateurs, qui eſtiment que Virgile marque par le vers Latin qui répond à celuy-cy que la premiere année depuis ſac de Troye eſtoit ſur le point de finir, quand Enée celebra ces jeux au cap d'Actium. Sur leur calcul il faudroit qu'il euſt eſté ſix ans à aller depuis ce lieu là juſques à Carthage. Or les aventures qui ſont déja touchées, ſemblent exiger bien plus de temps que celles qui reſtent. Son depart d'Antandre, ſon arrivée en Thrace, où il bâtit une ville, ſon retour en Delos, ſon debarquement en Candie, où il bâtit encore une autre ville, le ſejour qu'il fait aux Strophades, en ſuite toute ſa navigation pour aller de l'Iſle des Harpyes en Epire, tout cela fait du moins la moitié de ſa courſe, car il ne luy

reſte plus qu'à raſer les coſtes d'Italie, d'aborder au port des Cyclopes, & de gagner enfin le port de Drepane, où il fut receu par Aceſte, & où ſon pere mourut. Le partage ſeroit ſans doute tres-inégal, de ne mettre qu'une années pour la premiere partie, & ſix pour l'autre. Je croy qu'il faut expliquer autrement ce paſſage. Quand Virgile marque une année, il en excepte le temps qu'il mit au bâtiment de ſa flotte, qui eſtoit de vingt vaiſſeaux, & il veut dire ſeulement qu'il y avoit un an qu'il couroit ces differentes mers: ainſi demeurant indecis, combien il fut de temps à la bâtir, le Lecteur peut partager le reſte comme il luy plaiſt, il ſuffit qu'il ſe paſſe ſept années depuis le Sac de Troye juſques à ſon arrivée à Carthage, pour les raiſons qui ſont dites. Ce qui ſuit augmente l'apparence qu'il y avoit plus d'un an, depuis le Sac de Troye juſques au temps qu'il deſigne, parce que cette grande revolution qu'il trouve en Epyre de la mort de Pyrrhus, & du mariage d'Helenus avec Andromaque, ſemble demander plus d'une année; veu meſme qu'Andromaque avoit eu un fils de Pyrrhus, qui s'appella Moloſſus, & qui donna ſon nom à une partie de l'Epyre. Peut-eſtre auſſi qu'il y a lieu de maintenir, que ce nombre de ſept années, eſt auſſitoſt un nombre Poëtique, qu'un nombre exact. Mais ne voyant nul inconvenient à ſuivre laquelle on voudra de ces opinions, je n'entre point dans cette queſtion.

XVI.

INNOCENTE BEAUTÉ QUE PYRRHUS L'INHUMAIN, &c. Andromaque entend parler de Polyxene fille de Priam, laquelle par l'avis de Calchas fut immolée aux Manes d'Achille, qui ſe plaignoient de n'avoir point eu de part aux dépoüilles de Troye. Elle fut choiſie ſur toutes les autres filles, parce qu'Achille l'avoit aimée. *P. 105. de la trad. v. 321. du lat.*

XVII.

VOIR LA PORTE FUNESTE AU REDOUTABLE ACHILLE. Il y a dans le Latin *P. 107. de la trad. v. 331. du lat.*

Sceaque amplector limina portæ.

Quand je l'aurois traduit dans ſon ſens literal, la porte Scée ſelon l'uſage de traduire les noms propres des lieux; peu de François auroient ſeu ce que cela voudroit dire Ces paſſages qui conſiſtent en une Etymologie Grecque ou Latine ne peuvent ſe rendre que tres-malaiſément ſans difformité. C'eſt pourquoy quand je m'y ſuis trouvé, j'ay choiſi celuy des commentateurs, qui me preſentoit la plus belle porte pour en ſortir. Ayant par conſequent appris que quelques-uns croyoient que cette porte avoit eſté appellée *Scea*, d'un mot Grec qui ſignifie funeſte, à cauſe que Paris ſortit par là, quand il fut tüer Achile. Jay ſuivy ce ſens plûtoſt que tous les autres, à cauſe qu'il m'a ſemblé qu'Enée devoit plûtoſt ſonger à cette porte dont il voyoit la re-

presentation, par la raison de cette avanture, qui estoit si memorable, & qui estoit de son temps qu'à cause que le corps de Laomedon estoit enterré sous cette porte, ce qui luy avoit fait donner ce nom funeste, suivant une autre opinion. Les anciens croyoient qu'il y avoit quelque chose de sacré & de mysterieux au verroux des portes, & c'est pour cela que dans le vers precedent, Enée dit qu'il embrassoit cette porte, de mesme qu'au second livre, quand le palais est forcé par les Grecs, les femmes Troyennes embrassoient aussi les portes & les verroux, comme pour implorer leurs Dieux Penates, ausquels ils estoient consacrez, selon la religion des anciens, ou pour leur dire le dernier adieu, croyant mourir ou demeurer en une eternelle captivité.

XVIII.

P. 109. de la trad. v. 390. du lat.

QUAND SUR LE BORD D'UN FLEUVE, &c. Cette prediction revient encore au huitiéme livre, & s'y trouve accomplie. Toute cette prophetie d'Helenus est fort Poëtique, & fort noblement exprimée dans le texte Latin, sur tout cette peinture de Scylle & de Caribde, de la Sibylle, & de son Antre, celle du Cyclope qui devore les compagnons d'Ulysse, est aussi un des endroits où le Poëte s'est efforcé davantage. La peinture du mont Etna, qui se void sur la fin de ce livre est inimitable. Scaliger a pris plaisir à la comparer aux plus grands effors des autres Poëtes sur ce mesme sujet, & fait voir avec combien de préeminence Virgile le surpasse.

XIX.

P. 109. de la trad. v. 393. du lat.

LE SEJOUR ETERNEL DE TA VAILLANTE RACE. Cela est entendu de la ville d'Albe, ainsi nommée du mot d'Alba, qui signifie blanche, à cause de cette Truye blanche, qu'Enée rencontra dans ce lieu.

XX.

P. 109. de la trad. v. 401. du lat.

LA REGNE IDOMENE'E, &c. Cette revolution, qui d'un autre costé estoit arrivée en Crete, est encore une preuve, qu'il y avoit plus d'un an de passé, quand Enée celebra les jeux d'Actium. Pour le faire entendre, il faut savoir l'histoire de cet Idomenée. C'estoit un Prince de l'Isle de Crete, qui fut à la guerre de Troye : s'en retournant, il fit veu d'immoler ce qui viendroit à sa rencontre : il rencontra son fils, & il l'immola. Une grande peste s'alluma dans l'Isle, son Peuple le chassa, & il vint en Italie, où il s'établit. Quoy que tout cela se puisse faire en moins d'un an, l'apparence n'est pas qu'il s'y soit fait. Dés que les Troyens furent en Delos, ils furent qu'il avoit esté chassé, comme il est marqué dans ce livre, & Helenus dit dans sa prediction, que cet Idomenée estoit établi en Italie : tout

cela se seroit fait avec grande promptitude, en ce temps là où la navigation n'estoit pas au point où elle est venüe depuis : s'il n'avoit fallu qu'un an à ce Grec pour aller de Troye en Crete, & de Crete en Italie, pourquoy en euſt il fallu sept à Enée? Il ne faut pas pour un vers seul embaraſser tout le reſte, mais c'en est aſsez sur ce sujet, où je ne me serois pas tant étendu, sans qu'il a quelque rapport au vingt & uniéme chapitre de la preface, où j'ay fait voir que l'Eneïde estoit dans une année.

XXI.

PRINCE DEUX FOIS SAUVE' DES RUINES DE TROYE. Troye fut ruïnée par Hercule, & par les Grecs. *p. 113. de la trad. v. 476. du lat.*

XXII.

L'ITAQUE EST MON PAYS, On peut voir par cette narration inſerée dans la narration d'Enée, combien le Poëte y a affecté d'estre court; la meſme choſe se void encore par la narration de Sinon. Le Lecteur doit remarquer combien ces recits contiennent de choſes en peu de paroles, & combien il euſt esté facile de s'étendre. Mais il peut facilement voir que cette narration étendüe & jointe à ce long recit des aventures d'Enée, euſt esté bien éloignée de l'agrément que sa breveté luy donne. *p. 121. de la trad. v. 613. du lat.*

XXIII.

NOUS PARTONS ET LE GREC, &c. J'ay reſervé sur ce paſſage ce que j'ay obſervé sur toutes les terreurs, dont on accuſe Virgile d'avoir rendu son Heros suſceptible, pour ne point redire pluſieurs fois ce qui peut estre dit une fois pour toutes. Ce vers qui est encore plus choquant dans le Latin. *p. 124 de la trad.*

Nos procul inde fugam timidi celerare, &c. *v. 666.*

a revolté beaucoup de monde, & ce semble avec juste raiſon, puiſque cela veut dire en bon François, *nous nous enfuyons fort effrayez.* Je penſe pourtant que ceux qui sont si épouventez de cette épouvente, n'en ont pas examiné aſsez exactement la nature & la cauſe. L'effroy de la tempeste au premier livre où Virgile dit,

Ex templo Aenea ſolvuntur frigore membra: *v. 96. du l. 1.*

Celuy du second livre au sujet des serpens de Laocoon, où ce Poëte fait dire à son Heros meſme

Diffugimus viſu exangues: *v. 122. du 2. l.*

Cette apparition des Dieux Penates, où ce Heros confeſſe encore qu'il fuoit de frayeur.

Tum gelidus toto manabat corpore ſudor *v. 175. du 3. l.*

La peur qu'il témoigne de la prediction des Harpyes, tous ces paſſages,

dis-je, ne ſont pas conſiderez comme il faut : & quand on void Enée ſignaler ſont courage par les exploits & par la reſolution que j'ay marquées dans la preface, il ne faut pas penſer que Virgile en ait parlé dans ces autres rencontres, pour ſignifier qu'il euſt de la timidité. Le jugement excellent de ce grand Poëte ne l'auroit pas abandonné à ce point. Il faut remarquer que toutes ces terreurs qu'Enée meſme publie pour la plus part, viennent de cauſe divine, & ſont inſpirées par les Dieux meſmes. L'apparition de ces Dieux Penates, les malheurs qu'annoncent les Harpyes, l'affreuſe tempeſte, les horribles ſerpens qui devorent Laocoon, & toutes ces aventures ſemblables arrivent par l'ordre de quelque divinité : Ainſi toutes ces terreurs, & celle dont le Poëte parle encore dans le quatriéme livre, quand Mercure apparoiſt à Enée pour la ſeconde fois, & qu'il dit

v. 571. du 4. l. *Tum vero Æneas ſubitis exterritus umbris*

ſont plûtoſt pour exprimer la ſoûmiſſion d'Enée envers les Dieux, où la puiſſance de ces Dieux meſmes, que pour faire voir qu'il euſt de la peur, car toutes ces frayeurs qu'on luy reproche ſont de cette nature ; La crainte des Dieux, de l'Enfer, & du Tonnerre meſme n'a jamais eſté reprochée à perſonne, & hors ces emotions, ou l'intervention de quelque Deïté irritée, a eſté evidente, il n'y a nulle marque d'apprehenſion, dont on puiſſe calomnier Enée avec juſtice, mais comme dans noſtre ſiécle, on n'en juge pas ſi favorablement ; comme malgré les Edicts & les plus ſaintes Loix, nous voyons encore loüer ceux qui font un crime où il y a quelque apparence de valeur, & que l'humeur temeraire de noſtre nation, ne peut s'empeſcher de trouver l'image de la crainte choquante dans un Heros, je confeſſe que pour me conformer à mon ſiécle, j'av adoucy quelques-uns de ces endroits, & que j'ay mieux aimé faire dire à Enée, *Tout fuyt ſur le rivage*, que nous fuyons, mais j'avoüe auſſi que c'eſt plûtoſt par complaiſance, pour mon Lecteur, que par l'opinion que j'aye, que ce ſoit une faute reprochable à ce grand Poëte. Tout cela ſur le fondement du caractere de pieté, dont j'ay parlé aſſez au long. Il faut encore ajoûter que ces expreſſions Latines ne ſe prennent pas dans leur ſens litteral, & ſur tout dans la Poëſie & ſi je voulois montrer que *diffugimus*, ſignifie auſſi bien on fuit que nous fuyons, j'aurois des Grammairiens de mon avis. Mais outre que cette excuſe ne pourroit pas juſtifier Virgile ſur tous ces paſſages, & ſur ceux qui ſe peuvent encore trouver ſemblables, la veritable raiſon de Virgile n'eſt autre qne la crainte des Dieux & des choſes qui ſe font par leur pouvoir & par leurs entremiſe qu'il a trouvée non ſeulement pardonnable en ſon Heros, mais encore digne de loüange, & fort dependante du caractere d'un homme juſte & pieux.

XXIV.

P. 136. de la trad. v. 707. du lat. LA DREPANE ET SON PORT, &c. C'eſt une ville de Sicile aujourd'huy *Trepano*, on y montre encore le Tombeau d'Anchiſe.

REMARQUES

REMARQUES
SUR
LE QUATRIESME LIVRE
DE
L'ENEÏDE.

AYANT amplement traité dans ma preface de la queſtion, ſi l'Anachroniſme de Virgile, au ſujet de Didon & d'Enée, eſtoit une faute, dont ce grand Poëte pûſt eſtre blâmé, je n'en parleray pas davantage. Je n'examineray pas meſme ſi cet Anacroniſme eſt bien conſtant, parce que c'eſt une choſe qui eſt déja aſſez debatüe ; mais ayant dit que j'avois appris du ſavant M. Bochart, que cette queſtion ne s'eſtoit bien éclaircie, que par les veritez de la ſainte Bible, à laquelle on a confronté les Chroniques des Tyriens, je croy que le Lecteur aura de la ſatisfaction de trouver icy ces propes termes, qui ſont tirez d'une de ſes lettres écrite ſur ce ſujet.

LETTRE
DE MONSIEUR BOCHART
A MONSIEUR DE SEGRAIS.

PUISQUE vous voulez que je vous die mon ſentiment ſur l'Anacroniſme dont quelques critiques ont voulu condamner le beau Poëme que vous traduiſez ; je le feray ſelon ma coûtume avec ſincerité, mais en peu de paroles, veu la grandeur du ſujet, n'ayant pas le loiſir de me donner entierement à une matiere ſi éloignée de celles que je traite maintenant. Premierement pour ſavoir ſi cet Anacroniſme eſt conſtant, je ne crains point de vous dire qu'il n'y a rien de certain dans l'hiſtoire, ſi cela ne l'eſt. Encore qu'on ne ſoit pas tout à fait d'accord du temps de la priſe de Troye, ſi eſt-ce que de tous ceux qui meritent quelque nom parmi les Chronologues, il n'y en a pas un qui ne l'éloigne du temps de Saül de plus de 60. ans. Et de la premie-

re année du regne de Saül juſques au temps que Didon bâtit Byrſa forteresſe de Carthage, il y en a plus de deux cens. Pour vous en faire les preuves, il faudroit un long diſcours. Mais il me ſuffira de vous dire en general qu'elles ſe tirent des Chroniques des Tyriens, qui ont toûjours eſté tenües pour tres-fidelles. Sanchoniaton qui les commenta vivoit devant la guerre de Troye, & depuis ont vécu Theodotus, Hypſicrates, & Mochus, qui les ont continüées. Tous les quatre avoient écrit en langue Phenicienne. Philo Byblius a traduit le premier, & Lætus les trois autres en Grec. Il y en a encore beaucoup d'autres qui ont écrit du meſme ſujet, comme Menander d'Epheſe, Hieroſme d'Egipte, Aſclepiades de Cypre, Teucer de Cyzique, Dius, Philoſtrate, Claudius Jollaus; de tous leſquels il ſe trouve des pieces dans les antiquitez de Joſephe, & dans ſes livres contre Appion, dans Clement Alexandrin, dans Tatien d'Aſſyrie, dans Theophile d'Antioche, dans Porphyre, dans Euſebe, & dans le grand Etymologique. Mais ce qui fait plus à noſtre ſujet, c'eſt un paſſage de Menander d'Epheſe, cité par Joſephe en divers lieux, * & par Theophile d'Antioche au troiſiéme livre à Autolyrus. En ce paſſage ſe trouve une longue ſuite de Roys, qui ont regné à Tyr, depuis Abibalus juſqu'à Pygmalion frere de Didon qui bâtit Carthage, & combien chacun a regné, & ce qu'ils ont fait de principal. Et là eſt parlé de Hiram qui ſucceda à Abilalus, & qui fiſt couper force cedres du Mont Liban, pour bâtir des Temples, & d'un jeune homme ſavant nommé Abdemon, à qui Salomon faiſoit des queſtions. Ce qui montre que ce Hiram eſtoit celuy dont parle l'Eſcriture, qui vivoit du temps de Salomon, & qui luy fournit du bois pour la ſtructure du Temple. A ce Hiram ſuccederent Baleazar qui regna ſept ans, & puis Abdaſtrate ſon fils qui regna neuf ans. Lequel ayant eſté tüé par les quatre fils de ſa nourrice, l'un d'eux regna douze ans. Aſtarte fils de Deleaſtarte luy ſucceda, & regna auſſi douze ans. Et Aſerym frere de cet Aſtarte, qui en regna neuf. Et Pheles ſon frere l'ayant tüé ne regna que huit mois. Mais Ithobalus ſacrificateur de la Deeſſe Aſtarté, ayant mis à mort ce Pheles, fut trente deux ans aſſis ſur le trône. Et Badezorus ſon fils en regna ſix, & Matgen ſon petit fils en regna neuf. Et Pygmalion qui ſuivit regna plus qu'eux tous, à ſavoir quarante-ſept ans. ἐν δὲ τῷ ἑπτακαιδεκάτῳ ἔτει τῆς ἀδελφῆς αὐτοῦ φυγούσης ἐκ τῆς Λιβύης τὴν νέαν φκιδόνιον κατῳκίσθη, *& la ſeptiéme année de ſon regne ſa ſœur* (Didon) *ayant pris la fuite bâtit la ville de Carthage en Afrique.* Surquoy il faut remarquer que Achab l'un des Roys d'Iſrael vivoit du temps d'Ithobalus que l'Eſcriture appelle Ethbaal, & qu'il épouſa Jezabel ſa fille, tante par conſequent de Pygmalion & de Didon. Cela ſe prouve par ce qui ſe lit 3. Reg. 16. 31. où il eſt dit du Roy Achab, *duxit uxorem Jezabel filiam Ethbaal Regis Sidoniorum.* Car que Ethbaal ſoit Ithobalus, trois choſes le montrent, premierement la reſſemblance des noms, car il paroiſt que les Grecs ne pouvant s'accommoder à la rudeſſe du nom de *Ethbaal*, l'ont changé en *Itobalus.* Et c'eſt en effet le nom que luy donne Joſephe & les écrivains Grecs. Les Syriens l'écrivent *Itabeel*, les Arabes *Ithbael*, & les Septante

* *Antiq. lib. 8. c. 2. & lib. 1. contra Ap.*

Jethebaal, pour montrer que c'eſt un nom qui varie ſelon les langues. Voicy les mots de Joſeph, touchant Achab. ἔγημε δὲ γυναῖκα θυγατέρα Ἰθωβάλου τοῦ Τυρίων καὶ Σιδωνίων βασιλέως, ὄνομα Ἰεζάβηλ ὠνομασμένην. *& il épouſa la fille d'Ithobalus Roy des Tyriens & Sidomens, qui avoit nom Jezabel.* En deuxiéme lieu les temps ſe rapportent, car en comparant la chronologie des Hebreux, qui eſt dans l'Eſcriture, avec celle des Tyriens, qui eſt fort exacte dans leurs Chroniques, comme j'ay montré, on trouve que Ithobalus regnoit à Tyr en meſme temps qu'Achab regnoit en Samarie. En troiſiéme lieu, voicy une autre marque certaine, c'eſt qu'il y eut une grande famine, & ſechereſſe en Iſrael ſous le regne d'Achab 3. Reg. 17. 1. Dequoy parlent auſſi les Chroniques des Tyriens, ſous Ithobalus. Voicy ce qu'en dit Menandre cité par Joſeph : Ἀβδάστρατος τοῦ αὐτοῦ υἱὸς ἐγένετο, ἀπὸ τοῦ ὑπερβερεταίου μηνὸς, ἕως τοῦ ἑξῆς ὑπερβερεταίου, ἔτη ἑπτὰ καὶ μῆνας ἕξ· ἐφ' οὗ ἀνομβρία γέγονε, ἀπὸ τοῦ ὑπερβερεταίου μηνὸς, ἕως τοῦ ἑξῆς ὑπερβερεταίου, ἱκανὰς δὲ ποιησαμένου εὐχὰς βεβλήκασι. *Il y eut une grande ſechereſſe ſous ſon regne, depuis le mois Hyperberetée juſqu'au mois Hyperberetée de l'année ſuivante, & comme il eut fait faire des prieres, il ſe fit quantité de tonnerres.* C'eſt ce qui eſt appellé en l'Eſcriture *ſonus multæ pluviæ* 3. Reg. 18. 41. Comme l'hiſtoire dit, que ſous Marc Aurele, l'armée des Romains mourant de ſoif, Arnuphis Philoſophe Egyptien fit venir ὄμβρον λάβρον ἅμα βρονταῖς τε καὶ σέλαυσιν ἐπαλλήλοις *une groſſe pluye avec des tonnerres & des éclairs les uns ſur les autres.* Il paroiſt à preſent que le temps auquel vivoit Ithobalus eſt tres connu, & par conſequent celuy de Pygmalion ſon petit fils, qui s'aſſit ſur le Trône quinze ans aprés la mort d'Ithobalus, & Didon s'enfuit en Afrique la ſeptiéme année du regne de Pygmalion. C'eſtoit lors que Jehu regnoit en Samarie, & la méchante Athalia en Jeruſalem. Il ne faut donc pas revoquer en doute le temps de Didon, ny l'Anachroniſme de Virgile ; mais il faut s'en tenir à l'autre réponſe, qui eſt que Virgile a pû ignorer ſans crime, ce que nous n'avons appris que par la comparaiſon de la Chronologie des Tyriens avec la ſainte Bible, que Virgile n'avoit point veüe : Outre qu'une autre choſe le peut tromper. C'eſt que ſous ombre que Didon bâtit *Byrſa*, ou plûtoſt *Boſra*, qui eſtoit la fortereſſe de Carthage, pluſieurs écrivent qu'elle a bâty Carthage. Et ſi ainſi eſtoit, elle, auroit pû vivre du temps d'Enée, ou meſme devant. Car Carthage a eſté bâtie devant la ruïne de Troye. Appien dit cinquante ans, & Euſebe trente ans devant Ce qu'on croit eſtre plus vray. Je ſuis,

Ant. l. 8 chap. 7.

ubi ſup.

Suidas in Arnuphis.

Voſtre &c.

Ce quatriéme livre contient de ſi grandes beautez, que c'eſt celuy de toute l'Eneïde, qui eſt jugé le plus parfait. Ovide a dit que c'eſtoit celuy qu'on liſoit le plus volontiers, tant il eſt vray que la Poëſie ſemble plus conſacrée à l'amour qu'à tout autre ſujet. Or ſi Virgile n'en traite que dans ce livre, il faut avoüer que c'eſt avec tant de graces & avec tant de charmes, que ce

livre seul meriteroit qu'on leust un Poëme beaucoup plus long que l'Eneïde. Ceux qui ont connu la nature de la passion qu'il dépeint si naturellement, en conviennent. Saint Augustin, s'est confessé d'avoir pleuré en le lisant. En effet si on observe cette malheureuse Reine, depuis la naissance de son amour, jusques au desespoir qui l'oblige à se donner la mort; on verra qu'il n'y a pas un seul de tous les mouvemens que l'amour peut exciter dans un cœur que le Poëte n'ait exprimé avec tous les transports & toutes les tendresses qui accompagnent cette douce folie. C'est la plus considerable reflexion qu'on doive faire en lisant ce livre, qui d'ailleurs est estimé si achevé, (soit que Virgile l'ait releu plus que les autres, ou que la matiere qu'il contient luy ait esté plus agreable) que les plus critiques ne peuvent faire autre chose que de l'admirer. L'insensibilité dont on accuse Enée, est la plus considerable objection qu'on ait faite sur ce sujet. Mais bien que j'y aye suffisamment répondu dans la preface, j'en parleray encore en la neufiéme remarque sur ce livre.

I.

P. 128. de la trad. v. 6. du lat.

LES OMBRES S'ENFUYOIENT DE L'OLYMPE VERMEIL. L'adresse du Poëte se decouvre dés le commencement de ce livre, & par ce premier entretien de Didon avec sa sœur, où il a dessein de faire voir la nature d'un amour qui ne fait que de naistre. Feignant premierement qu'ils s'entretiennent ensemble dés la pointe du jour, il marque imperceptiblement l'inquietude & l'agitation qui empeschoit cette Reine de dormir; En second lieu quoy qu'il semble qu'elle parle de sa passion, comme d'une chose encore irresoluë dans son cœur, ses paroles & les larmes qui finissent son discours, découvrent le penchant de sa volonté, & expriment clairement ce que sa bouche semble ne declarer qu'obscurement. Les paroles de sa sœur sont comme de l'huile dans ce grand embrasement; & le Poëte fait voir aussi que depuis qu'elle est fortifiée par ses raisons, il n'y a plus de mesure, parce que trouvant dans ses conseils, tant d'utilité jointe aux charmes qui la touchent, il n'y a plus rien qui puisse combatre sa passion, que les Dieux & la destinée, & c'est pour cela aussi, qu'immediatement aprés le Poëte, la fait recourir au Temple, pour invoquer les Dieux qui peuvent luy estre favorables, & pour appaiser ceux qu'elle croit ennemis des nopces.

II.

P. 132. de la trad. v. 74. du lat.

TANTOST SE PROMENANT SUR LES MURS DE CARTHAGE, &c. Aptés que Didon a resolu d'aimer Enée, elle songe aux moyens de s'en faire aimer. Le Poëte décrit elegamment le progrés de l'amour, quand on ne l'étouffe pas dans sa naissance, par toutes les actions de cette Reine, par l'interruption de toutes ses autres entrepriſes, par la magnificence de son équipage & de ses habits, & par toutes les inventions du luxe inseparable de cette passion.

III.

AUTOUR DE SES AUTELS LES DRYOPES FREMISSENT
LES AGATHYRSES PEINTS, &c. Les Dryopes estoient des peuples voisins du Parnasse, les Agathyrses des peuples de Scythie, qui avoient une veneration particuliere pour Apollon, & qui tous les ans apportoient en Delos les premices & les decimes de leurs bleds. *p. 136. de la trad. v. 145. du lat.*

IV.

DANS UN ANTRE ECARTE', &c. Si jamais Virgile a montré son adresse à faire entendre les choses, ne faisant que les effleurer, c'est sans doute en ce passage où il estoit si aisé de faire un mauvais pas. Tous les commentateurs loüent sa modestie & sa delicatesse, & en effet on ne peut trop admirer l'invention qu'il a trouvée, de dire & de ne dire pas une chose qui pouvoit choquer les bonnes mœurs, ou exciter la raillerie. Il semble qu'il ait affecté expressement d'estre icy obscur, luy qui est si clair par tout ailleurs. Il embroüille si bien cette affaire, que chacun la peut expliquer comme il la desire. Il se sert mesme en Latin du mot *ululârunt*, pour signifier l'étonnement des Nymphes, & dans la langue Latine ce terme est equivoque à la tristesse & à la joye: le reste fait allusion aux ceremonies que les anciens observoient dans leurs mariages, comme tous les commentateurs l'ont expliqué. *p. 137. de la trad. v. 166. du lat.*

V.

BIENTOST LA RENOMMEE ESTEND SES GRANDES AISLES. Cette description de la Renommée doit estre considerée comme un des plus grands ornements de l'Eneïde. Quelques-uns se sont estonnez de sa longueur, parce que ce n'est pas l'ordinaire de ce grand Poëte de décrire les choses si au long, par la raison de ce grand desir de la briveté que j'ay fait remarquer; mais on doit considerer icy que bien loin qu'il ait prolongé son recit par cette description, qui est un peu plus étenduë que tout le reste, il l'accourcit indirectement: parce que comme il luy falloit décrire les effets de la renommée, & mesme les étendre, puisque c'est ce qui conduit le fil de son Histoire, il s'exemte par cette description, d'entrer dans ce détail. En faisant connoistre la nature de ce monstre, il signifie adroitement ce qu'il estoit capable de faire; & cette maniere de changer les choses en personnes, est un des grands artifices de la Poësie relevée, & une des grandes beautez de la fiction. *p. 138. de la trad. v. 173. du lat.*

VI.

P. 140. de la trad. v. 198. du lat.

IL RAVIT GARAMANTE EN CE BRÛLANT SEJOUR. Les commentateurs estant partagez sur la signification de ce mot *Garamanti de Nympha*, qui peut signifier une Nymphe du pays de Garamante, ou la fille de Garamante Roy de cette partie de la Lybie; J'ay suivy ce dernier sens, & n'ay point jugé incompatible qu'elle ait eu nom Garamante elle-mesme, suivant l'opinion de Servius, qui dit que ce mot peut estre un nom propre ou le nom du pays.

VII.

P. 141. de la trad. v. 219. du lat.

JUPITER L'ENTENDIT, &c. Si on considere en cet endroit & dans le cours de ce livre, de quelle sorte ce grand Poëte passe d'une matiere à une autre; comme il les sait lier; & qu'elle est la conduite & la brevetê de cette narration, qui tient toûjours l'esprit en suspens, sans doute on ne peut disconvenir de ce que j'en ay fait observer au chapitre 9. 10. & 11. de la preface.

VIII.

P. 143. de la trad. v. 262. du lat.

ET LA SUPERBE ESCHARPE, &c. Il est assez aisé de s'appercevoir, que je me suis servy du mot d'escharpe pour faire une idée plus convenable à nos mœurs, plûtost que de tout autre terme qui pouvoit rendre le mot Latin *lena*. C'est une sorte d'habillement que tous les commentateurs & les Dictionnaires appellent un manteau double, dont se servoient les Augures. M. d'Andilly, dont l'exactitude, la politesse & le jugement éclattent dans tous ses ouvrages, l'a nommé fort prudemment dans sa traduction en prose de ce quatriéme livre, *un manteau royal*, parce que de dire simplement que Didon avoit donné un manteau à Enée, cela estoit capable de donner à cette galanterie une idée burlesque en François, de quelque expression dont on eust pû se servir. Je voudrois avoir peu faire la mesme chose de cette épée qu'Enée avoit donnée à Didon; mais elle est si necessaire à la suite de l'histoire, que le changement m'en a semblé impossible. Il est assez beau que Didon en donne une à Enée, parce que c'est un present qui luy convient, mais qu'un galant donne une épée à sa maistresse, je n'en ay point trouvé d'autre cause, que pour rendre sa mort encore plus pathetique, feignant que cette Reyne se tüe de la mesme épée.

IX.

JE LE VOUDROIS EN VAIN, LE SORT REGLE MON CHOIX, &c. *P. 148. du la trad. v. 340. du lat.*

Ce paſſage eſt celuy qui fait condamner plus hautement l'inſenſibilité d'Enée. Il ſemble auſſi qu'il luy ſuffiſoit de dire à Didon: les Deſtins me forcent d'aller ailleurs, ſans ajoûter que s'il pouvoit vivre à ſa fantaiſie, il rebâtiroit Troye.

Me ſi fata meis paterentur ducere vitam
Auſpiciis, Trojam primum dulceſque meorum
Relliquias colerem.

C'eſt eſtre peu gracieux à tous les témoignages qu'elle luy donne d'une ſi forte paſſion que la ſienne. Le ſens qu'Annibal Caro, & quelques autres donnent à ces paroles, eſt ſans doute difficile à ſoûtenir. Mais ſi on veut les mieux examiner, on trouvera que ce qu'ils ont pris pour une grande dureté, peut eſtre une forte excuſe de celle dont on blâme, & que pour peu de changement, ou ſeulement à bien entendre ces mots, on en peut meſme faire une penſée tres tendre. Didon prie Enée de ne point partir, ce Heros luy répond qu'il ne le peut par l'arreſt des Deſtinées, & pour preuve il luy allegue que ſi elles l'avoient laiſſé maiſtre de ſes actions il rebâtiroit Troye. Ce n'eſt pas à dire: je vous quiterois pour rebâtir ma ville, mais ſeulement je n'euſſe jamais fait d'autre deſſein que celuy de relever ma patrie, dés lors qu'elle fut détruite, ſous-entendant, je ne ſerois pas venu icy ſi ces Deſtins qui me font partir de Carthage, ne m'euſſent fait quiter mon pays meſme. Dans ce ſens ce n'eſt pas une dureté, mais l'explication & la preuve convainquante de ſon mal-heur, qui le contraignoit de quiter Didon. La meſme choſe eſt encore de ce qu'il luy dit dans les Enfers.

Sed me juſſa Deûm quæ nunc has ire per umbras
Per loca ſenta ſitu cogunt. &c.

Mais les ordres des Dieux qui meſme me font deſcendre tout vivant parmy les ombres, m'ont contraint de vous quiter, & c'eſt ſans doute la meilleure marque qu'il luy pouvoit donner de la violence d'un ordre ſi abſolu. Au pis aller ce qu'on pourroit objecter à Virgile, eſt qu'il devoit donc dire *coluiſſem*, & non pas *colerem*, mais outre que la Poëſie n'eſt pas ſi exacte, il eſt encore facile de répondre que c'eſt le meſme ſens, car il eſt egal de dire ſans *l'ordre des Deſtins*, &c. *je rebâtirois Troye*, où *je l'euſſe bâtie*. Au contraire Enée marque davantage combien la choſe le devoit toucher, la faiſant preſente; & il eſt plus pathetique de donner l'idée, qu'il ſeroit occupé à bâtir Troye, au meſme temps qu'on luy reproche qu'il veut s'enfuïr par ſa ſeule legereté; ſans ce commandement des Dieux qui le forcent de partir. Et puis il y a beaucoup de paſſages où le preſent tient lieu de preterit, *paterentur*, ſe dit icy pour *paſſa fuiſſent*, & *colerem* pour *coluiſſem*. Pour preuve il ne faut alleguer que ce qui ſe void en ſuite.

& Priami tecta alta manerent.

Et recidiva manu poſuiſſem Pergama victis.

Il eſt aiſé de voir que bien que *poſſuiſſem* ſoit preterit

& tecta alta manerent

preſuppoſe qu'il parle de ce qu'il euſt fait dés que Troye fut démolie, & non pas de ce qu'il feroit au preſent. Ainſi quand le Poëte dit ailleurs,

ſi Pergama dextra
Defendi poſſent etiam hac defenſa fuiſſent

Poſſent eſt mis pour *potuiſſent* témoin *defenſa fuiſſent*, qui ſuit. Il y en a encore d'autres exemples dans ce Poëme, & j'en avois remarqué les paſſages, mais je ne m'en ſouviens pas pour le preſent.

X.

P. 149. de la trad. v. 370. du lat.

A-T'IL D'UN SEUL REGARD CONSOLE' MA LANGUEUR, &c. Tout ce que le Poëte fait dire à cette malheureuſe Amante eſt accompagné du plus grãd Art dont l'eloquence puiſſe eſtre capable : Il eſt à remarquer qu'il la fait toûjours parler à Enée, comme s'il eſtoit abſent tout preſent qu'il eſt, depuis que la fureur s'eſt emparée de ſon eſprit. Ce qui marque ſi adroitement cette fureur meſme, & ſon mépris, & ce qui rend ce diſcours ſi touchant, que le plus inſenſible en eſt émeu, & c'eſt ſans doute ce qui empeſche autant que tout ce qu'on peut alleguer contre Enée, qu'on n'écoute ſes raiſons, & ce qui le fait autant accuſer d'inſenſibilité qu'aucune autre preuve qu'on en ait. C'eſt ſouvent une extremité où ſe met un Auteur, quand il eſt obligé de plaider deux cauſes à la fois, comme on le void dans cette rencontre. Virgile ne peut peindre la douleur de Didon ſi parfaitement, ſans faire tort à Enée: Mais auſſi il faut conſiderer que s'il euſt fait parler Enée avec autant de tranſport que cette Reine, non ſeulement il luy feroit faire une action peu convenable à un homme ſi ſage, & contrediroit comme je l'ay dit dans ma preface le caractere de pieté qu'il luy a dõné, mais il empeſcheroit encore l'effet de tout ce qu'il y a de pathetique dans le diſcours de Didon, dans la bouche de laquelle toutes ces tendreſſes & tous ces emportements ſont bien plus naturels, & bien plus convenables à la ſuite des temps & aux grandes guerres, pour leſquelles ils ont eſté imaginez.

X I.

P. 152. de la trad. v. 415. du lat.

MA SOEUR IL M'ABANDONNE, &c. Si le diſcours injurieux que Didon fait elle meſme à ſon fugitif Amant, porte toutes les marques d'une extrême paſſion, celuy-cy qu'elle fait à ſa ſœur eſtant revenüe en elle-meſme n'en eſt pas moins remply. Cet orgueil qui s'étoit élevé ſi haut s'abbaiſſe tout d'un coup, & deſcendant des menaces les plus inſenſées aux prieres les plus baſſes, il fait obſerver ce que je remarque. Tout en eſt conſiderable, & ſur tout que ce diſcours tombe ſi naturellement dans le fil de l'hiſtoire, que le Poëte ne le fait fait pas preceder du *ſic fatur*, ou du *ſic ait*, qui a accoûtumé d'introduire

d'introduire toutes les interlocutions, il n'y a que celle-cy, & une autre réponſe d'Enée à ſon pere, qui eſt dans le ſixiéme livre où j'aye remarqué que le Poëte en ait uſé ainſi.

XII.

UN JOUR QU'ELLE VOULOIT RENDRE LE CIEL PROPICE, &c. Cette ſuite des ſiniſtres preſages, qui font voir l'extrême malheur qui pourſuivoit cette Reine, excite merveilleuſement la compaſſion, & prepare avec une grande adreſſe à la triſte cataſtrophe qui finit ce livre. La meſme choſe eſt de cette Magie, où il fait recourir cette Amante deſeſperée, de ſorte qu'il ſemble qu'il n'oublie rien de tout ce qui peut faire voir l'égarement de ſa raiſon, & la cruelle freneſie dont elle eſt poſſedée. *P. 154. de la trad. v. 452. du lat.*

XIII.

L'OMBRE COUVROIT LA TERRE, ET LE DIEU DU REPOS, &c. Cette excellente deſcription eſt alleguée dans ſon original, par Scaliger le pere, au quatriéme livre de ſa Poëtique, chapitre neufiéme, pour un exemple de ce qu'il y a de plus fleury dans l'élocution de Virgile. Quelques-uns demandent ſur quel fondement ce Poëte peut feindre que tout ſommeille dans la nature, juſques aux foreſts, & juſques à la Mer, qui eſt le Theatre de l'agitation. Les commentateurs répondent que c'eſt par la figure qui permet aux Poëtes de prendre le contenant pour les choſes contenües; & ainſi en ce lieu la mer & les foreſts ſignifient les beſtes & les poiſſons. Mais la raiſon de cette exageration n'eſt autre que pour faire voir davantage, & avec plus d'artifice, la force de l'amour de Didon, comme voulant dire que le ſommeil eſtoit ſi profond par tout, que toute choſe repoſoit dans le monde hors cette malheureuſe Reyne ſeulement, &c. *P. 159. de la trad. v. 522. du lat.*

XIV.

GAGES DE MON AMOUR, &c. Si on veut refléchir avec quelque connoiſſance des effets de l'amour, ſur tout ce que le Poëte fait faire ou dire à cette malheureuſe Reine, ſans doute on avoüera qu'il n'y a aucun de ſes effets qui ne ſe trouve exprimé dans ce livre. Pour peu qu'on étudie le commencement & le progrés de cette paſſion, on verra que tout en eſt pris dans la nature de cette paſſion meſme, qui eſt accompagnée en ſa naiſſance des doutes, des inquietudes, & de la crainte. Eſt elle maiſtreſſe d'un cœur, ce c'eſt plus que rage, que fureur & deſeſpoir; tout cela éclate dans les premiers reproches que Didon fait à Enée, mais ce premier feu s'eſt-il évaporé, elle en revient aux ſupplications & aux plus honteux abbaiſſements, juſques à luy faire dire qu'elle ne demande pas d'eſtre conſiderée de luy comme ſa femme; mais qu'il attende ſeulement un temps plus favorable *P. 167. de la trad. v. 651. du lat.*

pour s'embarquer. La meſme choſe ſe trouve encore dans la derniere partie de ce livre; Elle vient de faire mille imprecations contre ſon Amant & contre toute ſa race, & cependant preſte à mourir, elle donne ſon eſprit aux gages qui luy reſtent d'un amour qui luy eſtoit ſi cher: La derniere penſeé qui luy vient de ſe vanger, eſt étouffée par la conſideration que le Troyen apprendra ſa mort pai le feu du bucher ſur lequel elle ſe tüe. Aprés cette obſervation il faut conclure que ſans doute Virgile eſtoit auſſi ſavant qu'on le pouvoit eſtre dans toutes les tendreſſes qui ſont les délices de la Poëſie de ces derniers ſiécles; & que s'il n'en a pas mis davantage dans ſon Poëme, ce n'a eſté que pour les raiſons qui ſont alleguées dans la preface au troiſiéme chapitre.

XV.

P. 170. de la trad. v. 704. du lat.

TRANCHANT LE CHEVEU BLOND, &c. C'eſtoit l'opinion des anciens, que Proſerpine coupoit les cheveux à ceux qui eſtoient proches de la mort. Tous les commentateurs en rapportent des exemples dans les autres Poëtes. Quelques-uns demandent pourquoy Virgile fait Didon blonde, comme en ce paſſage.

flavum Proſerpina crinem

Et dans un autre;

Flaventeſque abſciſſa comas;

puiſque ce n'eſt pas le naturel des Tyriens. La raiſon en eſt cello que j'ay déja alleguée, que les Poëtes ne s'attachent pas à ces exactes recherches de la verité: il n'eſt pas impoſſible que quelqu'un n'ait les cheveux blonds en ce pays là. David qui eſtoit d'un pays voiſin eſtoit blond, ſi on en croid les interpretes; l'Hebreu dit plûtoſt rouſſeau (à ce que j'apprends) auſſi bien que ſaint Hieroſme, ce qui eſtoit en la meſme eſtime que d'eſtre blond parmy nous, *flavus*, *rutilus*, *rufus*, ſont couleurs voiſines, que les Dames affectoient. Mais ſans s'attacher à cela, les Poëtes ne ſongent qu'à ce qui leur ſemble plus propre à embellir leurs idées, & c'eſt le gouſt des nations pour leſquelles on écrit qui juge de ces beautez: car la ſeule raiſon n'en peut décider.

REMARQUES
SUR
LE CINQUIESME LIVRE
DE
L E N E Ï D E.

LA meſme raiſon qui a cauſé cette varieté que j'ay obſervée dans le premier livre, au ſujet de la deſcription de ce lieu agreable, que le Poëte preſente à ſon Lecteur, immediatement aprés la peinture de l'effroyable tempeſte, a cauſé ſans doute celle qui ſe trouve entre ce cinquiéme livre, & celuy qui l'a precedé. Le Poëte judicieux en tout, ayant conceu la repreſentation de ces divers jeux, comme un grand embelliſſement à ſon ouvrage, à cauſe que cette matiere eſt ſuſceptible de beaucoup d'ornement, a jugé encore qu'il ne pouvoit les mieux placer qu'en ce lieu, pour faire une oppoſition agreable à ce qu'il a touché dans le quatriéme livre: ne doutant point qu'il faudroit recréer l'eſprit de ſon Lecteur attriſté de la mort tragique de Didon. Ce bel ordre qui ſe void dans ce Poëme tout entier, ſe void dans le détail de ce livre; ces jeux variez par leur diverſité naturelle, le ſont encore par la maniere de les raconter, par la Scene differente, par le ſuccés diſſemblable, & par les recompenſes proportionnées à la dignité du ſpectacle, & à la qualité des pretendants: Les actions du Heros ne ſont pas conduites avec moins de jugement. Le Poëte a conſideré que celuy qu'il vouloit propoſer pour l'exemple des autres hommes, ne doit pas ſeulement eſtre regardé dans les actions les plus relevées, & les plus importantes: Il a voulu à l'exemple d'Homere humaniſer un peu ſon Heros, & le faire voir dans les jeux comme dans les autres rencontres de la vie civile. Qu'on obſerve donc l'équité & l'humanité qui accompagnent toutes ſes actions: qu'on conſidere toutes les autres bienſeances qu'il luy fait obſerver. Je n'ay point de connoiſſance qu'on luy objecte rien ſur ce ſujet, c'eſt pourquoy j'ajoûteray ſeulement que quand j'eus reſolu dans mon eſprit de traduire l'Eneïde, comme je l'ay dit dans ma preface, ce livre me parut d'abord comme l'écüeil le plus dangereux de la grande mer où je m'embarquois; ſoit que le ſujet qui me ſembloit nouveau en noſtre langue,

me fiſt le danger plus grand, ſoit que ces ſortes de jeux qui ne ſont plus en uſage, me preſentaſſent d'autres difficultez. Un des plus grands juges de la Poëſie que j'aye connu, ſi je ſuis moy-meſme capable d'en juger, ne ſe pouvoit figurer que le combat de Darez & d'Entelle, pût ſe ſouffrir en noſtre langue. Cependant ſoit que je me ſois trop indulgent, ou que je me ſois accoûtumé à faire mal ſans m'en appercevoir; ces rochers & ces precipices ſe ſont applanis dans mon imagination, quand j'en ay approché de plus prés; & je n'ay pas trouvé ma route plus difficile en ces endroits-là, que dans tout le reſte du Poëme. J'ay jugé, comme je le juge encore, qu'il m'eſtoit impoſſible de répondre à la magnificence de Virgile; mais je n'ay point trouvé de matieres qui ayent augmenté cette impoſſibilité les unes plus que les autres. Au contraire je perſevere dans le ſentiment que noſtre Poëſie eſt capable de tout, comme la Poëſie étrangere, ou la Poëſie ancienne. Mais il faut des ouvriers pour cela, & je ne penſe pas eſtre du nombre. Montagne qui a montré un gouſt aſſez fin en beaucoup de choſes, a crû que Ronſard & du Bellay avoient mis noſtre Poëſie en ſa perfection; mais je ne ſcay pas ce qu'il auroit dit, s'il avoit veu ce que Malherbe y a ajoûté; ny s'il jugeroit ce grand Poëte beaucoup inferieur aux anciens Lyriques. Malherbe meſme tout grand juge de Poëſie, qu'il eſtoit, avoit accoûtumé de dire que noſtre langue n'eſtoit propre qu'à faire des chanſons, & il eſt vray auſſi que ſi nous égalons les autres nations dans les plus hauts deſſeins; les Italiens, les Eſpagnols & les anciens doivent confeſſer qu'ils n'ont point mis en air des paroles ſi polies, ſi tendres & ſi nayves, que la plus part de ce que nos Dames ont chanté depuis que les Aſtrées ont appris en France la belle & fine galanterie, & que M. de Voiture, M. Sarrazin, M. Peliſſon, M. de Benſerade, & la celebre Mademoiſelle de Scudery, l'ont miſe au haut point où nous la voyons. Cependant cela n'empeſche pas que M. Corneille ne puiſſe appeller de ce jugement de M. de Malherbe, & repreſenter qu'au point où il a mis la Tragedie Françoiſe, les Grecs & les Latins pourroient étudier ſes ouvrages, comme il a étudié les leurs. L'Eſchole des maris, & les autres Comedies n'ayves & ſpirituelles du meſme Auteur, qui depuis dix ans font le divertiſſement de la Cour, n'apprennent elles pas à la France qu'elle aura ſon Menandre, comme la Grece? M. des Mareſts dans ſon ingenieuſe Comedie des Viſionnaires, n'avoit-il pas déja fait voir que la Comedie peut ſe trouver dans noſtre langue avec toutes ſes graces, comme parmy les plus délicats des anciens, quoy que beaucoup meſme des meilleurs juges n'en euſſent pas crû le genie de noſtre nation capable, ny pour le gouſt, ny pour l'execution. Et enfin ne faut-il pas avoüer que les plus belles Satires des anciens n'ont point plus de force ny plus d'agrément que celles de M. Deſpreaux, & que ſa verſification eſt beaucoup au deſſus de la leur. Que ſavons nous donc ce qui arrivera encore des autres parties de la Poëſie? Le regne des grands Heros a ſouvent eſté rendu illuſtre par la vie des plus grands hommes en toute ſorte d'Arts, & par cette raiſon ſeule, on peut tout eſperer du ſiécle de noſtre grand Monarque, qui veut honorer les Lettres de ſa faveur & de ſa protection.

I.

La peau d'une Panthere, &c. Cet habillement ſemble étrange pour un Roy dans les mœurs où nous vivons; mais ceux qui ont le gouſt antique, comme les Poëtes heroïques, & les excellens Peintres le doivent avoir, ne s'étonnent pas de cela, non plus que de la garde du Roy Evandre, dont la plus grande force conſiſte en ſes deux dogues, ny de ſon Palais qui eſt décrit dans le huitiéme livre de ce Poëme. Les diminutions & les exagerations ſont de tout Art imitateur, & le Poëte habile s'en ſert, ſelon que le ſeul deſir de la beauté le luy conſeille; Il m'eſtoit aiſé pour cette raiſon de traduire literalement *Pelle Libyſtridis urſæ*, la peau d'un Ours Libyque. Mais comme cela euſt eſté inconnu à beaucoup de monde, & qu'il y a des commentateurs qui croyent que ces ours de Libye ne ſont autres que les Pantheres, j'ay employé ce mot plûtoſt que l'autre. Les commentateurs ont fort diſcouru ſur ce paſſage, comme ſur tous les autres qui regardent la ſignification particuliere des termes. *V. 37. du Lat. P. 173. de la trad.*

II.

Là suivant l'ordre antique, &c. Ce qui ſuit & ce qui precede immediatement ces vers, eſt un des beaux monumens qui nous reſtent des manieres que les Anciens obſervoïent aux obſeques des Morts. On peut voir par là l'Antiquité de beaucoup de choſes, que noſtre créance ſanctifie, & combien eſt naturelle l'opinion de ſacrifier pour les morts, & de celebrer la memoire des grands Perſonnages. *V. du l. 77. page 175. de la trad.*

III.

Dignes sources du sang des fameux Memmiens, &c. Il eſt aſſez évident que le Poëte donnant une origine ſi ancienne aux familles qu'il celebre en ce lieu, a voulu obliger ceux qui en eſtoient, & qui vivoient de ſon temps, comme il feint encore dans ce meſme livre qu'Athis favory d'Aſcagne, eſtoit le Fondateur de la maiſon des Actiens, en faveur d'Auguſte; parce que ſa mere eſtoit de cette famille là dont Marc-Antoine luy reprocha la baſſeſſe. D'autres veulent encore que Gyas ſoit la ſouche de la maiſon des Geganiens, mais je ne ſay ſur quel fondement, puiſque le Poëte n'en dit rien, ny pourquoy il en auroit plûtoſt fait un ſecret que des trois autres. Et je ne voy que le G qui authoriſe l'étimologie, qui fait dériver les Geganiens de ce Gyas. *V. 117. du Lat. P. 177. de la trad.*

IV.

V. 191. du lat. P. 181. de la trad.

LES JONIQUES FLOTS, LES SYRTES GETULOIS. Ces lieux redoutez des nochers aussi bien que le cap de Malée, qui se lit ensuite, sont celebres dans tous les Poëtes, & s'étoient trouvez sur la route, que tint Enée dans sa navigation. Par les Joniques flots le Poëte entend la Charibde, dont il est parlé dans le troisiéme livre, comme des Syrtes par ces bancs de sable, sur qui les Troyens échoüent au premier livre. Malherbe parle elegamment de ce cap de Malée, comme d'un lieu funeste aux Nochers dans cette belle stance.

Ce n'est point sur les bords d'un fleuve
Où dorment les vents & les eaux
Que fait sa veritable preuve
L'Art de conduire les vaisseaux:
Il faut dans la plaine salée
Avoir lutté contre Malée
Et prés du naufrage dernier
S'estre veu dessous les Plejades
Esloigné de ports & de rades
Pour estre crû bon marinier.

V.

P. 184. de la trad. v. 240. du lat.

A PEINE IL EUT PARLÉ QUE DES GOUFFRES PROFONDS,
A SON AYDE ACCOURUT TOUT LE CHOEUR DES TRITONS. On doit observer que le Poëte garde exactement la bienseance dans la conduite du premier des jeux qu'Enée celebre en la memoire de son pere, donnant la victoire à celuy qui avoit invoqué les Dieux; & ne perdant point par consequent l'occasion d'instruire dans le temps qui semble davantage dedié au seul desir de plaire. Il fait encore voir Gyas puny de sa temerité, (quoy que bien convenable à un jeune homme) par la privation du premier prix, qui sembloit d'abord le regarder plus qu'aucun autre, & qu'il eust obtenu, s'il n'eust point precipité son Patron dans la mer. Il fait aussi voir l'équité & la liberalité d'Enée de recompenser Sergeste, pour avoir sauvé sa Galere, puisqu'il ne luy pouvoit donner un prix comme aux victorieux.

VI.

P 184. de la trad. v. 216. du lat.

LA BLONDE MELICERTE, &c. Les commentateurs & les Dictionnaires expliquent les qualitez & les fonctions de ces Deïtez marines. Comme la nature en est pareille, & qu'ils ont quelquefois divers noms, je prens ceux que je juge les plus agreables, où les plus usitez en nostre langue, tâchant de dégager cette version, autant que je le puis, de tout ce qui la

peut rendre obſcure à la commune portée des perſonnes, qui liſent plus ordinairement ces ſortes d'ouvrages. C'eſt pour cela que j'ay plûtoſt mis Palemon, que Portune, puſque c'eſt le meſme que les Grecs & les Latins, croyent le Dieu des Ports.

VII.

NISE ENTRE TOUS S'AVANCE, ET SON CHER EURYALE, &c. Ce ſecond jeu n'a pas moins d'agrément que le premier, & les bienſeances ny ſont pas moins bien obſervées : Cette amitié de Niſe & d'Euriale, fait naiſtre un incident bien agréable, & prepare adroitement à l'Epiſode du neufiéme livre dont il eſt le principal ſujet. *P. 187. de la trad. v. v. 294. du lat.*

VIII.

QU'IL ESLEVE SON CESTE, &c. Le Poëte paſſe au troiſiéme jeu qui eſtoit la lutte, dont la deſcription eſt admirée avec raiſon dans ſon original. Ce ceſte eſtoit une eſpece de braſſart ou de gantelet aſſez marqué tel qu'il eſtoit dans le fil de la narration. Les Anciens s'en ſervoient dans cette ſorte de combat. C'eſt pour mieux faire entendre ſa ſignification, que je me ſuis ſervy une fois du terme de gantelet, quoy qu'on ne l'ait point ce me ſemble traduit de la ſorte. Dares eſt juſtement puny de ſa preſomption, & le Lecteur lit ſon avanture avec plaiſir, par le ſage artifice du Poëte. *V. 364. du lat. P. 191. de la trad.*

IX.

GRAND PRINCE ERYX TON FRERE, &c. Cet Eryx fut un Prince qui vécut en Sicile, fort adroit à la lutte, qui pourtant fut vaincu par Hercule, comme il en avoit vaincu beaucoup d'autres. Il eſtoit fils de Venus, & c'eſt pour cela qu'Entelle qui avoit combattu ſous ſa diſcipline, l'appelle frere d'Enée, & qu'Aceſte l'eſtime le Dieu des lutteurs aprés ſa mort. Venus eſtoit ſurnommée Erycine, à cauſe d'un Temple qu'elle eut en cette contrée de la Sicile ſur une Montagne à qui cet Eryx donna ſon nom. *V. 412. du lat. P. 193. de la trad.*

X.

DARES SEUL POUR LA LUTTE A PÂRIS COMPARABLE. Quelques-uns s'étonnent que Pâris qui n'eſt connu de beaucoup de perſonnes, que pour l'amant d'Helene, & comme un homme efféminé, ſoit cité en cet endroit pour un des plus adroits à la lutte, où il faut des forces de Geant. Les commentateurs répondent à cette objection, que Pâris ayant eſté nourry comme un Berger, en avoit acquis ce corps robuſte que le Poëte luy donne ; & font voir qu'encore que Pâris ne ſoit pas eſtimé ſi courageux qu'Hector, il y a neantmoins d'autres Auteurs que Virgile, qui parlent de ſon *P. 191. de la trad. v. 370. du lat.*

adresse à la lutte; comme Hyginus fab. 91. Servius, Ovid. &c.

XI.

V. 495. du lat. P. 197. de la trad.

EURITION LE SUIT TON FRERE Ô GRAND ARCHER PANDARE, DONT LE TRAIT, &c. L'avanture de ce Pandare est décrite au quatriéme livre de l'Iliade. Il estoit fils de Lycaon, & ce n'est pas le mesme par consequent que ce Pandare dont Virgile parle au neufiéme livre de l'Eneïde, & qui fut tüé par Turne avec Bitias son frere, puisque l'un & l'autre sont appellez les fils d'Alcanor. Le Poëte touche icy le quatriéme jeu qui est celuy de l'Arc, & l'on doit considerer avec quel artifice il entretient l'admiration de son Lecteur, par les evenemens surprenans & divers qu'il décrit avec tant de grace, aussi bien que le jugement & la courtoisie de son Heros, dans la maniere qu'il trouve de couronner Aceste, sans offenser ses concurrens.

XII.

V. 538. du lat. P. 200. de la trad.

GAGE DE L'AMITIE' QUE LUY PORTA CYSSE'E, &c. Le Poëte exprime cette pensée par ce vers.

Ferre sui dederat monimentum & pignus amoris.

Et incontinent aprés parlant de ce cheval que Didon avoit donné à Ascagne, il dit encore

Esse sui dederat monimentum & pignus amoris.

Ce qui marque ce que j'ay déja dit sur le sujet de ces vers doubles, que quelquefois Virgile ne les laissoit de la sorte, non plus que ceux qu'il jugeoit imparfaits, que comme on met les faux piliers d'un bel Edifice, en attendant les colones qui en doivent faire le principal ornement. Car asseurément à considerer l'exactitude de la versification de ses Georgiques, & de ses Eglogues, il ne se seroit jamais pardonné cette negligence, si la mort ne l'avoit prevenu.

XIII.

V. 551. du lat. P. 200. de la trad.

DANS LE CIRQUE A L'INSTANT, &c. Ce carousel & la comparaison du Dedale dont Virgile se sert pour relever encore la magnifique description qu'il en fait, finit admirablement le spectacle agréable & galant, que le Poete presente à son Lecteur dans le cours de ce cinquiéme livre; Quoy qu'il n'y ait point de raisons apparentes de l'ordre qu'il a mis à la representation de ces jeux, que le changement de la Scene qui leur estoit convenable; il y a quelque apparence qu'il a voulu finir par celuy-cy, comme par l'objet qui pouvoit laisser une plus belle idée, & parce que comme il ne consistoit qu'en cette monstre qu'il fait faire à ces jeunes enfans, & en ce manege qu'il décrit si elegamment; il estoit bien plus à propos de faire interrompre celuy-cy que tous les precedens, dont le but & la fin composoit le divertissement du spectateur,

teur, & dans leſquels comme il a bien ſeu faire voir, il pouvoit plûtoſt faire naiſtre des incidens divers, & ſurprenans que dans celuy-cy, & puis comme les Troyens devoient courre pour éteindre le feu des navires; cette precipitation d'Aſcagne n'eſtoit pas un ornement qui dûſt eſtre obmis.

XIV.

SOUDAIN FAIT LA FORTUNE ECLATER SA COLERE, &c. Le Poëte qui pour les raiſons que j'ay alleguées, fait ſuivre l'allegreſſe des jeux à la triſte image de la mort de Didon, fait ſucceder encore par le meſme motif à cette réjouyſſance, l'incendie des vaiſſeaux. Ce mélange de la joye & de la douleur, fait ces ſurpriſes agréables, qui attachent le ſpectateur dans les ouvrages de Theatre, & qui ne doivent pas moins attacher le Lecteur dans les narrations. *V. 604. du lat. P. 203. de la trad.*

XV.

LE SEPTIESME PRINTEMPS PEINT LA TERRE DE FLEURS. J'ay traduit ainſi ce vers, dont j'ay tant parlé dans la preface; & que tous les commentateurs rapportent ſur la queſtion que j'y ay traitée de l'unité de l'année. *P. 204. de la trad.*

Septima poſt Trojæ excidium jam vertitur æſtas. *V. 626. du lat.*

C'eſt ſur la ſuppoſition où je me fonde, que cette ſeptiéme année commençoit, quand Didon en parle, & qu'elle finiſſoit quand Iris l'allegue, ſuivant l'opinion établie qu'Enée partit de Carthage à la fin de l'Hyver, & qu'il celebroit ces jeux au commencement du Printemps; & me conformant encore au ſentiment de Joſeph Scaliger, qui montre au livre 5e. *De Emendatione temporum*, que Troye fut priſe peu avant le ſolſtice d'Eſté, l'an du monde 2767. Tout cela convient à ce que le Poëte fait dire, tant à Didon qu'à la feinte Beroé, & à la traduction que j'en ay faite: Commençant la ſeptiéme année au temps que marque Joſeph Scaliger, c'eſtoit le ſeptiéme Eſté pour Didon, & le ſeptiéme Printemps pour Iris, & le mot *æſtas*, ſignifie l'un & l'autre dans la langue Latine.

XVI.

PYRGO POUR SA VIEILLESSE ENTRE ELLES VENERABLE, &c. On pourroit demander pourquoy Virgile a feint que les femmes Troyennes brûlerent les vaiſſeaux pendãt que les Troyens aſſiſtoiẽt aux jeux; car ſuivant la curioſité qui eſt naturelle à ce ſexe, n'y devoient elles pas aſſiſter elles meſmes? N'eſtoit-ce pas la coûtume des Dames Romaines de ſe trouver à ces ſpectacles, & ne fut-ce pas par un divertiſſement pareil que les Sabines furent attirées dans le piege de leur raviſſement? Il ſemble que c'eſt pour répondre à cette objection, que le Poëte appelle celles-cy meres, & ſemble deſigner *V. 644. du lat. P. 205. de la trad.*

que toutes celles qui furent complices de l'embrasement des vaisseaux étoient de vieilles femmes, témoin cette Pirgo, qui avoit nourry les enfans de Priam, & cette Beroé dont la Deesse Iris prit la ressemblance ; parce qu'il estoit bien plus de la bienseance que ces venerables matrônes assistassent à la ceremonie qui se faisoit auprés du tombeau d'Anchise, & pleurassent alentour selon la coûtume, que de se trouver à ces jeux, qui sembloient n'estre celebrez que pour le divertissement de la jeunesse : par la raison aussi que toutes ces vieilles devoient estre plus desireuses du repos, que celles qui se trouvoient dans l'âge d'attendre une meilleure fortune. Il faut aussi considerer qu'il n'eust pas esté de la bienseance de faire trouver les Dames à un spectacle, où le Poëte represente des hommes nuds.

XVII.

V. 704. du lat. P. 209. de la trad.

QUAND LE SAGE NAUTES, &c. La famille des Nautiens celebre dans Rome, tiroit son origine de ce Troyen, elle avoit la garde du Palladium, & s'attribuoit l'administration des sacrifices de Minerve. Il semble aussi que le Poëte fait allusion à cela, quand il dit que Pallas avoit instruit ce Nautes dans tous les beaux Arts, & l'avoit rendu fameux par sa sageſſe.

XVIII.

V. 722. du lat. P. 209. de la trad.

L'ESPRIT DU VIEIL ANCHISE A L'INSTANT DESCENDIT. Cette apparition d'Anchise à Enée, prepare adroitement à sa descente aux Enfers, & répond à ce que le Poëte luy fait dire à leur premiere entrevetie.

tua me genitor, tua triſtis imago
Sæpius occurrens hæc limina tendere adegit.

Il ne marque pourtant pas qu'il luy soit apparu d'autres fois, bien qu'il die en ce passage du sixiéme livre qu'il luy estoit apparu souvẽt; & bien qu'il allegue encore à Didon la mesme raison pour son départ de Carthage. Les miracles trop frequens & d'une mesme nature, apporteroient autant de dégoust, que le défaut qui leur seroit contraire.

XIX.

P. 212. de la trad. v. 779. du lat.

MAIS VENUS CEPENDANT PLEINE D'ENNUIS DIVERS, &c. Cette plainte de Venus à Neptune, est fort elegante & fort artificieuse ; & ce que ce Dieu luy répond, prepare le Lecteur à l'heureuse arrivée en Italie, & à l'objection qu'on pourroit faire, pourquoy Junon qui avoit excité une si furieuse tempeste dans le premier livre, ne l'excitoit pas encore, puisqu'il n'y avoit point de temps à perdre pour elle, les Troyens estant si proches de la fin de leur longue navigation. On doit observer avec combien de jugement le Poëte donne à l'un & l'autre de ces Dieux les termes qui leur sont convenables. La harangue de Venus est pleine de douceur, & Neptune dans sa réponse semble

ne parler que de ce qui eſt de ſon Empire, prenant tantoſt le Xanthe & le Simois à témoin, de ce qu'il fit pour les Troyens, tantoſt inſerant dans ſon diſcours, ou la tempeſte qu'excita Junon, ou la naiſſance de Venus, qui ſortit de ſes ondes, ou le débordement de ces fleuves de la Troade. Ainſi il faut toûjours marquer le caractere de ceux qu'on fait parler, en leur faiſant dire ce qui leur eſt propre, & en les faiſant paroiſtre remplis des choſes dont ils doivent eſtre touchez.

REMARQUES
SUR
LE SIXIESME LIVRE
DE
L'ENEÏDE.

CE livre eſt eſtimé le plus ſavant du commun conſentement de tous les doctes. Le Poëte a pris plaiſir d'y ramaſſer toute la Theologie des anciens, & s'eſt principalement attaché aux ſentimens de Platon & de Pythagore, pour la doctrine qu'il y enſeigne; bien qu'il y ait beaucoup de paſſages dans tous ſes autres ouvrages, & dans l'Eneïde meſme, qui confirment l'opinion de ceux qui le croyent plûtoſt de la ſecte d'Epicure, que de toute autre. Quoy qu'il en ſoit, tout ce qui ſe rapporte en ce livre eſt le plus beau monument qui nous reſte de la Theologie des Grecs & des Latins, ſur l'immortalité des ames, & ſur les recompenſes & les peines de l'autre vie. Mais quand avec tant de matiere on trouve encore ce que le Poëte y méle de l'ancienne hiſtoire des Roys d'Albe, & des plus illuſtres Romains, ſans
c doute on ne peut trop admirer la richeſſe de ce livre, ny l'agréable varieté de l'ouvrage, qui donne lieu de croire à chaque endroit qu'on ſe propoſe de lire, qu'il n'y a rien de ſi beau dans tous les autres Auteurs. Ce livre eſt celuy de tous que je penſe avoir traduit le plus literalement; non que j'aye fait plus d'effort pour cela qu'à tous les autres; mais parce que la matiere m'en a ſemblé ſi Poëtique, que d'elle-meſme elle m'a preſenté la facilité que j'y ay trouvée. Outre que cette peinture des chaſtimens des coupables, & des champs Elyſées eſtoit moins extraordinaire dans noſtre langue, que beaucoup d'autres choſes qui ſe trouvent dans cet excellent Poëme.

I.

P. 218. de la trad. v. 2. du texte l. ET DANS CUMES ENFIN IL FOND A PLEINES VOILES, Comme ce vers marque l'arrivée d'Enée en Italie, c'eſt ſur ce paſſage que je crois qu'il faut conſulter cette curieuſe diſſertation du fameux M. Bochart, ſur la queſtion de fait, ſi jamais dans la verité de l'hiſtoire ce Heros a planté une colonie en Italie, où ſi ce n'eſt qu'une fiction des Poëtes. Je ne me ſuis appliqué qu'à

la ſeule queſtion de droit, à ſavoir ſi le Poëte doit s'attacher à l'exacte verité de ces Hiſtoires obſcures, comme par exemple à ce point d'antiquité, & à l'anacroniſme de Didon, plûtoſt qu'aux ornemens que ſon ouvrage peut recevoir d'une fiction hardie; & j'ay dit ce que je pouvois alleguer pour confirmer l'opinion que Virgile & le Taſſe ont eüe, que l'excellent Poëte devoit paſſer hardiment par deſſus ces ſcrupules. Je m'en tiendray à cete propoſition, & de quelque party que puiſſe eſtre le Lecteur, je demeure conſtant dans l'opinion de tant de grands hommes, que le Poëte ne doit point s'en ſoucier. Mais je penſe que les plus ſavans qui voudroient répondre à M. Bõchart, n'auront que tres peu d'autorités pour maintenir l'opinion contraire à la ſienne, hors celles là-meſme qu'il rapporte; ainſi comme je penſe que tout ce qu'on peut dire ſur cette matiere, ſe trouve dans cette ſavante Diſſertation, je penſe auſſi que le Lecteur y verra avec plaiſir tout ce qui ſe peut rapporter de part & d'autre, & qu'il regardera cette belle lettre, comme je l'ay regardée moy-meſme, c'eſt à dire comme l'ornement de ce livre. Il faudroit eſtre auſſi profond que M. Bochart, pour oſer luy répondre. J'en laiſſe donc le ſoin à qui voudra l'entreprendre. Il paroiſt par le commencement de cette Diſſertation que j'avois répondu à ce témoignage d'Homere, qui dit qu'Enée devoit regner ſur les Troyens, que ce n'eſtoit pas à dire dans la Troade, mais ſeulement ſur les Troyens tranſplantez en Italie: mais je ne ſay ce qu'on peut oppoſer à l'autorité, dont il fortifie ſon opinion, qui prouve qu'Enée avoit eſté enterré dans ce pays-là. Ce qui me feroit naiſtre quelque doute, ſi la déciſion de cette affaire eſtoit d'une extrême importance, ce ſeroit ſeulement la peine de déméler, ſi cette autorité doit prevaloir contre toutes celles qu'il rapporte au contraire, contre ces decrets du Senat, & contre la commune opinion des peuples, qui eſtoient plus proches que nous du ſiécle d'Enée, de prés de deux mille ans. Les conjectures qu'il tire de la religion des Troyens, & de la langue Phrygienne, ſont de grand poids, tres curieuſes, & tres doctement rapportées. J'ay ſeu de M. Huet, qu'ayant eu communication de cette Diſſertation, il répondit à M. Bochart, dés-lors qu'il en fit la lecture à l'Academie de Caen, qu'il trouvoit ſes autoritez tres fortes; mais qu'il n'eſtoit pas entierement convaincu par les autres raiſons, quoy que pleines d'erudition. Qu'il luy dit des l'heure meſme que ſi les Romains n'avoient point eu chez eux les Dieux de Phrygie, il n'eſtoit pas impoſſible que les Dieux qu'Enée trouva dans le Pays, n'euſſent prevalu par deſſus ceux qu'il y apporta; & qu'en un mot la religion externe n'euſt eſté abolie par la religion domeſtique. La meſme choſe fut dite pour la langue des Troyens; qu'il ne falloit pas s'étonner que ſix cens hommes, car Solin dit qu'Enée n'en avoit pas davantage, n'euſſent pas détruit la langue qu'ils avoient trouvée dans un pays fort peuplé. M. Bochart repliqua que ſi ce petit nombre n'a pû établir ſa langue, du moins il y auroit laiſſé quelques mots comme les Phocéens qui vinrent à Marſeille nous ont apporté des mots Grecs. M. Huet repartit que peut eſtre y a-t'il quelques mots Prygiens dans le Latin, mais que nous ne ſavons pas la langue Phrygienne, pour les découvrir, comme nous ſavons la langue

Grecque, pour découvrir les mots des Phocéens. Il luy fut répondu par M. Bochart, que Varron a fait les origines de la langue Latine, & qu'il n'en rapporte pas un mot à la langue Phrygienne. M. Huet reprit que Varron & les autres Romains affectoient de rapporter tout à la langue Latine, jusques à des mots dont ils ne pouvoient ignorer l'origine étrangere. Que par exẽple Varron savoit bien que *pater* venoit du Grec πατὴρ, & que pourtant il dit qu'il est ainsi nommé *quod per illum pateat semeni* Qu'il est constant que plusieurs mots Hebreux sont passez dans le Latin, & que cependant Varron ne rapporte rien à l'Hebreu, parce qu'il ne le savoit pas : Que peut estre aussi ne savoit-il pas la langue des Phrygiens, & que c'est la raison pour laquelle il n'en a rien rapporté : Ne pouvant rien dire de moy-mesme, sur une question qui demande plus de savoir que je n'en ay pour la resoudre, je me contente de rapporter ce que j'en ay oüy dire à ces savans hommes. Ce que j'en pourrois dire, n'ajoûteroit ny ne diminueroit rien à la créance du Lecteur.

II.

P. 223. de la trad. v. 90. du lat.

ENCORE PAR SA MERE YSSU DU SANG DES DIEUX. Le Poëte entend parler de Turne, qu'il appelle un second Achylle, à cause de sa valeur, & qui estoit fils de la Deesse Venilie, dont il est parlé dans le dixiéme livre de ce Poëme

cui diva Venilia mater.

III.

P. 231. de la trad. v. 250. du lat.

A SON OBSCURE SOEUR MERE DES EUMENIDES. C'est la Nuict que les Poëtes font sœur de la Terre, parce que la nuict n'est autre chose que l'ombre de la terre mesme. Elle est appellée mere des Furies, parce que tous ces spectres se presentent à l'imagination qui en est blessée, plûtost pendant la nuict, qu'en un autre temps.

IV.

P. 241. de la trad. v. 445. du lat.

LÀ SONT PHEDRE, ET PROCRIS, &c. Monsieur de Brieux Conseiller au Parlement de Mets, que ses beaux vers Latins & son erudition, ont rendu celebre entre les plus doctes, fait une objection à Virgile sur ce passage, laquelle me semble bien fondée. Il demande pourquoy le Poëte qui est si judicieux en toutes choses ; qui a mesme dit que ces differentes situations des Enfers n'estoient point données par caprice & sans discernement;

Nec vero hæ sine sorte datæ, sine judice sedes:

Pourquoy dis-je il n'a fait qu'un mesme lieu pour toutes ces femmes, dont l'amour a causé la mort. En bonne justice il n'estoit pas à propos d'assembler Evadné & Laodamie, qu'on donne pour exemple de l'amour conjugal, avec Phedre & avec Pasiphaé, qu'on doit considerer comme l'exemple du plus

grand abandonnement, où une folle paſſion puiſſe porter l'eſprit humain. Il ſemble que la juſtice ſoit mal rendüe en cela, de donner une meſme demeure à qui le vice & la vertu ſembloient les promettre differentes. Ce que j'ay leu de commentateurs n'en rendent point de raiſon; ils diſent bien que le Poëte ayant deſigné cet eſpace pour les ames de ceux qui ſe ſont donnez la mort, ou qui ont eu beaucoup d'amour, n'a nommé que des femmes pour donner à entendre que leur ſexe eſtoit le plus ſoûmis à cette imperieuſe paſſion : mais aucun n'a prevenu cette difficulté, & n'y a répondu : pour moy je ne l'entreprendray pas, car cette objection me ſemble bien fondée, ſi la juſtice diſtributive ſe gardoit en tout ce qui eſt allegué dans cette deſcription des Enfers Mais c'eſt ce qui ne m'a point paru juſques icy. Quand le Poëte touche le lieu des ſupplices, & que la Sibylle en fait le recit, elle met dans le nombre des crimes l'adultere & la trahiſon, comme tous les autres forfaits, dont la punition eſt marquée dans le lieu, qui eſt appellé Tartare, & qui ſemble deſtiné à cela particulierement. Or il n'y a pas de doute, que beaucoup de ces femmes qui ſont nommées dans ce quatriéme eſpace, qu'il deſtine aux amans & aux homicides de ſoy-meſme, devoient bien plûtoſt ſur ce fondement là eſtre placées parmy les criminels, que dans cette foreſt de myrte, où le Poëte les met. En un autre endroit le Poëte Muſée dit qu'aucune de ces ames heroïques n'avoit de demeure arreſtée;

Nulli certa domus;

& cependant le Poëte met ces Amantes dans le quatriéme eſpace, & les Heros morts dans les champs de Mars dans le cinquiéme : tout cela ſeroit mal-aiſé à concilier, & je ne penſe pas que Virgile ſe ſoit bien tourmenté pour y trouver une juſte proportion, s'aſſurant toûjours qu'il ſortiroit de ce labyrinthe par la porte d'yvoire, qu'il preſente à ſon Lecteur auſſi bien qu'à ſon Heros, à la fin de ce ſixiéme livre, où il fait voir aſſez adroitement qu'il n'y avoit point d'autre yſſüe pour luy, que la porte des ſonges faux : Promenant ſon imagination dans ces lieux obſcurs, il ſe contente d'amaſſer ces differentes ames ſelon le genre de leur mort, ſans faire encore ces ſubdiviſions, qui euſſent eſté d'un grand détail, & d'un petit ornement. C'eſt pour cela qu'il a mis toutes ces amantes enſemble. De quelque nature que puiſſe eſtre leur Amour, c'eſtoit toûjours la cauſe de leur mort, & comme il a mis les enfans au ſeüil de la porte, à cauſe que leur vie eſtoit la plus courte, & aprés eux ceux que les Arreſts injuſtes avoient condamnez à mort, à cauſe qu'ils n'avoient pas tant vécu qu'ils devoient vivre, il met au troiſiéme & quatriéme lieu, ceux qui s'étoient donnez la mort, où ceux que l'amour avoit fait mourir; parce que mourant par leur fureur ou par le tranſport de cette paſſion, il ſembloit qu'ils n'avoient pas entierement accomply leur courſe, ou que leur crime cauſé par un ſi grand tranſport ne meritoit pas le ſupplice des grands criminels, qui eſtoient tourmentez dans le fond du Tartare. La meſme choſe eſt de la place qu'il donne à Sichée, le premier mary de Didon : ſon hiſtoire ne dit point que l'amour ait cauſé ſa mort, ny qu'il ſe ſoit tüé luy-meſme; & cependant il eſt mis avec ceux que l'amour

avoit fait mourir; On peut répondre à cela, qu'encore que l'histoire ne parle pas de sa mort, comme d'un accident causé par l'amour, elle le fait neantmoins connoistre davantage par son amour pour Didon qu'il avoit épousée dans sa plus grande beauté, que par aucune autre avanture; & par consequent sur ce fondement étably par le Poëte, que la mort ne finit point la tristesse ny les passions des Amans, Sichée estoit aussi bien placé dans ce bois de myrthes, & dans ces solitudes épaisses qu'en quelque autre logis qu'on eust pû luy marquer: & puis voulant que Didon fust avec luy, il falloit aussi qu'il fust avec elle.

V.

P. 243. de la trad. v. 480. du lat.

IL VOID PARTHENOPE'E, ET TYDE'E AUTREFOIS, &c. Sur le fondement de l'objection precedente, on pourroit demander pourquoy le Poëte ordonne cette cinquiéme place aux Heros, & qu'il y fait remarquer avec les plus fameux des Grecs, & des Troyens, ceux qui estoient morts dans la guerre de Thebes: & qu'Anchise qui estoit mort depuis se trouve déja dans les champs Elysées: mais le Poëte y a répondu luy-mesme, faisant dire à Anchise au cinquiéme livre, quand il s'apparoist à son fils aprés l'incendie des vaisseaux, qu'il habitoit ce bien heureux sejour des ames innocentes, & non pas celieu des supplices qui est appellé Tartare, ny ces tristes demeures dont le Poete fait cinq espaces differens. Cela est expressément marqué par ce passage;

P. 210. de la trad. v. 11. & 12.

non me impia namque
Tartara habent tristesque umbræ, sed amœna piorum
Concilia, Elysiumque colo.

Virgile marque aussi sur la fin de ce livre, qu'il falloit estre nettoyé des taches humaines, avant que de parvenir au sejour des bien-heureux.

P. 257. du la trad. v. 4. 16. v. 10. & 11.

Ergo excercentur pœnis veterumque malorum
Supplicia expendent, &c.

Et peu aprés

Quisque suos patimur manes: exinde per amplum
Mittimur Elysium, & pauci læta arva tenemus.

Or comme Anchise n'estoit mort qu'une année avant la descente d'Enée aux Enfers, & que beaucoup de Troyens & des Grecs estoient expirez dãs la guerre, ou dans le sac de Troye, c'est à dire du moins sept ans auparavant, & n'estoient pas encore parvenus aux champs Elysées, non plus que ces Heros morts à la guerre de Thebes, qui les avoient encore precedez, le Poëte en fait une notable difference, & ce ne peut estre que pour donner une marque que sa vie estoit encore plus innocente que la vie de tous ces autres: & puis il falloit qu'Anchise se trouvast dans les champs Elisées pour montrer de ce lieu là les ames qui venoient boire l'eau du fleuve Lethé qui s'y trouve, & qui devoient ressortir au jour de ce lieu là mesme, & non pas du lieu des supplices, comme il est expliqué assez clairement par le discours qu'Anchise fait à son fils.

VI.

VI.

A MUSE'E ENTRE TOUS, &c. J'ay oüy faire une objection, à Virgile ſur ce ſujet, par beaucoup d'habiles gens, laquelle m'a fait voir par reflexion combien on eſt en danger de ſe tromper, quand on ſe laiſſe préoccuper, & qu'on ne ſe donne pas la peine d'examiner les choſes, ou qu'on ſe laiſſe emporter à la demangeaiſon de reprendre. Il y a des commentateurs qui demandent pourquoy Virgile avoit fait cet honneur à Muſée, de le mettre dans les champs Elyſées, & de luy adreſſer la parole de la Sibylle, plûtoſt qu'à Homere; & ſur cela je vis un jour une aſſemblée d'hommes doctes répondre preſque d'une commune voix, que Virgile le devoit, & que ſa jalouſie contre Homere l'en avoit empeſché: je n'y refléchis point pour lors, cependant rien n'eſt plus groſſier que cela, & la réponſe à cette objection n'eſt pas difficile à trouver, à ſavoir que Virgile euſt fait une épouventable faute de donner cette commiſſion à Homere dés le vivant d'Enée, n'ayant vécu que long-temps aprés, & cela pour le faire répondre à la Sibylle ſeulement. Ce ſage Poëte y met Muſée plus judicieuſement, puiſque Muſée ayant eſté diſciple d'Orphée, eſtoit bien plus ancien qu'Homere, eſtant environ du temps de la guerre de Troye meſme. Il n'eſt pas comprehenſible, que Scaliger le pere ſe ſoit trompé en cela, comme il a fait, quand il prend Muſée, qui eſt Autheur du petit Poeme de Leandre & de Hero, poſterieur à Virgile meſme, à ce que tiennent beaucoup de ſavans hommes, pour cet ancien Muſée; & qu'il allegue, pour montrer combien ce Poete eſtoit au deſſus d'Homere, que c'eſt pour cette raiſon que Virgile l'a preferé à Homere, dans cet honneur qu'il luy fait recevoir aux champs Elyſées, ſans ſonger quelle impertinence c'euſt eſté de mettre Homere aux Enfers devant la mort d'Enée, d'Uliſſe, & de tant de Heros, dont il a chanté les avantures & les exploits. Si Homere euſt eſté du temps de la guerre de Troye, il n'euſt pas pris ce ſujet la pour ſon Poeme; & il faudroit qu'il l'euſt fait bien promptement; pour avoir achevé l'Iliade & l'Odiſſée en ſept ans, afin de ſe trouver à l'entretien de la Sibylle. Mais il eſt bien averé qu'il n'a vécu, que long-temps aprés; & comme nulle raiſon n'obligeoit Virgile à faire ce contre-temps, & qu'il ne pouvoit l'ignorer, il n'avoit garde de commettre une faute ſi groſſiere: ce qui s'appelle en un mot faire mourir Homere auant qu'il fuſt au monde. Je ſuis perſuadé au contraire que s'il avoit pû faire mention de luy, il luy auroit rendu cet honneur bien volontiers, rien ne ſe rencontrant dans ſon caractere, comme je l'ay fait obſerver en ma preface, qui ne ſoit digne d'un cœur genereux, & le ſoin qu'il a eu d'imiter en tout ce qu'il a pû ce grand Poete Grec, dans l'ouvrage qu'il croyoit le plus ſublime montre trop combien il l'eſtimoit par deſſus tous ceux qui l'avoient precedé, pour doûter qu'il n'en parlaſt avec eſtime, & qu'il ne l'euſt fait dans ce lieu meſme, s'il l'avoit pû ſans pecher contre le jugement: mais cela ne ſe pouvoit; car on remarquera encore, que ſi le

p. 253. de la trad. v. 667. du lat.

Poëte fait mention des grands perſonnages Romains, qui n'eſtoient pas encore au monde, outre que c'eſt dans la bouche d'Anchiſe, c'eſt ſeulement pour en venir à la loüange des Ceſars, & du beau ſang d'Enée; & Homere n'y pouvoit avoir de part.

VII.

P. 276. de la trad. v. 714. du lat.

DES LEUR COMMENCEMENT, Cette tirade où toute la plus relevée Philoſophie des Platoniciens eſt renfermée, ne ſe peut trop admirer dans ce Poëte; il eſt aiſé de connoiſtre combien il s'eſt élevé en cet endroit, auſſi bien qu'en ces deſcriptions des ſupplices des criminels, & des délices des champs Elyſées, & en cette prophetie qui celebre les plus illuſtres Romains: J'ay fait remarquer ſa breveté dans la preface, & je n'ay rien à ajoûter à ce que j'en ay dit, ſinon que ceux qui veulent imiter ces manieres de predire le paſſé & le preſent, ne peuvent faire leurs predictions trop courtes. Le ſeul bon ſens veut que parlant des choſes futures, on n'en parle pas comme des choſes preſentes; & il ſemble que ce ſoit un écüeil que quelques-uns de nos Poëtes n'ayent pû éviter, pour n'avoir pas obſervé aſſez exactement ce divin modele. Quelque Heros qu'on puiſſe celebrer en nos jours, il faut qu'il ſoit remply d'une grande vanité, s'il ſe peut figurer qu'il donne plus de matiere à ſon Poëte, que les Ceſars n'en donnoient à Virgile. Le grand art n'eſt pas d'en dire tant, comme de le dire ſi bien qu'on donne ſouvent l'envie de le lire. Dans ces propheties il faut garder quelque myſtere, & ne faire pas une hiſtoire d'un oracle, ny un Panegyrique complet d'un entretien divin, qui doit bien plûtoſt eſtre obſcur par ſa breveté, ou envelopé de nüages, que trop clair & trop prolixe. Il ne faut pas en ces endroits-là raſſaſier l'oreille qui eſt moins curieuſe, de ce qu'on luy peut dire ſur ces ſujets, que de tout le reſte, puiſqu'on ne dit rien dans ces predictions, que le Lecteur un peu inſtruit ne ſache, ſi on luy expoſe alors une verité comme on le doit. Il faut l'exciter ſeulement ou la ſuſpendre, racontant une partie de ce qu'on pourroit dire, & ſupprimant l'autre.

VIII.

P. 258. de la trad. v. 760. du lat.

VOY TU CE JEUNE CHEF APPUYE' SUR SA LANCE? C'eſt le commencement de cette belle prediction de Virgile, dont on ne peut trop admirer l'artifice. Quelques-uns demandent pourquoy Virgile ne nomme pas tous ces Heros, ſelon l'ordre du temps qu'ils ont vécu, mais il eſt bien aiſé de voir qu'il s'en eſt abſtenu par ce grand artifice, qui le rend digne de tant de loüanges. C'eſt une grande infortune pour un Auteur, quand il void ſon induſtrie ſi découverte, qu'il n'a pas ſitoſt entamé une matiere, qu'on devine ce qu'il va dire avant qu'il parle. Or ceux qui ont mis ces tableaux tout de ſuite, n'en doivent pas attendre autre choſe: pour peu qu'on ſache l'hiſtoire ou les rangs, on va au devant de leur invention. Car ayant parlé du pere, on s'attend qu'ils

vont parler du fils, de Loüis XIII. aprés Henry IV. & l'on ne s'y trompe pas. Virgile a trouvé dans son sujet mesme le moyen d'éviter cet écüeil ; car ayant dit que ces ames estoient confusément éparses au bord du fleuve d'Oubly, il feint qu'Anchise en parle selon que la confusion où ils estoient, les presente à ses yeux, & il y en a beaucoup où il fait encore allusion de l'estat où il les represente dans les Enfers, à celuy où ils doivent estre pendant leur vie; quand il dit par exemple de ce premier Sylvius dont il parle le premier,

Proxima sorte tenet lucis loca: *V. 258. de la trad. v. 4.*

cela signifie qu'il devoit naistre le premier, & le Poëte le place pour cela comme à la porte de la lumiere. Quand il feint que Cesar & Pompée estoient dans une si belle union, dans l'obscurité dont ils paroissoient environnez aux yeux d'Enée,

Concordes anima nunc & dum nocte premuntur; *P. 261. de la trad. v. 20.*

cela se rapporte à leur vie privée, pendant laquelle ils vécurent amis. Ainsi quand il dépeint le jeune Marcellus si remarquable par son air, & avec une si grosse Cour à l'entour de luy, & qu'il ajoûte que la nuict le dérobe aux yeux;

Sed nox atra caput tristi circumvolat umbra; *P. 264. de la trad. v. 2.*

qui peut mieux désigner la grandeur pour laquelle il sembloit estre né, & le malheur de sa mort precipitée? Il est plus aisé d'observer & d'admirer ces beautez que de les trouver, ou seulement de les imiter. C'est la reflexion la plus solide qu'on puisse faire, en lisant ce bel Ouvrage: & ce sera par elle aussi que je finiray celles qui regardent cette premiere partie de ce beau Poëme.

Fin des Remarques sur la premiere partie de l'Eneïde de Virgile.

Fautes ſurvenuës en l'impreſſion.

PREFACE.

pages	*lignes*	*fautes*	*corrections*
20	17	pour eſtre trop court	pour eſtre tres court.
23	28	s'immaginer	s'imaginer.
59	1	*varia circumque ſupraque*	doit eſtre joint au vers ſuivant

TRADVCTION.

pages	*lignes*	*fautes*	*corrections*
9	5	s'ent ſont	ſent ſon.
147	24	moy-meſmes	moy meſme.
184	24	des Phoques	des Phorques.

DISSERTATION.

pages	*lignes*	*fautes*	*corrections*
8	14	& de la mer	& de dela la Mer
9	29	Tite livre	Tite live

REMARQVES.

pages	*lignes*	*fautes*	*corrections*
40	7	connoiſſances	connoiſſance
41	20	parole	paroles
48	31	&c. quelques	& quelques
49	27	le modele	le mode
51	19	appercevroient	appercevroient
72	12	il devoit	ils devroient
87	2	ſont	ſon
89	9	prepres	propres
90	18	Autolyrus	Aulolicus
91	4	Sidomens	Sidoniens

A01 1465491

140